



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



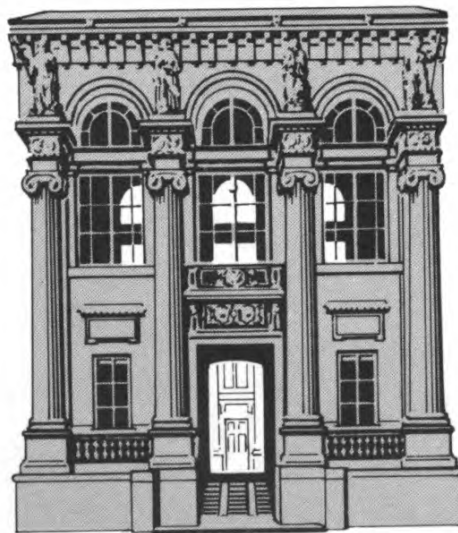


*Nouvelle traduction de Roland
l'amoureux, de Matheo Maria ...*

Alain René Le Sage

*o tôt dissi
onheur.*

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

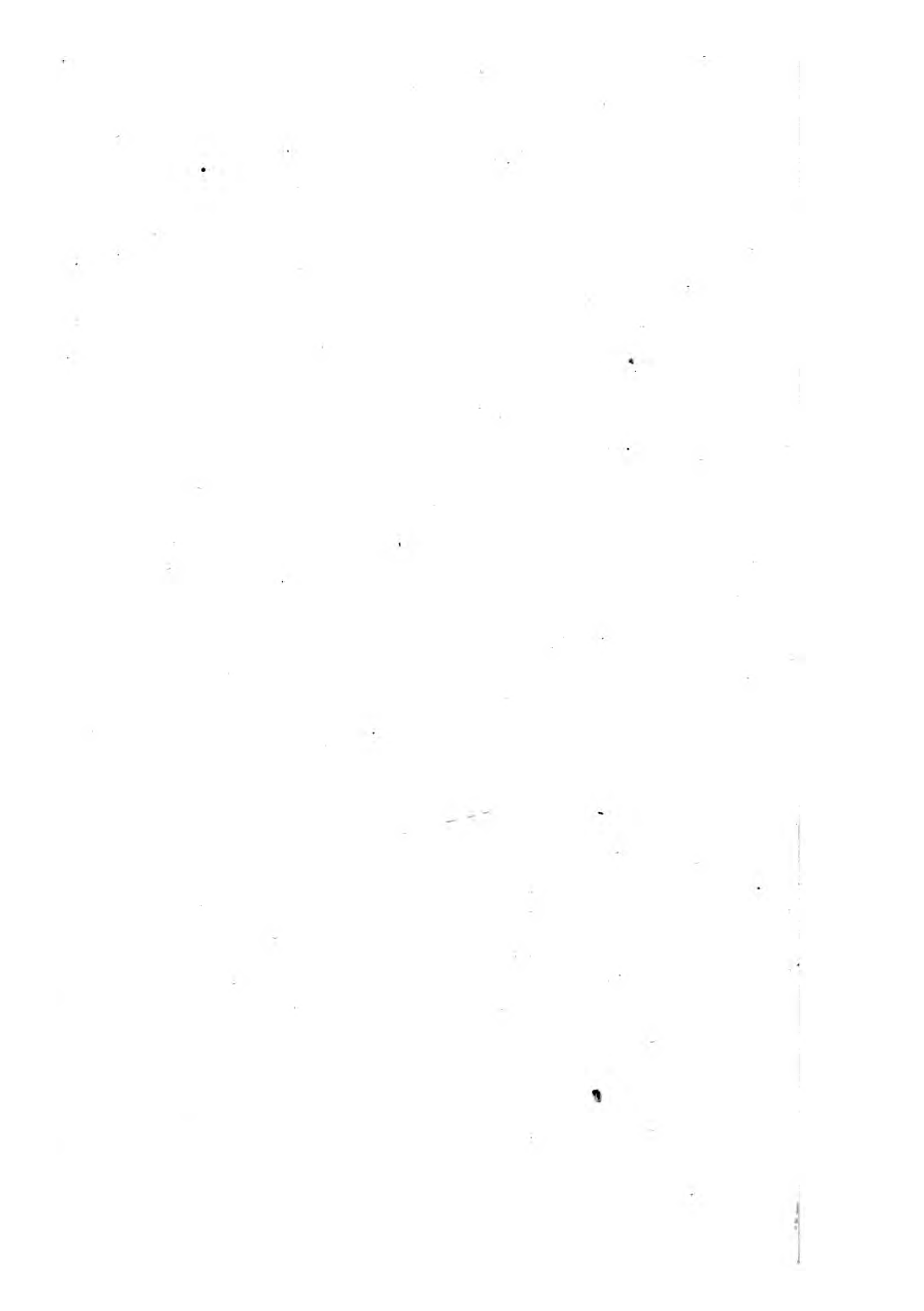


ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

B.1701

= Œuvres choisies, 8



NOUVELLE
TRADUCTION
DE ROLAND
L'AMOUREUX,
DE
MATHEO MARIA BOYARDO,
COMTE DI SCANDIANO.

PAR LE SAGE.

AVEC FIGURES.

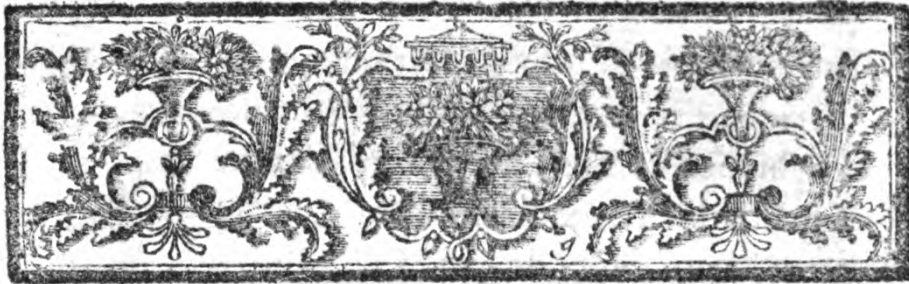
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.





NOUVELLE
TRADUCTION
DE ROLAND
L'AMOUREUX.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'entreprise du roi Gradasse, du tournoi de
l'empereur Charles, & de l'aventure surprenante
qui arriva dans sa cour.*

LE roi Gradasse étoit le plus vaillant
prince de son siècle. Il est dit de lui dans l'his-
toire, qu'il portoit un cœur de dragon dans

Tome I.

A

un corps de géant ; il étoit maître de la grande Serique qui contenoit toute la Chine & les royaumes voisins , & il voyoit sous sa puissance la meilleure partie de l'Asie. Cependant ce roi trop avide de gloire n'étoit pas content d'avoir acquis par sa valeur des armes enchantées qu'aucun acier ne pouvoit briser ; son ambition n'étoit pas satisfaite ; il vouloit avoir la fameuse épée du comte Roland , & l'admirable coursier du paladin Renaud de Montauban.

Durandal & Bayard occupoient tous ses desirs ; mais il n'étoit pas aisé de faire de telles conquêtes. Il falloit pour cela vaincre deux paladins qui avoient vaincu mille guerriers de la plus haute réputation. Ce héros n'ignoroit pas qu'il ne pouvoit entreprendre rien de plus difficile. Il forma toutefois cette pénible entreprise ; & pour en commencer l'exécution , il fit faire des levées dans toute l'étendue de ses états.

Ce roi trop ambitieux forma le dessein de composer une armée qui fût capable de conquérir la France & tout l'empire romain. On y apporta tant de diligence , qu'en peu de temps elle se trouva prête à partir : elle étoit de cent cinquante mille combattans ; armée d'autant plus formidable qu'elle étoit commandée par un

grand nombre de princes & de géants dont la valeur avoit déjà fait du bruit dans l'univers.

Il ne falloit pas moins qu'une puissance si redoutable pour causer quelques alarmes aux chrétiens. La fleur de tous les guerriers du monde étoit ordinairement à la cour de l'empereur Charles le grand, qui dans les deux cousins Roland & Renaud avoit un boulevard capable de résister à tous les efforts du paganisme.

Cependant le courageux Gradasse comptoit moins sur sa nombreuse armée que sur la force de son bras. Il auroit lui seul affronté toutes les forces de l'empereur & les paladins de sa cour ensemble. Il fit monter ses troupes sur une flotte composée d'un nombre infini de vaisseaux plats & d'autres bâtimens convenables ; & après une fort longue navigation entremêlée d'orages & de calmes, ils arrivèrent enfin sur les côtes d'Espagne.

Comme ils n'y étoient pas attendus, ils jettèrent la consternation dans toutes les provinces. Ils y firent des ravages effroyables. Ils prirent plusieurs villes dont ils brûlèrent celles qu'ils ne vouloient pas garder. Tous les rois espagnols se liguèrent contre cette formidable puissance ; mais leur ligue fut inutile. Ils n'eurent pas le temps d'opposer une digue à la

rapidité du torrent qui inondoit leurs états. Le dessein du roi de Sericane , en s'emparant de ces royaumes , étoit de se jeter sur celui de l'empereur. La France étoit puissante ; & pour la réduire , il lui falloit un nombre de villes où il pût établir des magasins pour la subsistance de son armée.

Pendant que ce prince prenoit des mesures pour assurer son entreprise , Charles le grand fort éloigné de penser à l'orage qui se formoit contre lui , vivoit tranquille dans sa cour. Tout Paris retentissoit du son des trompettes ; mais la guerre avoit peu de part à ce bruit éclatant. Le dessein de perfectionner la chevalerie en étoit l'unique motif. L'empereur tenoit cour plénière avec ses barons à l'occasion de certaines joûtes qu'il avoit assignées aux fêtes de la pentecôte , temps ordinairement destiné aux réjouissances publiques ; les princes, les grands seigneurs , les simples chevaliers étrangers ou naturels , tout le monde étoit fort bien reçu de ce bon prince , pourvu qu'on ne fût ni traître ni renégat.

A mesure que le temps des joûtes approchoit , on voyoit augmenter la magnificence dans la ville de Paris. Riches caparaçons , superbes livrées , devises galantes , tout y étoit spectacle. Un grand nombre de princes & de

seigneurs farrasins , les rois Balugant & Grandonio , l'orgueilleux & indomptable Ferragus , Isolier , Serpentin & plusieurs autres y étoient accourus d'Espagne avant l'invasion du roi Gradasse.

La surveillance du jour des joûtes , l'empereur donna un festin magnifique à toute sa chevalerie. Les rois y occupoient la place la plus honorable ; ensuite les barons & les chevaliers y tinrent le rang que chacun méritoit par son courage ou par sa qualité : Othon d'Angleterre, Didier le lombard & Salomon de Bretagne se placèrent parmi les rois , bien qu'ils tinssent leurs états en fief de l'empereur. Le comte Ganes de Poitiers y brilloit avec tous ceux de sa maison ; & parce que le paladin Renaud qu'ils regardoient comme leur ennemi , étoit assez simplement vêtu , la médiocrité de ses biens ne lui permettant pas de paroître avec autant de magnificence qu'eux , ils affectoient de le railler sur la simplicité de son équipage. Jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise par ses hauts faits , ils soulageoient par leurs railleries l'envie secrète qui dévorait leurs cœurs. Le généreux fils d'Aimon , peu patient de son naturel , ne pouvoit entendre leurs discours sans être enflammé de colère. Il eut besoin de tout le respect qu'il avoit pour son roi , & d'un

reste de raison pour ne pas troubler par une querelle la solennité de cette fête ; mais s'il eut assez de pouvoir sur lui pour retenir son ressentiment , il ne laissa pas de faire connoître par un silence où tous les mouvemens de son ame étoient peints , qu'il n'oublieroit pas l'insulte qu'on lui faisoit.

Sur la fin du repas qui fut digne du grand empereur qui le donnoit , les yeux furent agréablement frappés d'un spectacle qui attira l'attention de toute l'assemblée. Au son de plusieurs instrumens dont la figure & l'harmonie étoient inconnues aux françois & aux espagnols , mais qui charmèrent les oreilles par leur douceur , on vit entrer dans la salle quatre géants d'une mine fière & d'une stature prodigieuse. Ils s'ouvrirent pour laisser voir au milieu d'eux une dame & un chevalier tous deux parfaits dans leur sexe. La dame surtout étoit au-dessus de tout ce que l'imagination la plus vive peut se représenter de plus beau. Ses yeux brilloient plus que l'étoile du matin , & ses joues avoient tout le coloris du lis & de la rose. Alde , Arméline & Clarice , les plus fameuses beautés de l'empire , virent obscurcir tout leur éclat à l'apparition de cette étrangère. Un murmure général se fit entendre dans la salle. Chacun frappé d'éton-

nement & d'admiration n'avoit des yeux que pour cette merveilleuse dame. On en fut encore plus charmé , lorsque s'approchant de l'empereur , elle ouvrit ses levres de corail. Il en sortit une voix argentine accompagnée d'un doux sourire capable de donner l'ame aux choses les plus insensibles.

Magnanime empereur , lui dit-elle , le bruit de vos vertus & du courage de vos paladins est venu jusqu'à nous. Il nous attire ici des extrémités de la terre. Daignez recevoir nos hommages ; mais comme nous ne pouvons être satisfaits mon frère & moi de la gloire stérile de vous admirer , permettez - lui de faire voir qu'il n'est pas indigne de l'honneur de paroître devant vous. Consentez qu'il appelle à la joûte les chevaliers de votre cour , à condition que ceux qui seront abattus à la lance ne pourront demander le combat de l'épée , & demeureront nos prisonniers ; que si au contraire mon frère succombe sous l'effort de quelque guerrier plus heureux ou plus puissant que lui , sa personne & la mienne seront le prix du vainqueur.

Pendant que l'étrangère tenoit ce discours , un profond silence règnoit dans l'assemblée ; & si-tôt qu'elle eût achevé de parler , les applaudissemens , les témoignages d'admiration

se renouvelèrent avec plus de vivacité. L'espérance que chacun concevoit de remporter le prix charmant qu'on proposoit à sa valeur, les anima tous des desirs les plus ardens. L'empereur lui-même fut ému de tant d'attraits; il fit à la dame un gracieux accueil; & en lui accordant le fauf-conduit qu'elle demandoit, il lui en demanda un pour son cœur contre les insultes de ses charmes. Il cherchoit à faire durer l'entretien, pour prolonger le plaisir qu'il prenoit à la regarder, & il ne la vit qu'avec peine s'éloigner de lui. Le sage duc Naime de Bavière, quoique chargé d'années, ne la put voir impunément. Il ne lui servit de rien de s'être garanti jusques-là des foiblesses de l'amour; la beauté, les graces de cette redoutable étrangère confondirent sa sagesse & embrâsèrent tous les cœurs.

Roland même qui jusqu'à ce fatal moment n'avoit soupiré que pour la gloire, se troubla. Un regard, un souris enchanteur triomphe de sa fermeté. Quel trouble m'agite, dit-il en lui-même? dans quel désordre nouveau se trouvent mes sens? quelle est donc cette puissance qui m'entraîne? moi qui n'aurois pas craint des armées conjurées contre mes jours, je me laisse vaincre sans résistance par une simple fille qui n'a d'autres armes que ses

L' A M O U R E U X.

yeux ! Roland se reprochoit ses sentimens. La honte qu'il avoit de sa foiblesse lui faisoit baisser les yeux ; mais l'amour l'obligeoit quelquefois à les lever. Il ne pouvoit se défendre de regarder l'inconnue , & il se sentoit dévoré de mille feux.

Pour Renaud & le hardi Ferragus , qui n'étoient naturellement que trop sensibles à la beauté des dames , à peine pouvoient-ils contenir l'ardeur qui les transportoit. Le dernier sur-tout n'étoit qu'une flâme. Il pensa plus d'une fois ; dans l'impétuosité de ses desirs , arracher cette nouvelle Hélène à son frère , en dépit des quatre géants & de tous ceux qui voudroient s'y opposer. Il se contraignit toutefois pour ne pas blesser la majesté de l'empereur , & violer les droits de l'hospitalité. Cependant là dame & son frère prirent congé de Charles , marquèrent aux chevaliers de sa cour qu'on les attendroit pour combattre à la fontaine du perron de Merlin , & ils sortirent de la salle de la même manière qu'ils y étoient entrés.



C H A P I T R E I I.

Qui étoit cette dangereuse beauté qui produisoit des effets si surprenans. Du projet que forma Maugis d'Aigremont, & quel en fut le succès.

APRES leur départ, tous les guerriers de l'assemblée témoignèrent à l'envi qu'ils brûloient d'impatience de combattre pour un si beau prix. L'amoureux Roland sur-tout aspirait au premier combat, & souffroit avec peine que quelqu'un osât entrer en concurrence avec lui. Il craignoit que le défenseur de cette beauté ne fût vaincu par le premier affaillant. Il veut voler à la fontaine du perron de Merlin, mais aucun de ses rivaux ne lui cède cet avantage. Ils prétendent tous l'obtenir; ce qui fit naître un différent qui auroit rempli de sang & de carnage cette cour, si l'empereur, pour en prévenir les funestes suites, n'eût fait assembler son conseil. L'avis des plus sages fut que le sort en décideroit. Aussi-tôt les noms des concurrens chrétiens & sarrasins furent écrits sur des billets, & ces

billets jettés dans une urne d'or. Un jeune enfant les tira au hasard l'un après l'autre.

Le premier de ces noms qui s'offrit aux yeux , fut celui d'Astolphe , prince d'Angleterre. Ferragus vint le second. Renaud le troisième. Dudon le suivit. Puis le roi Grandonio , ce fort géant farrasin. Othon & Berenger sortirent ensuite de l'urne , & l'empereur lui-même ; car ce monarque , par un motif de gloire ou d'amour avoit voulu se mettre aussi sur les rangs ; mais ce qui fait bien voir la bifarrerie du sort , c'est que le nom du fameux Roland ne fut tiré que le dernier. Quelle épreuve pour sa patience !

Tandis que ces choses se passoient dans la salle du festin , * Maugis en sortit & se retira chez lui pour s'éclaircir de ce qu'il vouloit savoir. Il avoit été frappé comme les autres de la beauté de l'inconnue ; mais au lieu de s'en laisser charmer , il en conçut un présage funeste. Cette étrangère , dit-il , m'est suspecte. Son voyage renferme sans doute quelque mystère important. Il faut que je sache ce

(*) Maugis étoit fils du duc d'Aigremont , & cousin de Renaud de Montauban. Il s'attachoit aux sciences magiques.

qui l'amène , & quelle est sa véritable condition. Pour s'en instruire , il eut recours au grimoire : c'étoit le livre dont il se servoit pour conjurer les esprits infernaux. Il ne l'eut pas ouvert & proféré quelques paroles , que quatre démons accoururent à sa voix. Astaroth, dit-il à un d'entre eux , je soupçonne la belle inconnue qui vient de se présenter devant l'empereur , de n'avoir pas de trop bonnes intentions pour les chrétiens. Apprenez-moi si je me trompe.

Vous ne vous trompez point , répondit le démon. La sœur & le frère ne respirent que la destruction de l'empire romain. Ils sont enfans de Galafron , roi du Cathay. Ce prince hait mortellement tous les chrétiens , & c'est un ennemi d'autant plus dangereux , qu'il a emprunté le secours de l'art magique qui lui a fourni des moyens infallibles de leur nuire. Comme l'éloignement de son royaume , situé sur les confins de la Tartarie orientale , ne lui permettoit pas de faire passer une armée jusques dans les états de Charles , & que d'ailleurs il n'étoit pas assez puissant pour assembler une armée capable de vous accabler , il a eu recours à la voie des charmes. Il a fait faire par un magicien de ses amis des armes enchantées pour son fils qui se nomme Argail, & particulièrement

une lance d'or qui a la vertu d'abatre les plus fermes chevaliers. Dès qu'ils n sont touchés , ils perdent les arçons & tombent à terre comme s'ils étoient frappés de la foudre.

Ce n'est pas tout , sage Maugis , poursuivit Astaroth ; Argail , outre cette merveilleuse lance , a reçu de son père un cheval infatigable , & dont la vitesse surpasse celle des vents les plus impétueux. Cet admirable courfier s'appelle Rabican. Il semble que ses yeux soient deux charbons allumés , & son poil a toute la noirceur du geai le plus éclatant. Galafron ne doutant point que son fils , qui avoit déjà la réputation d'être le plus redoutable guerrier de l'Orient , ne fût invincible avec de pareilles armes , lui dit un jour : Argail , il faut servir tes dieux & perdre celui des chrétiens. Cette gloire t'est réservée ; parts pour la France. Ta sœur Angélique t'y accompagnera. Sa beauté fera funeste aux paladins de l'empereur Charles. L'espérance d'en faire la conquête ne manquera pas de les attirer au combat. Tu les vaincras tous , & me les amèneras prisonniers. Ainsi la religion chrétienne , privée de ses plus vaillans défenseurs , verra bientôt ses autels renversés & détruits par nos payens. Le roi du Cathay , ajouta le démon , après avoir tenu ce discours , instruisit Argail & Angélique de

la manière dont ils devoient se conduire ; ensuite il les fit partir.

D'abord que Maugis fût le motif du voyage de l'étrangère, il en frémit : O perfide princesse, s'écria-t-il, n'as-tu reçu du ciel tant d'attraits que pour en faire un si mauvais usage ? tu médites la ruine du plus bel empire du monde ? c'est donc là ce qui t'amène à la cour de Charles ? ah cruelle , n'espère pas que je t'en laisse saper les fondemens. Je ne souffrirai point que ton frère triomphe par supercherie du courage de nos chevaliers. Le salut de mon pays , l'intérêt de nos saints autels , tout m'ordonne de prévenir ta pernicieuse entreprise. Je veux te la rendre fatale à toi-même. Cette nuit je t'ôterai la vie. Ta beauté ne causera point les malheurs qu'en attend le barbare Galafron , & ma main d'un seul coup va remettre la tranquillité dans les cœurs.

Le fils du duc d'Aigremont ayant formé ce grand projet , brûloit d'impatience de l'exécuter. Dès que la nuit fût venue , il se fit transporter par ses démons auprès de la fontaine du perron de Merlin. Il apperçut deux pavillons tendus dans la prairie. L'un étoit celui d'Argail , & l'autre celui d'Angélique. Déjà le fils de Galafron fatigué de l'agitation du jour , goûtoit les douceurs du repos ; & sa sœur ,

à son exemple , dormoit sous la garde de quatre géants qui veilloient à sa sûreté. Maugis ne vit pas plutôt ces colosses qui lui fermoient l'entrée du pavillon de la princesse , qu'il fit des conjurations pour les endormir. Le charme opère. Les géants tombent dans l'assoupissement le plus profond. Alors il entre sous la tente. Il tire son épée & s'avance vers Angélique pour lui couper la tête. O ciel , permettez-vous que votre plus parfait ouvrage soit détruit. Arrête , Maugis , que vas - tu faire ? toute la nature frémit de ton dessein. L'enchanteur entraîné par son zèle pour la patrie s'approche de la princesse. Le sommeil qui fermoit ses beaux yeux ne lui faisoit rien perdre de ses graces. On l'eût prise pour une de ces substances parfaites dont elle portoit le nom. Il prend d'une main ses blonds cheveux , & de l'autre il alloit lui porter le coup mortel ; mais il la trouva si belle en ce moment , à la clarté d'une lampe de cristal qui lui laissoit voir son visage , qu'il ne pût se résoudre à priver le monde d'une si charmante créature. Non , dit-il en lui-même , je ne puis être assez barbare pour ôter le jour à une si aimable princesse. Je saurai bien m'affurer d'elle & de son frère. Mon art m'en fournira des moyens

plus doux. Ne vaut-il pas mieux que je profite d'une si belle occasion ?

Les momens étoient chers , ses desirs ardens ; il rouvrit son livre , & fit de nouvelles conjurations pour augmenter l'assoupissement d'Angelique. Quand il crut n'y avoir rien oublié , & qu'il pouvoit s'abandonner à ses transports , il saisit la princesse , & se mit à la presser entre ses bras ; mais quel fut leur étonnement mutuel , lorsque la fille de Galafron se réveillant en sursaut à des caresses si vives , se vit à la merci d'un inconnu. Elle remplit l'air de cris en appelant son frère à son secours ; & cependant elle repouffoit de toute sa force le téméraire dont l'emportement lui faisoit tout craindre.

Aux cris d'Angelique , Argail fut aussi-tôt sur pied , il court , il vole auprès d'elle sans armes & encore endormi. Le ressentiment qu'il a du péril où il la trouve , achève de dissiper son sommeil. Il entre en fureur , il se jette sur Maugis ; & le liant de ses bras nerveux : Traître , lui crie-t-il , ne crois pas que ton insolence demeure impunie. Ne le laissez point échaper , mon frère , disoit la princesse de son côté , c'est un magicien ; sans la vertu de ma bague , je serois devenue la proie de cet audacieux. Le prince à ses paroles terrassa le
fils

filz du duc d'Aigremont pour s'en rendre maître plus aisément ; & pendant qu'il le tenoit sous lui , Angélique se mit à le fouiller : elle lui trouva le grimoire , elle s'en faisoit brusquement. Cette princesse avoit quelques teintures des sciences magiques , & n'ignoroit pas l'usage qu'on pouvoit faire de ces sortes de livres. Elle l'ouvrit. Il étoit rempli de caractères bizarrement tracés , de cercles , de figures , & de mots barbares. A peine en eût-elle prononcé quelques - uns , qu'elle se vit entourée d'un grand nombre d'esprits & de voix qui lui crièrent toutes ensemble : Que voulez-vous nous commander ? Je vous ordonne , leur dit-elle , d'aller porter ce prisonnier dans la ville du Cathay. Présentez-le de ma part au sage Galafon mon père ; vous lui direz que je lui envoie le seul homme de la cour de l'empereur Charles qui pouvoit mettre obstacle à notre entreprise.

Cet ordre n'eut pas si-tôt été donné , que Maugis se sentit emporter en l'air ; & malgré la distance excessive des lieux qui sembloit devoir rendre le voyage des plus longs , les esprits transportèrent au Cathay dans un moment ce malheureux paladin qui , pour prix de son emportement , fut aussi-tôt confiné sur la pointe d'un écueil situé entre les mers de

la Chine & du Japon. Il eut là tout le temps de se plaindre de son malheur , ou plutôt de maudire ses démons de ne l'avoir pas averti que le roi du Cathay eût fait don à sa fille d'une bague qui avoit la vertu de rompre les plus forts enchantemens , lorsqu'on la portoit au doigt , & de rendre invisibles les personnes qui la mettoient dans leur bouche. Galafron étoit persuadé que la princesse pourroit avec cette bague éviter tous les périls que sa beauté lui suscitoit dans le cours d'un aussi long voyage.

Angélique s'étant ainsi débarrassée de ce dangereux magicien , alla retirer ses géants de la profonde léthargie où les retenoit la force du charme. Elle ne fit que les toucher de sa bague , ils reprirent l'usage de leurs sens , & furent effrayés du péril qu'ils avoient couru.

C H A P I T R E I I I .

Du combat d'Astolphe & d'Argail.

LE lendemain le prince Astolphe , fier de la préférence que le sort lui avoit donné sur ses concurrens , partit dès la pointe du jour , & prit le chemin de la fontaine du perron de

Merlin. La bonne opinion qu'il avoit de lui-même le remplissoit de confiance , & lui persuadoit qu'il mettroit glorieusement à fin l'aventure. Il étoit un de ceux qui ne se méprisent point ; & l'on peut juger par le portrait que nous en fait l'archevêque Turpin , si son amour propre étoit mal fondé.

Astolphe , dit ce prélat , le plus grand chroniqueur de son tems , étoit parfaitement beau , magnifique , courtois & galant. Les dames aimoient sa compagnie , parce qu'il avoit des faillies vives & plaisantes qui le rendoient très-agréable dans la conversation. Il s'entendoit bien à railler. Il ne manquoit pas de courage ; & s'il paroissoit vain dans ses discours , il favoit du moins les soutenir par ses actions. Il étoit prompt à s'offrir au péril , & c'étoit dommage que sa force ne répondît pas à l'estime qu'il en faisoit. S'il lui arrivoit de tomber de cheval , ce n'étoit jamais sa faute ; il s'en prenoit à son courfier ; il s'en faisoit donner un autre sur lequel il se remettoit volontiers , au hasard d'être renversé de nouveau,

Tel qu'on vient de le représenter , le gentil Astolphe , revêtu de riches armes , & plein des plus belles espérances , s'avançoit vers la fontaine. Il montoit un vigoureux courfier ,

dont le harnois parsemé de léopards * en broderie d'or assortissoit merveilleusement la magnificence de ses armes. La confiance & la joie étinceloient dans ses yeux ; & comme il avoit la meilleure intention du monde , il se peignoit déjà le défenseur de la belle inconnue , abattu à ses pieds par l'effort de sa lance. Dès qu'il apperçut les tentes , il sonna de son cor , & fit retentir tout le vallon. Le vaillant frère d'Angélique étoit alors couché sur le bord de la fontaine. Il se releva voyant que c'étoit un chevalier qui le défioit au combat. Il se revêtit aussi-tôt de ses armes , sauta légèrement sur Rabican , & alla au-devant du prince d'Angleterre , le bras muni d'un luisant bouclier. Il portoit en main cette lance d'or qui devoit être si funeste à tant de guerriers.

Ils se saluèrent fort civilement ; & après être convenus des conditions du combat arrêtées devant l'empereur en présence d'Angélique , ils prirent tous deux du champ ; & la lance en arrêt poussant leurs chevaux l'un contre l'autre , bien couverts de leurs écus , ils se rencontrèrent furieusement au milieu de

* Les léopards sont les armes d'Angleterre.

la carrière. A peine le prince anglois fut-il touché de la lance enchantée , qu'il sentit évanouir sa force & sa confiance. Dans quelle surprise se trouva-t-il , lorsqu'après une chute assez défagréable , il se vit à terre étendu tout de son long dans la prairie. O fortune ennemie , s'écria-t-il , tu n'as pas voulu que je demeurasse ferme dans les arçons pour me faire perdre cette incomparable beauté que tu gardes sans doute pour quelque chevalier payen à mon préjudice ! Pourquoi m'as-tu fait cette injure ? Ai-je moins de valeur qu'un autre ? Il alloit continuer ses plaintes , quand les géants d'Argail vinrent impoliment le faire souvenir que , suivant les conventions , il étoit prisonnier de leur maître , & eux par conséquent chargés de sa garde. Votre maître , leur dit-il , entend trop bien les intérêts de sa gloire , pour vouloir profiter du malheur de son ennemi. Si je suis tombé de cheval , c'est que les fangles de ma selle étoient trop lâches ; sans cela je n'aurois point été abattu. C'est pourquoi j'espère qu'on ne me fera pas l'injustice de me refuser un second combat.

On le lui refusa pourtant , quoique son ennemi pût impunément le lui accorder. Ainsi les géants , par ordre d'Argail , menèrent Astolphe sous un des pavillons où ils eurent soin

de le désarmer. La princesse ne put le voir sans être touchée de son sort. Elle eut pitié de sa jeunesse & de sa beauté ; & jugeant à son air qu'il ne pouvoit être que d'une naissance illustre , elle ordonna vers la fin de la journée aux géants de le conduire sur le bord de la fontaine , afin qu'il y pût prendre le frais ; leur défendant sous de rigoureuses peines de lui faire la moindre violence. Le prince anglois occupé de sa disgrâce passa la nuit dans cet endroit.

C H A P I T R E I V.

De ce qui se passa entre Argail & l'orgueilleux Ferragus , second assillant.

COMME on ne vit point revenir Astolphe à la cour , on jugea bien qu'il avoit été vaincu. Ferragus en triomphe & se flatte que la dame ne sauroit lui échapper. Il avoit tant d'impatience de combattre , qu'il n'attendit pas le jour pour sortir de la ville. Armé de toutes pièces , monté sur un des meilleurs chevaux que les prairies de Cordoue aient jamais nourris de leurs herbages , il prend la route de la fontaine. Il y arrive au lever de l'aurore. Tous

les lieux d'alentour retentissent d'abord du bruit de son arrivée. Il sonna de son cor si horriblement, que toute la nature en trembla. Les animaux qui étoient déjà sortis de leurs tanières, y rentrèrent avec précipitation, & les oiseaux qui commençoient à célébrer par leurs chants l'approche du soleil, se laissèrent tomber à terre, saisis d'effroi.

Angélique même en fut épouvantée, la vertu de la lance pût à peine la rassurer. Le seul Argail inaccessible à la peur, se lève à ce bruit terrible. Il écarte de ses yeux le sommeil qui les tenoit encore fermés. Il s'arme à la hâte pour défendre sa charmante sœur contre un ennemi qu'il juge plus redoutable que le premier. L'impatience & l'orgueil de l'espagnol ne leur permirent pas de tenir de longs discours. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre; si celui de Ferragus étoit tel que Bayard, seul pouvoit avoir la préférence sur lui, Rabican couroit avec tant de vitesse & de légèreté, que l'œil du lix n'auroit pu démêler sur la terre la trace de ses pas. La lance du sarrasin, quoique des plus grosses & faite d'un dur frêne, se rompit sur le bouclier d'Argail. Ce prince ne fut que médiocrement ébranlé d'un choc si furieux, & sa lance d'or produisit son effet. De quelque force que fût doué Ferragus.

il se sentit enlever des arçons , comme un enfant qui n'eût pu faire la moindre résistance.

L'étonnement & le dépit qu'eut le fier espagnol de se voir renversé par un seul chevalier , ce qui ne lui étoit jamais encore arrivé , lui causèrent moins de confusion que de fureur. Bien loin d'en perdre le courage , il en devint plus redoutable pour son ennemi. Il étoit naturellement si violent , qu'il y avoit du péril à l'oser même fréquenter. Ce nouvel Anthée n'eût pas si-tôt touché la terre , qu'il reprit ses forces étonnantes que le charme de la lance lui avoit ôtées. La honte , la bouillante ardeur de la jeunesse , & l'amour augmentant alors sa violence naturelle , le transportèrent de telle sorte , que grinçant les dents de colère , & ferrant en main son épée , il s'avança sur Argail qui lui dit : que veux-tu faire ? n'es-tu pas mon prisonnier ? c'est sans raison que tu t'apprêtes à me combattre , après avoir été abattu à la lance. Ferragus qui n'avoit point d'oreilles pour ce qu'il ne vouloit pas entendre , continuoît toujours son action menaçante.

Les géants jugeant par son obstination & par la fureur qui le dominoit , que ce n'étoit pas un homme aussi docile que le gentil Astolphe , se mirent de la partie , & se préparèrent

à l'attaquer. Celui qui se présenta le premier , & qu'on appeloit Urgan le dardeur , lui lança son dard d'une telle roideur , que le chevalier en auroit perdu la vie , s'il n'eût pas été fée. Le dard perça la visièere de son casque , mais il se brisa contre son œil qui se trouva plus dur que le diamant. L'indomptable Ferragus ne tarda guère à se venger ; il se lança sur le géant avec autant d'avidité qu'un vautour sur sa proie , & lui coupa d'un horrible fendant le bras qui avoit jetté le dard , comme il auroit coupé la branche d'un jeune arbrisseau. Ce ne fut pas tout , son épée rencontrant au retour l'autre bras du géant qui venoit de suppléer au défaut de celui qui ne pouvoit plus agir , il le coupa d'un revers avec la même facilité.

Argeste le démesuré s'avança pour tirer vengeance de la mort de son compagnon ; mais le prince sarrasin plus léger qu'un oiseau , le prévint , & lui déchargea un si grand coup sur le côté , que malgré les plaques d'acier qui le couvroient , il lui coupa la rate par le milieu avec une partie du foie. Ce corps monstrueux fit en tombant plus de bruit qu'un gros chêne qui cède à la violence des vents. Peu s'en fallut même que Ferragus n'en fût écrasé.

Le farouche Turlon , le plus fort des quatre géants , fondit aussi-tôt sur l'espagnol. Il le

joignit , & le frappa d'un si furieux coup sur son casque , qu'il lui en fendit tout un côté , bien qu'il fût de la plus fine trempe de Tolède. La tête du fils de Marfille en fut défarmée , & le cimenterre du géant l'auroit fendue , si elle n'eût pas été à l'épreuve de l'acier ; mais si la force du charme préserva de ce danger le prince espagnol , il ne laissa pas d'être étourdi de la pesanteur du coup. Il chancela plus d'une fois ; & peut-être seroit-il tombé , s'il ne se fût pas appuyé contre un pin qui par bonheur se trouva près de lui. Il se remit bientôt de son désordre & le vendit bien cher à Turlon ; car il revint sur lui , & d'un seul coup lui trancha les deux jambes. Cependant ces trois prodiges de valeur ne le tiroient pas entièrement de péril.

Lampourde le velu restoit encore , & avoit déjà levé une pesante massue garnie de pointes de fer , capable d'écraser un rocher. Tout ce que put faire le sarrasin fut de se couvrir de son bouclier & de son épée , qui rompirent en quelque sorte la force du coup , mais qui en furent brisés l'un & l'autre en mille pièces.

Le généreux frère d'Angélique avoit jusques-là regardé ce combat sans vouloir y prendre part. Il admiroit le courage & la vigueur du chevalier qui se défendoit seul contre

quatre géants des plus terribles ; mais le voyant sans défense , il craignit pour sa vie , & il s'approchoit de Lampourde dans l'intention de faire cesser le combat , lorsqu'il s'aperçut avec surprise que Ferragus , au lieu de fuir l'approche du géant , se lança sur lui avec impétuosité , & lui donna dans le bas-ventre , au défaut de ses armes , un si furieux coup de pied , qu'il lui creva les entrailles & le jeta roide mort sur ses compagnons ; ensuite le prince farrasin ramassa le cimenterre d'un des géants ; & s'adressant à Argail , il lui dit : brave chevalier , c'est à présent que nous pouvons continuer notre combat.

Le prince du Cathay ne put s'empêcher de fourire à ces paroles. Vous me parlez de combattre , lui répondit-il ; comme si le combat n'étoit pas déjà fini entre nous. Si vous le croyez fini , reprit Ferragus , je vous avertis que vous vous trompez. Pour avoir été battu à la lance , je n'en suis pas moins en état de vous résister ; & j'espère vous faire bientôt la loi au lieu de la recevoir de vous. Ne demeurerez-vous pas d'accord , répliqua Argail , que j'ai parole de l'empereur que tous les chevaliers de sa cour qui seront vaincus à la lance , ne pourront demander le combat de l'épée ? Je conviens de cela , répartit l'espagnol ; mais

que m'importe que l'empereur s'y soit engagé par ferment ? Je ne dépends pas de lui. Je ne suis ni de ses sujets ni de sa cour. Je viens vous combattre pour conquérir votre sœur. Je veux la posséder ou mourir. Vous oubliez, dit le prince oriental, que votre tête est défarmée ; sans casque & sans écu, pourrez-vous longtemps vous défendre de mes coups ? Une raison si frivole, répondit Ferragus, ne me fera pas changer de résolution. La beauté de votre sœur m'enflamme ; je ne respire que sa possession. Pour l'obtenir, je vous combattrois même sans cuirasse & sans épée.

A ce discours plein d'audace, Argail ne put garder sa modération : Chevalier, lui dit-il avec aigreur, vous cherchez votre perte ; je vais vous traiter comme vous le méritez. Vous avez, je vous l'avoue, beaucoup de valeur ; mais puisque vous faites paroître si peu d'estime pour moi, n'espérez pas que j'épargne votre tête nue. Songez à vous défendre. Voyons si vous soutiendrez avec succès par vos actions l'orgueil que vous faites voir dans vos discours. Le superbe espagnol méprisa ses menaces. Argail en fut plus irrité. Ils sont tous deux animés d'un ardent courroux. L'un tire son épée, l'autre leve son cimenterre. Nous verrons dans le chapitre suivant le succès de leur combat.

CHAPITRE V.

Combat de Ferragus & d'Argail.

CES deux princes qui ne cédoient en force & en valeur, ni au seigneur de Montauban, ni au comte d'Angers même, se joignirent à pied comme ils étoient. La fureur éclatoit dans leurs mouvemens, Jamais deux fiers lions dans les forêts d'Hircanie ne fondirent l'un sur l'autre avec plus d'impétuosité. Ils se frappent sans mesure & sans relâche. L'air autour d'eux paroît tout en feu par les étincelles que leurs coups pesans & redoublés excitent & font sortir de leurs armes. Les échos des environs en résonnent. On entendoit le même bruit que font deux nuées grosses de foudres & de tempêtes en se choquant avec fracas.

Le prince du Cathay qui voit encore sur pied son orgueilleux ennemi qui le brave, en frémit de courroux. Il décharge de toute sa force un coup d'épée sur sa tête nue, & croit avoir terminé sa querelle; mais il fut bien surpris de s'apercevoir que son épée, au lieu d'être teinte du sang dont il se sentoit si

altéré, étoit encore claire & luisante, & qu'elle trouvoit même une résistance qui la faisoit bondir en l'air. De son côté Ferragus s'étoit abandonné sur Argail ; & ne doutant pas qu'il n'allât le fendre en deux : chevalier , lui dit-il, je te recommande à notre saint prophète devant qui je vais t'envoyer. En parlant de cette sorte , il le frappa si rudement sur la crête de son casque , qu'il l'auroit brisé comme du verre s'il n'eut pas été enchanté ; mais les armes du fils de Galafron avoient la vertu d'émouffer le fil du plus tranchant acier.

Si Argail avoit été mécontent du peu d'effet de ses coups sur un ennemi presque défarmé, l'audacieux fils de Marfille ne fut pas plus satisfait de la foiblesse de son bras. La surprise où ils étoient l'un & l'autre de n'avoir encore aucun avantage après de si grands efforts , suspendit leurs coups. Ils demeurèrent quelque tems à se regarder sans parler , & à se parcourir des yeux du haut jusqu'en bas ; enfin Argail rompit le silence en ces termes.

Cessez , brave chevalier , cessez de vous étonner de ce que vous venez d'éprouver. Je veux bien vous apprendre que toutes mes armes sont enchantées : ainsi vous finirez , si vous m'en voulez croire , un combat qui ne peut tourner qu'à votre désavantage. C'est

plutôt vous, interrompit le sarrasin, qui n'en pouvez recueillir que de la confusion : car afin que ma franchise égale la vôtre, je vous dirai que je ne porte une cuirasse & des armes que pour l'ornement, puisque j'ai obtenu dès ma naissance le don d'être invulnérable dans toutes les parties de mon corps, à la réserve d'une seule où je porte pour plastron sept plaques du plus dur acier. Suivez donc vous-même le conseil que vous me donnez. Laissez-moi la libre possession de votre sœur. C'est l'unique moyen qui vous reste d'échapper de mes mains. Le parti que je vous propose, ajouta-t-il, ne vous fait point de déshonneur. Je ne vous demande cette beauté que pour lui offrir une couronne qui me doit appartenir après la mort du roi Marfille mon père. Ainsi je vous conseille de me l'accorder de bonne grace.

Prince, lui dit le fils de Galafron, puisque vous n'êtes pas chrétien, ni des amis de l'empereur Charles, j'accepte le parti que vous m'offrez, à condition que ma sœur y souscrita. Je le souhaite, j'en aurai de la joie, parce que j'estime votre valeur; mais je vous déclare que si elle me fait voir quelque répugnance pour votre personne, il n'en faudra plus parler. L'amitié me lie encore plus que le sang à ma sœur. Je ne veux pas contraindre

ses inclinations. Hé bien ! dit l'espagnol , parlez-lui donc tout-à-l'heure , je suis trop impatient pour demeurer long - tems dans l'incertitude. Le prince oriental , pour le servir avec toute la diligence qu'il desiroit , le proposa sur le champ à la princesse.

Quoique le sarrasin fût jeune , il n'en étoit pas plus aimable. Son visage rouge & basané ressembloit à celui d'un cyclope. Toujours dans les combats , couvert de sang & de poussière , il étoit peu soigneux de se laver. Ses cheveux courts & plus noirs que l'encre paroissent greffés comme ceux des nègres ; des yeux étincelans lui rouloient dans la tête , & sembloient vouloir sortir de leur place naturelle , pour aller percer le cœur de ceux qui le regardoient. Il avoit la parole rude & brusque , la voix élevée , l'esprit impérieux. Tel qu'on vient de le peindre , il n'étoit guères propre à faire une tendre impression sur Angélique. Aussi dit-elle à Argail avec douleur : ah , mon frère ! quel parti me proposez-vous ? Voyez de grace à quel mortel vous voulez me sacrifier. Je ne me ferois donc conservée jusqu'à ce jour que pour être la proie d'un furieux. Jetez , précipitez-moi plutôt dans cette fontaine ; j'aime mieux y perdre la vie que d'approuver une union si cruelle pour moi.

Argail

Argail reprit alors la parole , & se mit à vanter sur nouveaux frais le mérite du prince sarrafin. Il s'étendit particulièrement sur sa naissance , & ne manqua pas de faire briller aux yeux d'Angélique la couronne qu'il devoit un jour posséder ; mais elle l'interrompit : Non, mon frère , lui dit-elle , vous perdez le temps à me vouloir persuader. Toutes les couronnes du monde ne sauroient à ce prix me tenter. Faisons mieux , poursuivit-elle ; quittons ce séjour qui ne peut nous être que funeste , malgré toute la prudence du roi notre père. Il semble que le ciel veille sur les chrétiens , & qu'il les ait pris sous sa protection. Jugez-en par le péril que m'a fait courir l'enchanteur françois. Quoique j'en sois heureusement sortie, je n'en puis tirer un bon augure. Encore une fois , mon frère , éloignons-nous d'ici promptement. Ah ma sœur , s'écria le prince ! mon courage peut-il consentir à ce que vous me proposez ? puis-je quitter avec honneur un combat commencé , & me pardonneroit-on d'avoir cédé à un seul ennemi ? Demeurez donc, dit Angélique , mais dispensez - moi de vous tenir compagnie. La présence de ce chevalier me fait frémir ; & pour m'épargner l'horreur de le voir , souffrez que je vous laisse. Je vais aux Ardennes. Je vous attendrai cinq jours

dans cette forêt. Si vous ne pouvez vous y rendre dans ce tems-là , je me servirai du livre de ce magicien qui me vouloit outrager. Je me ferai porter par ses démons auprès du roi mon père. Adieu , je ne veux pas être la victime d'un combat , où la douleur de vous voir vaincu ne feroit peut-être pas ma plus grande peine. En achevant ses mots , elle courut se jeter sur son cheval ; & le poussant à toutes brides , elle s'éloigna bientôt des combattans.

Ferragus qui la vit partir , comprit par cette fuite si précipitée la réponse qu'Argail avoit à lui rapporter. Une nouvelle fureur trouble ses sens. Il se prépare à recommencer le combat ; & de peur que son ennemi ne lui échappe pour courir après sa sœur , il va détacher Rabican qu'il voyoit attaché à l'un des pavillons. Il le chasse dans la prairie. Ce bon cheval se sentant libre part aussi-tôt comme un trait , il disparoit dans le moment , & délivre le sarrasin de sa crainte. Quand Argail qui revenoit d'un air triste annoncer à ce prince les refus d'Angélique , se vit ainsi démonté , il fut piqué de cette action : Chevalier , lui dit-il , quel procédé est le vôtre ? lorsque je m'emploie pour vous avec ardeur & que je viens vous éclaircir.... Oh , je vous tiens quitte de

cet éclaircissement , interrompit l'espagnol. Je n'en ai que trop vu , & je ne songe qu'à me venger. Si j'ai détaché votre cheval , je ne veux ni ne dois vous en faire des excuses ; comme il faut qu'un de nous deux laisse ici sa vie , un seul cheval nous suffit.

Avec un homme aussi extraordinaire que toi , reprit fièrement le frère d'Angélique , la raison & l'honnêteté sont inutiles ; & puisque tu fais mieux combattre que parler , il est juste de t'employer à ce qui te convient davantage ; alors ils commencèrent à se charger plus furieusement qu'auparavant.

Après qu'ils se furent long-tems tâtés avec autant d'adresse que de force , & qu'ils eurent mis en usage tout ce que leur expérience leur avoit enseigné , le prince du Cathay leva son épée pour en frapper sur la tête de son ennemi , pour l'étourdir du moins s'il ne pouvoit le blesser ; & il s'y prit d'une telle vigueur qu'il en seroit venu à bout , si l'adroit sarrasin ne se fût glissé sous le coup pour le rendre inutile. Argail ne réussit donc pas dans son dessein ; au contraire , il donna moyen à l'espagnol de le joindre , & ils commencèrent à combattre corps à corps.

Dans ce combat périlleux , ils firent cent efforts pour se terrasser : ils y réussirent enfin ;

mais il eût été difficile de décider qui des deux tomba dessous ; car pendant quelque tems , ils ne firent que rouler l'un sur l'autre. Si Ferragus eut le dessus , Argail , doué d'une vigueur extrême , l'eut à son tour. Il fut même le conserver ; & se servant de son avantage , il ne laissoit pas , quoique son ennemi fût invulnérable , de lui meurtrir la tête & le visage avec son gantelet de fer : cependant l'espagnol désespérant de revenir dessus , ne songea plus qu'à profiter de sa désagréable situation. D'un bras qu'il avoit libre , il tira son poignard ; & cherchant de la pointe les endroits par où il pourroit percer son homme , il le lui plongea dans le côté sous les armes jusqu'à la garde.

Argail se sentant mortellement blessé , attachas ses regards mourans sur le Sarrafin , & lui dit d'une voix foible : Brave chevalier , puisque tu me donnes la mort , je te conjure par ce que tu dois à l'ordre de chevalerie que tu professes avec tant de courage , de jeter dans cette fontaine mon corps tout armé , aussi-tôt que j'aurai rendu le dernier soupir. Le soin de mon honneur m'engage à te faire cette priere. Je crains qu'après ma mort , on ne m'accuse d'avoir eu peu de valeur , puisque je me suis laissé vaincre avec de si fortes armes. Je voudrois sauver ma mémoire de ce honteux reproche.

A ces paroles touchantes du frere d'Angélique , Ferragus , quoiqu'il fût le moins compatissant de tous les hommes , perdit son ressentiment. Vaillant chevalier , lui répondit - il tout attendri , je suis touché de votre infortune. La crainte que vous faites paroître , ne peut partir que d'un grand cœur , vous avez tort toutefois de l'écouter , votre mémoire est en sûreté. Hé ! que peut vous reprocher l'envie ? Ne méritez-vous pas plutôt une gloire immortelle pour avoir mis mes jours en péril ? mais puisque vous exigez de moi que je vous satisfasse , je promets d'accomplir ce que vous demandez , à la réserve d'une chose. Comme je suis dans un pays de chrétiens , où j'ai quelque intérêt de n'être pas connu , vous me permettrez de garder votre casque jusqu'à ce que j'en aye un autre. Argail ne put repliquer , déjà les pâles ombres de la mort l'avoient environné. Il parut seulement approuver par un signe de tête ce qu'on proposoit , & il expira dans le moment.

Telle fut la fin du vaillant Argail , l'un des meilleurs chevaliers de son temps. Il avoit une valeur extrême , des sentimens nobles & généreux ; il ne lui manquoit que de faire profession du christianisme pour être un prince accompli.

Lorsque Ferragus fut assuré que l'infortuné

filz de Galafron n'avoit plus de part à la vie, il lui délaça son casque pour s'en couvrir : ensuite il prit son corps, suivant sa promesse, & l'alla jeter avec le reste de ses armes dans l'endroit de la fontaine qu'il jugea le plus profond, dans une espeece de gouffre qui n'étoit que trop capable de le contenir, & d'ôter la connoissance de son sort à ceux qui voudroient s'en éclaircir.

C H A P I T R E V I.

Des différens partis que prirent Astolphe & Ferragus après la mort d'Argail. Renaud & Roland quittent la Cour.

LE Sarrasin après avoir rendu au Prince du Cathay un si triste devoir, se mit à rêver au bord de la fontaine. Il fit quelques réflexions tristes sur l'instabilité des choses de la vie, mais il s'ennuya bien-tôt de déplorer la condition des humains. Sa passion pour Angélique se réveilla, il commence à se reprocher comme un crime le séjour inutile qu'il fait dans ce lieu. Il se leve, va se jeter brusquement en selle ; & embrasé de la plus vive ardeur, il court à bride abattue

sur le chemin qu'il a vu prendre à la fiere beauté qui le fuit.

Le prince Astolphe seul avoit vu ce qui s'étoit passé entre les deux guerriers. L'intérêt que leur valeur lui faisoit prendre à leur sort, le retenoit encore dans cet endroit ; il avoit négligé jusqu'alors le soin de sa liberté, qu'il ne tenoit qu'à lui de se procurer depuis la mort des quatre geants. Quand il vit Argail mort, & Ferragus sur les traces de la Princesse, il pensa qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que de s'en retourner à la Cour. Il reprit ses armes ; & ayant apperçu de loin son cheval qui païssoit tranquillement sur une petite hauteur qui s'élevoit dans le vallon, il se hâta de le joindre. L'animal soit qu'il reconnut son maître, soit que la faim l'arrêât se laissa docilement approcher.

Il ne manquoit plus au prince anglois qu'une lance, la fienne s'étant rompue contre Argail. Pendant qu'il cherchoit de l'œil dans la campagne quelque arbre dont il pût s'en fabriquer une, il vit briller aux rayons du soleil contre le pin de la fontaine, la lance d'or devenue vacante par la mort du frere d'Angélique ; bien qu'il n'en connût pas tout le prix, ce surcroit de bonheur le fatisfit extrêmement. Il s'appropriâ cette précieuse lance ; & le cœur détaché

de l'étrangere par le peu d'espérance qu'il avoit de la posséder , il retourna vers Paris plus tranquille qu'il n'en étoit sorti.

Il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin , qu'il rencontra le paladin Renaud qui venoit au perron pour succéder à Ferragus. Comme Astolphe étoit parent & ami du fils d'Aimon , & que d'ailleurs il disoit volontiers ce qu'il savoit , il ne cacha aucune circonstance du dernier combat , ni du tragique événement dont il avoit été témoin. Le sire de Montauban qui n'étoit pas un des moins épris de la beauté d'Angélique , ne fut pas plutôt la mort d'Argail & la fuite de la princesse , qu'il cessa d'écouter l'anglois qui n'étoit pas encore à la fin de son récit. Il craignoit qu'un plus long retardement ne le mît hors d'état de pouvoir joindre la dame ; il poussa son cheval du côté qu'Astolphe lui dit qu'elle fuyoit. Bayard prend sa course , l'œil ne le peut suivre. Une fleche décochée avec violence n'auroit pu l'atteindre , & toutefois Renaud l'accusoit encore de lenteur.

Tandis que ce paladin s'abandonnoit ainsi tout entier aux mouvemens impétueux de sa passion , le comte d'Angers n'étoit pas moins agité. Il apprit d'Astolphe l'avanture du perron de Merlin , & avec quelle vivacité le seigneur

de Montauban marchoit sur les pas de la belle étrangere. O malheureux Roland, s'écria-t-il ! quels maux égalent les tiens ? Je connois Renaud , il est aimable , amoureux , pressant , hardi. S'il rencontre l'inconnue..... Ah ! je n'y puis penser sans mourir ! Hélas , peut-être est-il prêt de la joindre , pendant que je me laisse ici déchirer par des soupçons jaloux ? Pourquoi faut - il que je languisse dans les larmes , sans faire un pas pour découvrir aussi ma passion à l'objet que j'aime ? Attendrai-je que l'amour vienne combler mes desirs ? Songe , Roland , songe à te satisfaire comme tes rivaux , & quand ce ne seroit que pour leur arracher la proie qu'ils poursuivent , fors d'une honteuse létargie , & vole après cette aimable étrangere ; ton repos , ta vie , ta gloire même y est intéressée.

Après avoir fait ces réflexions , il se revêtit d'armes simples pour n'être pas connu ; on lui amena son cheval Bridedor , sur lequel il monta plein de trouble & d'agitation. Il sortit de Paris le jour même des joûtes , & il marcha sur les pas de Renaud.



CHAPITRE VII.

Commencement des joutes.

PENDANT que les trois plus grands guerriers de la terre s'empressoient de suivre la princesse du Cathay, les chevaliers du tournoi se préparoient à commencer les joutes. L'empereur en avoit réglé les conditions; il avoit été décidé que celui qui se présenteroit le premier sur les rangs seroit regardé comme le tenant; que le chevalier qui l'abattroit le deviendrait à son tour, jusqu'à ce qu'un autre lui fit aussi perdre les arçons; & qu'enfin le tenant, qui demeureroit le dernier, remporteroit le prix & la gloire du tournoi.

Le courageux Serpentin, fils du roi Balugant, parut le premier sur la lice. Il s'y présenta de la meilleure grace du monde. Son air étoit noble & fier, & ses armes si riches qu'elles attirèrent les regards de tout le peuple. Il portoit au milieu de son écu une étoile d'or en champ d'azur. Il montoit le plus beau cheval que l'on pût voir. C'étoit un andalouz bai-brun à crins noirs, qui montrait tant d'ardeur & d'action dans ses allures, qu'on eût

dit que toute la carrière n'étoit que pour lui. Ses yeux paroissoient tout de feu , & ses narreaux grands & ouverts jettoient une épaisse fumée. Il frappoit la terre d'un pied superbe , & son mors étoit tout blanc d'écume.

Un chevalier de la cour assez fameux , Angelin de Bordeaux , qui portoit pour devise une lune en champ de gueule , fut le premier assaillant. Serpentin & lui fondirent l'un sur l'autre avec beaucoup de vigueur. Le françois brisa sa lance contre le sarrasin sans l'ébranler ; mais Serpentin lui donna un si rude coup qu'il lui fit perdre les étriers. Richard , duc de Normandie se mit aussi-tôt sur les rangs pour venger Angelin : ce qui ne lui réussit pas. Le fils du roi Balugant l'envoya tenir compagnie au bordelais. Salomon , roi de Bretagne , un des principaux pairs du royaume , entra ensuite dans la carrière , & augmenta le nombre des malheureux.

Le jeune Serpentin s'acquît de la gloire par ces exploits. Les sarrasins qui se trouvoient alors en grand nombre à la cour de Charles , en firent trophée. Balugant sur-tout ne pouvoit contenir la joie qu'il en ressentoit. Le prince Astolphe piqué de l'ostentation avec laquelle ces ennemis du nom chrétien faisoient éclater leur avantage , ne put souffrir plus



long-tems leur fierté. Il se hâta d'entrer dans la lice. Il tenoit en arrêt la riche lance d'Argail , & il se promettoit bien de rétablir l'honneur de l'empire, il alloit en effet moissonner tous les lauriers du brave Serpentin , si la fortune qui se joue de nos projets , n'eût déconcerté le sien par un accident auquel il ne se feroit jamais attendu. Son cheval avoit déjà fourni la moitié de sa carrière avec beaucoup de vitesse, lorsque le mauvais destin de son maître lui fit rencontrer un tronçon de lance qui roula sous son pied. L'animal bronche, tombe & entraîne dans sa chute le prince anglois , qui s'évanouit de la force du coup. Il ne reprit l'usage de ses sens que chez lui où l'on fut obligé de le porter. Certes ces bonnes intentions méritoient une autre récompense ! Aussi fut-il plaint de tout le monde. Serpentin même se moutra sensible à son malheur , quoiqu'il eût très - grand sujet de s'en réjouir. Il comptoit d'ajouter cette palme à celles qu'il avoit déjà cueillies.

Ce vaillant prince , après qu'on eût emporté Astolphe , mit encore par terre cinq ou six chevaliers chrétiens. On commençoit à croire qu'il remporteroit l'honneur de la fête , lorsqu'on vit paroître Oger le danois. A la vue de ce nouveau paladin , le peuple de Paris

sentit ranimer son espérance. Les deux chevaliers poussèrent leurs chevaux avec furie. Oger fut ébranlé. Il chancela dans les arçons, & peu s'en fallut qu'il ne tombât ; mais le tenant ne put soutenir la violence du coup qui lui fut porté ; il alla trouver ceux qu'il venoit de renverser. A cet heureux changement , les chrétiens poussèrent des cris de joie , & les sarrasins en marquèrent du dépit sur leurs visages.

Le brave danois demeuré vainqueur devint à son tour le tenant , & fit espérer à toute la cour qu'il ne cesseroit pas si-tôt de l'être. Le roi Balugant transporté de colère se présenta pour venger l'affront de son fils ; mais Oger l'abattit lui-même , & après lui les courageux Isolier & Mataliste , jeunes frères de Ferragus. Gaultier de Montleon leur succéda , & ne fut pas plus heureux. Comme il étoit chrétien , le tenant parut touché de son malheur , & dit à ceux de sa religion : seigneurs chevaliers , ne nous empressez point de nous combattre les uns les autres. Laissez le champ libre aux sarrasins. Quand nous les aurons tous vaincus , nous nous disputerons bien alors le prix du tournoi.

Spinelle d'Altamont , sarrasin , ayant entendu le discours du danois , crut qu'il y alloit de sa gloire d'en tirer raison ; néanmoins il

n'eut que l'honneur d'en avoir formé le projet. Oger lui porta un si furieux coup de lance, qu'il l'étendit tout de son long sur la poussière. Tel fut jusques-là le succès des joûtes. O ciel ! n'abandonnez point le bon danois , il a plus que jamais besoin de votre secours , un géant terrible va l'affaillir.

Le roi Grandonio irrité de voir les sarrasins si maltraités , ne put demeurer si longtemps dans l'inaction. Il s'étoit proposé , je ne sais pourquoi , de ne combattre que des derniers ; mais un mouvement de fureur , dont il ne fut pas maître , l'entraîna dans la carrière : c'étoit le plus fort des sarrasins après Ferragus. Il avoit une stature gigantesque , avec un air à inspirer de l'effroi. Il montoit un cheval d'une grandeur démesurée , & portoit pour devise un Mahomet d'or sur un champ noir. Tous les chrétiens en le voyant s'apprêter au combat furent saisis de crainte. Ganes de Poitiers , autrement le comte Ganelon , en eut entr'autres tant de peur , qu'il abandonna furtivement le camp pour n'avoir pas à soutenir le choc d'un si rude champion ; & un moment après lui Macaire le Lozane son neveu , Anselme de Hautefeuille , Pinabel & tous les autres mayençois , excepté Hugues de Melun , se retirèrent secrètement , comme

Si la lâcheté eût été héréditaire dans cette perfide maison.

Le roi farrasin avoit une lance aussi grosse qu'une Antenne, & son cheval ne causoit pas moins de frayeur que lui. L'épouvantable animal faisoit d'horribles hennissemens en courant dans la carrière. Il brisoit les cailloux qui se trouvoient sous ses pieds, & la terre en trembloit. Le danois, malgré les lauriers qui ombrageoient son front victorieux, ne put s'empêcher de frémir en considérant l'énorme grandeur de son ennemi. Il rappela toutefois son courage; & le mesurant au péril qui le menaçoit, il fondit comme un lion sur Grandonio qu'il ébranla si bien de son coup, qu'on vit le corps de ce géant pencher presque jusqu'à l'étrier. On crut que la lice alloit retentir du bruit de sa chute; cependant il ne tomba point, & le vaillant Oger eut beau se couvrir tout entier de son écu, il ne put tenir contre l'énorme lance de son ennemi, qui le renversa sous son cheval.

Alors un cri de joie s'éleva parmi les farrasins qui ne doutèrent plus que le prix des joûtes ne fût pour eux. Ils commencèrent même à insulter les chrétiens, dont la contenance changée rendoit témoignage des peines du cœur. Le duc Naime de Bavière & le fameux

Turpin de Rheims , choqués de l'insolence des espagnols , voulurent abattre leur orgueil. Ils se présentèrent l'un après l'autre contre le tenant , qui par malheur leur fit vider les arçons. Le bavaois fut dangereusement blessé au côté , & le bon archevêque eut le bras gauche démis de sa chute. Guy de Bourgogne qui portoit pour devise un lion noir en champ d'or , eut aussi la même destinée ; ce qui donna tant de fierté au vainqueur qui de son naturel n'étoit déjà que trop insolent , qu'il outragea tous les chevaliers de la cour en les apostrophant sans ménager les termes.

Yvon Angelier , Avaric & Berenger ne purent souffrir ses bravades & son orgueil : ils se mirent sur les rangs ; mais hélas ! leurs forces ne répondirent pas à leur bonne volonté : le géant les abattit , & après eux Hugues de Melun , dont la chute fut le moindre déshonneur que reçut ce jour-là sa maison. Il en coûta la vie au malheureux Ugolin de Marseille qui , sans considérer sa foiblesse , osa tenter ensuite la fortune des armes. Le terrible Grandonio le perça d'outre en outre de sa cruelle lance. Le fort Alard & le jeune Richardet , jeunes frères du seigneur de Montauban , donnèrent plus d'occupation au sarasin. Il les terrassa toutefois l'un & l'autre , &
leur

leur défaite acheva de refroidir la valeur des chevaliers de la cour.

Il ne paroïssoit plus d'affaillans sur la lice , & l'orgueilleux espagnol recommençoit à insulter les chrétiens avec mépris , lorsqu'on vit ouvrir les barrières du camp à l'arrivée du célèbre Olivier de Bourgogne. Il revenoit de s'acquitter d'une commission importante dont l'empereur l'avoit chargé , & il avoit cru ne pouvoir mieux signaler son retour qu'en paroissant au tournoi.

Quand les françois apperçurent ce généreux paladin , ils poussèrent à leur tour des cris de joie. La confiance se rétablit dans leurs cœurs. Après Roland & Renaud , dont il étoit parent , il passoit pour le plus fort guerrier de tout l'empire. Il savoit si bien manier un cheval , & il avoit l'air si noble , qu'il effaçoit tous les chevaliers qui s'étoient mis jusqu'alors sur les rangs : il montoit un vigoureux courfier , dont la fierté répondoit à la sienne. Dès qu'il parut prêt à partir , les peuples s'écrièrent , vive le bon marquis de Vienne , l'honneur du nom françois ! A ce cri , il se sent encore plus animé à soutenir l'attente qu'on a de lui ; mais le superbe roi sarrasin en rioit d'un ris moqueur , & se promettoit bien de faire aussitôt évanouir ces flatteuses espérances.

CHAPITRE VIII.

*Continuation des joütes , & de quelle manière
elles finirent.*

LES deux guerriers , après avoir fait la demi-volte , partirent tout d'un tems. La terre tremble sous les pieds de leurs chevaux , tout le monde attentif au choc terrible de ces combattans , garde un profond silence. Le marquis de Vienne adresse sa lance au milieu du bouclier de son ennemi , & perce l'écu de part en part , malgré trois fortes plaques d'acier qui le couvroient : le fer de la lance passa même à la cuirasse , la traversa & blessa le géant au côté ; mais le marquis par malheur fut atteint si rudement de son antenne , que les sangles de son cheval venant à crever de la force du coup , on vit l'infortuné paladin voler à terre avec la selle entre les jambes. Ce malheureux événement acheva d'écarter de la lice tous les assaillans chrétiens. La honte & la consternation étoient peintes sur leurs visages , tandis que les sarrasins triomphoient & pouffoient au ciel mille cris de joie.

Si le roi Grandonio avoit auparavant tenu

des discours pleins d'insolence , ce fut bien autre chose après la chute du brave Olivier. C'est peu de dire qu'il continua d'accabler de paroles outrageantes les paladins ; il en dit à l'empereur même , & il perdit toute retenue. O chrétiens ! s'écria-t-il , êtes-vous donc si lâches , qu'il n'y ait plus personne parmi vous qui ose se présenter devant moi ! fuyez , fuyez , poltrons , retirez-vous dans les ruelles , vous n'êtes propres qu'à divertir les femmes : quittez vos armes , vous ne méritez pas d'en être revêtus ; contentez-vous de vous signaler dans les bals & dans les festins.

L'empereur sensible , autant qu'il le devoit être à de pareils discours , les écoutoit impatientement. Où est Roland , disoit-il ? qu'est devenu Renaud ? ne devrois-je pas être déjà vengé ? il demanda aussi le comte Ganelon ; & comme on ne lui pouvoit apprendre des nouvelles certaines de ces guerriers : Quoi donc , s'écria-t-il d'un ton mêlé de colère & de douleur , tout m'abandonne ? ceux qui devroient être le soutien de l'empire le trahissent & me laissent couvert de honte.

Le gentil Astolphe ne put entendre ainsi parler son roi , sans entrer dans ses peines. Après avoir fait panser ses meurtrissures , il étoit venu en habit de courtisan se placer

parmi les dames qui voyoient les joutes avec l'empereur. Il se retira secrètement de l'assemblée ; & quoiqu'encore tout froissé de sa chute, il se fit revêtir de ses armes. Il fut bientôt en état d'entrer dans la carrière ; mais il se rendit auparavant au bas de l'échafaut de l'empereur. Il leva la visière de son casque, & dit de fort bonne grace : Puissant prince, permettez-moi d'aller confondre l'orgueil de cet insolent qui manque de respect pour vous.

Charles soupira de se voir réduit à se servir d'un tel défenseur. Occupé d'une pensée si mortifiante, il accorda au prince anglois la permission qu'il demandoit ; il loua ses bonnes intentions, il l'exhorta même à s'y porter vaillamment ; & cependant il prioit le ciel dans le fond de son ame de lui envoyer quelque secours plus salutaire.

Astolphe, après avoir quitté l'empereur, alloit se poster au bout de la lice pour se préparer au combat, lorsqu'il rencontra sur son passage le géant qui continuoit ses bravades en se promenant le long du camp. Ce sarrasin entreprit de railler l'anglois. Gentil Astolphe, lui dit-il, je vous conseille d'éviter mon antenne. Vous trouverez mieux votre compte avec des dames délicates, qu'avec des enne-

mis de ma taille. Croyez-moi , consacrez-vous tout entier au service du beau sexe ; c'est le seul emploi qui vous convienne. Je vous en destine un autre , répondit le prince d'Angleterre , pour lequel vous me paroissez fait exprès. Notre empereur a besoin d'hommes nerveux pour l'armement de ses galères de Marseille ; je me fais fort d'obtenir de lui pour vous l'honneur d'être le premier officier de sa capitane. La grande opinion que j'ai de vous , me fait présumer que vous ferez tout l'ornement d'une chiourme.

Grandonio plus accoutumé à prononcer des paroles piquantes qu'à s'en entendre dire , ne répartit au paladin que par un regard furieux qu'il lui lança en le quittant brusquement. Son cœur devint plus agité que la mer , lorsqu'elle épouvante les matelots. Il écume de rage , grince les dents , & il sort de sa bouche & de ses narines une épaisse fumée avec un sifflement semblable à celui que fait un serpent qui veut s'élançer sur un voyageur.

Tel & plus terrible encore , le géant sarrasin courut prendre du champ pour fondre sur l'officieux anglois qui lui destinoit des emplois si honorables. Il pouffe son énorme cheval contre lui , & se promet non-seulement de l'étendre mort sur la poussière , mais même

de le porter par tout le camp au bout de sa lance. Enfin la fureur qui le transportoit étoit telle , que tous les chrétiens en frémirent pour Astolphe , & particulièrement ceux qui connoissoient ce paladin. Ah ! prince téméraire , disoient-ils , quel mauvais génie te pousse à mesurer tes forces avec celles de ce furieux ? tu vas nous faire recevoir un nouvel affront ; c'est tout ce que nous attendons de ton audace & de ta témérité. Cependant le prince anglois ne perdit point courage ; le cas qu'il faisoit de sa valeur lui cachoit la moitié du péril. Il s'apprête avec autant de confiance que d'ardeur à fondre sur son redoutable ennemi : veuille le ciel préserver ce paladin , ou pour mieux dire , son cheval , d'un accident pareil au premier.

Les deux champions partirent & se rencontrèrent au milieu de la carrière. Le prince d'Angleterre n'eut pas si-tôt touché de sa lance d'or le fort Grandonio , que le géant se vit à terre sans savoir pourquoi , ni comment. On peut juger du bruit que fit ce colosse en tombant. La ruine d'une tour fait moins de fracas. Il tomba même si lourdement , que la plaie qu'Olivier de Bourgogne lui avoit faite au côté s'irrita ; il en sortit tant de sang qu'il lui prit une foiblesse ; ses amis accoururent à

son secours , & n'eurent pas peu de peine à l'emporter pour lui faire prendre ses esprits.

A la chute de ce monstre , les spectateurs chrétiens remplirent l'air de cris de joie , & les sarrasins parurent consternés à leur tour. Tous ceux qui étoient assis sur les échafauts se levèrent sur leurs pieds pour mieux voir un évènement si peu attendu. L'empereur , quoiqu'il en fût témoin , se défioit du rapport de ses yeux. Est-il bien possible , s'écrioit-t-il , qu'Astolphe ait fait un si beau coup de lance ? Chacun émerveillé de cette aventure en faisoit honneur au héros. Tout le monde élevoit jusqu'aux nues ses forces & sa valeur. Personne n'étoit au fait. Le vainqueur , même au milieu des transports que lui causoit sa victoire , pouvoit à peine la croire véritable , malgré toute la bonne opinion qu'il avoit de lui-même.

Le triomphe de ce prince ouvrit un nouveau champ aux assaillans. Les sarrasins qui n'avoient pas combattu se crurent obligés de venger leur nation , & les chrétiens que la crainte avoit écartés du camp à la vue de Grandonio , y revinrent d'un air empressé , comme si quelqu'affaire importante les eût retenus jusqu'alors. Pifias le blond , & Gifard le brun , tous deux sarrasins & chevaliers du haut renom , se présentèrent les premiers.

Quoique celui-ci fût fils d'un guerrier qui s'étoit rendu maître de toute l'Arabie , & que le père de l'autre eût conquis toute la Russie blanche depuis l'embouchure du Boristhène jusqu'à celle du Tanais , Giafar & Pifias le brun & le blond cédèrent au charme de la lance d'or.

Le comte Ganelon à qui l'on avoit fait un rapport fidèle de tout ce qui s'étoit passé au camp , depuis qu'il l'avoit si lâchement quitté , ne pouvoit revenir de sa surprise. Connoissant les forces d'Astolphe pour les avoir souvent éprouvées , il jugea en homme d'esprit qu'elles n'avoient pu suffire à terrasser le puissant Grandonio , que sa peur qui duroit encore lui peignoit plus fort que Samson. Il imputa donc ce merveilleux évènement à quelque autre cause qu'il ne pouvoit imaginer , & il se flatta qu'en renversant lui-même le vainqueur du géant , il remporterait l'honneur des joutes.

Cette douce espérance le ramena au tournoi. Pour y paroître avec plus grande pompe , il se fit accompagner par onze comtes , la fleur & l'élite des mayençois. L'on n'a pu savoir de quelles raisons il se servit pour s'excuser auprès de l'empereur de ce qu'il n'avoit pas plutôt paru sur les rangs. Tout ce que le bon

chroniqueur Turpin rapporte, c'est que Ganes envoya proposer par un héraut au prince anglois de finir entre eux les joûtes, puisqu'aucun sarrasin ne se présentoit plus pour combattre. Astolphe répondit au héraut : Mon ami, retourne vers Ganelon, dis-lui que je l'estime encore moins qu'un sarrasin ; qu'il vienne seulement, je le traiterai comme un hérétique, comme un traître, comme un lâche qu'il est.

Le comte Ganes fut piqué de cette réponse incivile ; il poussa son cheval avec furie contre l'anglois, en disant entre ses dents : Mauvais bouffon, je vais te faire rentrer dans le corps les paroles qui te sont échappées à mon déshonneur. Effectivement il espéroit abattre Astolphe, qu'il avoit plus d'une fois vaincu à la joûte ; mais la lance d'Argail l'enleva des arçons, & après lui son neveu Macaire de Lozane, Pinabel second fils du comte d'Hautefeuille, Radulphe & Griffin : les autres mayençois qui avoient paru si empressés à retourner au camp se furent alors fort mauvais gré d'en être revenus. Comme ils n'avoient pas plus de force que ceux qu'ils venoient de voir abattre, ils ne se sentoient pas puissamment excités à mériter le prix du tournoi. Tandis qu'ils paroïssent comme incertains s'ils entreroient

dans la carrière , ou s'ils prendroient la fuite une seconde fois , le tenant plein de joie de rabaisser si bien l'orgueil de ces cœurs envieux , les défit au combat. Venez , race maudite , leur disoit-il , venez , je vous étendrai tous à la file sur la poussière , qui est votre lieu naturel.

Le comte Emeri choqué de ces paroles superbes & outrageuses , se fit donner une forte lance , ensuite il fondit sur Astolphe ; mais il n'eut pas meilleure destinée que les autres. O fortune cruelle ! s'écria le perfide Faucon de Hauterive , en le voyant étendu sur la lice , favoriserez-vous toujours l'ennemi qui nous brave ? faut-il que ce charlatan déshonore ainsi la noble maison de Mayence ? Je veux réparer notre honneur.

En achevant ces mots , il part , il va secrètement se faire lier à la selle avec de fortes courroies , & revint bientôt garotté , attaquer le prince d'Angleterre. La précaution étoit d'un homme d'esprit , néanmoins elle ne servit de rien ; car par malheur ayant été atteint à la visière de son armet par la lance enchantée , ce nouveau restaurateur de la gloire des mayençois en perdit le sentiment. Sa tête , malgré les courroies , alla fraper la croupe de son cheval , puis glissa sur les flancs

jusqu'à l'étrier , où elle demeura suspendue au grand étonnement des spectateurs , qui ne pouvoient comprendre ce qui empêchoit le chevalier de tomber par terre ; mais ils en furent bientôt éclaircis. Un de ceux qui l'allèrent secourir , s'étant aperçu de l'artifice , ne crut pas devoir s'en taire. Ainsi la chose se répandit dans un moment , & toute la place retentit de huées aux dépens de Faucon , que ses parens , consternés de cette découverte , tirèrent au plutôt de la lice , pendant qu'Astolphe crioit en les insultant : Qu'ils viennent , qu'ils viennent , on en châtie mieux les foux quand ils sont liés.

Le mauvais succès du stratagème de Haute-riue irrita l'ardeur que les mayençois avoient de se venger. Le comte Anselme , le plus traître de tous , dit à Rainier son frère : Je fais un moyen sûr de renverser ce fanfaron. Entrons tous deux ensemble dans la carrière , & présente-toi devant lui. Pendant que tu l'attendras de droit fil , je le prendrai en flanc , & le renverferai avant qu'il puisse se mettre en défense. Rainier fit donc face au prince Astolphe qui l'envoya mesurer la terre tout de son long ; & dans le même instant , le perfide Anselme exécuta son dessein. Il fondit sur l'anglois qui ne prenoit pas garde à sa trahison ;

& l'attaquant de côté dans le tems qu'il n'étoit pas encore bien raffermi du coup qu'il avoit donné , il le jetta fans peine hors des arçons.

Ce lâche projet s'exécuta si finement , que les spectateurs ne purent juger si c'étoit perfidie de la part d'Anselme , ou négligence du côté d'Astolphe ; mais ce prince qui savoit mieux que personne ce qu'il en falloit penser , ne put retenir son ressentiment. A peine fut-il à terre , qu'indigné de la supercherie qu'on lui avoit faite , il se releva plein de fureur , tira son épée , & se jetta sur les mayençois. Le premier qu'il frappa fut Griffin qui , sans la bonté de son casque , en auroit perdu la vie. Heureusement le coup trouvant de la résistance , glissa sur l'épaule , & ne lui fit qu'une légère blessure. On vit alors entr'eux un grand combat. Tous les parens du blessé commencèrent à charger l'anglois , au secours duquel accoururent aussi-tôt les ducs de Bavière & de Normandie , l'archevêque Turpin , malgré son bras démis , & les frères de Renaud.

On s'attendoit à un horrible carnage , & des flots de sang alloient en effet inonder la lice , si l'empereur offensé de voir troubler la fête au mépris de son autorité , ne se fût levé de son siège pour aller séparer les combattans. Est-ce ainsi , leur dit-il avec colère , que vous

me gardez le respect qui m'est dû. A la voix du monarque , ils s'arrêtèrent tous ; & Griffin se jettant à ses pieds , lui dit : Seigneur , j'implore votre justice , Astolphe m'a blessé par surprise. A ces mots , le prince anglois , sans avoir égard à la présence de l'empereur , regarda Griffin d'un air furieux , & lui dit avec emportement : Tu fais bien voir , traître , que tu es un mayençois ; tu ne démens point ton indigne race.

Sur ces entrefaites , l'artificieux Anselme se présenta devant Charles pour soutenir son parent , & donner de belles couleurs à sa propre trahison. A cette odieuse vue , le prince anglois qui ne retenoit déjà qu'avec peine les transports qui l'agitoient , n'en fut plus le maître ; il se précipita sur le comte l'épée haute , & le frappa. L'empereur irrité d'une action si violente , fit arrêter sur-le-champ l'anglois. Il jura même qu'il l'auroit fait mourir pour lui avoir manqué de respect , sans le service qu'il venoit de lui rendre en abaissant l'orgueil de Grandonio.



C H A P I T R E I X.

De la rencontre qu'Angélique fait de Renaud dans la forêt des Ardennes, & de ce qui en arriva.

DES trois guerriers qui couroient après Angélique, le fils d'Aimon arriva le premier aux Ardennes. Le chemin qu'il suivoit le conduisit à un endroit de la forêt que l'épais feuillage de plusieurs gros chênes rendoit très-frais & très-sombre. Un ruisseau d'une eau plus froide que la glace lavoit en serpentant le pied de ces arbres. Il sortoit d'une fontaine qu'on voyoit à quelques pas de-là, & dont rien n'égaloit la magnificence; aussi n'étoit-elle point un ouvrage de la nature ni de l'industrie des hommes.

Le fameux Merlin, ce prophète anglois, avoit employé tout son art magique à construire ce superbe édifice pour guérir le célèbre Tristan de Leonois son ami, de l'amour qui fut cause de sa perte. Si ce malheureux chevalier eût bu seulement une goutte d'eau de cette fontaine, il auroit cessé d'aimer la belle reine qu'il adoroit; mais son étoile ne

l'amena jamais à cette source si salutaire , quoiqu'il eût parcouru plus d'une fois la forêt des Ardennes. Enfin l'eau étoit telle , que les amans qui venoient s'y désaltérer , sentoient aussi-tôt changer en haine l'ardeur qui les enflammoit pour leurs maîtresses.

La chaleur du jour étoit à son plus haut degré , lorsque Renaud découvrit cette fontaine. Echauffé d'une course aussi rapide que longue , & pressé d'une ardente soif , il descendit de cheval ; il approcha de la source ; & à peine eût-il bu quelques gouttes de cette froide liqueur , qu'il se sentit tout changé. Il commence à se repentir d'être sorti de Paris. Il se représente le tort qu'il a fait à sa gloire en courant après l'inconnue qui ne lui paroît plus mériter son attachement. Que viens-tu faire ici , Renaud , s'écria-t-il ? te sied-il d'être le jouet de l'amour ? n'as-tu pas honte d'en avoir été l'esclave ? ah ! je rougis de ma foiblesse , & ma vertu va reprendre sur moi tout son pouvoir. Que dis-je , va reprendre ? c'en est fait , l'étrangère ne règne plus dans mon cœur. Je sens même naître pour elle des sentimens de haine. Oui , malgré tous ses charmes , je ne rappelle son image qu'avec horreur. Que j'étois insensé , ajouta-t-il , de préférer la vaine satisfaction de suivre une femme au solide

honneur que je pouvois acquérir dans les joutes ? O ciel , si les sarrasins en ont remporté le prix , quels reproches l'empereur & l'empire ne font-ils pas en droit de me faire !

Plein de ces réflexions , il remonta sur Bayard , & reprit le chemin de Paris. Il avoit un air fier & dédaigneux , qui marquoit assez qu'il n'étoit plus dans les fers de la princesse du Cathay. Il ne songeoit qu'à s'en retourner à la cour , lorsqu'arrivant à un endroit où plusieurs routes formoient une espèce d'étoile , il ne pût démêler le chemin qu'il devoit prendre. Il en suivit un qui l'engagea plus avant dans la forêt. Insensiblement il se trouva sur les bords d'un ruisseau qui rouloit en replis tortueux son onde pure & transparente le long d'un gazon émaillé des plus belles fleurs du printemps. Il ne put voir un lieu si délicieux sans avoir envie de s'y reposer. Il s'affit au pied d'un orme , après qu'il eût ôté la bride de son cheval pour le laisser paître sur cette herbe fleurie. Le chevalier se sentit bien-tôt assoupi. Sa lassitude y contribua peut-être moins que la propriété du lieu.

Pendant qu'il goûtoit la douceur du sommeil , la fortune , par un de ces caprices ordinaires , conduisit à cet endroit la fille du roi Galafron. Une pressante soif obligea cette
princesse

princesse à descendre de son palefroi. Elle but de l'eau qui couloit le long du gazon ; puis appercevant au pied de l'orme le paladin qui dormoit au frais , elle conçut pour lui dans le moment le plus violent amour qu'un cœur puisse ressentir. O changement merveilleux ! ô prodige étonnant ! cette orgueilleuse beauté , qui jusques-là n'avoit payé que de mépris les hommages des plus grands princes , se rend sans résistance à la vue d'un chevalier qu'elle ne connoît point. Dans un instant l'amour l'embrâsa de tous ses feux , comme si ce dieu puissant eût voulu donner un exemple aux mortels qui prétendent se soustraire à ses loix. Pour réduire la rebelle Angélique , il l'attira sans doute sur les bords dangereux de cette source appelée par ceux qui la connoissoient , *la fontaine de l'amour*.

Elle n'étoit point enchantée comme celle de Merlin. Son onde avoit naturellement la vertu d'inspirer de la tendresse aux personnes qui en buvoient , ou plutôt d'allumer dans leurs ames une amoureuse fureur que l'eau de l'autre fontaine pouvoit seule éteindre. Plusieurs chevaliers en burent sans en connoître la propriété , & conservèrent toute leur vie une passion qui fit tout leur bonheur ou toute leur infortune.

La princesse du Cathay, dans le trouble qui agite ses esprits, s'approche du fils d'Aimon pour le considérer à son aise, & plus elle le regarde, plus elle enfonce dans son cœur le trait qui la blesse. Cette tendre amante ne fait à quoi se résoudre; elle rougit, elle pâlit, tout marque le désordre de ses sens; elle craint de le perdre, si elle le réveille, & toutefois elle voudroit trouver dans ses regards le même plaisir qu'elle prend à le voir. Dans cette confusion de sentimens, elle cueillit de sa main délicate les plus belles fleurs de la prairie, & les jettant l'une après l'autre sur le visage de Renaud : Dors, dit-elle, dors, charmant chevalier, goûte le repos que tu me ravis pour jamais.

Le paladin, à l'attouchement des fleurs, se réveilla; il jeta les yeux sur la princesse, qui le salua d'un air à lui faire assez connoître ce qu'elle sentoît pour lui; mais le cruel fils Aimon ne l'envisagea qu'avec peine; il sentit même pour elle, dès qu'il la reconnut, autant d'aversïon qu'il s'étoit senti d'amour en la voyant pour la première fois. Elle lui tint envain des discours capables d'attendrir les cœurs les plus barbares; il porte la cruauté jusqu'à la quitter brusquement sans daigner lui répondre une seule parole. Pour s'éloigner

même au plutôt d'un endroit que sa vue lui rend odieux, il va reprendre Bayard qui s'étoit un peu écarté. Angélique le fuit; Arrête, lui dit-elle, trop aimable chevalier, pourquoi me fuis-tu? hélas! je t'aime plus que moi-même; & pour prix de tant d'amour, faut-il que tu me fasses mourir? regarde-moi; mon visage doit-il te faire horreur? combien de fois ai-je vu les plus grands princes de la terre s'efforcer vainement par leurs soins de s'attirer un des regards que je prodigue pour toi? ils gémissent, ils se désespéroient de voir mes yeux armés de rigueur, & tu ne peux les souffrir quand ils te sont favorables. Ingrat! ne sont-ils plus les mêmes? En changeant de climat, ont-ils perdu le privilège qu'ils avoient de tout charmer? ne peuvent-ils inspirer ici que du mépris? ou la passion que tu y remarques pour toi en auroit-elle détruit tous les charmes?

Tandis que l'amoureuse fille de Galafron prononçoit ces paroles de la manière du monde la plus propre à toucher le paladin, il se pressoit de brider son cheval pour s'en aller, & ne point entendre des plaintes qui le fatiguoient. La princesse qui connut son intention en fut pénétrée de douleur, & réduite à prier un homme qu'elle auroit vu avec indifférence &

ses pieds un moment auparavant, elle n'épargna rien pour le retenir. Ce n'est pas qu'au milieu de ces mouvemens impétueux qui l'emportoient au-delà des bornes de la bienséance & de la raison, elle ne sentît gémir sa fierté naturelle ; mais il ne lui étoit pas possible de résister à la force du charme qui l'entraînoit.

Cependant Renaud se jette légèrement en selle, & fuit la charmante Angélique, qui courant après lui de toute la force de son palefroi, lui crioit autant que sa voix pouvoit s'étendre : Ah beau chevalier ! cesse de t'éloigner de moi ; modère du moins la rapidité de ta course : j'aurai le plaisir de te voir un peu plus long-tems ; j'aime mieux te suivre plus lentement, si ma poursuite te fait tant de peine. Hélas ! si par malheur il arrivoit que ton courfier fît un faux pas, si tu tombois, si tu te bleffois, sois assuré que ma mort suivroit de près ce triste accident. Tels étoient les discours de cette amante trop passionnée ; mais bientôt le seigneur de Montauban fut en état de ne les plus entendre. Bayard aussi cruel que son maître, partit comme un éclair. La fille de Galafron les perdit tous deux de vue dans un moment.

Qui pourroit peindre la vive douleur que ressentit cette princesse, lorsqu'elle ne vit plus

son infensible chevalier. Elle arracha ses beaux cheveux , meurtrit de ses propres mains son sein d'albâtre , rabaiſſa ſes traits en leur reprochant de n'avoir pu réduire ſous ſa puissance le ſeul cœur qu'elle vouloit captiver. Enſuite elle s'en prit au ciel , à la fortune , & enfin au paladin qui avoit ſi mal répondu à ſes bontés. O dieux ! s'écria-t-elle , qui pourroit croire qu'un ſi beau chevalier eût une ame ingrate & inhumaine ? de quel ſang eſt donc formé ce barbare , & chez quels peuples ſauvages a-t-il reçu le jour ? c'eſt ce que je veux ſavoir , & je puis en ce moment ſaſſaſſaire ma curioſité.

En achevant ces mots , elle eut recours au livre de Maugis ; d'abord qu'elle apprit des démons que le chevalier dont elle ſe plaignoit , ſe nommoit Renaud de Montauban : Ah malheureuſe , dit-elle avec autant de douleur que de ſurpriſe , quel nom vient de frapper ton oreille : il redouble ma confuſion. J'ai mille fois entendu parler de ce paladin à la cour de mon pere. Charmée du récit de ſes faits immortels , n'ai-je pas ſouvent envié à la France un ſi fameux guerrier , & ſouhaité qu'il fût payen ? Meurs , Angélique , meurs de dépit & de honte d'avoir vainement eſſayé ſur lui tes regards & même tes bontés. Bien loin

de se montrer sensible à toute l'ardeur que je lui témoignois , paroïssoit-il seulement en avoir quelque pitié ? On dit pourtant , & c'est pour achever de me désespérer , on dit que ce héros n'a pas dédaigné de soupirer pour des beautés assez communes. Quoi ! tout susceptible de tendresse , tout volage qu'il est , je n'ai pu faire que d'inutiles efforts pour m'attirer son attention. Ah quel affront ! quelle ignominie ! ô mon pere que je remplis mal votre attente ! ne comptez plus sur le pouvoir de mes yeux. Si vous voulez vaincre les paladins , il vous faut de plus fortes armes. . . . Mais cessons de déplorer la foiblesse de mes traits ; c'est accorder un nouveau triomphe à la fierté de Renaud : rendons-lui plutôt mépris pour mépris , la raison & l'honneur de mon sexe me l'ordonnent. . . Vaine résolution , ajouta-t-elle , en pleurant ! que me fert-il de trouver le paladin digne de ma haine ! je sens que je ne puis le haïr.

Ainsi , la fille du roi Galafron cédant malgré elle à son amour , s'approcha de l'endroit où elle avoit vu le fils Aimon endormi : elle tient long-tems ses regards attachés sur les fleurs qu'il a foulées. Belles fleurs , dit-elle , qu'avez eu assez de charmes pour arrêter ici le barbare qui me fuit ; que votre sort est heureux ! A ces

mots , elle descend de cheval , se couche sur ces mêmes fleurs , & les baise mille fois en les arrosant de ses larmes ; elle espéroit par-là pouvoir soulager ses peines , mais elle ne fit que les irriter. Un mélange d'amour , de douleur & de plaisir la jeta dans un accablement qui fut peu à peu suivi d'un profond sommeil.

CHAPITRE X.

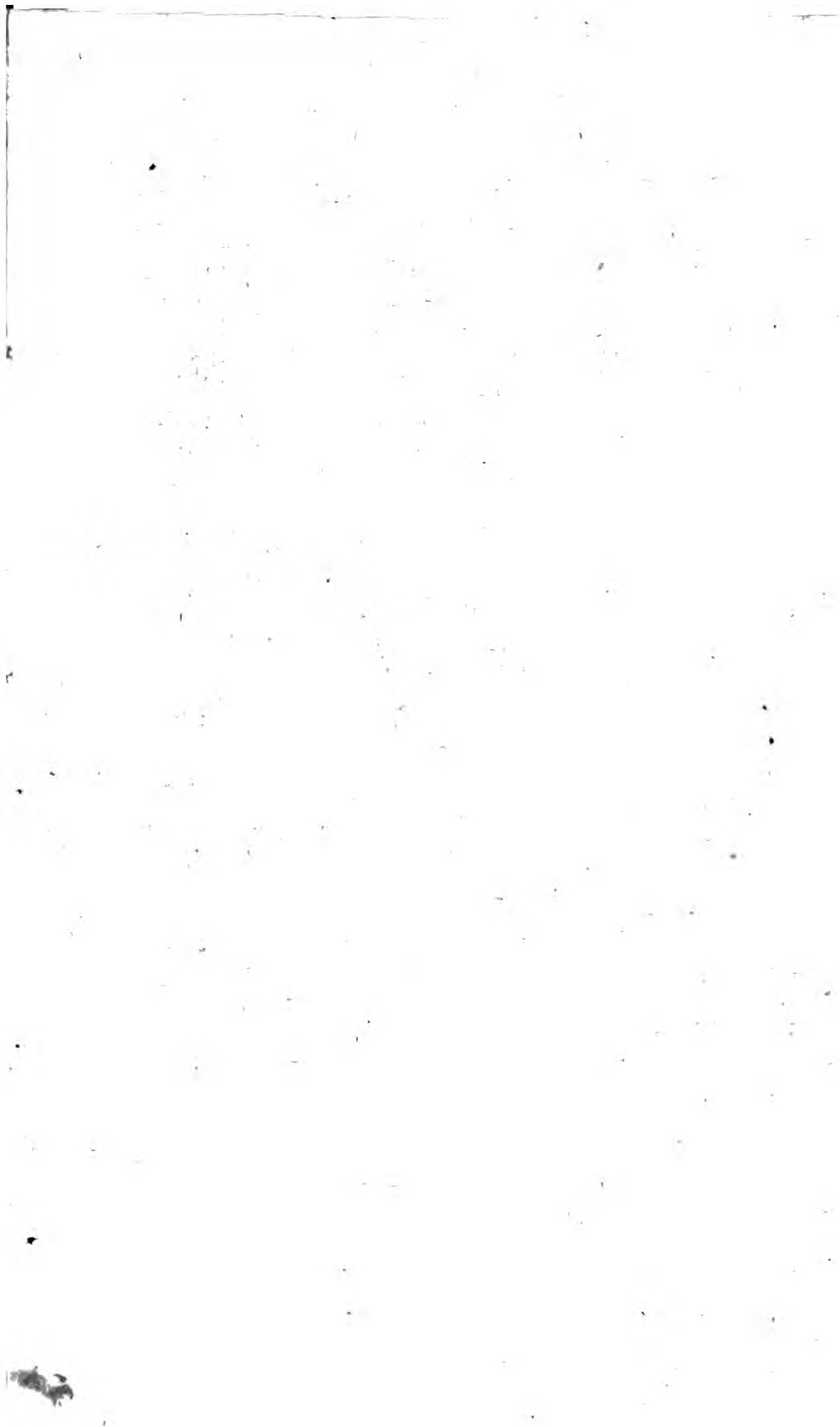
De l'arrivée de Roland aux Ardennes, & de la joie qu'il eut de trouver Angélique endormie.

D'UN autre côté , le comte d'Angers avoit si bien pressé les flancs du vigoureux Bride-dor , qu'il arriva dans ce tems-là aux Ardennes. Impatient de rencontrer Angélique , il commence à parcourir cette forêt si fertile en aventures , & son dessein le mène à l'endroit où le sommeil , par ses douces vapeurs , suspendoit les ennuis de la princesse. Ciel ! quelle fut la joie de ce paladin , lorsqu'il apperçut l'objet qui régnoit si souverainement dans son cœur ? Quand il auroit bu toutes les eaux de la fontaine de l'amour , il n'auroit pas pris plus de plaisir à regarder la fille de Galafron ; il

sembloit n'avoir l'usage de ses sens que pour l'admirer.

Il est vrai qu'on ne pouvoit la considérer tranquillement : on ne voyoit sur son visage aucune impression des cruelles peines de son cœur ; son teint conservoit toute sa vivacité , & paroissoit même en recevoir une nouvelle de l'affoupissement de ses sens : on eût dit qu'il naissoit des fleurs autour d'elle , & le ruisseau qui couloit dans la prairie sembloit dire par son murmure qu'il reposoit sur ses bords une beauté encore plus redoutable que son eau.

L'amoureux paladin , dans l'excès de son ravissement , n'osoit en croire ses yeux , il appréhendoit que ce ne fût une illusion ; il ne savoit quel parti prendre. Que ferai-je , dit-il , en lui-même ? si je réveille ma belle inconnue , je vais l'effrayer ; un trouble mortel va saisir ses timides esprits , ou bien je verrai ses yeux pleins de colère me lancer des regards que je crains plus que la foudre. Mais , poursuivit-il , dois-je négliger une occasion si favorable ? Pourquoi perdre des momens si chers à me consulter mal-à-propos ? il faut que je déclare mon amour : si l'étrangère est irritée de ma hardiesse , je l'apaiseraï par des paroles pleines de soumission & de respect. J'espère même que touchée de la tendresse & de la vivacité de mes sentimens ,





Que rien ne m'arête donc plus; je ne puis trop tôt dissiper un sommeil qui retarde peut être mon bonheur.

C. L. Marillier del.

J. Haboussier sculp.

elle me permettra de la conduire , & de lui consacrer mes services : que rien ne m'arrête donc plus ; je ne puis trop tôt dissiper un sommeil qui retarde peut-être mon bonheur.

Il alloit effectivement réveiller Angélique pour l'entretenir de sa passion , lorsqu'un nouvel obstacle vint s'opposer à son dessein. Ferragus arriva ; il ne reconnut point Roland , mais il ne put méconnoître la dame. S'il eut de la joie de la revoir , il ne vit pas sans fureur auprès d'elle le paladin dont il jugea que les intentions n'étoient pas différentes des siennes. Chevalier , lui dit-il d'un air impérieux , choisis tout-à-l'heure de me céder la conduite de cette beauté , ou de combattre pour l'avoir.

Quoique le comte d'Angers fût déjà fort mécontent de la fâcheuse arrivée du sarrasin , il ne laissa pas de répondre avec beaucoup de modération. Passez , chevalier lui dit-il , continuez votre chemin , ne cherchez point votre malheur ; éloignez-vous de grace , votre présence m'est ici très-nuisible. Et la tienne m'est insupportable , répliqua l'espagnol avec un extrême emportement. Crois-moi , malheureux , n'éprouve point mes coups ; fuis plutôt , & tu éviteras le plus grand péril où tu te sois jamais trouvé. Le paladin perdit alors patience. Téméraire , lui dit-il , fais-tu bien que tu parles

à Roland ? Tout Roland que tu es, répartit le farrasin, il faudra que tu m'abandonnes cette dame. Ferragus saura t'y contraindre ? en achevant ces paroles, il descendit de cheval : & ces deux guerriers commencèrent un des plus horribles combats qu'on vit jamais ; leurs épées tranchantes faisoient voler autour d'eux les mailles & les plastrons d'acier.

Pendant qu'ils faisoient des efforts plus qu'humains pour se vaincre & s'abattre l'un l'autre, Angélique se réveilla ; elle crut entendre le tonnerre : le bruit épouvantable des coups que ces deux fiers rivaux se portoient, la remplit de frayeur, & elle vit avec étonnement autour d'eux la terre toute couverte des pieces de leurs armes ; elle cherche des yeux son palefroi, court le joindre, monte dessus à la hâte, & s'enfonce dans le plus épais de la forêt : elle étoit si troublée, qu'elle ne songea ni à sa bague, ni au livre de Maugis qui auroient pu lui épargner tant de peine & d'agitation si elle se fût avisée de s'en servir.

Le comte s'aperçut le premier de la fuite de cette princesse ; il cessa de frapper sur le farrasin. Remettons notre combat, lui dit-il, c'est une folie de combattre sans fruit ; nous terminerons une autrefois notre querelle. La dame, qui en fait le juste sujet, vient de pren-

dre la fuite ; souffrez que je la suive , je vous en aurai une éternelle obligation. Non , non , répondit l'espagnol en branlant la tête , c'est à toi de m'en céder la poursuite , autrement tu n'échapperas jamais de mes mains : un de nous deux doit faire la conquête de cette dame ; je la poursuivrai jusqu'au bout de la terre habitable , si je te tue ; ou bien tu tâcheras de la rejoindre si tu m'ôtes la vie.

Cette réponse irrita Roland. Comme il ne faut pas , dit-il au sarrasin , attendre un procédé généreux d'un homme aussi grossier que toi , je ne dois plus perdre de tems à te demander ce qu'un autre chevalier m'accorderoit sans peine ; ainsi donc n'espère point que je te cède ni cette dame , ni la victoire ; songe à te défendre , & fois assuré que le succès de ce combat fera moins avantageux que tu ne penfes pour ta gloire & pour ton amour : alors le paladin & Ferragus , tous deux animés d'une égale fureur , continuèrent le combat. Nous allons voir quel en fu l'évènement.



C H A P I T R E X I.

Combat de Ferragus & de Roland ; & pourquoi ils furent obligés de suspendre leurs coups.

ILS recommencèrent à se frapper d'une manière à causer de l'épouvante à ceux qui en auroient été témoins. Le comte d'Angers ne croyoit pas qu'il y eût au monde un chevalier capable de lui résister , & le fils de Marfille se regardoit comme le premier de tous les guerriers de la terre ; mais quand ils se furent éprouvés quelque tems , ils reconnurent bien que l'un n'avoit guères d'avantage sur l'autre.

Ils ne se contentèrent pas de se porter les plus horribles coups , ils se lançoient des regards épouvantables , comme pour s'ôter l'un à l'autre toute assurance ; néanmoins voyant qu'ils étoient encore sur pied malgré tout ce qu'ils avoient déjà fait pour s'abattre & s'arracher la vie , chacun s'étonne de la valeur de de son ennemi : leurs écus , leurs cuirasses & leurs épaulières sont en pièces ; & si leurs bras nus ne pouvoient être coupés , parce que les chevaliers étoient fées , ils paroissent du moins meurtris & plus noirs que du charbon.

Dans le tems qu'ils employoient tous leurs efforts à se détruire , il arriva dans la prairie une dame montée sur une blanche haquenée , & suivie d'un vieil écuyer. Infortunée que je suis , disoit-elle à haute voix , ne pourrois-je trouver ce que je cherche depuis si long-tems ? ne rencontrerai-je personne qui puisse m'apprendre des nouvelles de Ferragus ? en disant ces paroles , elle jeta les yeux sur les combattans , & reconnut le sarrasin. La surprise & la joie qu'elle eut de le voir , fit que sans faire attention au péril où elle alloit se mettre , elle poussa sa haquenée au milieu des deux guerriers. Quelques acharnés qu'ils fussent l'un contre l'autre , ils s'arrêtèrent dans le moment , de peur de blesser la dame. Elle les salua , puis s'adressant à Roland , elle lui tint ce discours : Noble chevalier , je vous conjure par la dame que vous aimez de m'accorder un don ; c'est de cesser votre combat avec Ferragus. Notre famille que le malheur poursuit a besoin de votre secours ; si la fortune nous regarde jamais d'un œil plus riant , je vous assure que je reconnoîtrai par d'éclatans services cette insigne faveur.

Belle dame , répondit le généreux comte d'Angers , je ne puis vous refuser ce que vous me demandez , quelque sujet que j'aie de me

plaindre de Ferragus , & malgré l'envie que j'ai de me venger du tort qu'il m'a fait; je veux bien même vous offrir mon bras , pour vous tirer de la peine où vous êtes , quoique celui de ce chevalier fuffife pour remplir pleinement votre attente.

La dame remercia le paladin; & se tournant vers le prince espagnol : Fils de Marfille & de Lanfufe , lui dit-elle , reconnois Fleur-d'Epine ta fœur. Que fais-tu dans cette forêt? tu t'arrêtes à de vains combats , tandis que ta patrie est en proie aux fureurs d'une armée que l'océan a vomie pour notre perte. Déjà Valence est en cendre; Sarragoce a été faccagée , & Barcelonne affiégée se trouve en ce moment réduite à la dernière extrémité. Un puiffant roi nommé Gradaffe , qui conduit sous fes drapeaux cent peuples divers , ravage nos campagnes , enlève nos moissons , & brûle nos villes. Il a pris terre avec fes troupes entre Cadix & le détroit. Après avoir forcé les hauts remparts de Séville & de Cordoue , il s'est étendu dans toutes les provinces de l'Espagne pour les désoler. On dit qu'il a deffein de faire la guerre à l'empereur Charles , & de foumettre à son empire tous les princes de l'Europe. Il en veut également aux chrétiens & aux farrasins. Il femble qu'il ait juré à fes

dieux d'en éteindre la race. O mon frère ! poursuivit-elle , si les choses que je viens de vous représenter ne sont pas capables de vous attendrir , s'il faut vous faire un rapport encore plus touchant , apprenez que Marfille & Falciron sont prisonniers. Oui , votre père & votre oncle gémissent dans les fers de Gradasse. J'ai vu le malheureux Marfille dans sa douleur se déchirer le visage , & arracher de ses propres mains ses cheveux blancs. Il prononce sans cesse votre nom en déplorant ses peines & son infortune. Viens , Ferragus , s'écrie-t-il , les yeux baignés de larmes , viens tirer ton père de prison , & dompter le superbe ennemi qui le tient en sa puissance. Tu ne remporteras jamais de victoire qui te fasse plus d'honneur. Viens donc , mon fils , mon cher fils , accours , vole ; mes chaînes ne te doivent pas moins peser qu'à moi-même.

Fleur-d'Epine cessa de parler en cet endroit : un torrent de pleurs qu'elle ne put retenir l'empêcha d'en dire davantage ; ce qui ne produisit pas un mauvais effet. Ferragus , malgré sa férocité naturelle , écouta fort attentivement sa sœur , & ne vit pas avec tranquillité l'affliction dont elle parut saisie ; il fut un peu étourdi des nouvelles qu'on lui annonçoit. Il rêva quelques momens ; puis s'adressant au

comte d'Angers : Roland , lui dit-il , le rapport que ma sœur vient de me faire excite dans mon cœur , comme tu peux penser , un vif ressentiment contre le roi Gradasse. Il faut que j'aille en Espagne où m'appelle la voix de mon père , & les cris de ses malheureux sujets. L'impatience que j'ai de délivrer ma patrie des maux qui la pressent , suspend les mouvemens de mon amour. Je te cède la poursuite de la dame pour qui nous combattons , à condition que nous recommencerons notre combat , lorsque nous en retrouverons l'occasion : donne-m'en ta parole , & je publierai par-tout ta valeur & ta courtoisie. Roland , le modèle des chevaliers généreux , promit d'autant plus volontiers ce qu'on lui demandoit , qu'il se voyoit par-là en liberté de suivre Angélique. Ces deux princes se séparèrent. Le fils de Marfille prit le chemin des Pyrenées avec sa sœur , & le comte d'Angers se mit sur les traces de la princesse du Cathay ; mais le paladin a beau tourner ses pas vers l'orient , & courir de toute la vitesse de Briedor , il a bien des traverses à essuyer avant qu'il puisse joindre la fille de Galafron. C'est ce que nous verrons dans la suite. Nous avons d'autres choses à raconter auparavant.

CHAPITRE XII.

De ce que fit l'empereur Charles lorsqu'il apprit le dessein au roi Gradasse, & de l'état où l'Espagne se trouvoit alors.

L'EMPEREUR Charles apprit bientôt ce qui se passoit en Espagne, & l'importance de la conjoncture l'obligea d'assembler son conseil. Renaud de Montauban qui venoit d'arriver, y assista comme les autres paladins. Mes amis, leur dit l'empereur, j'ai toujours ouï dire qu'on doit craindre pour sa maison, quand on voit en feu celle de son voisin. Quoique le roi Marfille soit sarrasin, ses états confinent aux miens. Je veux donc le secourir contre le roi Gradasse, qui menace, dit-on, la France de la même invasion. Comme j'ai souvent éprouvé le courage & la fidélité du comte Renaud, j'ai résolu de lui confier la conduite de l'armée que j'ai dessein d'envoyer en Espagne.

Le choix de l'empereur fut généralement applaudi de tout le conseil; & à la réserve du comte Ganelon, qui n'osa même rien té-

moigner des sentimens d'envie qui l'animoient contre l'illustre maison de Clermont , tous ces princes dirent à l'empereur qu'il ne pouvoit confier son armée à un guerrier plus capable de lui en répondre.

Charles satisfait de leur témoignage , fit approcher Renaud ; & après lui avoir fait prêter serment dans la forme ordinaire : Mon fils , lui dit-il en l'embrassant , je remets entre tes mains l'intérêt de mes peuples. J'ignore où peut être le comte d'Angers mon neveu. C'est à toi de remplir sa place. Songe que l'empire & la religion sont dans un extrême péril. Le roi de Séricane ravage l'Espagne avec un monde d'infidèles ; va contr'eux ; purge l'Europe de ces barbares , & leur fais connoître que les chevaliers savent confondre l'orgueil & l'injustice. Renaud fléchit le genou devant l'empereur pour le remercier , & lui dit qu'il s'efforceroit de se rendre digne de l'honneur qu'on lui faisoit. C'est tout ce qu'il put répondre , car les larmes qu'il répandoit de joie l'empêchoient de s'exprimer avec sa liberté ordinaire.

L'armée qu'on destinoit à cette expédition fut bientôt assemblée. Elle étoit de quarante mille hommes , & les plus vaillans chevaliers de la cour voulurent en augmenter le nombre ,

aussi-tôt qu'ils furent que le seigneur de Montauban en avoit la conduite ; le géant Grandonio qui étoit alors guéri de sa blessure , partit aussi avec le roi Balugant & tous les autres sarrasins pour retourner en Espagne.

Les troupes firent tant de diligence , qu'elles eurent en peu de tems gagné les monts-Pyrénées , d'où elles commencèrent à s'appercevoir de la désolation qui régnoit en Arragon & dans la Catalogne : elles passèrent le col de Pertuis avec assez de peine , & arrivèrent enfin à Gironne où elles trouvèrent le roi Marfille. Ce prince venoit de s'y rendre ; il avoit eu l'adresse de se sauver de Cordoue où les féricans le tenoient prisonnier. Outre la joie qu'il avoit de se voir libre , & d'avoir avec lui le roi Morgant , l'Argalife & l'amiral d'Espagne , il goûtoit celle d'être avec son cher fils Ferragus , que Fleur-d'Epine lui avoit ramené. Il paroissoit déjà consolé de son malheur , & le secours de France acheva de le rassurer.

Le roi Gradasse cependant faisoit le siège de Barcelonne , & cette grande ville réduite à l'extrémité étoit sur le point de se rendre , lorsqu'un exploit vigoureux en retarda la réduction. Quelque resserrée que fût la place , Grandonio trouva le moyen de s'y jeter une

nuit en forçant un quartier des féricans. Gradasse n'en étoit donc point encore maître , quand le bon roi Marfille , fortifié du secours des françois , & ayant rassemblé tout ce qui lui restoit de troupes , tint un conseil de guerre. Il y fut résolu qu'on marcheroit vers Barcelonne , enseignes déployées , pour en faire lever le siège.

Aussi-tôt qu'on eût pris cette résolution , l'armée se mit en marche , elle étoit partagée en trois corps. Renaud & ses frères conduisoient le premier. Ferragus accompagné d'Isolier , de Mataliste & de Serpentin commandoit le second , & le roi Marfille étoit à la tête du troisième avec les deux rois Balugant & Morgant , Spinelle , l'Argalife & l'amiral. Ces corps marchoient un peu séparés & en bonne contenance : on voyoit les enseignes briller aux rayons du soleil , & flotter dans les airs au gré des vents.

Lorsque cette armée fut arrivée dans la plaine , ceux des ennemis qui étoient dans les postes les plus avancés l'apperçurent , vinrent la reconnoître , & allèrent faire leur rapport à Gradasse , qui fit appeler quatre des principaux chefs , Cardon , Francard , Urnasse & Stracciabère ; ils étoient rois tous quatre , & n'avoient pas moins d'expérience

que de valeur. Il leur commanda de demeurer au siège avec un certain nombre de troupes, & de disposer toutes choses pour donner ce jour-là un assaut général. Faites en sorte, ajouta-t-il, que cette ville tombe sous ma puissance sans retardement. Que de tous ceux qui voudront vous résister, aucun n'échappe au tranchant du cimeterre, excepté cet audacieux Grandonio qui a eu l'insolence de m'envoyer dire qu'il prétendoit lui seul défendre la place contre toute mon armée. Gardez-vous bien de lui ôter la vie, qu'on se saisisse du téméraire, qu'on le charge de fers; pour le punir, je veux le faire combattre contre mes dogues, après que j'aurai mis en déroute les troupes chrétiennes & sarrasines qui viennent à nous.

C H A P I T R E X I I I .

Bataille entre les rois Gradasse & Marsille.

LE superbe monarque de Séricane, après avoir donné ses ordres, renvoya ses quatre rois, & partagea son armée en autant de corps différens que ses ennemis en avoient; mais

avant que de marcher contre Marfille , il fit venir l'Alfrete & Orion , les deux plus forts & plus hauts géants qu'il eût amenés de ses états. L'Alfrete portoit pour arme offensive une longue barre de fer d'un demi-pied d'épaisseur , & Orion dont la peau étoit plus dure que la pierre , se servoit d'un gros arbre qu'il avoit déraciné , avec lequel il affommoit les hommes qu'il frappoit.

Ces deux monstres se chargèrent avec plaisir d'une commission que Gradasse leur donna , quoiqu'elle fût plus aisée à donner qu'à exécuter. Il leur commanda de lui amener Ferragus & Renaud , & sur-tout de ne point laisser échapper le bon cheval Bayard qu'il vouloit mettre dans ses écuries avec l'Alfane sa forte jument ; ne doutant point que de ces excellens animaux , il ne fortît des coursiers aussi vigoureux que ceux d'Achille.

Lorsque les deux armées se choquèrent , on eût dit que le monde alloit s'abîmer. La bataille fut dès plus sanglantes ; il se fit de part & d'autre des exploits incroyables ; Gradasse , Renaud & Ferragus se firent particulièrement remarquer. Ce dernier fondoit sur les orientaux , tel qu'un loup affamé qui se lance sur un timide troupeau sans craindre le pasteur ni son chien. Les casques & les têtes tomboient

devant lui sur le sable ; il tua quatorze rois ou géants , vaffaux du roi de Séricane , fans compter l'épouvantable Alfrete qu'il coupa par le milieu , lui & fa barre de fer. Néanmoins ce généreux farrasin , malgré tout son courage , fut pris par quatre géants des plus membrus , qui l'ayant vu mettre en fuite lui seul un assez gros corps de leur armée , se jettèrent tous ensemble sur lui. Ces coloffes l'accablèrent de leur poids , le renversèrent ; & après l'avoir fortement lié , le conduifirent à leur camp.

Le vaillant Renaud fit auffi ce jour - là des actions dignes d'une éternelle mémoire. Il faisoit un grand carnage des séricans. Ils fuyoient envain devant lui , Bayard les atteignoit bientôt , & Flamberge les fendoit cruellement : on ne voyoit autour de ce paladin que des têtes & des bras voler en l'air. Gradasse & lui se joignirent plus d'une fois dans la mêlée ; mais comme ces deux guerriers étoient égaux en force & en courage , & que cette égalité faisoit durer le combat , ils furent toujours séparés. S'étant toutefois rejoints de nouveau , ils se chargèrent l'un l'autre avec plus de fureur qu'auparavant. Si le roi de Séricane étoit plus avantageusement armé , Renaud en récompense avoit plus de légèreté ; il rendoit trois coups pour un qu'il recevoit , & il est à croire qu'il

eût remporté l'honneur du combat, si toutes les armes de son ennemi n'eussent pas été enchantées, au lieu qu'il n'avoit que son casque qui le fût.

Après s'être long-tems battu sans avantage, enfin le fils d'Aimon prit flamberge à deux mains & en déchargea un coup avec tant de force sur le casque de Gradasse, qu'il étourdit ce vaillant roi, qui, pour ne pas tomber, fut obligé d'embrasser le col de son Alfane. Le paladin alloit redoubler, & peut-être achever de le renverser, si dans ce moment il n'eût pas vu passer auprès de lui le puissant Orion qui emportoit sous son bras, comme un enfant, le jeune Richardet. A ce spectacle, malgré l'avantage qu'il avoit sur Gradasse, il quitta ce roi pour voler au secours de son frère; il se jette sur le géant, & lui coupe une cuisse d'un fendant terrible; le monstre tombe, & sa douleur le contraignant d'abandonner sa proie, Richardet se fauve de ses mains, en bénissant le ciel d'avoir envoyé Renaud à son secours.

Le roi de Séricane avoit remarqué cette action; charmé de la valeur du paladin, il lui fit signe qu'il vouloit lui parler. Le seigneur de Montauban s'approcha, & Gradasse lui tint ce discours: Brave chevalier, ce seroit dommage que toute la valeur & la force que tu

viens de faire paroître à ma vue , fut accablée par le nombre. Tu vois bien que mes soldats t'enveloppent de toutes parts , & qu'il faut te résoudre à te rendre ou à mourir. Je ne permettrai pas toutefois que tu périsses , & je ne prétends point abuser de ta mauvaise fortune. Je ne veux devoir qu'à moi seul l'honneur de te vaincre. Je vais faire retirer mon armée , quoique la vôtre soit prête à me céder le champ de bataille ; & demain nous nous rejoindrons tous deux dans un endroit où nous pourrons achever notre combat sans obstacle & sans témoin. Nous verrons qui de nous deux sera le plus digne de la gloire que nous recherchons dans le métier des armes. Je ne suis point altéré de ton sang , & je n'en veux pas à ta liberté ; si je suis assez vaillant pour te surmonter , je ne demande pour prix de ma victoire , que ton fameux courfier ; & si au contraire , j'ai le malheur d'être vaincu , je promets de rendre tous les prisonniers que j'ai faits. Je jure même qu'en ta considération , quel que soit l'évènement de notre combat , je m'en retournerai en orient , & cesserai de troubler le repos des chrétiens & des sarrasins.

Roi magnanime , répondit le seigneur de Montauban , je suis touché de l'estime que vous

me témoignez. Le combat que vous me proposez ne peut que me faire honneur ; vous avez tant de courage & de force , que pour peu qu'on vous résiste , il est glorieux même de succomber sous vos coups. Mais je dois vous dire , grand prince , que je ne puis vous remercier du dessein que vous avez de faire retirer votre armée pour me dégager des combattans qui m'environnent. Ma gloire ne sauroit consentir que je reçoive de pareilles graces ; quand toutes vos troupes feroient unies pour m'accabler , je n'ai pas encore perdu l'espérance , ou du moins la volonté de me faire un passage avec mon épée , & de regagner notre camp.

Courageux fils d'Aimon , repartit Gradasse en souriant, j'estime les nobles mouvemens que vous faites éclater ; mais réservez-les pour le combat que nous devons avoir demain ensemble , vous en aurez peut-être besoin. Après avoir ainsi parlé , ils convinrent du lieu où ils se battoient. C'étoit sur le rivage de la mer à deux lieues des armées. Ils se séparèrent ensuite ; l'un pour aller donner le signal de la retraite , comme il l'avoit promis , & l'autre pour faire rentrer les chrétiens dans leur camp.

C H A P I T R E X I V.

De ce que fit Angélique après s'être éloignée de Roland & de Ferragus.

LA fille du roi Galafron étoit déjà loin des deux guerriers qui combattoient pour elle, quand tout à coup elle se ressouvint de la vertu de sa bague. Aussi-tôt elle se rassure, s'arrête, & commence à rêver au parti qu'elle doit prendre. Elle perd l'espérance de toucher Renaud, & forme enfin la généreuse résolution de l'oublier & de retourner au Cathay. Comme elle avoit promis à Argail de l'attendre cinq jours dans la forêt, elle voulut lui tenir parole : mais ne le voyant pas paroître après ce tems-là, elle en conçut un mauvais présage. Ah mon frère ! s'écria-t-elle, malgré tes armes enchantées, ton ennemi t'a sans doute vaincu, il t'a même peut-être ôté la vie, il faut que je m'éclaircisse de ton sort. En achevant ces paroles elle ouvrit le grimoire, & découvrit quel avoit été le succès du combat d'Argail contre Ferragus.

Elle eut une extrême douleur d'un si triste événement, elle déplora la funeste destinée de

son frère. Ses beaux yeux qui n'avoient déjà que trop répandu de larmes, en versèrent de nouvelles, & la forêt retentit de ses regrets. O Argail, disoit cette princesse, infortuné Argail; est-ce-là cet honneur que vous deviez acquérir dans ces terres étrangères? au lieu d'une gloire immortelle que vous y êtes venu chercher, vous n'y avez trouvé que la mort. Helas! le roi, notre père, ne vous verra point arriver dans sa cour suivi d'une foule de chevaliers vaincus, il se repentira plutôt d'avoir eu trop de confiance en nous.

Angélique, après avoir pleuré la perte de son frère, ordonna aux démons de la porter au Cathay dans le palais du roi son père. Galafron fut fort étonné de la revoir seule. Où est Argail, lui dit-il? Qu'est devenu votre frère? Pourquoi revenez-vous sans lui?... Mais, ajouta-t-il, en s'apercevant que la princesse avoit les yeux baignés de larmes, vous pleurez. Ah, mon fils n'est plus! je lis sa mort dans vos regards. Il est vrai, seigneur, dit Angélique, en s'abandonnant au transport qui la pressoit, mon frère a perdu le jour. A cette nouvelle, Galafron se couvrit le visage de sa robe, & demeura plongé dans un mortel accablement. Puis confondant ses soupirs avec les pleurs de sa fille, ils continuèrent tous deux à s'affliger

fans modération. Cependant la violence de leur douleur diminua peu à peu ; & faisant réflexion qu'on ne pouvoit rappeler Argail à la vie , ils ne songèrent plus qu'à rendre à la mémoire de ce jeune prince les honneurs funèbres qu'ils lui devoient.

La princesse du Cathay fut pendant quelque tems si occupée de la mort de son frère qu'elle sembloit avoir perdu le souvenir du seigneur de Montauban. Mais si le sang força l'amour à lui céder , l'amour s'en dédommagea bien-tôt avec usure. Angélique redevient la proie du feu qui la dévore , elle n'est pas plus tranquille au Cathay que dans les Ardennes. Comme une biche qui porte dans le flanc le trait qui l'a blessée , ne fait qu'augmenter son mal en redoublant la vitesse de sa course , de même la fille de Galafroit ne peut s'affranchir de son amoureuse peine ; l'image du paladin cruel & méprisant la suit par tout , & la tourmente fans relâche.

Elle avoit fans cesse le visage tourné vers l'occident , elle n'en pouvoit détourner ses regards ni sa pensée. Quelquefois elle prenoit plaisir à se représenter Renaud qui recevoit avec dédain à la cour de Charles les avances des plus belles dames ; elle trouvoit dans cette

idée de quoi se consoler. Si mes yeux, disoit-elle, n'ont pu faire une si précieuse conquête, du moins je n'ai pas la honte d'avoir une rivale heureuse. Le cœur que je n'ai pu toucher est insensible. Mais bien-tôt elle sentoit succéder à cette pensée de jaloux mouvemens : Ah malheureuse ! s'écrioit-elle, cesse de te flatter. Une autre que toi a su plaire au fils d'Aimon, il soupire pour quelque beauté dont je n'égale pas les charmes.... Hélas ! tandis que je languis, que je me consume en plaintes vaines, peut-être qu'en ce moment l'orgueilleuse le voit à ses pieds enflammé pour elle de toute l'ardeur que j'ai pour lui. Juste ciel ! m'avez-vous condamnée à aimer malgré moi un ingrat qui me méprise ? Ne puis-je vaincre ma cruelle passion ? Si pour me délivrer de sa tyrannie, ma gloire & ma raison ne me prêtent qu'un foible secours, la nature a des secrets qui pourront agir sur moi plus puissamment. Employons jusqu'aux enchantemens.... Où mon esprit va-t-il s'égarer ? Quelle erreur de prétendre éteindre ma flamme ? Quand j'irois cueillir des herbes puissantes au premier rayon d'une nouvelle lune, quand j'arracherois les plus fortes racines pendant les plus obscures nuits de la canicule, le suc des plan-

tes, la vertu des pierres constellées, tout le pouvoir de la magie ne sauroit ôter Renaud de mon cœur.

En déplorant ainsi son infortune, cette princesse se souvint de l'enchanteur françois; elle pensa qu'il pouvoit lui être utile, & dans cette pensée, elle consulta le grimoire pour savoir qui il étoit. Les démons lui apprirent qu'il s'appeloit Maugis, qu'il étoit fils du duc d'Aigremont, & parent fort proche du seigneur de Montauban. Cette découverte lui donna quelque espérance: elle se flatta que par l'entremise de son prisonnier, elle pourroit inspirer à Renaud des sentimens plus favorables. Prévenue d'une si agréable opinion, elle se fit à l'heure même transporter sur le rocher où Maugis étoit retenu.

Ce malheureux enchanteur occupé de son mauvais sort, & enchaîné sur la pointe d'un écueil, regardoit alors la mer en rêvant. Dès qu'il apperçut Angélique dans les airs, & qu'il en put distinguer les traits, il la reconnut: il eut quelque joie de son arrivée, bien qu'il n'eût pas lieu d'en concevoir un heureux présage. Elle ne le laissa pas long-tems dans l'incertitude: fils d'Aigremont, lui dit-elle, console-toi, je viens finir tes peines. En même tems elle fit des conjurations, & les fers de Maugis tombèrent.

Aussi-tôt qu'il se vit libre, il voulut se jeter aux pieds de la princesse pour la remercier ; mais elle l'en empêcha, & lui dit : Je te donne la vie & la liberté, à condition que tu me rendras un service d'où dépend mon repos. Je vais te découvrir mes plus secrets sentimens, j'aime ton cousin Renaud. Puisque j'ose te faire cet aveu, juge de l'excès de mon amour ; il faut que tu t'engages par serment à me servir auprès de ce paladin, à l'aller trouver & à l'amener au Cathay. Outre que je t'en aurai une éternelle obligation, je promets de te rendre ton livre dont tu dois avoir senti vivement la perte.

Le fils du duc d'Aigremont touché des bontés d'Angélique, lui répondit : N'exigez-vous que cela de ma reconnoissance ? Ah ! belle princesse, commandez-moi quelque chose de plus difficile. Quand l'heureux fils Aimon apprendra que vous avez du penchant pour lui, quand je lui ferai connoître tout son bonheur, quels transports ne fera-t-il point éclater ? Avec quel empressement. . . . Allez, Maugis, interrompit-elle, en pouffant un profond soupir, allez trouver Renaud : peut-être ne vous paroîtra-t-il pas si sensible à ce bonheur que vous vous l'imaginez. L'enchanteur trop persuadé du contraire, jura qu'il amèneroit au Cathay le seigneur

gneur de Montauban , & qu'il serviroit la princesse avec autant de zèle que de fidélité. Sur la foi de ce serment , elle lui rendit le grimoire. Le premier usage qu'il en fit , fut d'appeler les démons : il ordonna aux uns de le porter où étoit Renaud , & aux autres , de remener Angélique à la cour du roi son père.

C H A P I T R E X V.

De la négociation de Maugis , & quel en fut le succès.

MAUGIS plein de zèle pour sa libératrice , voloit vers l'Espagne pour aller exécuter sa promesse. Il étoit bien éloigné de penser que son cousin qu'il connoissoit très-sensible à la beauté des dames , dût faire le cruel envers une princesse toute adorable. Ses démons l'instruisirent en chemin de l'entreprise du roi Gradasse , & des principales particularités de cette guerre. Ils arrivèrent auprès de Barcelonne au lever de l'aurore ; ils passèrent par-dessus le champ où la bataille sanglante avoit été livrée la veille entre les féricans & les farrasins. Les flots de sang qui couloient encore le long des sillons , & le nombre effroyable de morts dont la terre

étoit jonchée , faisoient un spectacle dont Maugis frémit , & qui ne pouvoit en effet être agréable qu'à ses démons , qui témoignèrent assez par leur joie qu'ils faisoient leurs délices de ces objets horribles.

D'abord que le fils du duc d'Aigremont fut dans le camp des François , il se fit enseigner le pavillon de Renaud. Il entra , & réveilla ce chevalier qui dormoit encore. Quelle fut la surprise du fils d'Aimon , lorsqu'il aperçut son cousin ? il sentit la joie la plus vive ; il se lève avec empressement , se jette à son cou , l'embrasse mille fois , & lui dit : Qui t'amène ici , cher ami ? Ton intérêt , lui répondit Maugis : je viens t'annoncer la nouvelle du monde la plus agréable ; prépare ton cœur à tout ce que la possession d'un bien inespéré & plein de charmes peut avoir de plus doux. Il ne faudra pas même pour l'acquérir que tu t'exposes au moindre péril ; il ne t'en coûtera que la volonté d'en jouir , c'est tout ce qu'on exige de toi.

Pendant que Maugis parloit ainsi , le paladin Renaud l'écoutoit avec une extrême attention. L'on voyoit peint sur son visage tous les mouvemens que l'espérance d'un bonheur prochain peut exciter dans un cœur naturellement sensible ; mais l'impatience de savoir de quelle

espèce étoit ce bonheur qu'on lui promettoit, l'obligea d'interrompre son cousin. Mon cher Maugis, lui dit-il, ne me fais pas languir plus long-tems ; apprends-moi quelle est cette félicité que tu me vantes, & que ton amitié semble partager. Hé bien, reprit le fils du duc d'Aigremont, connoissez donc tout le prix de la fortune qui vous attend. Sachez qu'une princesse charmante, la première beauté de l'univers ; en un mot, l'incomparable Angélique brûle d'amour pour vous. Et qui est cette Angélique, répliqua Renaud ? dans quels pays a-t-elle pris naissance ? est-elle payenne ou farrasine ? Elle est fille de Galafron, roi du Cathay, dit Maugis ; c'est cette belle étrangère, qui deux jours avant les joûtes parut à la cour de l'empereur Charles. Vous savez quels applaudissemens reçut sa beauté, ou plutôt quel trouble elle excita dans tous les cœurs. C'est cette princesse qui vous aime, & qui méprisant pour vous les plus grands princes du monde, borne ses charmes à vous plaire.

Si les premières paroles de Maugis avoient répandu la joie sur le visage de Renaud, les dernières la firent disparaître, & plongèrent tout-à-coup ce chevalier dans une profonde tristesse ; on eût dit qu'on lui apprenoit une

nouvelle fort affligeante ; il soupira , leva les yeux aux ciel , puis les tournant languissamment vers le fils d'Aigremont : Est-ce là , lui dit-il , cette félicité dont vous m'avez fait concevoir l'espérance : Ah Maugis ! cessez de me parler de cette princesse ; je suis peu disposé à profiter de ses bontés.

Quoi donc , s'écria l'enchanteur fort surpris ! Angélique l'objet de l'admiration des hommes , le plus parfait ouvrage de la nature , n'a rien qui puisse vous tenter. À peine ajoutai-je foi à ce que j'entends : Est-ce Renaud qui me parle ? ce même Renaud que j'ai vu épris de cent beautés communes , paroît mépriser la plus aimable personne du monde. Cependant , ajouta-t-il , quelques sentimens que vous ayez pour Angélique , apprenez que je suis son prisonnier , & que si vous ne répondez à la passion trop aveugle qu'elle a pour vous , il faudra que je retourne dans une prison affreuse , d'où je ne suis sorti que sur ma parole. Mon cher Maugis , répliqua le seigneur de Montauban , il n'y a rien que je ne fisse pour toi. Faut-il pour te délivrer , renverser des empires , combattre mille monstres , & passer au travers des flammes , tu n'as qu'à me dire les périls que je dois braver ; j'affronterai pour toi sans pâlir la mort la plus

terrible ; mais de grace , ne me parle point d'Angélique : je conviens qu'elle est charmante aux yeux des autres hommes , mais soit entêtement , soit caprice , je sens quelque chose en mon cœur qui me révolte contre elle , & qui me la fait haïr , sans que je puisse m'en défendre. D'ailleurs , poursuivit-il , il ne m'est pas permis de disposer de moi avant le combat dont je suis convenu avec le roi Gradasse , mon honneur & ma parole m'y engagent.

Le paladin cessa de parler. Maugis employa prières , caresses , raisons pour persuader Renaud ; mais voyant qu'il n'y pouvoit réussir , la patience lui échappa : Fils d'Aimon , lui dit-il en colère , puisque de tous les services que je t'ai rendus , je ne tire point d'autre fruit que celui de te voir insensible à ma disgrâce : puisque malgré le sang qui nous lie , & l'amitié qui m'a jusqu'ici attaché à toi , tu consens de me laisser mourir dans une affreuse prison , peut-être même dans les supplices , je me déclare ton ennemi. Crains mon ressentiment , crains que je ne nuise à tes desseins plus que tu ne penses. Alors il disparut à ses yeux , & se fit porter sous des arbres , où il pouvoit faire ses conjurations sans témoins.

Aussi-tôt Draguinasse & Falsette , esprits dont il se servoit ordinairement , accoururent à la

voix. Falsette se revêtit par son ordre de la figure & de l'habit d'un héros du roi Marfille ; il se rendit à la tente du roi de Séricane , & le pria de la part de Renaud de se trouver vers le milieu du jour au lieu marqué pour le combat. Gradasse eut tant de joie de ce message , qu'il donna sur le champ à Falsette une riche coupe d'or admirablement travaillée ; présent dont le démon ne fit pas grand cas , mais qu'il accepta pourtant avec de grands remerciemens , pour mieux s'acquitter de sa commission.

C H A P I T R E X V I.

Quelle fut la suite du déguisement de Falsette.

A PEINE le démon fut éloigné de Gradasse , qu'il prit la forme d'un affidé de ce roi , ayant toujours la cotte - d'armes & le bâton. Une longue robe à la persienne bordée de franges d'or aux extrémités couvroit son corps ; un turban à cent plis enveloppoit sa tête , & l'on voyoit des anneaux brillans à ses oreilles : Il se présenta dans cet état devant le fils d'Aimon , & lui dit que le roi de Séricane , suivant

leur convention , l'attendoit alors sur le bord de la mer. Renaud fâché d'apprendre que son ennemi l'avoit prévenu , se fit armer sur le champ ; & prenant en particulier le jeune Richardet : Mon frere , lui dit-il , je te confie le soin de l'armée , puisque nos autres frères sont dans les prisons de Gradasse ; je vais combattre ce Roi sur le rivage de la mer où il m'a donné rendez-vous : comme j'ignore quelle sera ma destinée , s'il arrive que je périsse , remène les troupes à l'empereur à qui je te recommande d'être toujours fidele ; obéis à ses ordres aveuglément. Quelquefois la colère & de mauvais conseils m'ont fait manquer à ce que je lui devois ; mais je m'en suis repenti , & tu ne dois pas suivre mon exemple.

Le généreux fils d'Aimon , après avoir fait cette courte exhortation à son jeune frere , & reçu son serment au nom de l'empereur , l'embrassa tendrement , & prit le chemin de la mer , tout ému des pleurs que Richardet laissoit couler dans leurs adieux. Il arriva bientôt sur le rivage , où ne voyant qu'une petite barque arrêtée , & où il n'y avoit personne , il crut que son ennemi lassé & piqué de l'avoir attendu vainement , s'en étoit retourné dans son camp. Comme il s'abandonnoit à cette pensée , qui l'affligeoit d'autant plus qu'il s'imaginoit que

son honneur y étoit intéressé, il vit venir à lui Draguinasse sous la figure du roi de Séricane. Les armes de ce monarque sont riches & luftantes ; il porte un large cimenterre à son côté, & son casque, sur lequel flotte, au gré du vent, un grand nombre de plumes blanches, est entouré d'une couronne d'or.

Le seigneur de Montauban séduit par le prestige, s'avance vers le faux Gradasse, & lui adresse ces paroles : Grand prince, je viens dégager ma promesse : voici Bayard que j'amène pour être le prix du vainqueur : je ne veux point avoir l'avantage de m'en servir contre vous avant que le sort des armes ait décidé de sa possession, & nous allons voir en combattant à pied qui de nous deux est le plus digne de le monter. Alors le paladin descendit de cheval. Le démon ne répondit rien ; & paroissant seulement descendre aussi d'Alfane, comme s'il eût approuvé ce que disoit Renaud, il alla l'épée haute au - devant de lui. Ils se joignent l'un & l'autre, & commencent le combat. Draguinasse porte le premier coup, qui ne fit pas grand effet, parce que le fils d'Aimon y opposa son bouclier, & pour riposte frappa son ennemi sur l'épaule. Enfin ils redoublent leurs coups, & chacun paroît fort animé. L'impatient Renaud irrité

d'une résistance qui lui semble trop longue , jette son écu à terre , prend sa flamberge à deux mains , & la décharge avec fureur sur la crête du casque du démon. La bonne épée fend en deux les plumes flottantes , la couronne & l'armet , & descend sur le bouclier dont elle coupe une partie. L'esprit feignant d'être troublé d'un si furieux coup , prend son tems , tourne les épaules , & s'enfuit vers la mer. Le paladin plein de joie , le suit : Attendez - moi , lui cria-t-il , un guerrier qui fuit ne sauroit posséder Bayard. Ces paroles n'arrêtèrent point Draguinasse , qui gagna promptement la barque qu'on voyoit au rivage. Renaud qui le poursuit toujours , se jette avec lui dedans. Le rusé démon pour l'amuser , court de la poupe à la proue , puis repasse de la proue à la poupe , & se laisse enfin joindre ; mais lorsque le feigneur de Montauban , après avoir ramassé toutes ses forces , croit par un dernier coup aller fendre son ennemi jusqu'à la ceinture , il voit ce feint ennemi disparaître à ses yeux. Surpris de ce prodige , il regarda par toute la barque pour découvrir ce qui l'avoit pu causer ; mais au lieu de s'en éclaircir , il s'aperçut avec un nouvel étonnement que le petit vaisseau étoit déjà en pleine mer.

Quand le chevalier se vit éloigné de la terre :

& fans espérance de pouvoir la regagner , il leva les yeux vers le ciel , & se plaignit ainfi de fon mauvais fort : Seigneur , quel crime ai-je commis pour éprouver un châtement fi rigoureux ? Hélas ! je me vois perdu d'honneur , fans que je puiffe rien comprendre à mon infortune. Après ce qui vient de m'arriver , je ne faurois croire que ce foit le roi Gradasse contre qui j'ai combattu. C'est fans doute un fantôme qui a pris la figure de ce prince pour me trompèr. Que pensera de moi ce vaillant roi qui m'attend peut-être à l'heure qu'il est dans quelqu'autre endroit de la plage ? Je vais devenir la fable de tout le camp des payens. Quel compte rendrai-je à l'empereur de l'armée qu'il m'a confiée ? Que lui dirai-je pour ma justification ? Quand je lui raconterai mon aventure , voudra - t - il me croire ? Ah ! que n'ai-je perdu la vie dans la bataille ! du moins j'aurois confervé ma gloire , que le comte Ganelon & tous mes autres ennemis ne manqueraient pas d'attaquer.

C'est dans des termes fi touchans que ce fidèle paladin se plaignoit de fon aventure. Le défefpoir de passer dans l'esprit de Gradasse pour un homme fans parole , l'agitoit de telle forte , qu'il fut plus d'une fois prêt à se jeter tout armé dans la mer. Si la crainte de per-

dre son ame en se donnant lui-même la mort ne l'en eût détournée , il auroit cédé à sa funeste envie ; cependant le vent qui enflait la voile augmentoit à chaque instant , & pouffoit la barque de manière qu'elle fut bien-tôt à plus de trois cent mille des côtes de l'Espagne , tirant vers l'orient.

Quoiqu'il n'y eût personne dans le bâtiment, il ne laissoit pas d'être pourvu de vivres ; ce qui ne fut pas inutile au chevalier , quand il vit qu'il étoit dans la nécessité de prendre patience. Au bout de quinze jours , il vit paroître un grand jardin que la mer entouroit presque de tous côtés , & un palais d'une structure magnifique qui s'élevoit au-dessus.

C H A P I T R E X V I I .

Aventure merveilleuse du comte d'Angers.

LE comte d'Angers pressé de son amoureuse inquiétude , continuoit toujours de marcher vers l'orient. Il ne se reposoit ni le jour ni la nuit dans la recherche qu'il avoit entrepris de faire de sa belle Angélique , & s'il se relâchoit quelquefois de l'ardeur de sa course , c'étoit



seulement pour soulager son fidèle Briedor ; qui sans cette indulgence n'auroit pu soutenir la fatigue d'un si long voyage. Il ne rencontroit personne dans son chemin qu'il ne questionnât sur sa princesse ; mais il n'en put apprendre aucunes nouvelles.

Il étoit déjà parvenu jusqu'aux rives du Tanais , lorsqu'il apperçut un vieillard chargé d'années , mais encore plus accablé d'affliction. Il pouffoit des plaintes d'une manière fort touchante. Roland en fut attendri , & lui en demanda le sujet. Le bon homme lui dit : Puisque mon malheur vous touche assez pour vous faire souhaiter que je vous en instruisse , sachez , généreux chevalier , qu'à deux lieues d'ici est un rocher fort élevé que vous pouvez découvrir aisément de cette côte. Du haut de cette roche une voix épouvantable se fait entendre ; mais l'éloignement ne permet pas d'ouïr distinctement ce qu'elle dit. Ce rocher est de la couleur des flâmes ; une eau rapide le ceint en forme de couronne , & elle a sur son courant un pont de marbre noir dont l'entrée est fermée par une porte aussi claire & transparente que le diamant. Comme je passois avec mon fils près de ce lieu , un géant d'une hauteur excessive qui garde ce pont , s'est jetté sur nous , & m'a ravi ce jeune garçon que j'aime

tendrement pour ses bonnes qualités. Le monstre en ce moment le dévore. Voilà , seigneur chevalier , le sujet de ma douleur ; & si vous voulez suivre mon conseil , vous retournerez sur vos pas , de peur d'éprouver la même destinée que mon fils.

Roland , après avoir fait ses réflexions sur ce qu'il venoit d'entendre , dit au vieillard qu'il alloit tenter cette aventure. Je vous recommande donc à Dieu , répondit le bon homme. Je vois bien que vous êtes las de vivre. Croyez-moi , malgré tout votre courage , vous n'aurez pas plutôt vu ce monstre géant , que la frayeur saisira vos esprits. Le guerrier sourit de cet avertissement & répliqua : Mon père , je vous rends grâces de la bonne intention que vous me marquez ; mais ce que je dois à ma profession ne me permet pas d'être si susceptible de crainte , & m'engage à soulager les malheureux. Je vous rendrai votre fils , si je puis. Je ne vous presse pas de m'accompagner ; attendez-moi seulement ici quelque tems ; & si je ne suis pas de retour dans une heure , vous pourrez continuer votre chemin. Le vieillard le remercia de sa générosité ; mais quelque bonne opinion qu'il eût de sa valeur , il étoit aisé de

juger qu'il n'espéroit pas de revoir le jeune homme qu'il avoit perdu.

Cependant le paladin marche vers le rocher qui sembloit jeter des flammes par l'éclat éblouissant qu'il répandoit aux environs. Lorsqu'il fut arrivé auprès du pont, il vit arriver devant lui le géant qui lui dit : Chevalier, ne cherche point ta perte ; le roi de Circassie m'a commis la garde de ce pont, pour en défendre le passage à tous ceux que le sort conduit en ce lieu. Un monstre dangereux qui rassemble en un même corps plusieurs natures différentes, fait sa demeure sur cette roche ; il satisfait tous les passans sur les demandes qu'on lui fait, mais il leur propose ensuite des énigmes, & il précipite du haut du roc en bas ceux qui ne savent pas lui en donner l'explication. Roland ayant entendu ce discours, s'informa de ce qu'étoit devenu le fils du vieillard. Le géant lui apprit qu'il l'avoit en son pouvoir, mais qu'il ne le rendroit pas. Il n'en falloit pas davantage pour engager le chevalier à combattre. Le géant succomba bientôt sous l'effort de sa valeur, tomba chargé de coups & de blessures, & fut obligé de rendre le jeune homme qu'il avoit enlevé.

Quand le bon vieillard vit revenir son fils

avec le paladin , il parut touché de la grandeur de ce service ; & tirant de son sein un petit livre assez proprement relié , il le présenta au comte : Vaillant chevalier , lui dit-il , à qui je serai redevable toute ma vie , daignez recevoir ce petit livre pour marque de ma reconnoissance : vous y trouverez l'explication de tout ce qu'on pourroit vous demander de difficile à deviner ; peut-être ne vous fera-t-il pas inutile , & vous pourrez vous en servir dans l'occasion.

Le chevalier remercia le bon homme , & prit le chemin du rocher pour aller voir ce monstre qui favoit rendre raison de tout ce qu'on lui demandoit. Il brûloit du desir d'apprendre de lui dans quel lieu il trouveroit sa belle inconnue. Il passe le pont ; le géant qui en avoit la garde , ne pouvoit plus s'y opposer. Il arrive au pied du rocher qu'il regarde avec attention. Il remarque qu'il est comme double , que les deux parties en sont également escarpées , que les deux bases se joignent par le pied , & que les deux pointes s'écartent vers la cime. De quelque hauteur qu'elles lui parussent , il entreprit de monter jusqu'au lieu où le monstre rendoit ses oracles. Comme il cherchoit de l'œil l'endroit qui pouvoit plus aisément l'y conduire , il apper-

çut assez près de lui une voûte obscure & profonde qui étoit taillée dans le roc en forme de vis. Il s'y engagea , ne doutant point qu'elle ne le conduisît où il vouloit aller. En effet , après avoir tourné long-tems dans l'obscurité avec beaucoup de peine & de lassitude , il parvint au lieu où les deux pointes du double mont commençoient à se séparer ; & c'étoit dans cet entre-deux que le monstre faisoit son séjour.

Ce prodige de la nature avoit une tête de femme ; les traits n'en étoient pas difformes , mais elle passoit en grosseur celle du plus énorme géant ; ses cheveux étoient dorés , sa bouche extraordinairement fendue cachoit des dents semblables à celles d'un tigre. Ce sphinx avoit le poitrail d'un lion , les bras d'un ours , les pattes d'un griffon , & tout le reste du corps avec sa queue & ses ailes dont il ne cessoit point de battre le roc , étoit celui d'un dragon furieux. Le monstre tel que je viens de le représenter , remplissoit tout l'entre - deux du rocher. Aussi-tôt qu'il apperçut le chevalier , il étendit ses ailes pour cacher son corps & sa queue ; il ne montrait que son visage , qu'il affectoit d'avoir doux & riant. Dis-moi , lui dit le comte , dans quel endroit du monde , je trouverai l'adorable beauté qui m'embrase de

son amour , & comme elle se nomme ? Le sphinx lui répondit : Elle est au royaume du Cathay dans la forte ville d'Albraque , & s'appèle la princesse Angélique ; mais puisque j'ai satisfait à ta question , il faut que tu répondes à la mienne. Dis-moi donc quel est l'animal qui *marche à quatre pieds le matin , avec deux sur le milieu du jour , & à trois vers le soir*. Roland chercha quelque tems dans son esprit le sens de cette énigme ; mais ne le pouvant trouver , il tira Durandal , & s'avança sur le monstre qui , s'élevant en l'air prit son vol au-dessus de sa tête. Le chevalier se tient sur ses gardes ; & prend si bien son tems , lorsque le sphinx vient fondre sur lui , qu'il lui coupe d'un fendant une de ses aïles. Ce monstre tomba sur le paladin , pensa l'écraser du poids énorme de son corps , & tout blessé qu'il étoit , il l'enlaça si fortement de sa queue & de ses pattes , qu'il lui ôtoit presque la respiration. Le guerrier dans cet extrême péril fit un effort pour dégager Durandal ; & y ayant enfin réussi , il le plongea jusqu'à la garde dans le poitrail du sphinx. La cruelle bête perdit toute sa force de ce coup , ses membres énormes demeurèrent sans mouvement , & bientôt elle fut sans vie.

Ce combat fini , le comte jetta le monstre

du roc en bas , & descendit par le même chemin qu'il étoit monté ; il rejoint Brededor , saute légèrement en selle , & reprend sa première route , fort content de savoir précisément où étoit Angélique , bien qu'elle fût fort éloignée de lui. En marchant , il se ressouvint du livre du vieillard ; il l'ouvrit par curiosité : il y trouva cent choses rares & instructives , & entr'autres l'explication de l'énigme du sphinx ; il y vit comme l'homme se traîne à quatre pieds dans sa première enfance , comme il se soutient sur deux dans l'âge viril , & comme enfin dans sa vieillesse il a besoin d'un bâton qui lui sert de troisième pied. J'aurois bien fait , dit-il alors , de consulter ce livre avant que de monter sur le rocher ; mais puisque le ciel en a disposé autrement , il n'y faut plus penser.

Après quelques jours de marche , il arriva au bord d'une rivière , dont l'eau noire , rapide & profonde inspiroit par son affreux bouillonnement une secrète horreur. On ne la pouvoit passer à gué , la rive étoit escarpée des deux côtés , & nul bateau n'y paroïssoit. Roland marcha le long de ses bords , & découvrit enfin un pont qui la traversoit ; mais un horrible géant en défendoit le passage. Cela ne l'empêcha point de s'en approcher. Che-

valier , lui dit le monstre d'une voix rauque , c'est ta malheureuse destinée qui t'a conduit ici , tu vois le pont de la mort. De tous ceux qui viennent dans ce lieu ; nul ne s'en retourne , ni ne peut s'en retourner , puisque les chemins des environs font des labyrinthes qui ramènent toujours à ce fleuve. Si les astres ennemis , répondit le guerrier , me font éprouver des traverses , ce n'est point dans cette occasion. Il m'importe peu que tous les chemins ramènent à cette rivière ; je la veux passer , & il me suffit pour cela qu'elle ait un pont. Toutes les menaces que tu me fais de la part du destin & de la tienne , tous les obstacles du monde s'opposeroient inutilement à mon passage. C'est ce que nous allons voir , lui dit avec fureur l'effroyable géant. Alors ils se joignirent & commencèrent le combat qu'on va décrire dans le chapitre suivant.



C H A P I T R E X V I I I .

Combat de Roland contre le géant du pont de la mort , & du grand péril où ce chevalier se trouva.

LE géant qui gardoit le pont se nommoit Zambard le fort. Il étoit si grand , que le comte d'Angers à peine arrivoit à sa ceinture. Ses armes étoient composées d'écailles de serpent ; un large cimenterre pendoit à son côté , & il tenoit en sa main une pesante massue , au bout de laquelle il y avoit cinq grosses boucles d'acier du poids de vingt livres chacune. Malgré tout cela , Roland marche à lui , Durandal à la main. Ils combattirent quelque tems sans avantage. Le géant déchargea plusieurs fois sa lourde massue : il croyoit écraser son ennemi ; mais le paladin évitoit ses coups , soit par sa légèreté , soit en y opposant sa bonne épée qui les rendoit inutiles. Pour son bouclier , il avoit été brisé dès les premiers coups ; ce que le géant n'avoit pu faire de Durandal qui étoit d'une trempe plus forte.

Le courageux guerrier de son côté frappoit avec plus de fruit & plus fréquemment ; & quoique les écailles de serpent dont Zambard étoit couvert fussent plus dures que le plus dur acier , le bras qui conduisoit Durandal étoit si vigoureux , que la lame tranchoit & brisoit ces écailles , comme si elles eussent été des armes ordinaires. Quoique la partie supérieure du géant fût à couvert des coups du chevalier , ce monstre ne s'en trouvoit guère mieux ; ses flancs étoient tailladés de telle sorte qu'il en sortoit beaucoup de sang.

Le défenseur du pont plein de rage de se voir ainsi maltraité , ramassa toutes ses forces , & leva sa massue , dans l'espérance qu'il alloit se venger d'un seul coup ; mais le comte frappa lui-même de son épée la massue qui descendoit sur lui , & la coupa par le milieu. Zambard se voyant ainsi défarmé , lança avec fureur contre Roland le morceau qui lui restoit dans la main , & l'atteignit à la poitrine d'une telle force , qu'il lui fit presque perdre la respiration ; ce qui donna le tems au géant de tirer son cimenterre , & de le décharger sur le comte qui chancela plus d'une fois , & fut prêt à tomber ; mais cet indomptable guerrier reprenant une nouvelle vigueur , le frappa sur le bras d'un si furieux coup de Durandal , qu'il

le lui coupa malgré les écailles dont il étoit armé. Alors le monstre qui n'étoit plus en état de se défendre , chercha son salut dans la fuite. Roland le suivit pour l'achever ; mais quel fut l'étonnement de ce chevalier , lorsqu'il sentit tout-à-coup la terre fondre sous ses pas ; il tomba , & dans le moment il se vit envelopper de toutes parts de chaînes de fer qui sortirent de dessous le sable , & le lièrent très-étroitement. O ciel ! s'écria-t-il , ne me laissez point sans secours.

Ces paroles furent suivies de toutes les réflexions que le triste état où il étoit lui pouvoit inspirer. Effectivement il ne s'étoit jamais trouvé dans un si grand péril ; il se voyoit sans espérance d'être secouru dans un lieu si solitaire ; il n'avoit pas lieu d'attendre que quelqu'un passeroit. D'ailleurs il étoit à croire que le géant , ou quelque autre de son parti , viendrait dans peu le livrer à la mort , puisqu'il ne pouvoit douter qu'un piège si dangereux ne fût l'ouvrage d'un ennemi qui vouloit le perdre. Ah perfide ! disoit le comte , en se plaignant du géant , que tu avois bien raison de nommer ce funeste passage le pont de la mort. Eh ! qui pourroit se garder de semblables artifices ! que me servent contre eux toutes mes forces , & le don que j'ai reçu du ciel ,

s'il faut nécessairement que je périsse ici de faim, ou de désespoir d'y être retenu.

C'est de cette manière que ce fameux guerrier déplorait son infortune ; il passa trois jours & trois nuits sans manger ni dormir ; & pendant tout ce tems-là , personne ne parut pour le délivrer ou pour hâter sa mort. A l'égard du géant , il n'étoit plus à craindre , puisqu'il venoit de mourir de ses blessures.

Le chevalier n'attendoit plus de secours , & il avoit déjà tourné toutes ses pensées vers le ciel , lorsqu'un hermite à barbe blanche passa fortuitement par cet endroit. Le paladin l'aperçut , l'appela d'une voix foible , & lui dit : O mon père , vous qui par votre sainte profession vous consacrez aux actions charitables , de grace , accourez à mon aide , autrement je touche au dernier moment de ma vie. L'hermite s'approcha , & ne fut pas peu surpris de voir un guerrier de haute apparence chargé de fers dans cette solitude ; il regardoit & manioit ces chaînes , mais il ne savoit comment les défaire. Roland lui disoit : prenez mon épée , & coupez-les. A Dieu ne plaise ! répondoit le vieillard , je pourrois en les coupant vous donner la mort , & je ferois irrégulier. Le comte avoit beau lui représenter qu'il n'y avoit rien à craindre , ni pour l'un

ni pour l'autre ; le bon père eut bien de la peine à se résoudre à ce qu'on exigeoit de lui : il s'y détermina pourtant. Il prit Durandal, qu'il put à peine lever de terre , il la leva autant qu'il lui fut possible , & la laissa tomber sur la chaîne , mais si foiblement , que bien loin de la couper , il ne la marqua pas seulement. Quand il s'aperçut qu'il s'y employoit vainement , il jeta l'épée , & dit au chevalier : Mon fils , je vois bien que je ne puis te délivrer ; il faut te résoudre à mourir comme un bon chrétien , & tu ne dois point pour cela te désespérer : nous ne sommes en ce monde que pour souffrir. Mets ta confiance dans le seigneur ; si tu meurs courageusement , il te fera chevalier de sa cour.

A ce discours , que le paladin n'écouta qu'impatiemment , l'hermite en ajouta d'autres encore ; mais le comte l'interrompit. Je voudrois , lui dit-il , quelqu'un qui me secourût , & qui ne me prêchât point : je reconnois à ces paroles les suggestions du démon , répliqua le bon père ; ne vous révoltez point ainsi , mon enfant , contre la parole de dieu. Roland perdit alors patience ; Maudit soit le moine , s'écria-t-il ? je n'en ai jamais vu un plus ignorant. Hélas ! noble chevalier , reprit le vieillard , vous me faites compassion : je m'aperçois que

vous êtes désespéré , au lieu d'abandonner le soin de votre ame , recommandez-vous plutôt au ciel , dont le pouvoir n'a point de bornes. Pour vous prouver cette vérité , je vais vous conter l'aventure qui m'est arrivée depuis quelques jours.

Nous étions , continua-t-il , quatre religieux ; nous venions de l'Arménie , sous l'avis qu'on nous avoit donné que le roi d'Asracan songeoit à se faire instruire de la religion chrétienne. Nous nous égarâmes en chemin. Un de nous qui se piquoit de savoir mieux le pays que les autres , s'avança pour le reconnoître ; mais peu de tems après , nous le vîmes revenir vers nous avec précipitation ; il étoit pâle comme un homme saisi de frayeur , & il nous appeloit à son secours : nous avions beau jetter les yeux de tous côtés , nous ne voyions encore rien ; mais nous apperçûmes bien-tôt un géant d'une grandeur démesurée qui descendoit de la montagne , & couroit après le frère. La frayeur de notre compagnon passa jusqu'à nous. Nous voulûmes fuir ; mais nos jambes se roidirent , & se refusèrent à notre dessein : de sorte qu'en un instant , le monstre nous joignit & nous lia de ses bras nerveux. Il n'avoit qu'un œil au milieu du front ; il portoit dans ses mains trois dards avec un grand bâton ferré : il n'avoit ni armes

ni habits ; son corps étoit nud & tout couvert d'un poil fauve comme celui d'un ours. Il nous attachâ tous quatre à son bâton qu'il mit ensuite sur son épaule & nous porta ainsi accolés ensemble jusqu'au lieu qu'il avoit choisi pour son affreuse habitation. C'étoit sur le sommet d'un roc escarpé. Il nous fit entrer dans une obscure caverne où il y avoit déjà d'autres prisonniers. il ne nous y eut pas laissé quelque-tems , qu'il revint nous donner un spectacle bien cruel & bien sanglant ; il dévora celui de nos religieux qui avoit le plus d'embonpoint. Après l'avoir mangé , il me prit , & me retournant de tous côtés : Il faudroit , dit-il , avoir grand faim pour s'accommoder de ce fantôme qui n'a que la peau & les os. En achevant ces paroles , il me précipita d'un coup de pied du haut en bas du rocher. Cette roche avoit pour le moins trois cens toises de hauteur. Le ciel me secourut en cette extrémité. Un assez grand nombre de pruniers sauvages fortoient des veines de terre qui se trouvoient dans le roc ; ces arbres étoient situés de distance en distance jusqu'en bas. Les premiers que je rencontrai en tombant rompirent le coup. L'un me rejetta sur l'autre. Enfin , je m'y attachai des pieds & des mains , & je fis si bien que je me glissai heureusement jusqu'au bas du roc.

Le bon hermite alloit achever son récit , quand il vit venir du côté qu'il étoit tourné , le monstrueux ciclope dont il parloit. A cette vue , faisi d'effroi , il dit au comte : Adieu , chevalier , je vois paroître le monstre ; le ciel veuille vous secourir. En disant ces paroles , il courut gagner un petit bois qui n'étoit pas éloigné , tandis que le géant , la barbe & les machoïres sanglantes , s'approchoit en regardant de tous côtés avec son grand œil. Lorsqu'il eût découvert le guerrier , il s'avança pour le considérer de plus près. Il se mit à le tâter , & il fourroit ses doigts sous ses armes pour mieux juger du nouveau mets que le hazard lui présentoit. Il le prit ensuite par le col , & le secoua de toute sa force pour le dégager de ses chaînes. Il lui faisoit craquer les os d'une étrange manière ; quelques efforts pourtant qu'il employât , jamais il ne put détacher le paladin des liens de fer qui le retenoient. Il alloit l'en tirer par morceaux , & le déchirer avec ses dents & ses ongles crochus , s'il n'eût pas aperçu Durandal a terre. Il ramassa cette épée , & en déchargea un si furieux coup sur le dos de Roland , qu'il coupa les chaînes en deux ou trois endroits.

Quoique le comte d'Angers ne pût être

bleffé, il ne laiffa pas de ressentir une extrême douleur de la pesanteur du coup ; mais la joie de se voir délivré l'en consola. Il se releva légèrement, acheva de se dégager de ses chaînes, & se saisit du grand bâton ferré que le sauvage avoit appuyé contre un ciprés pour prendre Durandal. Le géant fut assez surpris quand il vit que le chevalier s'avançoit sur lui pour le combattre ; il avoit compté qu'il se laisseroit emporter & manger aussi docilement que les hermites. Les voilà donc aux mains, chacun ayant les armes de son ennemi ; le paladin se pressa de porter le premier coup ; mais le cyclope qui avoit le même dessein, rencontra le grand bâton ferré du tranchant de Durandal, & le coupa par le milieu. La bonne épée ne s'arrêta pas là ; elle descendit à plomb sur le casque de son maître, & en rompit la visière & les courroyes. Le casque n'ayant plus de soutien, tomba ; le comte qui voyoit sa tête & son bras défarmés, s'élança sur le géant, le joignit ; & s'attachant à son bras, s'efforça de lui arracher Durandal. L'antropophage, au lieu de se refuser aux approches du comte, s'y prêta ; il jeta même loin de lui l'épée, pour mieux satisfaire sa faim dévorante, & porta avec avidité ses dents & ses ongles sur la tête de Roland. Toutes les parties du

visage de cet invincible guerrier en furent meurtries ; mais ces dents & ces griffes qui auroient écrasé la hure d'un sanglier ne purent entrer dans une tête fée.

Quelque surpris que fût le cyclope de trouver tant de résistance dans une chair qu'il avoit jugée plus délicate , il ne perdoit cependant pas l'espérance de pouvoir enfin l'entamer par la force & par le tranchant de ses dents. Le chevalier qui souffroit beaucoup de se voir ainsi mordre le nez, les joues & les oreilles par un monstre dont l'haleine l'infectoit , mettoit tout en usage pour se délivrer d'un pareil supplice. Enfin son bonhuer voulut qu'il se débarrassât des griffes qui le pressoient ; & rencontrant sous son pied un des dards du géant , il le ramassa pour s'en servir contre lui. Il s'en servit en effet utilement : car avant que le cyclope le pût rejoindre , il le lui lança dans son grand œil avec tant de force & de justesse , qu'il lui perça le cerveau de part en part , & le renversa mort sur le sable.

Mais cette victoire ne le tiroit pas entièrement du péril. La faim alloit lui ôter bien-tôt les forces qui lui restoient , & que son courage seul avoit soutenues jusques-là. Il lui falloit un prompt secours , & ce lieu étoit si désert , qu'il ne pouvoit espérer d'y rencontrer de

long-tems une habitation. Dans ce besoin pressant, il se ressouvint de l'hermite, & d'une espece de biffac qu'il lui avoit vû porter sur son épaule. La difficulté étoit de joindre le bon pere, qui très-soigneux de sa peau, quoique fort décharnée, s'étoit enfui dans le bois. Le comte alla donc reprendre Bridedor qui paissoit assez près de là, & le pouffa vers le bois. Comme ce bois n'est pas d'une grande étendue ni fort épais, il l'eut en peu de tems parcouru; mais bien qu'il passât & repassât aux mêmes endroits en appelant l'hermite à haute voix, jamais le vieillard, soit par malice, soit par frayeur, ne voulut lui répondre. Roland commençoit à se rebuter d'une infructueuse recherche, lorsqu'il vit remuer à quelques pas de lui un monceau de branches fraîchement rompues, que le dessein plus que le hazard sembloit avoir ramassées en cet endroit. Il s'en approcha; & faisant passer Bridedor par dessus ces branches, il entendit partir des cris perçans. Il descendit pour s'éclaircir de ce que ce pouvoit être, & il trouva que c'étoit l'hermite qui se cachoit dans une espece de trou dont il s'étoit fait un azile dans la peur qui l'agitoit encore. Ce pauvre vieillard avoit l'esprit si troublé, qu'il ne vouloit pas sortir de là, quoiqu'il fût découvert; & quand son li-

bérateur lui présenta la main pour se relever , peu s'en fallut que le moine ne le prit pour le cyclope.

Ce bon pere se rassura pourtant ; & il ne connut pas si-tôt le besoin que le chevalier avoit de manger , qu'il lui offrit de bonne grace la moitié de ce qu'il avoit dans son bissac , c'est-à-dire , un morceau de pain & quelques noix. Ce frugal repas , dont il fut rendu grace au religieux , joint à quelques pommes sauvages que le comte trouva dans le bois , lui suffit pour sortir de cet affreux désert , & le mit en état de gagner un autre pays plus habité.

C H A P I T R E X I X.

Roland apprend des nouvelles d'Angélique , & perd la mémoire.

LE comte d'Angers ayant atteint des routes fréquentées , fit tant de diligence , qu'en sept ou huit jours de marche , il traversa toute la Circassie. Il n'avoit point encore trouvé d'aventure qui mérite d'être racontée , lorsqu'il arriva dans un endroit où le chemin se partageoit en trois autres. Comme il délibéroit en lui-

même sur celui qu'il prendroit, il apperçut un courrier qui passoit. Il l'arrêta pour lui demander lequel de ces chemins conduisoit au Cathay. Le courrier le lui montra, & lui dit : Je viens de ce royaume ; je vais exécuter les ordres de la charmante princesse qui ne s'y fait que trop admirer. Apprenez-moi, reprit le chevalier tout ému, quel est le nom de cette princesse. C'est Angélique qu'on l'appèle, repartit le courrier. Il n'y a point d'étoile au firmament qui brille d'un éclat si vif. Il n'est rien dans toute la nature qu'on puisse mettre en comparaison avec elle. Hé peut-on savoir, repliqua Roland, ce qu'elle vous a ordonné ? Seigneur, répondit le courrier, elle m'envoie au roi Gradasse, pour implorer son secours à l'occasion d'une guerre injuste qu'on lui fait. Vous sçavez, noble chevalier, continua-t-il, que le grand empereur de Tartarie, Agrican, est devenu passionnément amoureux de ma maîtresse qui a pour lui une aversion mortelle, & qui s'est réfugiée dans Albraque, ville forte & bien munie, où elle croit être plus en sûreté que dans la grande ville du Cathay.

L'empereur en est transporté de courroux ; il a juré sur ses dieux qu'il rasera la ville jusqu'aux fondemens, & forcera la princesse à se livrer à ses desirs : & pour exécuter cette menace, il
rassemble

rassemble la plus formidable armée qui ait jamais paru dans l'Orient. Le roi Galafron, pere d'Angélique, bien qu'alarmé de tous ces apprêts terribles, ne peut se résoudre à contraindre sa fille, qui m'envoye dans toutes les cours voisines engager les princes à la tirer d'oppression. J'en ai déjà vu quelques-uns des plus puissans qui m'ont promis un prompt secours. Vous me permettez, seigneur chevalier, d'aller achever ma commission.

Le courrier après avoir ainsi parlé, poursuivit sa route, & laissa le paladin dans une grande agitation. Ce que cet amoureux guerrier venoit d'apprendre, le mettoit en fureur contre Agrican. La jalousie lui représentoit, avec toutes ses horreurs, la puissance de cet empereur, & il craignoit de ne pouvoir arriver assez à tems pour mettre un frein aux desirs impétueux d'un si d'engereux rival. D'un autre côté, il ne pouvoit comprendre comment Angélique avoit pu être sitôt de retour au Cathay. Une si prodigieuse diligence lui paroissoit impossible, & lui donnoit lieu de penser que peut-être l'Angélique, dont le courrier venoit de lui parler, étoit une autre que celle qui regnoit si souverainement dans son ame. Mais faisant réflexion à la guerre qui s'allumoit dans l'Orient,

& à la réponse du sphinx, il ne pouvoit douter que ce ne fût son inconnue.

Agité de toutes ces pensées, il ne donnoit aucun relâche à Briededor. Un jour que le soleil étoit encore au plus haut point de sa carrière, il se trouva dans un chemin creux, situé entre deux montagnes, & ce chemin aboutissoit à une rivière, au-delà de laquelle on voyoit un château magnifique. On y arrivoit par un grand pont qui traversoit la rivière; & à l'entrée du pont étoit une dame qui tenoit en sa main une coupe de crystal. Lorsque Roland se présenta pour passer, la dame lui dit d'un air gracieux: Chevalier, vous me paroissez trop galant pour refuser de vous soumettre à la coutume qui s'observe dans ce lieu. Tous les chevaliers qui passent ce pont boivent dans cette coupe de l'eau de cette rivière. J'espère que vous voudrez bien la recevoir de ma main.

Le paladin qui estimoit trop le beau sexe, pour croire une belle dame capable de tromperie, prit la coupe civilement, & la vuïda toute entière; mais à peine la liqueur qu'elle contenoit fut entrée dans son sein, qu'il se sentit tout changé. Il ne se souvient plus comment & pourquoi il est venu dans cet endroit. Il ignore même s'il est Roland; la passion violente qu'il

ressentoit pour Angélique fuit de sa pensée. Il oublie jusqu'à l'empereur Charles , & jusqu'à sa patrie. Il n'a l'esprit rempli que de cette dame qui lui a fait boire de l'eau dans la coupe de crystal ; & il est tellement soumis à ses volontés , qu'il ne peut en avoir d'autres que les siennes. Enfin privé de jugement par la force du charme , il marcha vers le château.

Quand il fut arrivé à la grande porte , il en admira la structure ; il entra dans la cour : elle étoit vaste & bornée des quatre côtés par une allée des plus beaux arbres ; & dans le milieu , il y avoit une grande place vuide d'une figure ovale , d'où l'on pouvoit voir toute l'étendue du bâtiment. Cet édifice ravissoit la vue par sa magnificence & par la beauté de son architecture ; l'on y entroit par un riche portique soutenu de quatre colonnes d'ambre , dont les bases étoient d'or massif. Il conduisoit dans un superbe salon qui perçoit à l'opposite sur un jardin délicieux où régnoit un éternel printemps , & dont le seul zephyre étoit le jardinier.

Le comte , charmé d'un si beau lieu , voulut le voir plus en détail. Il descendit de son cheval , qu'il attacha à un des arbres de la cour , & par douze degrés d'un marbre blanc & verd , il monta dans le salon , qui étoit enrichi des plus belles & des plus doctes peintures que la

favante Grece ait jamais employées dans ses ouvrages les plus fameux. Mais celle qui attachait le plus ses regards, fut l'histoire d'une jeune nymphe d'une beauté touchante. Elle étoit peinte au bord de la mer : elle invitoit d'un air gracieux tous ceux qui arrivoient sur cette plage à descendre dans son île. Ils se laissoient séduire à ses charmes ; & lorsqu'ils étoient descendus à terre, elle leur présentoit un breuvage, dont ils avoient à peine bu qu'en les frappant d'une baguette, elle les transformoit en diverses sortes d'animaux. On y voyoit des loups, des sangliers, des cerfs, des lions & des oiseaux. Dans un autre endroit du tableau, un navire abordait en ce lieu, & il en sortoit un chevalier, qui par sa bonne mine, & par la force de son éloquence enflâmoit le cœur de la nymphe ; elle paroissoit de telle sorte aveuglée de son amour, qu'elle rendoit ce chevalier maître de tout ce qui étoit en sa disposition. Son entêtement alloit jusqu'à lui mettre entre les mains la liqueur funeste qui faisoit tant de métamorphoses. Ici l'on remarquoit à table le chevalier & la dame, & devant eux tous les mets d'un splendide festin. La joie éclatoit dans leurs yeux, & l'amour y brilloit encore mieux que le vin. Là, ces deux amans assis à l'ombre des alisiers, soupiroient les

peines. & les plaisirs de leurs cœurs. Le tout y étoit si vivement représenté, qu'on pouvoit assurer que l'art passoit en quelque sorte la nature par la force des expressions, & par la vivacité du pinceau.

Quoique cette histoire dût assez faire voir au paladin le danger qu'il couroit dans ce château, le breuvage qu'il avoit eu le malheur de prendre, ne lui permettoit pas de faire des réflexions salutaires. Tandis qu'il étoit fort attentif à ces peintures, il entendit un grand bruit qui venoit du côté du jardin. Mais mon sujet m'appèle ailleurs, & l'ordre que je me suis proposé de garder veut que je parle du vaillant roi de Séricane.

C H A P I T R E X X.

De l'accord des rois Gradasse & Marseille.

LE roi Gradasse armé de toutes pieces se rendit au lieu que le feint héraut lui avoit marqué; il y attendit Renaud tout le reste de la journée, ensuite il reprit le chemin de son camp, persuadé que le paladin s'étoit joué de lui.

Cependant Richardet , qui ne vit point revenir son frère , crut fermement qu'il étoit mort ou prisonnier. Rien n'est égal à la douleur qu'il en ressentit ; mais ce qui le confirma plus que tout le reste dans la pensée que Renaud avoit perdu la vie , fut le retour de Bayard ; ce fidèle animal qui par un privilège particulier étoit doué d'entendement humain , ne voyant pas revenir son maître , jugea bien qu'il l'attendroit inutilement dans ce lieu : il rompit sa bride pour se détacher de l'arbre auquel il étoit attaché , & reprit le chemin du camp des François. Un parti de Séricans qui battoit l'estrade le recontra , & voulut l'arrêter ; mais Bayard chagrin de la perte de son maître , n'agréa pas leur dessein ; il heurta si rudement de son poitrail le premier qui osa mettre la main sur lui , qu'il renversa homme & cheval. Ensuite se jettant impétueusement au milieu des autres , il en massacra la plus grande partie à coups de pied. Ceux qui restoit voulurent venger leurs camarades , & tuer Bayard ; mais ils eurent la confusion de voir que leurs lances & leurs épées ne pouvoient le percer , parce qu'il étoit fée. Le noble animal s'en émeut d'un nouveau courroux : son ardeur & sa force en redoublèrent , & il s'acharna sur eux avec tant de furie , qu'en peu

de momens une prompte fuite fut leur seul recours.

Le généreux courfier arriva donc au camp tout couvert de sang du carnage qu'il avoit fait ; comme il étoit connu de toute l'armée, la nouvelle de son retour y fut aussi-tôt répandue ; mais la consternation fut générale, quand on fut qu'il étoit revenu seul. Richardet le voyant tout ensanglanté, ne douta point de la mort de Renaud, & Bayard contribua même à lui faire concevoir cette pensée par l'air triste avec lequel il se présenta devant lui. Le tendre Richardet en répandit un torrent de larmes ; & dans son affliction, il interrogeoit l'animal sur ce qui étoit arrivé. Bayard pour le lui faire comprendre, secouoit la tête, dressoit les oreilles, battoit du pied la terre, y traçoit des figures ; mais tout cela inutilement, puisque la nature lui avoit refusé l'usage de la parole.

Richardet désespérant de revoir son frère, songea aux ordres importans dont il l'avoit chargé. Il rassembla tous les chrétiens qui étoient restés de la bataille, & leur déclara les intentions de Renaud. Ils décampèrent dès la nuit même, ce qu'ils purent faire facilement sans que les séricans, ni même les sarrasins s'en apperçussent, puisque le camp des françois étoit éloigné d'une lieue du camp de ces

derniers. Les troupes de France firent tant de diligence les jours suivans, qu'elles furent bientôt sur leurs frontières.

Le roi Marfille étoit de son côté dans une étrange consternation; il voyoit Ferragus & Serpentin prisonniers, & Grandonio enfermé dans Barcelonne. Il ne restoit plus dans son armée aucun guerrier de considération qui osât faire tête aux séricans; pour comble de malheur, il apprit que les chrétiens avoient pris la fuite avec leur chef; ce qui le mettoit absolument hors d'état de tenter de nouveau le sort d'une bataille; il résolut d'aller trouver Gradasse, & il exécuta sa résolution. Le monarque sérican s'occupoit à ranger ses troupes dans le dessein de poursuivre ses avantages, & de se vanger du paladin qui ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous. L'espagnol se jette à ses genoux, lui raconte l'affront que les chrétiens lui ont fait, & promet de lui faire hommage de son royaume, s'il veut cesser d'être son ennemi. Le magnanime roi de Séricane qui de toutes ses conquêtes ne vouloit que la gloire de les avoir faites, accepta son offre. Marfille fit serment entre ses mains avec toutes les formalités requises, se reconnut son vassal, & promit en cette qualité de tenir son royaume de lui en tout fief & tout hommage, même de le suivre

avec son armée, & de se joindre à lui contre Charlemagne.

Cet accord conclu, les féricans & les farafins se réunirent; le siège de Barcelonne fut levé, Grandonio sortit de cette ville, Ferragus & Serpentin furent relâchés avec les autres prisonniers. Le redoutable Gradasse jure hautement que si l'on ne lui remet entre les mains Bayard & Durandal, aussi bien que le paladin Renaud, il rasera Paris jusqu'aux fondemens, & brûlera toutes les villes de France.

Tous les préparatifs étant faits pour le départ, les deux armées se mirent en marche. Pendant qu'elles passoient les monts, Richardet arriva à la cour de Charles, & rendit compte des troupes à l'empereur. L'absence de Renaud y devint l'entretien des courtisans; on en parle diversément. Les mayençois ne font pas difficulté de publier que c'est un traître; mais ses amis les démentent, & de-là naissent mille dissensions parmi les grands. Il y avoit à Paris une espèce de guerre civile, quand le bruit y vint que les rois Gradasse & Marsille marchoient avec toutes leurs forces vers cette ville, comme un torrent auquel il étoit impossible de résister. L'empereur, à cette nouvelle, dépêche des couriers, fait assembler des troupes, munit sa capitale & ses forteresses de tout

ce qui est nécessaire pour soutenir un long siège ; il fait toute la diligence possible pour se mettre en état de recevoir les ennemis puissans qui viennent l'attaquer ; & malgré tous ses soins , il craint d'en être surpris & accablé.

En effet , ce nombre innombrable d'infidèles parut bientôt dans les campagnes voisines de Paris. Ils remplissoient une prodigieuse étendue de pays. Charlemagne qui avoit intérêt de ne pas les y laisser long-tems , alla courageusement leur présenter la bataille à la tête de ses paladins & de ses troupes. La victoire fut bien disputée de part & d'autre ; mais enfin quelle que fût la valeur des chrétiens , quelques actions d'éclat que purent faire les pairs du royaume , il leur fallut céder au grand nombre des séricans. L'armée de l'empereur fut mise en déroute , & l'on fit prisonniers ses principaux chefs. Le marquis Olivier fut abattu de la propre main de Gradasse , & les vaillans Dudon , Salomon de Bretagne & Richard de Normandie furent pris par Ferragus.

Le roi de Séricane venoit de livrer à ses gens le malheureux Olivier , lorsqu'il rencontra l'empereur Charles , qui montoit ce jour-là le cheval de Renaud. Il reconnut aussi-tôt ce bon coursier ; & il se promit de ne pas laisser échapper cette fois-là l'occasion de l'avoir ; il

mit en arrêt sa forte lance, & piqua l'Alfane contre Charlemagne, qui de son côté ne refusa pas le choc; mais le bon empereur n'avoit pas des forces suffisantes pour soutenir une si puissante atteinte; aussi fut-il abattu assez rudement; il se vit dans le moment environné d'ennemis qui s'assurèrent de sa personne; mais comme si Bayard eût entrepris de le venger, il heurta de son poitrail l'Alfane avec tant d'impétuosité, qu'il la culbuta elle & son maître, l'un sur l'autre. Gradasse eut assez de peine à se tirer de dessous sa jument; & si-tôt qu'il fut sur pied, il s'avança vers Bayard pour le prendre par la bride; mais le hardi coursier lui fit lâcher prise d'un coup de tête, & lui tournant la croupe, lui lance au milieu de sa cuirasse une ruade qui le jeta sur un monceau de morts, dans un état peu différent d'eux; après quoi traversant les deux armées, il reprit le chemin de Paris, où il rentra sans qu'aucun des payens ni des chrétiens osât mettre obstacle à son passage.

Cependant l'armée françoise poussée par tant de chefs & de peuples sujets de Gradasse, se mit à fuir à vauderoute. Guy de Bourgogne, le duc Naimés, l'archevêque Turpin & Ganelon arrêterent pour quelque tems leur fuite; mais ils furent entraînés eux-mêmes par le

grand nombre de ceux qui fuyoient , & eurent le malheur d'être pris dans leur retraite par les féricans. Ces infidèles poursuivirent si vivement leur victoire jusqu'aux portes de Paris , qu'il en entra plusieurs dans la ville avec les chrétiens. Il n'y avoit alors aucun chevalier de marque parmi les françois qui n'eût été fait prisonnier. Le seul Oger le danois , qui se trouva par hasard à la porte où les vainqueurs confondus avec les vaincus entroient pêle-mêle , soutint l'effort des payens avec une hache d'armes qu'il tenoit en sa main ; il écarta les plus pressés , pendant qu'il faisoit couper le pont par derrière lui ; & il arrêta lui seul toute l'armée payenne jusqu'à l'arrivée de Gradasse , auquel il fut obligé de céder. Ce monarque s'étoit fait remettre sur son Alfane fort chagrin d'avoir manqué Bayard. Le paladin ne fit pas difficulté de se rendre à lui , parce que la porte de la ville étoit fermée , & le pont coupé quand ce roi arriva.



C H A P I T R E X X I.

*Comment Charlemagne & ses paladins furent
délivrés.*

C O M M E il n'y avoit plus dans la ville aucune personne de distinction qui en pût prendre le gouvernement , tous les habitans y étoient dans la consternation ; ils ouvrirent les églises , firent des processions , & chacun demandoit au ciel son assistance. Tout le monde y attendoit le jour suivant avec frayeur , ne doutant pas qu'ils ne fussent à la veille de voir leur entière destruction.

Pendant qu'ils délibéroient sur le parti qu'ils prendroient , quelqu'un d'entre eux alla se souvenir de l'injuste prison où le prince Astolphe étoit retenu depuis si long-tems , & dans laquelle tous les françois sembloient l'avoir oublié ; il proposa aux autres de l'en tirer & de se mettre sous sa conduite. L'avis fut approuvé de tous les habitans : il leur revint alors en mémoire de quelle façon il avoit confondu l'orgueil de Grandonio , & rétabli par sa valeur l'honneur de la cour de France. Ils se persuadèrent que ce prince seul pouvoit en l'absence

de Roland & de Renaud, détourner l'orage qui alloit fondre sur eux. Dans cette confiance, qui leur parut un mouvement inspiré du ciel, ils allèrent le délivrer; ils le supplièrent de vouloir bien se charger de les conduire, & ils commencèrent à lui rendre les mêmes honneurs qu'ils auroient rendus à l'empereur lui-même.

Le courtois Astolphe les reçut de la manière du monde la plus affable; comme il étoit plein de zèle pour le bien de la religion & de l'empire, & pénétré des devoirs de la chevalerie errante, dont le principal soin est de protéger les malheureux, il leur promit d'embrasser leur défense; il leur parla même de telle sorte, qu'il les confirma merveilleusement par ses discours dans l'espérance qu'ils avoient conçue de lui. Oh, que le roi Gradasse, leur disoit-il, a été heureux de ce que je n'ai pu le combattre! Si j'eusse été libre, jamais Charlemagne n'auroit été pris; mais j'y mettrai bon ordre. Le jour ne fera pas si-tôt venu demain, que j'irai enlever le roi de Séricane lui-même à la tête de son armée. Vous en aurez le plaisir des creneaux, & malheur à tous les payens qui feront assez hardis pour m'attendre.

Pendant ce tems-là les séricans célébroient leur victoire dans leur camp par des feux &

des réjouissances publiques. Leur grand monarque ne s'imaginant pas alors avoir à redouter aucun évènement sinistre de la part des chrétiens , que la crainte de ses armes tenoit renfermés dans Paris , étoit assis sur un trône magnifique ; il avoit autour de lui les princes ses vassaux & ses autres principaux chefs ; il s'entretenoit avec eux des expédiens les plus prompts pour réduire cette capitale de l'empire chrétien , & le résultat de la délibération fut qu'il se fît amener Charlemagne & ses paladins. Sage empereur , dit-il à ce prince , le desir d'acquérir de la gloire enflamme les cœurs généreux : pour être digne de commander aux autres , il faut avoir fait éclater sa valeur par de grands exploits. Je pouvois passer ma vie en Orient dans les délices ; mais j'ai préféré au repos l'honneur d'étendre ma renommée. Je ne suis point venu dans ces climats pour conquérir ni la France , ni l'Espagne , ni aucun autre royaume de votre Europe. Je suis content des vastes états que je possède dans l'Asie ; je veux seulement faire voir à toute la terre qu'il n'est point de monarque au monde que je ne puisse soumettre à ma puissance , quand j'en aurai la volonté. Ton exemple le prouve assez , puisque malgré ta sage conduite , malgré l'étendue de ton empire , malgré le courage

de tes paladins , tu n'as pu résister à mes armes. Ecoute donc ce que j'ordonne de ton fort : je te rends ton empire , & t'accorde mon amitié ; mais à certaines conditions : tu ne demeureras dans mon camp que le reste du jour , si tu me livres Bayard , & si tu promets de m'envoyer en Séricane la fameuse épée du comte Roland , lorsqu'il sera de retour. Je veux encore que tu me mettes entre les mains le paladin Renaud , qui m'a si lâchement manqué de parole , malgré toute l'estime que j'avois pour lui : voilà tout ce que j'exige de toi.

Charlemagne remercia Gradasse de sa générosité. Il lui promit d'exécuter de point en point ce qu'il lui prescrivoit ; & pour commencer , il chargea le comte Anselme d'Hautefeuille d'aller à Paris chercher Bayard & de le lui amener. Le mayençois partit ; dès qu'il fut arrivé aux portes de la ville , on le conduisit devant Astolphe. Ces paladins qui avoient tant de sujet de se haïr l'un l'autre , ne se virent qu'en fronçant le sourcil. Anselme exposa son ordre avec les conditions de l'accord de Gradasse & de l'empereur , & demanda en conséquence qu'on lui remît entre les mains Bayard pour le conduire au camp des séricans.

Le prince anglois n'étoit déjà que trop aigri
contre

contre Charlemagne , de l'injustice de sa prison , & de la protection que ce monarque avoit accordée à la maison de Mayence , en autorisant une perfidie aussi avérée que la leur. Cela joint à l'injure qu'il lui paroïssoit que ce nouvel ordre faisoit aux paladins Roland & Renaud ses amis , le transporta de colère. Il qualifia de traître le comte d'Hautefeuille ; & sans avoir égard à tout ce qu'il alléguoit , ni même à l'ordre par écrit de l'empereur qu'il montrait à tous ceux qui étoient présens , il le fit arrêter & mettre en prison comme porteur d'un ordre supposé. Astolphe n'en demeura pas là. Dans les mouvemens furieux qui l'agitoient , il envoya défier par un héraut le roi de Séricane , comme un imposteur qui se vantoit faussement d'avoir fait fuir Renaud , lui déclarant qu'il l'en feroit dédire publiquement ; qu'au reste Charlemagne n'avoit point droit de disposer de Bayard ni de Durandal ; & que si Gradasse vouloit avoir ce cheval en sa possession , il falloit qu'il se préparât à le gagner par la voie des armes ; que lui Astolphe d'Angleterre le lui meneroit le lendemain matin dans son camp pour cet effet.

Lorsque le héraut , conduit devant le roi des séricans , lui eût exposé le sujet de sa mission , ce monarque demanda à l'empereur ce

que c'étoit que cet Astolphe qui lui parloit si fierement. Charlemagne choqué de l'audace de son paladin, lui en fit le portrait en deux mots; à quoi le comte Ganelon ajoûta : Sire, c'est un fanfaron qui réjouit quelquefois par ses faillies l'empereur & toute sa cour. Mais ne vous arrêtez pas à ses paroles; on tiendra la promesse qui vous a été faite. Le généreux Serpentin qui se trouva présent à ce discours, ne put, quoique farrasin, souffrir l'injure que faisoit au paladin françois son propre compatriote, & dit au roi de Séricane : Seigneur, le témoignage que je dois à la vérité m'oblige de vous avertir que le prince Astolphe est fils du roi d'Angleterre, qu'il n'est point tel qu'on vous le représente; il est courageux, & je lui ai vu faire des actions dignes d'une immortelle gloire. C'est lui qui aux dernières joûtes de Paris abattit le fort Grandonio, & lui ravit l'honneur que ce roi farrasin étoit prêt de remporter. Isolier & Mataliste dirent la même chose au monarque indien; de sorte que Ganelon se vit obligé de répondre aux discours de Serpentin, pour éviter le reproche d'imposeur : Il est vrai, seigneur, dit-il à Gradasse, que cet Astolphe s'est maintenu heureusement dans les joûtes de Paris; mais je l'ai vaincu moi-même en d'autres occasions.

Après que Ganelon eût ainsi parlé, le judicieux roi de Séricane, qui avoit fort bien démêlé que ce mayençois étoit naturellement envieux, qu'il n'avoit en vue que sa liberté, lui répliqua dans ces termes : Je veux croire ce que vous avancez ; mais enfin, ce prince que vous me dépeignez comme un homme vain, paroît avoir du courage. J'accepte le défi qu'il me fait, à condition qu'il m'amènera Bayard ; mais s'il y satisfait, & que je vienne à le vaincre, ne pensez pas, votre maître & vous, que je sois tenu de vous remettre en liberté, puisque je ne devrai qu'à ma valeur le fameux coursier que je veux avoir. En achevant ces paroles, il fit remener l'empereur & ses paladins sous les tentes destinées pour les prisonniers de considération.

Oh, que le bon Charlemagne étoit irrité contre Astolphe, de ce qu'il lui faisoit perdre par une bravoure mal-entendue l'occasion de recouvrer son empire & sa liberté ! mais l'Anglois qui n'étoit pas moins en colère contre lui, que contre le mayençois, ne s'inquiétoit guères du chagrin qu'il en pouvoit avoir.

D'abord que le jour parut, Astolphe revêtu de ses armes magnifiques, & monté sur Bayard, sortit de la ville de Paris ; il portoit sur sa cuisse la merveilleuse lance d'Argail. Le

soleil montrait ses premiers rayons, lorsqu'il arriva aux barrières du camp des infidèles ; au bruit de son cor, que le paladin fit retentir à son arrivée, on en porta la nouvelle au roi de Séricane, qui se pressa de se faire armer. Ce monarque impatient de combattre, s'étant rendu au lieu où son ennemi l'attendoit, vit avec joie qu'il étoit monté sur Bayard : il le salua fort civilement, & lui dit d'un air riant : Brave chevalier, quelque estime que la franchise de ton procédé me donne pour toi, je ne puis m'empêcher de te dire, que tu es plus homme de parole que celui dont tu soutiens si hautement les intérêts. Roi magnanime, lui répondit du même ton le prince Anglois, quelque déférence que je veuille avoir pour vous, je ne puis convenir que le noble fils d'Aimon soit homme à manquer de parole ; il m'avoit pourtant défié, reprit Gradasse, & promis de se trouver au bord de la mer, où nous devions combattre pour Bayard ; je l'y attendis inutilement tout un jour. S'il ne s'y trouva pas, repartit Astolphe, il eut sans doute de fortes raisons qui l'empêchèrent de s'y rendre ; mais enfin, seigneur, puisque vous ne deviez tous deux combattre que pour Bayard, je vous amène ce bon courfier, que je suis prêt à défendre contre vous. Le comte Gane-

lon , lui dit le roi , t'a voulu faire passer dans mon esprit pour un bouffon ; mais le courage que tu me fais remarquer dans tes discours , m'oblige à mieux penser de toi. J'accepte ton défi ; si le fort & ma valeur me donnent la victoire sur toi , je n'en veux point d'autre prix que Bayard ; fais de ton côté tes conditions , & je jurerai de les observer.

Si j'ai l'honneur de vous vaincre , seigneur , répondit le prince d'Angleterre , j'exige premièrement que vous reconnoîtrez Renaud de Montauban pour un chevalier sans peur & sans reproche ; que vous mettez en liberté l'empereur & ses paladins , & que vous retourneriez aussi-tôt dans vos états. J'accepte ces conditions , répliqua le roi , & je jure par mes dieux que je m'y foudraîtrai , si tu es mon vainqueur.

Alors ces deux princes s'éloignèrent pour prendre du champ. Gradasse empoigne sa forte lance , & se sent capable de renverser une tour. Le paladin de son côté s'affermit sur ses étrières ; & s'il n'a pas tant de force que son ennemi , il en a du moins tout le courage ; l'un monta sur l'Alfane , & l'autre sur Bayard , ils viennent à se rencontrer furieusement ; mais à peine la lance d'or a-t-elle touché Gradasse , qu'il se sent enlever hors des arçons , & si mal-

heureusement pour lui , qu'il se démit le bras en tombant.

Le monarque indien , quand il se vit à terre , fut plus surpris qu'il ne l'avoit été de sa vie. La honte de se voir hors de combat d'un seul coup de lance , & de perdre ses prétentions sur Bayard , l'afflige plus que la douleur qu'il ressent de son bras ; il se leva , & marchant vers Astolphe qui venoit à lui : Brave chevalier , lui dit-il , tu m'a vaincu. Viens donc , je vais te rendre les prisonniers , & j'observerai très-exactement les autres conditions de notre accord. Ces deux guerriers prirent ensuite le chemin du camp , ils marchent à côté l'un de l'autre , & le roi rend au prince anglois tout l'honneur que méritoit le grand exploit qu'il venoit de faire. Astolphe le pria de ne pas apprendre d'abord à Charlemagne quel avoit été l'évènement du combat , parce qu'il vouloit se venger par quelque innocente raillerie du mauvais traitement qu'il en avoit reçu , & le roi le lui promit.

Gradassé étant de retour dans son camp se fit remettre le bras par le plus expert de ses chirurgiens ; après quoi sur les instances du prince d'Angleterre , il donna ordre qu'on lui amenât l'empereur & ses paladins. Quand ils furent arrivés , Astolphe regarda Charlemagne

d'un air mécontent , & lui dit : Vois , prince injuste , où ton orgueil & ton imprudence t'ont conduit. Qu'est devenu ce puissant empire qui te faisoit tant craindre & respecter ? Tes peuples sont opprimés , ta religion n'a plus de défenseur , tu es toi-même dans les fers avec tous les paladins. Hé quel autre sort pouvois-tu attendre de ta mauvaise conduite , puisque tu éloignes de toi tous ceux qui pourroient être l'appui de tes états. Cent fois je t'ai vu outrager les invincibles Renaud & Roland , & tu veux encore aujourd'hui disposer , sans leur aveu , de ce qu'ils ont de plus cher ? Que ne m'as-tu point fait à moi-même , qui malgré le peu d'estime que tu as pour moi , t'aurois épargné par mon courage la douleur de te voir dans l'indigne état où tu te trouves réduit ? Si pour complaire à la perfide maison de Mayence , tu ne m'avois tenu si long-tems dans une dure prison , tu ne serois pas la proie du chagrin qui te dévore en ce moment. Que ton comte Ganelon te procure , s'il le peut , la liberté , qu'il te conserve ton royaume de France : pour moi , j'ai pris mon parti ; je renonce à ton service , puisqu'on n'en doit attendre que de l'ingratitude & de l'injustice : j'ai fait présent de Bayard au grand roi de Séricane , & me suis donné à lui à titre de bouffon , car ton favori

Ganelon m'a voulu faire passer dans l'esprit de ce prince pour un homme fort propre à remplir cet emploi. Comme nous serons au même maître, je vous promets à tous mes offices auprès de lui.

Astolphe ne rioit nullement en leur tenant ce discours, il paroissoit vouloir insulter à leur douleur, & l'on eût cru qu'il étoit très-irrité contre l'empereur même, ce qui mettoit le comble à leur affliction. Quoi ! méchant, dit alors le bon archevêque de Rheims au prince anglois, tu as donc quitté la vraie foi ? Oui : messire Turpin, répondit Astolphe ; comme je ne vous ai plus eu pour m'y maintenir, je me suis fait idolâtre pour plaire à mon nouveau maître, & en cela je me crois encore moins mauvais que nos mayençois qui sont pires que des hérétiques.

Tous ces illustres prisonniers étoient étrangement mortifiés de se voir, à ce qu'il leur sembloit, tomber dans le malheur d'une longue captivité. L'un se plaignoit, l'autre soupiroit ; & quand le prince d'Angleterre se fût donné quelque tems le plaisir de jouir de leur peine, il alla se jeter aux genoux de Charlemagne : Seigneur, lui dit-il, je vous prie d'oublier les chagrins que j'ai pu vous causer. Vous êtes mon empereur, & je suis toujours

à vous : quelque sujet que j'aie de me plaindre du traitement que vous m'avez fait , mon cœur ne peut tenir contre vous ; apprenez que vous êtes libre , & que vous tenez de moi vos états & votre liberté ; mais sachez aussi que je ne veux plus demeurer dans votre cour , tant que vous serez obsédé de lâches flatteurs. Vous avez auprès de vous Ganes de Poitiers & toute sa race , vous leur accordez l'honneur de votre confiance ; je vous les laisse tous pour ce qu'ils valent ; je vous abandonne même tout ce que je possède , & demain , sous votre bon plaisir , je partirai d'ici. Je ne m'arrêterai dans aucun lieu du monde , que je n'aye trouvé le comte d'Angers & le seigneur de Montauban , en qui seuls je vois toute fleur de chevalerie & de probité.

Le généreux anglois finit ainsi son discours. Tous les paladins qui l'avoient écouté fort attentivement , ne savoient encore ce qu'ils en devoient penser ; ils se regardoient les uns les autres, comme pour demander si Astolphe continuoit de les insulter , ou s'ils pouvoient se flatter qu'il leur eût dit vrai. Mais le roi Gradasse les tira d'incertitude , en les assurant qu'ils n'étoient plus prisonniers.

Sur cette assurance , Ganelon fut le premier

qui voulut fortir, pour profiter de la liberté qu'on lui accordoit; mais Astolphe le retenant: Tout beau, sire chevalier, lui dit-il, les autres sont libres, vous seul ne l'êtes pas, vous demeurez prisonnier. De qui, s'écria le mayençois? D'Astolphe, répartit l'anglois. Ganes ne savoit que repliquer, & le roi de Séricane augmenta sa confusion par le récit fidèle qu'il fit de son combat avec le prince d'Angleterre. Lorsque Gradasse eût cessé de parler, Astolphe prit Ganelon par la main, puis fléchissant le genouil devant Charlemagne, il adressa ces paroles à cet empereur :

Seigneur, je veux bien, pour l'amour de vous, accorder au comte sa liberté, à condition qu'il jurera tout-à-l'heure entre vos mains qu'il fera désormais fidèle & loyal; & comme il ne lui est pas nouveau de se parjurer, ordonnez que s'il lui arrive de commettre quelque nouvelle perfidie, il me sera permis de le faire lier & enfermer dans tel lieu que je voudrai choisir. L'empereur lui accorda sa demande, & obligea Ganes de faire le ferment requis.

Les prisonniers reprirent le chemin de Paris, où l'on ne fut pas plutôt ce qui s'étoit passé, que toute la ville retentit du nom d'Astolphe. Dès qu'on le vit paroître, tout le peuple courut après lui; les dames le caressent, les

grands l'embrassent , chacun publie ses louanges , & l'empereur pour l'obliger à demeurer dans sa cour , lui offrit toute l'Irlande ; mais le prince d'Angleterre ne se laissa point fléchir , il persista toujours dans la résolution d'aller chercher son cousin Renaud & le comte d'Angers. Pour Gradasse , il partit dès la nuit même avec les sarrasins ; il repassa par l'Espagne , où il avoit laissé ses vaisseaux , & où Marseille avec ses espagnols s'arrêta. Mais laissons l'un remonter sur sa grande flotte pour reprendre la route de ses royaumes , & l'autre rétablir ses états des ravages affreux que l'invasion des orientaux y avoient causés. Retournons au seigneur de Montauban.



LIVRE SECOND.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Des agitations de Renaud, & du grand péril qu'il courut.

ON a dit de quelle manière le fils d'Aimon vint surgir avec sa barque aux bords d'une île délicieuse ; cette île n'étoit qu'un grand jardin qui avoit cinq ou six lieues de tour ; on le nommoit *Plaisance* : aucuns murs ne le fermoient , les seuls bords de la mer en faisoient la clôture. Du côté que le paladin y étoit arrivé , on voyoit s'élever au-dessus des arbres un palais superbe , & composé d'un marbre si poli , que tous les objets du jardin se peignoient dedans.

Renaud eut bien-tôt mis pied à terre. A peine avoit-il fait vingt pas , qu'une dame sortit d'entre les arbres & vint à lui. Noble chevalier , lui dit-elle d'un air gracieux , ne pensez pas que vous ayez été conduit sur ces bords sans mystère. Vous aurez trouvé l'aventure un peu triste & fâcheuse au commencement , mais la fin n'aura pour vous que des charmes , à moins

que votre cœur ne soit plus insensible que celui des tigres & des lions. En achevant ces mots elle le prit par la main , & le conduisit au palais. La magnificence du dedans répondit à celle du dehors ; ce n'étoit que riches ameublemens , peintures exquises , statues excellentes , vases de crystal , d'or & d'agate , où les perles & les diamans étoient à profusion. Tous les appartemens par où la dame faisoit passer Renaud retentissoient de sons harmonieux. Des troupes de chanteuses & de joueuses d'instrumens , toutes belles par excellence , & revêtues d'habits galans , chantoient les louanges de l'amour , & formoient ensemble des concerts qui charmoient le cœur & les oreilles.

D'autres filles qui ne cédoient en rien à celles dont on vient de parler , dansoient en rond au son des instrumens ; elles avoient mis le guerrier au milieu d'elles ; & ces charmantes personnes l'enchaînoient en dansant avec des guirlandes de fleurs , comme pour lui faire comprendre par leurs mouvemens & par leurs gestes , qu'il devoit s'estimer heureux de se voir l'esclave de l'amour. Elles dansoient encore , lorsqu'une autre dame vint avertir le chevalier qu'il étoit tems de prendre quelque nourriture , & elle le pria de vouloir l'accom-

pagner jusqu'au lieu préparé pour le repas.

Le paladin qui ne connoissoit point encore le but d'une si galante réception , ne refusa pas le parti. Il donna la main à la dame , & se laissa conduire sous des cabinets de verdure entremêlés de roses & de chevre-feuilles , où sur des tables placées autour d'une claire fontaine, il trouva tous les mets d'un festin splendide. Quatre des plus belles dames s'assirent à une table , de manière qu'elles mirent entr'elles le paladin , dont la chaise étoit toute en broderie de perles & de diamans. De jeunes garçons , vêtus comme on peint les amours , les jeux & les ris , servoient dans des plats d'or tout ce qui pouvoit contenter le goût le plus raffiné dans la bonne chère ; & trois demoiselles , représentant les graces , versoient des vins délicieux dans des coupes d'un prix inestimable.

Le souper achevé , les concerts d'instrumens recommencèrent , & pendant qu'ils sembloient disposer le cœur à l'amour par les chants les plus tendres & les plus touchans , une de ces dames s'approchant du chevalier , lui dit tout bas ces paroles : Cette île délicieuse , ces richesses & tout ce que vous y voyez de rare est à vous ; c'est pour vous seul que notre reine a fait bâtir ce beau palais. Que vous

A Le richocheux

L'AMOUREUX. 159

devez vous estimer heureux d'être aimé d'une si grande princesse ! Elle est plus blanche que le lys , & plus vermeille que la rose. Cette jeune & merveilleuse beauté se nomme Angélique , & c'est une fille de roi.

Si-tôt que le cruel fils d'Aimon entendit prononcer le nom de la personne qu'il haïssoit plus que la mort , son visage changea de couleur. Tous ces plaisirs qu'on lui procuroit lui devinrent odieux , & le séjour de cette île n'eut plus d'appas pour lui. La dame qui lui parloit ne s'apperçut que trop de l'averfion qu'il avoit pour Angélique. Seigneur chevalier , lui dit-elle avec étonnement , est il possible que vous receviez avec répugnance une nouvelle si agréable ? Fut-il jamais pour un mortel une plus haute fortune que celle qui vous est présentée ? Faites y bien réflexion , & craignez de vous en repentir : songez que vous êtes notre prisonnier. La mer environne ce jardin de tous côtés ; toute votre valeur , Flamberge , Bayard - même , quand vous l'aurez , ne pourroit vous tirer d'ici. Faites donc de bonne grace ce que l'on vous demande. Notre reine exige de vous seulement que vous la regardiez. Etes-vous si farouche , que vous ne vouliez pas jeter la vue sur une princesse si charmante ?

La dame tint encore d'autres discours qui ne furent pas moins inutiles que ceux-là. Le chevalier quitta brusquement la compagnie, & prit le chemin de la mer. Toutes les belles choses qui se présentoient à sa vue en s'en retournant, n'étoient plus agréables pour lui; & quand il fut arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa barque, il entra dedans avec précipitation, de peur de voir paroître la princesse qu'il ne pouvoit aimer.

Il auroit souhaité que le petit bâtiment eût promptement quitté les bords de l'île; mais la barque demeura immobile, soit qu'aucun vent n'agitât alors la mer, soit par la force d'un enchantement. Le paladin ne pouvoit s'éloigner de cet odieux rivage; il en est au désespoir, & plutôt que d'y rester, il prend la funeste résolution de se précipiter dans les flots; il alloit exécuter ce dessein, quand la barque partit d'elle-même, & se mit à voguer avec plus de rapidité qu'elle n'avoit jamais fait. Renaud en eut une joie inconcevable; & malgré le péril qu'il couroit sur les eaux, il regarda comme un bien son éloignement d'un lieu où l'on ne parloit que d'Angélique.

Le jour suivant, il découvrit une grande forêt, & ce fut de ce côté-là que le petit bâtiment prit sa route. A peine le guerrier eût-

il pris terre , qu'un homme tout blanc de vieillesse se présenta devant lui , & les larmes aux yeux , lui adressa ces paroles : Brave chevalier , ne me refusez pas votre secours. Un brigand vient de me ravir une fille belle & jeune que j'avois avec moi. Je ne crois pas qu'il soit encore à plus de deux cens pas d'ici.

Le fils d'Aimon fut touché de la douleur du vieillard , & se mit à suivre le voleur : mais le brigand ne l'eut pas si-tôt découvert , que ne se jugeant pas capable de soutenir l'effort d'un chevalier de si haute apparence , il prit un cor qu'il portoit , & en sonna de toute sa force pour se faire entendre d'un château qu'on voyoit à cent pas de-là sur une petite élévation qui s'avançoit en forme de cap dans la mer. Au son de ce cor , il sortit du château un géant dont l'excessive hauteur & la démarche fière ne promettoient rien que de funeste ; il portoit un dard à sa main droite , & dans l'autre , une chaîne au bout de laquelle étoit un crampon de fer ; quant le géant fut près du chevalier , il lui lança son dard d'une grande roideur ; le coup perça l'écu & le haubert , mais le paladin n'en fut point blessé. Attends , dit-il au monstre , tu vas voir si mes armes valent les tiennes. En disant ces paroles , il leva sa redoutable Flamberge sur le geant qui tourna le dos

& courut vers une rivière que traversoit un pont de pierre. Il y avoit , à l'entrée de ce pont , un gros anneau de fer , auquel le monstre , en fuyant , accrocha le crampon de sa chaîne. Renaud cependant le poursuivoit , il étoit même déjà sur le pont & bien proche de son ennemi , quand ce dernier tira sa chaîne : alors une grande pierre du pont , sur laquelle étoit le seigneur de Montauban , fondit sous les pieds du chevalier , qui se sentant tomber dans la rivière , s'écria douloureusement : O ciel , est-ce donc ainsi que je dois périr ?

Il avoit véritablement sujet de faire cette exclamation , puisqu'il se trouva tout-à-coup enveloppé de filets de pêcheurs qui étoient attachés à une arche du pont ; il se seroit indubitablement noyé , si le géant ne se fût hâté de l'aller retirer de l'eau. Ce colosse entra donc dans la rivière , bien qu'elle fût très-profonde , il n'en avoit que jusqu'à la ceinture ; il détacha les filets du pont , & les jeta sur son épaule avec Renaud qui étoit renfermé dedans , sans pouvoir presque se remuer. O fortune cruelle ! disoit l'infortuné paladin , ne feras-tu jamais lasse de me poursuivre ? Je ne suis pas sorti d'un malheur que je tombe dans un plus grand , & je me vois sans espérance d'échapper des mains du monstre qui s'est rendu maître de moi par surprise.

Pendant qu'il formoit ces tristes plaintes, le géant qui le portoit arriva près d'un château dont les environs n'offroient aux yeux que de funestes marques de cruauté. On voyoit couler le sang dès l'entrée ; la cour étoit couverte de cadavres , & ce qu'il y avoit de plus horrible à voir , c'étoit des corps démembrés , dont quelques - uns rendoient encore les derniers soupirs ; ce spectacle affreux n'étoit que trop propre à confirmer Renaud dans sa crainte.

Une vieille vêtue de noir , hideuse & décharnée parut ; le géant jetta son fardeau à ses pieds ; ensuite la vieille appela plusieurs domestiques , qui tirèrent , à l'aide du géant , le guerrier des filets , après lui avoir lié les pieds & les mains très-étroitement. Cela étant fait , la vieille dit au fils d'Aimon , malheureux chevalier , la renommée t'aura sans doute appris la coutume qui se pratique en ce lieu ; mais si tu l'ignores , je vais t'en instruire , afin que tu la faches du moins avant que de mourir ; car il faudra demain que tu perdes la vie.

C H A P I T R E I I.

Histoire de Marquin.

APPRENS donc , poursuivit la vieille , qu'un chevalier doué d'une valeur extrême , fut au-

trefois seigneur de ce château , qui se nommoit alors la Roche-vermeille , & qui se nomme à présent la Roche-cruelle , à cause des choses que je vais te raconter. Sa maison étoit toujours ouverte aux personnes de mérite , il traitoit magnifiquement tous les chevaliers & les dames qui arrivoient dans ce lieu. Il étoit chéri & considéré de ses voisins , qui le combloient chaque jour de louanges & de bénédictions. Ce généreux chevalier se nommoit Lucidor ; il avoit épousé une dame appelée Stelle , & à bon droit , puisque l'étoile du matin n'est pas si brillante qu'elle l'étoit. Lucidor alloit souvent chasser à une forêt qu'on peut voir d'ici sur le rivage de la mer. Un jour il y rencontra un autre chevalier qui chassoit comme lui. Après qu'ils eurent pris ensemble ce divertissement , Lucidor invita l'autre , nommé Marquin , seigneur d'Aronde , à venir souper à son château. Marquin , qui étoit mon fils , accepta l'offre ; il fut reçu à la Roche-vermeille avec toute l'amitié & la considération possible ; mais pour son malheur , il fut trop charmé de Stelle , dont la beauté versa dans son cœur un poison qui en troubla la paix , & l'embrâsa d'un amour violent. Une fièvre ardente s'empara de ses veines , & le réduisit en peu de jours à l'extrémité.

Lucidor qui l'aimoit tendrement , vint le

Vifiter à notre château d'Aronde , & même il y amena fa charmante époufe ; mais cette fatale vue , bien loin de foulager le malade , ne fit qu'augmenter fon agitation. J'étois inconfolable de voir en cet état un fils qui m'étoit fi cher ? je ne le quittois point , & je lui donnois tous les fecours que je jugeois lui être néceffaires ; cependant les remèdes que j'imaginois ne faifoient aucun effet , ce qui achevoit de me défefpérer. Marquin touché de l'affliction qu'il remarquoit en moi , me dit un jour d'une voix languiffante : O ma mère , cefsez de vous tourmenter pour un malheureux qui n'a déjà plus de part à la vie. Hé ! pourquoi , lui répondis-je en fondant en larmes ? C'est , répartit-il , que je brûle d'un feu qui ne fe peut éteindre. Stelle caufe dans mon cœur un embrâfement qui me confume , fa poffeffion feule pourroit me foulager ; mais comme l'efpérance d'un fi grand bien m'eft interdit , je n'ai point d'autre parti à prendre , que de me laiffer mourir.

Ces paroles , quoiqu'elles me surpriffent étrangement , me firent efperer qu'en flattant la paffion de Marquin , je pourrois le rappeler à la vie. Quoi donc , mon fils lui dis-je , vous vous abandonnez au défefpoir fi facilement ! vous que j'ai toujours connu pour un homme

plus entreprenant qu'un autre, vous vous rendez à la première difficulté que vous envisagez dans une amoureuse poursuite? rappelez votre courage; il est honteux à votre âge d'avoir une pareille défiance. Comment, ma mère, reprit Marquin d'un ton de voix plus ferme, je pourrois parvenir à satisfaire ma passion? Pourquoi, lui dis-je, ne vous seroit-il pas permis de vous en flatter? Stelle n'est-elle pas femme? en est-il qui ne soit capable de se rendre aux empressements d'un homme de mérite? les services, l'affiduité, la complaisance & la ruse sont de bons moyens pour réduire une femme rebelle; & quand cela ne vous serviroit de rien, je vous pardonnerois plutôt de recourir à la force pour vous contenter, que de vouloir périr ainsi lâchement, faute de résolution.

J'arrachai mon fils à la mort par de semblables discours; l'espérance que je lui donnai de plaire à Stelle lui rendit ses forces, & diminua l'ardeur de sa fièvre. Il se porta mieux de jour en jour; & ce qui avança sa guérison, Lucidor & Stelle venoient le voir très-souvent, & se réjouir avec lui de sa convalescence. Mon fils étant enfin en état de sortir ne se donna pas le tems d'essayer si par les moyens que je lui avois enseigné, il pourroit

rendre Stelle favorable à son amour ; son impatience le porta tout d'un coup aux plus violens. Il passa quelques jours à méditer son projet sans le communiquer à personne , pas même à moi , quoiqu'il eût lieu de penser , par tout ce que je lui avois dit , que je ne désapprouverois pas son dessein. Quand il eût résolu de l'exécuter , il prit les plus déterminés de ses domestiques , les fit armer à l'avantage , & sortit avec eux d'Aronde. Il les mena dans la forêt où Lucidor alloit chasser ordinairement ; puis les ayant postés dans l'endroit le plus couvert , il s'écarta d'eux & se mit à sonner de son cor le plus hautement qu'il lui fut possible , pour attirer en cet endroit Lucidor qu'il favoit être ce jour-là dans le bois.

Effectivement le malheureux époux de Stelle vint à ce bruit éclatant. D'abord que Marquin l'aperçut , cher ami , lui dit-il , j'ai perdu un chien que j'aime beaucoup. Je ne connois pas si bien que vous les avenues de ce bois , aidez-moi , je vous conjure , à le chercher. Le seigneur de la Roche-vermeille s'y offre de bonne grace ; ils commencent ensemble la recherche du chien ; mais quand Marquin vit Lucidor dans le lieu où il le vouloit , il le fit inhumainement massacrer par ses gens ; après quoi il se rendit avec eux à la Roche-vermeille.

Comme on ne s'y défoit point d'eux & qu'on les regardoit comme des amis , ces affassins s'emparèrent aisément du château. Ils tuèrent toutes les personnes qu'ils y trouvèrent , à l'exception de Stelle , à qui la vie qu'on lui laissa devint plus odieuse que la mort , quand elle connut les intentions de Marquin. Il tâcha vainement de la fléchir par ses prières , elle ne le vit qu'avec horreur. Toutes les fois qu'il s'approcha d'elle pour lui peindre la violence de ses feux , elle le reçut avec fureur , l'accabla d'injures & de reproches ; elle n'épargna rien pour l'exciter à lui ôter la vie. Peu s'en fallut qu'elle ne réussît dans son dessein. Mon fils outré des discours outrageans qu'elle lui tenoit , fut plus d'une fois tenté de s'en défaire dans son désespoir. Cependant l'excès de sa passion triompha toujours de sa colère , & le rendit capable de penser que la grandeur de son crime ne justifioit que trop les reproches qu'elle lui faisoit. L'envie qu'il avoit d'adoucir son esprit & de la disposer à souffrir son amour , lui fit prendre la résolution d'attendre que sa douleur fût devenue moins vive. Il se flattoit que le tems feroit son effet ordinaire , & que la dame , pour se procurer le repos & la liberté , se rendroit d'elle-même à ses soins. Au pis aller , il comptoit qu'il seroit toujours maître de

recourir à la violence pour satisfaire ses desirs, si la douceur & la persévérance devenoient inutiles. Il se trompa toutefois dans sa conjecture ; ses respects, ses soumissions ne furent pas mieux reçus que ses menaces & ses emportemens, & l'affliction de Stelle sembloit s'accroître de jour en jour.

Tandis que cela se passoit à la Roche-vermeille, la renommée ne manqua pas de publier dans les pays voisins le meurtre de Lucidor & la prison de Stelle. Tous leurs parens & leurs amis qui les chérissoient l'un & l'autre pour leurs belles qualités, s'émurent à cette nouvelle. Ils se crurent obligés de les venger : ils assemblèrent dans ce dessein la meilleure partie de leurs sujets & de leurs vassaux. Un grand nombre de seigneurs de ce royaume qui ne connoissoient pas Lucidor, se joignirent à eux, les uns par estime pour sa mémoire, les autres par la seule horreur de l'action commise. Toutes ces troupes formoient un corps nombreux & plus que suffisant pour accabler Marquin ; Arganthis bon chevalier, & oncle de Lucidor, se montroit parmi les vengeurs un des plus ardens, & ce fut à lui que tous les autres d'un commun accord déférèrent le commandement.

Le bruit de leur marche se répandit jusqu'à

moi, & m'alarma. J'allai trouver Marquin pour l'obliger à prendre un parti convenable à la situation où il se trouvoit. Quoique je lui eusse fait concevoir l'espérance de plaire à Stelle, je n'avois pas approuvé les moyens cruels dont il s'étoit servi. Mon cœur même en avoit frémi; mais je n'avois pu prévenir une chose qui s'étoit faite à mon infu. Je me rendis donc dans ce château, & supprimant des reproches qui n'étoient plus de saison, je représentai à mon fils qu'il falloit au plutôt qu'il se réfugiât chez le roi d'Altin notre parent, & remît Stelle en liberté; mais quelque chose que je pusse lui dire sur ce dernier article, il déclara qu'il aimoit mieux s'enterrer sous les ruines du château, que de perdre le fruit de son crime en relâchant Stelle sans avoir auparavant contenté sa passion.

Pendant que je combattois inutilement la résolution de mon fils, les amis de Lucidor pressoient leur marche pour hâter les momens de leur vengeance. Ils étoient déjà sur les terres de Marquin qu'ils ravageoient; & ils publioient hautement par-tout qu'ils préparoient à la postérité un exemple mémorable dont le seul récit feroit frémir les traitres. Tout ce que put faire Marquin dans le peu de tems que ses ennemis lui laissèrent pour se reconnoître, fut

de ramasser dans cette forteresse le plus de soldats & d'archers qu'il lui fut possible, & de la munir de vivres à proportion, se fiant du reste à sa situation avantageuse & à la hauteur de ses murs.

Arganthis étant arrivé avec sa petite armée, se faisit, en homme de guerre, des environs de la place, y disposa ses différens quartiers, & pour resserrer davantage son ennemi, fit planter tout autour des palissades que devoient défendre de bons corps-de-garde établis de distance en distance. Marquin, pour les troubler dans leurs dispositions, fit tirer sur eux des creneaux, une grande quantité de traits & de flèches qui en tuèrent quelques-uns à la vérité, mais qui ne firent plus d'effet dès que les assiégeans se furent mis à couvert sous des baraques qu'ils élevèrent en peu de tems.

Les jours suivans, Arganthis fit fabriquer dans la forêt prochaine un grand nombre d'échelles dont il se servit pour nous donner l'assaut. Heureusement la garnison fut bien sur ses gardes, & les murs du château sont si élevés, que les assiégeans, qui n'avoient d'ailleurs ni béliers ni machines de guerre, ne purent jamais les escalader. Arganthis qui en reconnut toute la difficulté, prit le parti de nous soumettre par famine. Pour cet effet, il re-

doubla les gardes & les sentinelles avec exactitude , & donna de si bons ordres pour nous fermer tous les passages , que toutes les fois que mon fils entreprit de se les ouvrir par des sorties , il fut repoussé avec perte. Le sage Arganthis ne s'arrêta pas à cette seule précaution : comme il ignoroit la quantité que nous avions de vivres , & qu'il pensoit qu'elle pouvoit être telle que nous ne serions pas si-tôt affamés , il faisoit , à tout hasard , creuser à la hâte un conduit souterrain , qui devoit aboutir dans la forteresse pour s'en rendre maître par surprise ; & ce travail qui avoit été commencé la nuit , le plus près de la place qu'on l'avoit pu , se faisoit avec tant de circonspection & de secret , que nous n'en avions pu rien pénétrer.

Jusques-là Marquin avoit moins songé à se défendre , qu'à faire agréer sa passion à l'impitoyable Stelle ; mais voyant que la dame ne le regardoit que comme une furie attachée à ses pas , la rage s'empara de son ame. Il dit un jour à Stelle avec emportement qu'il étoit las d'attendre , & que de force ou de gré , il prétendoit se satisfaire. En même tems , il se mit à la presser entre ses bras. L'infortunée veuve de Lucidor épouvantée de la violence de mon fils & de sa résolution , se sert de ses

pieds & de ses mains pour le repouffer en remplissant l'air de ses cris. Inutiles efforts ! ses forces s'épuisèrent, & le brutal Marquin venoit d'affouvir son amoureuse fureur, lorsque j'arrivai dans le lieu où cette étrange scène se passoit. J'eus beau lui représenter qu'il se perdoit par cette indignité ; il ne se possédoit plus ; & sa rage n'en demeura point là : car après avoir surmonté la résistance de Stelle, il lui plongea un poignard dans le sein, en lui disant : Beauté ingrate, du moins tu ne jouiras pas du plaisir de te voir vengée. A peine eut-il retiré le poignard du corps de la dame, qu'il s'en frappa lui-même avant que je pusse prévenir son action.

Que devins-je à ce funeste spectacle ? mes cris perçans se firent entendre dans tout le château, & attirèrent quelques domestiques avec qui je tâchai d'arrêter le sang de mon fils & de sauver Stelle ; mais nous nous apperçûmes que nos efforts étoient inutiles. Stelle avoit déjà rendu les derniers sours, & Marquin se refusant à nos soins, s'obstinoit à vouloir mourir. Laissez, madame, me dit-il, laissez périr un misérable qui s'est condamné lui-même à perdre une vie qu'il a noircie de crimes. Le seul témoignage qui me à reste vous demander de l'affection aveugle que vous avez toujours eue pour

moi, c'est que vous fassiez enfermer mon corps dans un même tombeau avec le corps de Stelle. Que mon ombre ait la satisfaction de l'empêcher de rejoindre son Lucidor, même dans les enfers. A ces mots, Marquin me fit jurer que je lui accorderois ce qu'il exigeoit de moi, ensuite il expira.

Je demurai dans un état qui avoit quelque chose d'affreux. Je blâmai ma fausse prudence qui avoit pour ainsi dire conduit mon fils dans le précipice en voulant le sauver; mais enfin, comme mes plaintes & mes regrets ne pouvoient me le rendre, je renfermai ma douleur en moi-même, & m'attachai à remplir sa dernière volonté. Je fis creuser une fosse profonde sous une voûte qui étoit dans un lieu secret du château: j'y fis inhumer Marquin & Stelle ensemble, ainsi que je m'y étois engagée par ferment: puis j'ordonnai qu'on couvrît la fosse d'une grande table de marbre qui se trouva dans le château. C'est tout ce que je pouvois faire alors à cause du siège; mais je me proposois de leur faire élever dans la suite un magnifique monument, si j'échappois des mains de nos ennemis.

Les assiégeans n'apprirent point la mort de mon fils, ni celle de la veuve de Lucidor. Comme nous ignorions qu'Arganthis faisoit

faire un conduit souterrain , & que ce travail se continuoit avec beaucoup de diligence , il fut achevé peu de jours après la sépulture de mon fils ; il avoit été poussé jusqu'à la grande cour du château. Ce fut par-là que nos ennemis se glisèrent à la file pendant une nuit fort obscure ; & lorsqu'ils s'y virent en assez grand nombre pour nous faire la loi , ils remplirent d'épouvante tout le château par leurs cris , en passant au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur ressentiment. Je me réveillai au bruit du carnage & des gémissemens des mourans ; je me couvris à la hâte d'un des habits de Marquin , & me sauvai sous ce déguisement par une petite porte secrète du château qui ouvroit dans un endroit écarté du jardin. Par bonheur , les amis de Lucidor ne se virent pas si-tôt maîtres de la forteresse , qu'ils négligèrent de faire garder leurs retranchemens. Cela favorisa ma fuite. Je pris le chemin du royaume d'Altin où j'arrivai heureusement après plusieurs jours de marche.

Le roi de ce pays me reçut en bon parent. Il plaignit le déplorable sort de Marquin sur le récit que je lui en fis ; & pour me donner le moyen de rentrer dans mes biens , dont les parens de Lucidor s'étoient emparés , il me donna un corps nombreux de ses meilleures

troupes , commandé par trois géants. Je revins en ce pays-ci , où nos ennemis possédoient déjà non-seulement la Roche-vermeille , mais d'Aronde même qu'ils avoient rasé jusqu'aux fondemens. Arganthis n'étoit plus dans ce château-ci ; il s'étoit contenté d'en commettre la garde à des personnes qu'il y avoit établies , ainsi nous eûmes peu de peine à nous en rendre maîtres. Nous traitâmes les gens d'Arganthis comme il avoit traité les nôtres ; pas un n'échappa de nos mains.

Quand je vis que personne dans la province ne nous résistoit plus , je gardai seulement ce qu'il me falloit d'officiers & de soldats , avec deux géants , pour conserver ce château & mes autres biens d'Aronde , & je renvoyai au roi d'Altin le reste de ses troupes sous la conduite du troisième géant. Je repris après cela mon premier dessein : je voulus honorer d'un monument superbe la mémoire de mon cher Marquin.

L'on avoit déjà commencé d'en jeter les premiers fondemens , lorsque les ouvriers que j'y avois employés vinrent me rapporter qu'ils entendoient partir de dessous la tombe de mon fils des mugissemens épouvantables qui les glaçoient d'effroi. Un des géants plus hardi que les autres , voulut s'éclaircir de ce que ce
pouvoit

pouvoit être ; mais il n'eut pas plutôt levé la tombe , qu'il en sortit un monstre effroyable qui se jetta sur lui & le déchira. Tout ce qu'on put faire dans ce péril , fut de fermer & de barricader promptement la porte de la voûte pendant qu'il dévorait le géant. Je ne me reposai pas sur ce retranchement ; je fis environner de hautes murailles la voûte où la tombe étoit renfermée ; & je ne me crus point en sûreté , que ces murs ne fussent à telle hauteur que le monstre ne put les franchir. Alors faisant réflexion sur la naissance de ce prodigieux animal , je jugeai que la fureur & l'emportement de Marquin , & le désespoir de Stelle avoient donné lieu à la production de ce monstre , qui pouvoit être appelé le fils de l'horreur & de l'effroi.

Cette réflexion m'inspira un dessein cruel ; à la vérité , mais conforme à ma douleur ; ne pouvant plus élever de tombeau à mon fils , je pris le parti d'appaiser du moins ses mânes errans par un sanglant sacrifice. Le monstre , comme fils de la divinité qu'on devoit honorer dans ce lieu , devoit en être le sacrificateur , & les étrangers qu'un sort malheureux feroit aborder à la Roche - vermeille en devoient être les victimes. Dès ce moment , je fis ouvrir la porte de la voûte , afin que le monstre eût

la liberté d'entrer dans l'enclos des murs que j'avois fait faire. Je songeai aussi à lui fournir des alimens , jusqu'à ce que nous eussions dans nos prisons assez d'étrangers pour lui servir de pâture. Je lui faisois jeter chaque jour par-dessus les murs un quartier de bœuf ou de cheval , qui étoit englouti dans le moment. Je fus bientôt exemte de ce soin : il arriva de tous côtés à ce château un si grand nombre de gens, que le monstre eut pour long-tems de la nourriture ; tous les étrangers qui passent par ici sont pris par nos soldats , & ceux qui veulent résister ont affaire à notre géant. Quand il survient quelque chevalier de renom que mes soldats ou mon géant même ne sauroient vaincre qu'avec beaucoup de peine & de péril , nous avons imaginé l'artifice du pont pour nous en rendre maîtres. Personne ne peut donc nous échapper , lâches ou courageux , foibles ou forts , tous les passans sont dévorés par le monstre , qui les traîne auparavant sur la tombe de mon fils , ainsi que je l'ai remarqué d'un endroit du château , d'où l'on voit dans l'enclos des murs qui renferme la voûte ; ce qui me fait présumer que ces sacrifices sont agréables à l'ombre de Marquin.

Je ne te parlerai point , chevalier , de l'effroyable figure du monstre ; tu ne le verras

que trop , puisque tu dois en être dévoré. Nous lui jettons tous les matins un prisonnier pour aliment ordinaire ; mais nous prenons tant d'étrangers , que nous sommes obligés d'en faire pendre ou écarteler , parce que nos prisons ne peuvent les contenir tous.

La barbare vieille acheva de parler en cet endroit. Le paladin ne pouvoit assez s'étonner d'une coutume si cruelle. Cependant à quelque extrémité qu'il se vit réduit , il ne perdit point courage. Madame , dit-il à la vieille , je ne me plains point de l'arrêt que vous avez prononcé contre moi : j'ai seulement une grace à vous demander : ordonnez qu'on me livre armé comme je suis au monstre. Comme je suis chevalier , il seroit honteux pour moi de perdre la vie sans me défendre. Je le veux bien , répondit la vieille ; mais je t'avertis que tes armes ne te serviront de rien. Le monstre a la peau si dure , qu'on ne la peut entamer : ses dents brisent le fer , & tout cède à ses griffes ; tu ferois mieux de te résoudre à mourir , que de songer à combattre.

Renaud ne répliqua point ; & content d'avoir obtenu ce qu'il demandoit , il se laissa conduire au cachot où il devoit passer la nuit. Aussi-tôt que le soleil naissant reparut le lendemain sur

l'horifon, les fatellites de la vieille vinrent prendre le chevalier pour le jeter au monstre. Le paladin n'avoit point été dépouillé de ses armes le soir précédent ; on lui délia les mains, & son épée lui fut rendue. Quand il se vit en état de combattre, il en eut tant de joie, qu'il demanda lui-même qu'on le menât au monstre. On le fit monter par une échelle au haut des murs qui renfermoient cet animal, & par le moyen d'une corde, il se gliffa au-dedans de l'enclos.

C H A P I T R E I I I.

Quelle fut la fin d'une aventure si périlleuse pour Renaud.

LE monstre ne tarda guères à venir chercher sa proie. Quelle figure effroyable ! Il surpassoit un bœuf en grandeur ; sa tête ressembloit à celle d'un dragon, sa gueule toujours sanglante avoit cinq pieds d'ouverture, & ses dents étoient comme celles du plus affreux crocodile que le Nil ait enfanté sur ses bords. Il avoit tout le corps d'un centaure, mais ses bras étoient armés d'ongles crochus qui perçoient le plus dur acier, & la peau

du sanglier d'Erimante étoit moins dure que la fiemme. Cependant le courageux guerrier s'approcha d'un pareil monstre sans faire paroître la moindre crainte.

La cruelle bête fondit sur lui la gueule béante pour l'engloutir. Renaud évita son approche en sautant à quartier , & lui déchargea Flamberge sur le museau sans y faire qu'une très-légère impression. Le monstre revint à la charge & voulut le déchirer de ses ongles crochus ; mais le paladin lui allongea dans l'estomac une estocade, qui bien qu'elle ne pût entrer, obligea l'animal à reculer de quelques pas. Cette terrible bête revint à la vérité sur lui , arracha une partie de ses armes , puis se servit de ses ongles & de ses dents avec tant de furie , qu'en peu de momens le sang du chevalier couloit de tous les endroits de son corps.

Quoique le seigneur de Montauban se vit si cruellement traité , il ne perdoit point courage : il porta plusieurs coups d'estoc & de taille avec une grande vigueur , aucun toutefois ne put entamer la peau du monstre. Le combat duroit déjà depuis longtems , & Renaud commençoit à perdre haleine ; il sentoit affoiblir ses forces , & pour surcroît de malheur , la bête se saisit de son épée , quelque effort qu'il pût faire pour la retenir.

O ciel ! que pouvoit faire alors le vaillant fils d'Aimon ? il ne peut ni fuir ni se défendre. Dans cette extrémité , il voit le bout d'une poutre qui sortoit du bâtiment sous lequel étoit la voûte , & s'avançoit en faillie dans l'enclos. La poutre étoit élevée de terre de la hauteur de deux hommes : le guerrier pourtant rappela tout ce qui lui restoit de force ; & par un saut prodigieux , attrapa de la main cette poutre , s'y éleva , & s'élança légèrement sur le toit du petit bâtiment dont on vient de parler. Là se voyant en sûreté contre tous les efforts du monstre qui ne pouvoit atteindre jusqu'à lui , il se mit à rêver profondément au parti qu'il devoit prendre. Tandis qu'il étoit dans cette situation , il causoit ailleurs beaucoup d'inquiétude.

L'amoureuse Angélique , après le départ de Maugis , attendoit jour & nuit le retour de cet enchanteur avec toute l'impatience que l'amour peut inspirer. Cette princesse avoit les yeux attachés sur la mer ; & dans l'attente qui l'agitoit , si elle découvroit quelque vaisseau , elle se flattoit que c'étoit Maugis qui , pour dégager sa parole , lui amenoit Renaud. Après avoir languï pendant quelques mois , & répandu bien des larmes , elle vit enfin arriver le fils du duc d'Aigremont. Il étoit pâle & défait , il avoit

les yeux rouges & la vue égarée. Ses cheveux mal peignés, & ses habits déchirés ressembloient à ceux d'un homme qui sort d'un sombre cachot. Outre qu'il revenoit seul, il paroissoit dans un état à faire concevoir un mauvais présage à la fille de Galafron : Aussi fut-elle saisie d'effroi lorsqu'elle l'eût examiné de près. Que vois-je, s'écria-t-elle avec transport ? ah sans doute, mon cher Renaud a perdu la vie ! Non, madame, répondit Maugis, mais il la perdra bien-tôt. Que maudit soit le jour où cette ame si rebelle à l'amour vint au monde ! l'insensibilité de ce barbare a étouffé toute la tendresse que j'avois pour lui. Que dis-je, j'en suis si transporté de fureur, que je l'ai fait conduire à la Rochecruelle pour y être dévoré par le monstre qui ne se repaît que de sang humain. Alors Maugis fit un détail de tout ce qui s'étoit passé entre le fils d'Aimon & lui.

Qui pourroit décrire l'effet que son récit fit sur le cœur de la belle Angélique ! Elle demeura immobile, son teint perdit sa couleur, ses sens se glacèrent, & ses yeux mourans sembloient annoncer que son ame alloit quitter un si beau corps ; mais quelques momens ensuite, l'excès de sa douleur lui rendant ses forces : Cruel, dit-elle à Maugis, en lançant sur lui un regard furieux, tu as donc pu livrer



ton cousin Renaud à une mort certaine ! & tu as l'audace de te présenter devant moi après une action si noire ? perfide , si tu ne lui portes un prompt secours , assure-toi que malgré tes charmes & tes démons , je te ferai brûler tout vif , & jeter tes cendres au vent. Ne te pare point d'un faux zèle , & ne t'imagine pas que je puisse excuser ta barbarie. Il n'y a point à balancer ; si de Renaud ou de moi quelqu'un doit perdre la vie , c'est moi qui ne suis qu'une méprisable fille , & non pas celui qui est le modèle de toute perfection , la fleur de tous les chevaliers du monde. Ah malheureux , continua-t-elle , peux-tu penser qu'il me soit possible de vivre un moment sans lui ? On peut encore le secourir , interrompit l'enchanteur ; mais , belle princesse , il faut que ce soit vous qui le tiriez d'un si grand peril. Malgré sa dureté , un si grand service l'obligera de se rendre à vos charmes : allez ; le tems presse. En disant cela , Maugis lui donna une petite bouteille remplie d'une liqueur rousâtre , & lui apprit la manière de s'en servir ; après quoi il se fit porter avec Angélique par ses démons à la Roche-cruelle.

Ils y arrivèrent dans le tems que le fils d'Aimon se voyant hors d'état de résister au monstre , ne s'attendoit plus qu'à périr. Mau-

gis ne jugea pas à propos de paroître devant lui , voulant déferer à la princesse le mérite de l'avoir sauvé. Angélique se montra donc au seigneur de Montauban. La force du charme la tenoit suspendue en l'air. Dès que le chevalier l'apperçut , il détourna la vue , comme s'il eût rencontré celle d'un basilic. Cette apparition , quelque surprenante qu'elle fût , lui causa moins de surprise que de peine. Il fut sur le point de se jeter à terre pour chercher auprès du monstre un asyle contre cette beauté céleste qui lui faisoit tant d'horreur. La princesse lui adressa ces paroles avec plus de charmes que n'en eut jamais la reine d'Amatonte ; lorsqu'elle sort d'entre les mains des graces pour aller retrouver son amant : Cher prince , de toutes les afflictions que j'ai senties , la plus sensible est de te voir dans l'état où tu es réduit. Je ne fais comment la douleur que j'en ai ne m'ôte point la vie en ce moment ; néanmoins une chose me console , charmant chevalier , je puis sauver tes jours de la mort qui les menace ; n'appréhende point de te jeter entre mes bras ; j'ai le pouvoir de te porter dans les airs : profite de cette occasion pour sortir de péril , ne dédaigne point la compagnie & le secours d'Angélique , & songe

que les plus grands rois de la terre accepteroient avec joie l'offre que je te fais.

Quelque obligeant que fût ce discours, le fils d'Aimon n'en fut point touché. A peine donna-t-il à la princesse le tems de l'achever. Madame, lui dit-il, cessez de poursuivre un cœur qui se refuse à vos attraits. Vous vous êtes trompée, si vous avez cru qu'en me donnant du secours, vous surmonteriez la répugnance que j'ai à vous aimer. La même destinée qui vous porte à me vouloir du bien, me contraint à vous fuir. Hé! que trouvez-vous en ma personne, interrompit Angélique, qui vous inspire tant d'aversion pour moi? Vos yeux voyent-ils autrement que ceux des hommes, qui jugent que je mérite qu'on m'élève des autels? Mes yeux, reprit le chevalier, vous voyent briller de tout l'éclat dont brillent vos charmes, j'en suis même ébloui; cependant par la bisarrerie d'un sort qui me paroît incompréhensible à moi-même, toute adorable que vous êtes, mes sens se révoltent contre tant d'appas; vos empressements me gênent, & je ne puis vous cacher que je souffre impatiemment votre vue. Je ne fais que trop bien, répliqua la princesse, que vous me haïssez, & si je paroïs devant vous, ce n'est pas que j'es-

père vaincre votre haine par ma présence ; mais malgré votre dureté, vous m'êtes encore trop cher , pour que je puisse fans frémir vous voir dans le péril où vous vous trouvez. Je viens vous offrir un secours dont vous avez besoin ; ne tardez pas à l'accepter , car le sang qui sort de vos plaies feroit capable de vous ravir une vie que je m'efforce de conferver.

Comme je ne puis répondre à votre tendresse, repartit Renaud, je ne veux rien vous devoir, & je jure par le dieu vivant, que j'aime mieux mourir que d'être délivré par votre secours. Je ne suis pas si attaché à la vie, que je veuille vous avoir cette obligation. Puisque ma vue vous est si odieuse, lui dit Angélique en fondant en larmes, il faut vous en épargner le supplice. Promettez-moi seulement, continua-t-elle, que vous recevrez d'une autre main ce que vous refusez de la mienne. Je vous promettrai tout, répondit le paladin, pourvu que je ne vous voie plus. Du moins, reprit la fille de Galafron, vous ne m'empêcherez pas de vous rendre un service. Alors tirant de son sein la liqueur que Maugis lui avoit donnée, elle en versa sur la tête du monstre quelques gouttes qui eurent la vertu de l'endormir dans le moment.

Aussi-tôt elle va trouver l'enchanteur fran-

çois , & lui rend compte de la cruauté de Renaud. Maugis en fut si irrité , qu'il fit tous ses efforts pour persuader à la belle Angélique qu'il falloit laisser périr l'ingrat. La princesse ne put s'y résoudre ; elle obligea même le fils du duc d'Aigremont d'aller sur le champ secourir le paladin. Maugis se fit donc porter sur le toit , où son cousin à force d'avoir perdu du sang étoit prêt de tomber en foiblesse , il visita ses plaies , qui se refermèrent d'abord qu'il eût répandu dessus quelques gouttes de la liqueur qu'Angélique avoit versée sur la tête du monstre ; il lui fit ensuite avaler de cette eau , qui rétablit entièrement ses forces.

Le seigneur de Montauban voulut remercier son cousin du grand service qu'il venoit d'en recevoir ; mais Maugis l'interrompit :
Achevons , lui dit-il , de vous tirer d'ici , après cela nous nous expliquerons ensemble. Il faut auparavant , reprit le fils d'Aimon , que je fasse ce que l'honneur exige de moi. Je ne puis sortir de ce château sans avoir vaincu le monstre , & aboli la cruelle coutume qui s'y observe. Hé bien , repartit l'enchanteur , jetez-vous sur le monstre , & le tuez avant qu'il se réveille , car il n'est endormi que pour un tems. Son flanc gauche peut être percé , c'est le seul endroit de tout son corps qui ne

soit pas impénétrable. Si vous voulez que je forte avec gloire de ce combat dit le paladin, retirez le monstre de son assoupissement, je ne puis l'attaquer sans cela. Oh ! vous êtes trop difficultueux, s'écria le magicien : je vais exécuter moi - même sans tant de façons ce que vous refusez de faire.

En achevant ces paroles, il descendit à terre, ramassa Flamberge que le monstre en s'assoupissant avoit laissé tomber de ses griffes, & la plongea jusqu'à la garde dans le flanc gauche de l'animal. Le sang qui sortoit à gros bouillons de la plaie, tarit bien-tôt les sources de sa vie, & le monstre enfin ne reprit le sentiment par la fin du charme, que pour rendre le dernier soupir.

Si cette mort délivra Renaud d'un grand danger, elle ne le remettoit pas en liberté. Il est vrai que pour la lui procurer, Maugis le conduisit sous la voûte, après lui avoir rendu Flamberge ; & lui ouvrant une épaisse porte de fer, qui donnoit entrée dans le jardin, & qu'il fit tomber en proférant quelques mots bizarres : Passez par-là, lui dit-il, le chemin vous est libre à présent ; profitez des bontés qu'on a la foiblesse d'avoir encore pour vous, quelque peu digne que vous en soyez ; pour moi, je ne vous donnerai plus aucun secours,

& je veux bien vous dire que si j'avois été cru , vous ne seriez pas échappé de ce dernier péril où je vous avois moi-même jetté.

A ces mots , le magicien quitta brusquement Renaud , sans vouloir entendre ce qu'il lui alléguoit pour sa justification , & se fit enlever rapidement par ses démons. Le chevalier demeura fort mortifié de s'être attiré l'indignation de son cousin ; mais comme il étoit entraîné par une puissance supérieure qui agissoit en lui , il ne pouvoit se repentir d'une chose dans laquelle il se croyoit plus malheureux que coupable.

Il ne songea plus qu'à suivre son premier dessein , qui étoit d'abolir la cruelle coutume de ce château par la punition des personnes qui avoient établi ces sacrilèges honneurs consacrés à la mémoire de Marquin. Pour cet effet , il entra dans le jardin ; & de-là dans la cour du château. Quand les gens de la vieille l'aperçurent , ils crièrent *aux armes* ; ils se rassemblèrent en peu de momens , & fondirent sur lui tous ensemble. Quoiqu'ils fussent au nombre de trente ou quarante , le généreux fils d'Aimon les méprisa , & mit Flamberge si malheureusement en œuvre pour eux , qu'il en fit une étrange boucherie. On peut dire même que le combat auroit été aussi-tôt fini que com-

mencé , si le géant ne se fût pas mis de la partie : néanmoins ce colosse ne fit que prolonger de quelques instans leur perte , & tomba lui-même noyé dans son sang après une assez longue résistance.

La vieille mère de Marquin , qui du haut d'une tour où elle s'étoit réfugiée , avoit vu périr le géant dans le combat , & le reste de ses gens prendre la fuite , se précipita de rage des creneaux en bas ; elle s'écrasa la tête sur les pavés de la cour ; & cette mégère indigne d'avoir jamais vu le jour , termina elle-même ainsi une vie dont elle faisoit son supplice depuis la mort de son cher Marquin. Ce fut le dernier acte du sacrifice sanglant dont elle avoit voulu honorer sa mémoire. Le paladin regarda sa mort comme une juste punition du ciel ; & voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui dans ce château , il en sortit pour prendre le chemin de la mer ; mais au lieu de rentrer dans sa barque , il marcha le long du rivage.



CH A P I T R E I V.

*De l'arrivée du prince Astolphe en Circassie , & de
la rencontre qu'il y fit.*

LE prince Astolphe d'Angleterre avoit quitté la cour de France , comme on l'a dit , pour aller faire une exacte recherche des deux fameux cousins qui en étoient tout l'ornement ; il étoit revêtu de ses belles armes dorées ; il portoit la lance du frère d'Angélique , & montoit le bon cheval Bayard.

Il avoit déjà traversé tout seul l'Allemagne , la Hongrie & la Blanche-Russie , passé le grand fleuve du Tanaïs , & atteint la Circassie. Ce dernier royaume étoit alors tout en armes ; son roi Sacripant , prince d'une expérience consommée dans la guerre , & d'une valeur extrême , y faisoit de grandes levées de soldats pour aller au secours d'Angélique , qu'Agrican , puissant empereur des Tartares , tenoit assiégée dans sa forteresse d'Albraque. L'amour seul mettoit les armes à la main à ces deux monarques.

L'armée de Circassie étoit prête à partir , lorsque le hardi Astolphe se présenta devant
Sacripant

Sacripant dont la coutume étoit de retenir à son service tous les chevaliers de mérite qui passoient par ses états, quand ils vouloient bien accepter les offres généreuses qu'il leur faisoit. Le prince d'Angleterre par sa bonne mine prévint en sa faveur le roi de Circassie, qui lui dit : Vaillant chevalier, que veux-tu que je t'accorde pour avoir l'avantage de te posséder dans ma cour ? Je veux, répondit le paladin, que tu me fasses général de ton armée ; un homme qui a coutume de commander, & non d'obéir, ne sauroit accepter un autre emploi. Souhaites-tu de savoir si je suis digne de cet honneur, tu n'as qu'à choisir dix des plus braves de ta cour pour combattre tous ensemble contre moi ; si je ne les mène à outrance, je consens que tu me tiennes pour un homme privé de jugement.

Sur ces paroles, Sacripant assembla ses principaux barons, & leur dit qu'il déplorait l'égarément de ce chevalier, & qu'il falloit essayer par des remèdes de le remettre en son bon sens. Mais les barons les plus sensés lui représentèrent qu'il feroit mieux de laisser aller un personnage de cette espèce, avec lequel il n'y avoit rien à gagner. Le roi les crut & congédia l'anglois qui poursuivit son chemin sans

s'embarraffer du jugement qu'on feroit de lui dans cette cour.

Le prince Astolphe n'étoit pas encore fort éloigné de la cour de Circassie , lorsqu'il rencontra un des plus accomplis sarrasins qui fût dans les climats orientaux. On le nommoit Brandimart , comte de la Roche - sauvage. Il avoit fait éclater une valeur peu commune dans les guerres & dans les tournois où il s'étoit trouvé. Il ajoutoit à ses autres grandes qualités une courtoisie qui lui attiroit l'amitié de tout le monde ; il étoit alors accompagné d'une dame qu'il aimoit aussi chèrement qu'elle étoit aimable. Quand Astolphe fut assez près d'eux pour les considérer , il défia Brandimart à la joute. Prends , lui dit-il , autant de champ que tu voudras , ou bien me laisse cette dame , & passe ton chemin. Par notre saint prophète , répondit le sarrasin ; je laisserois plutôt ici mille vies , si je les avois , que de te céder cette beauté. Mais puisque tu n'as point de dame avec toi , je t'avertis que je prendrai ton beau courfier , si je te porte par terre. J'y consens , reprit l'anglois , voyons qui de nous deux enlevra l'autre des arçons. Ils s'éloignèrent alors pour revenir l'un sur l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux ; ils se rencontrèrent furieusement au milieu de la carrière , & la lance d'or produisant son

effet ordinaire , renverfa Brandimart rudement. Le cheval de ce malheureux chevalier eut un fort encore moins favorable que son maître ; car bien qu'il fût des plus vigoureux , il eut la tête fracassée , & mourut sur le champ du terrible coup qu'il reçut de Bayard , qui ne fut seulement pas ébranlé de cette rencontre.

Rien n'est égal au déplaisir que ressentit le vaillant Brandimart de se voir ainsi démonté d'une seule atteinte. Ce n'est point son cheval qu'il regrette , c'est sa belle maîtresse qu'il va perdre ; il entre dans un vif désespoir ; & ne se possédant plus , il tire son épée pour s'en percer le sein. Astolphe en eut pitié ; il se jetta sur lui assez à tems pour retenir son bras , & modéra sa douleur par ces paroles consolantes : Franc chevalier , lui dit-il , me crois-tu assez cruel pour vouloir t'enlever ce que tu aimes avec tant de passion ? remets le calme dans ton ame ; si j'ai joûté contre toi , ce n'est que pour avoir l'honneur de te vaincre : je te laisse ta dame.

Le farrasin eut tant de joie , quand il entendit ces dernières paroles , qu'il ne put proférer un seul mot. Il ne fait qu'embrasser les genoux d'Astolphe , & lui baiser les mains. O dieu ! s'écria-t-il ! ma honte redouble , puisque je me vois encore vaincu en courtoisie ; mais

je t'accorde cette double victoire pour te faire plus d'honneur ; tu me rends la vie en me rendant cette dame , & j'aurai une éternelle reconnoissance d'un si grand bienfait.

Sur ces entrefaites , le roi de Circassie arriva dans cet endroit. Ce prince avoit fort considéré la richesse des armes d'Astolphe & la beauté de Bayard ; il fut tenté de les avoir en sa possession : & pour satisfaire ce désir , il se résolut à courir tout seul après lui , ne doutant point qu'il ne lui enlevât par sa valeur , ses armes & son courfier. Sacripant étoit en effet assez fort pour y réussir , sans l'obstacle que la lance d'or y pouvoit apporter. Quand il eût atteint l'anglois , & qu'il eût envisagé la maîtresse de Brandimart , il en fut charmé. L'heureuse aventure , s'écria-t-il tout transporté de joie ! j'avois fait dessein de gagner un cheval & des armes , & je vois que la fortune m'offre encore un plus riche butin. Chevaliers , poursuivit-il en élevant sa voix , que celui de vous deux à qui cette belle dame appartient , m'en cède la conduite , ou qu'il éprouve tout-à-l'heure sa valeur contre la mienne.

Il te sied bien mal , lui répondit Brandimart , de défier un homme à pied , lorsque tu es si bien monté. C'est plutôt l'acte d'un brigand qui veut s'emparer du bien d'autrui , que le procédé d'un franc chevalier. Après avoir ainsi

parlé, il conjura le paladin avec les plus fortes instances de vouloir lui prêter son cheval, pour être en état de répondre au défi qu'on venoit de lui faire. Et vous ne pouvez, ajouta-t-il, justement me le refuser, puisque je ne vous le demande que pour défendre la noble dame que vous m'avez si généreusement rendue. Mon cher ami, lui dit Astolphe en riant, jamais je ne prêterai mon cheval tant que je ferai en pouvoir de combattre; mais compte que je vais te donner celui de ce chevalier: car je ne veux de toute sa dépouille, que la gloire de l'avoir mis à la raison. Alors il se tourna vers le roi de Circassie, & lui dit: Chevalier de ce pays, avant que d'être possesseur de cette dame, il faut que tu fasses avec moi une autre convention. Si je te fais vider les étrières, tu prendras la peine de t'en retourner à pied, parce que je veux avoir ton cheval pour remonter mon compagnon: si tu me renverses, le bon cheval que tu vois entre mes jambes sera à toi. Ensuite piéton ou cavalier, tu pourras vider avec mon camarade la querelle de la dame.

Par Mahomet, lui répartit Sacripant, tu me parois bouffon; j'accepte ce que tu me proposes; mais je t'avertis que je veux aussi avoir tes armes. Tu prendras ce que tu pourras, dit

le paladin , & le seigneur fera le reste. Cela dit , les voilà qui s'éloignent l'un de l'autre , & qui reviennent les lances baissées se rencontrer avec furie. Sacripant , fameux par mille exploits , comptoit déjà sur la dépouille de ces deux chevaliers ; mais , contre son attente , il eut le sort de Brandimart. Quand Astolphe vit ce roi étendu par terre , il alla prendre son cheval par la bride , & le présentant à son compagnon : Mon ami , lui dit - il , ne trouves-tu pas cette aventure plaisante ? ce chevalier venoit pour m'ôter mon cheval , & il faudra qu'il s'en retourne à pied. A ces mots , il s'adressa au circassien , qui venoit de se relever , & lui dit : Présomptueux chevalier , apprends de moi qu'il vaut mieux se contenter de son bien , que d'envier celui d'autrui : retourne à ton roi , & lui demande une autre monture , puisque ta convoitise t'a fait perdre ton cheval ; dis-lui que c'est de la part du chevalier insensé , & que ce sont-là les remèdes qu'il emploie pour recouvrer sa raison.

Le roi démonté étoit si étourdi & si confus de ce qui venoit de lui arriver , qu'il s'en retourna docilement à pied , sans répondre & sans demander le combat à l'épée , ce qu'il n'eut pas manqué de faire en toute autre occasion. Après son départ , la maîtresse de Bran-

dimart avertit son amant qu'ils étoient près du fleuve de l'oubli. Si nous n'y prenons garde, ajouta-t-elle, il est à craindre que nous ne nous perdions nous-mêmes, & la valeur est ici fort inutile ; c'est pourquoi je suis d'avis que nous retournions sur nos pas. Belle dame, lui dit le prince d'Angleterre, apprenez-moi, de grace, ce que c'est que ce fleuve de l'oubli ? C'est une rivière, répondit-elle, qui ôte la mémoire à ceux qui boivent de son eau. A l'entrée du pont qu'il faut passer, une belle dame présente une coupe de cristal aux chevaliers que leur malheur attire en cet endroit, & les fait boire dedans ; à peine l'ont-ils portée à leurs lèvres, qu'ils oublient toutes choses ; ils ne se souviennent plus même de ce qu'ils sont. Si quelqu'un entreprend de passer le pont par force, cette dame appelle à son secours un grand nombre de chevaliers de la plus haute valeur qu'elle a privés de sens, & qui s'opposent au passage du téméraire. La belle Fleur-de-lys, c'étoit le nom de la dame qui faisoit ce récit, tâchoit de persuader au prince anglois, & sur-tout à Brandimart de prendre un autre chemin ; mais elle ne put y réussir. Au contraire, il leur prit à tous deux une si forte envie d'éprouver cette aventure, qu'ils se hâtèrent de gagner le fleuve.

La dame du pont alla au-devant d'eux dès qu'elle les aperçut; & leur présentant la coupe, elle les invitoit à boire d'un air plein de charmes. Non, perfide, lui dit le prince anglois, n'espère pas nous séduire comme tant d'autres chevaliers que tu as privés du jugement, & que tu retiens dans ton château; ta trahison est découverte, & tu vas en recevoir le châ-timent. Dragontine, ainsi se nommoit la dame du pont, fut si effrayée de cette menace, que dans son trouble elle laissa tomber la coupe qu'elle tenoit à la main; cette coupe se cassa, & au même instant, la liqueur qui se répandit sur le pont y alluma un si grand feu que c'eût été une folie d'entreprendre d'y passer. La maîtresse de Brandimart qui connoissoit toutes les avenues du château, dit aux deux chevaliers de la suivre; elle poussa sa haquenée par un sentier détourné vers un endroit du fleuve où étoit un petit pont connu de peu de personnes; ce pont conduisoit à une porte secrète du jardin; ils passèrent le pont, & Brandimart ayant jetté la porte par terre, ils entrèrent dans le jardin.

Le paladin Roland y étoit enfermé avec les vaillans rois Balan & Adrian; Clarion le fort sarrasin, Hubert du Lion, Antifort de la Blanche Russie, & les deux braves fils du marquis

Olivier, Griffon le blanc , & Aquilant le noir y étoient auffi. L'enchantement empêchoit tous ces chevaliers de fe reconnoître. Aucun d'eux n'eût pu dire s'il étoit chrétien ou farrasin. La magicienne les tenoit tous enchantés, de manière qu'ils étoient dévoués à toutes fes volontés.

Lorsqu'Aftolphe & Brandimart entrèrent dans le jardin , le roi Balan & Clarion qui étoient ce jour-là de garde , allèrent à leur rencontre , & les engagèrent à combattre contre eux. Adrian , Antifort & les autres chevaliers étoient affis fur le gazon , excepté le comte d'Angers , qui s'occupoit à regarder la magnificence du bâtiment. Ce fameux guerrier qui ne faisoit que d'y arriver , étoit encore tout armé ; il n'avoit cessé de regarder les peintures du fallon pour aller admirer auffi les beautés du jardin. Pendant qu'il s'y difpofoit , la magicienne vint à lui toute troublée , & lui dit : Noble chevalier , j'ai befoin de votre valeur ; on attaque mes chevaliers pour me causer du déplair ; n'irez-vous pas les défendre pour l'amour de moi ?

Roland n'eut pas entendu ces paroles de Dragontine , qu'il courut prendre fon cheval qu'il avoit attaché , comme on l'a dit , à un des arbres de la cour ; il fauta légèrement en selle , & entra dans le jardin par une grande grille

de fer qu'il vit ouverte du côté droit du bâtiment ; il pouffa Briededor vers le lieu où il apperçut les chevaliers qui combattoient , & il les joignit bientôt. Déjà Brandimart avoit abattu Clarion , & le fort roi Balan n'avoit pu résister à l'atteinte de la lance d'or. Quand le prince anglois eut reconnu l'illustre comte d'Angers & la fameuse épée Durandal, il s'écria plein de joie : O Roland , fleur de tous les paladins , ne me reconnois-tu pas ? je suis ton cher cousin Astolphe qui te cherche par-tout. Le comte , pour toute réponse , leva sur lui son épée & l'alloit fendre en deux , si le bon Bayard , qui avoit l'entendement humain, n'eût fait un fait prodigieux pour lui sauver la vie ; ce vigoureux animal franchit la muraille du jardin , quoiqu'elle fût haute de douze pieds , & Briededor n'ayant pu faire la même chose , Roland fut obligé de chercher un détour , il passa par la petite porte du pont , qui étoit à quelques pas de-là , & courut ensuite à bride abattue après Astolphe pour venger la magicienne de l'injure qu'il s'imaginoit qu'elle avoit reçue ; mais Briededor , bien que doué d'une extrême légèreté , n'étoit pas comparable à Bayard.

CHAPITRE V.

Le prince Astolphe arrive au Cathay , comment il s'introduisit dans le château d'Albraque , & de quelle manière il y fut reçu par la belle Angélique.

LE fils d'Othon fut bientôt en état de ne plus craindre l'attaque de son redoutable cousin, qu'il appréhendoit plus que la foudre : il étoit hardi avec tout autre , & son courage alloit même jusqu'à la témérité ; mais il ne vouloit point avoir affaire au comte dont il connoissoit toute la force ; il prit sa route vers l'orient , laissant à regret dans le péril son compagnon Brandimart. Pour Roland, dès qu'il s'aperçut que sa poursuite étoit vaine , il retourna au jardin de Dragontine , & y rentra par la même porte qu'il en étoit sorti.

On y combattoit encore ; Clarion & Balan étoient tous deux aux prises avec Brandimart , & ne pouvoient rien gagner sur lui. La tendre Fleur-de-lys souffroit de tous les coups qu'il recevoit ; & lorsque Roland , de qui la raison continuoit d'être troublée , vint se joindre aux

chevaliers de Dragontine, elle ne fut plus maîtresse de sa douleur ; elle cria à son amant de cesser de combattre, le menaçant de s'aller jeter sous le tranchant des épées, & sous les pieds des chevaux, pour s'épargner, en mourant la première, le supplice de lui voir rendre les derniers soupirs ; elle lui dit qu'il valoit mieux qu'il se soumit à la magicienne, & but de la liqueur enchantée, puisqu'il ne pouvoit sortir de ce lieu qu'à ce prix ; qu'au reste, elle l'assuroit qu'il n'y demeureroit pas long-tems, & qu'elle reviendrait le délivrer au premier jour.

L'amoureux Brandimart effrayé de la crainte & des menaces de son amante, se soumit à la coutume du lieu, & but de l'eau du fleuve de Poubli. Dès ce moment, il n'espère & ne craint plus rien ; il devient insensible à la honte comme à la gloire, & ses yeux méconnoissent même l'objet de son amour. O doux breuvage qui a la vertu de suspendre les peines des cœurs amoureux, que la belle princesse du Cathay eût été heureuse de pouvoir emprunter ton secours !

Fleur-de-lys voyant son amant hors de danger de perdre la vie, partit pour aller exécuter le dessein qu'elle méditoit en sa faveur. D'un autre côté, Roland uniquement occupé de

Dragontine , s'excusoit à ses genoux d'avoir laissé échapper le chevalier qu'il venoit de poursuivre.

Cependant le prince Astolphe continuoit son chemin ; il rallentit la course de Bayard , d'abord qu'il vit que le comte d'Angers ne le poursuivoit plus , & il se mit à rêver aux moyens de secourir ce paladin , dont l'état lui faisoit pitié ; il ne voyoit que le fils d'Aimon qui pût obliger Dragontine à le désenchanter. La difficulté étoit de savoir où il pourroit trouver Renaud. Il se ressouvint de l'avoir vu épris d'une forte passion pour Angélique , & il jugea que la violence de son amour pouvoit l'avoir attiré au Cathay ; car il ignoroit que l'eau de la fontaine de Merlin eût changé son cœur ; prévenu de cette opinion , il prit la route de ce royaume. Il étoit alors sur les frontières de celui d'Astracan ; il alla passer le grand fleuve du Volga dans la capitale de cet état , qui est située presque à son embouchure. Delà il entra dans les terres des Kalmouques & des Nogais ; ensuite laissant sur sa gauche le Capchac & le pays des anciens Getes , il remonta le fleuve Jacartes qu'il quitta pour entrer dans le Turquestan ; il le traversa de même que la province des Merkites , & parvint enfin au royaume de Tangut , voisin du Cathay.

Quoique Bayard fût infatigable , le prince anglois avoit une si vaste étendue d'états à passer , qu'il fut près de deux mois à ce voyage. Il lui arriva bien des aventures en chemin dont on ne fera pas ici mention ; on se contentera de dire que la lance d'or fut fatale à plus d'un chevalier. Astolphe ne se vit pas plutôôt au Cathay , qu'il commença de s'informer exactement si l'on n'y avoit point vu un chevalier tel qu'il peignoit le seigneur de Montauban ; il n'en apprit aucunes nouvelles ; ce qui l'obligea de tourner ses pas vers la cour de Galafron , où il se flattoit de le trouver , ou du moins d'en entendre parler. Mais avant que d'y arriver , il fut informé d'une chose qui ne lui permit pas de continuer sa route. On lui dit qu'Agrican , empereur des tartares , ardemment épris d'Angélique , l'avoit fait demander en mariage à Galafron qui , ne croyant pas devoir la refuser à un prince si puissant , la lui avoit promise ; mais que la princesse au lieu d'y consentir , s'étoit retirée dans la forte ville d'Albraque , qu'elle avoit remplie d'un grand nombre de chevaliers d'élite qui s'y étoient jettés pour la défendre contre Agrican & contre tous ceux qui voudroient disposer de son cœur malgré elle.

Cette nouvelle déterminâ le prince d'An-

gleterre à prendre le chemin d'Albraque , où il ne douta point que parmi tant de guerriers que les attraites d'Angélique y avoient attirés , il ne rencontrât celui qu'il cherchoit. Lorsqu'il fut à une journée de cette ville , il découvrit du haut d'une colline un nombre presque infini de tentes & de gens de guerre campés dans un grand vallon , par où il falloit nécessairement qu'il passât. Il arrêta le premier homme qu'il trouva sur son chemin , & lui demanda ce que c'étoit que cette armée qu'il voyoit. C'est , lui répondit cet homme , celle du redoutable empereur des tartares qui va avec tous les rois qui lui sont tributaires , mettre le siège devant la ville d'Albraque. Le dessein de ce monarque est d'avoir en sa possession la belle Angélique notre princesse , qui s'y est réfugiée pour ne le pas épouser. Vous pouvez découvrir d'ici la tente d'Agrican ; c'est ce pavillon superbe où vous voyez voltiger cette bannière au gré du vent ; ensuite est la tente de Sariton , roi des keraïtes , qui est un des plus braves guerriers du monde. Celle qui la suit est au grand Radamante : ce géant a dix pieds de hauteur , & est seigneur d'une partie du Karacathay , situé aux contrées du septentrion. Auprès de son pavillon est celui du riche Poliferne , roi

de Congoras. Plus bas campe le roi de Mugal que l'on nomme Pandragon, & immédiatement après, Argante le démesuré, roi de Niron-Cayat, qui surpasse en grandeur Radamante. On voit ensuite Lurcon & le fier Sentarie, l'un souverain de Tendouc, & l'autre de Jageras. Cette tente verte est celle du roi de Courlas qu'on nomme Brontin; & Uldan, roi de Karacoron, est campé à sa gauche; ce dernier prince n'est pas un des moindres guerriers de cette nombreuse armée. Mais je n'aurois jamais fait, ajouta-t-il, si j'entreprendois de vous apprendre le nom de tous les autres: ce qui reste à vous dire, c'est de vous conseiller, si vous êtes étranger, de ne vous point approcher d'eux, ils ne manqueront pas de vous retenir.

Le prince anglois remercia cet homme obligé; & ayant su de lui que pour entrer dans Albraque, il falloit absolument traverser le camp des tartares, il en prit le chemin, malgré l'avis qu'il venoit de recevoir. Quand il fut à la première barrière du camp, on voulut l'arrêter, mais il la fit franchir à Bayard en dépit des soldats qui la gardoient: puis renversant de sa lance d'or, & du poitrail de son coursier tout ce qui vouloit s'opposer à son passage,

passage, il traversa tout le camp tartare. En vain un grand nombre de princes, avertis de ce désordre, montèrent promptement à cheval pour punir cet audacieux qui sembloit les braver tous; bien qu'ils fussent montés sur les plus vigoureux chevaux tartares, qui passent en vitesse ceux de toutes les autres nations, l'incomparable Bayard les laissa bien loin derrière lui, & porta impunément Astolphe jusqu'aux portes d'Albraque.

La princesse venoit d'arriver de la Rochecruelle, lorsqu'on vint lui dire qu'un chevalier de la cour de France étoit aux portes de la ville, & demandoit à entrer. Angélique fut émue à cette nouvelle, & donna ordre qu'on reçut ce chevalier, dans l'espérance de pouvoir du moins s'entretenir avec lui du seigneur de Montauban. On fit monter Astolphe au château qui étoit situé sur un roc escarpé qui en faisoit la principale fortification. Si-tôt que la princesse vit ce prince, elle le reconnut & l'embrassa: Tu fois le bien venu, noble chevalier, lui dit-elle; puis ayant fait sortir tout le monde pour n'avoir aucun témoin de leur conversation, elle lui parla de Renaud comme d'un homme dont elle auroit souhaité le secours.

Quoi, madame, lui dit l'anglois, Renaud

n'est pas auprès de vous ? Hélas non , répondit-elle en soupirant ! le cruel me fuit , pendant que je m'efforce d'acquérir sa tendresse. Vous me surprenez , reprit Astolphe , je suis témoin qu'il paroïssoit un des plus ardens à combattre pour vous conquérir ; & lorsqu'après la mort de votre généreux frère , je l'informois de la résolution que vous aviez prise de retourner au Cathay , je n'ai jamais vu d'amant témoigner tant de regret de perdre ce qu'il aime.

Angélique , toute assurée qu'elle étoit de son malheur , fut flattée de ces paroles , & donna occasion au paladin de les lui redire. Mais enfin , faisant réflexion à l'entretien qu'elle venoit d'avoir à la Roche-cruelle avec le fils d'Aïmon , & se laissant emporter à son amour : O ciel ! dit-elle , d'un ton languissant , Renaud a donc bien changé. En même tems , elle lui conta ce qui s'étoit passé entre elle & ce chevalier dans la forêt des Ardennes , & au château de Marquin : elle étoit trop remplie de sa douleur , pour faire ce récit sans verser des torrens de larmes. Elle parut si touchée au prince anglois , qu'il fit tous ses efforts pour la consoler ; & comme il ignoroit l'obstacle qui s'opposoit au bonheur de la princesse , il lui promit sans façon de rendre Renaud plus trai-

table. Ensuite pour faire diversion à ses ennemis, il l'entretint d'Agrican : il lui dit qu'il l'avoit trouvé campé à une journée d'Albraque ; mais qu'elle ne craignit rien : qu'il fauroit bien la défendre contre cet empereur, & contre tous les princes qui composoient son armée : que le passé devoit lui répondre de l'avenir : qu'il venoit de traverser tout le camp tartare, malgré les efforts de tous les guerriers qui s'étoient opposés à son passage. Angélique, sur la foi de ses promesses, se fut bon gré d'avoir pour défenseur un si vaillant chevalier. Elle le régala magnifiquement, & le fit même coucher dans la forteresse, pour lui témoigner la confiance qu'elle avoit en lui.

CHAPITRE VI.

Témérité d'Astolphe. Bataille des tartares & des circassiens.

LE soleil naissant commençoit à peine à dorer le sommet des montagnes, que l'alarme se répandit par toute la ville d'Albraque. Chacun courut aux armes, & ceux qui commandoient songèrent à garnir les postes les plus importants. On avertit la princesse que l'armée d'A-

grican paroïſſoit dans la campagne. A cette nouvelle Angélique monte aux creneaux & voit en effet arriver de toutes parts des troupes ennemies. Elle s'apperçoit même déjà que les tartares diſpoſent leurs quartiers autour de la ville. Auſſi-tôt elle donna ſes ordres , fit faire le dénombrement de ſa garniſon , & trouva qu'elle montoit à dix mille hommes de ſervice , la plupart chevaliers : puis elle pria le prince d'Angleterre d'en prendre la conduite.

Aſtolphe y conſentit agréablement : Charmante princeſſe , dit-il à la fille de Galafron , vous ne vous repentirez pas de vous en être reſoſée ſur moi. Je vais montrer à vos ennemis un échantillon de ce que je fais faire. En achevant ces paroles , il alla ſe faire armer , monta ſur Bayard , & ſe fit ouvrir les portes de la ville. Ce prince naturellement courageux avoit pris tant de confiance en lui , depuis qu'il ſe ſervoit ſi utilement de la lance de l'Argail , qu'il eût affronté tous les périls enſemble , pourvu qu'il n'eût point eu Roland à combattre.

D'abord qu'il fut à portée de ſe faire entendre , il les défia tous au combat. Il n'eſt aucun prince parmi eux qu'il n'apostrophe , & qu'il n'infulte. Il appelle Brontin poltron , Arganthe brutal , Santarie bélière ; il traite d'écervelé l'empereur Agrican lui-même ; Pandragon

est un gueux , Poliferne un faquin , Lurcon un animal. Tous ces princes choqués de ces invectives , s'avancèrent pleins de ressentiment contre l'ennemi qui les insultoit. Ils s'en promettoient une prompte vengeance. Tout le camp étoit en rumeur. Dix rois suivis de leurs bannières marchaient à la tête ; mais quand ils virent qu'aucune troupe de chevaliers n'accompagnoit celui qui les bravoit tous , ils eurent honte de s'être mis en mouvement pour un seul homme. Le vaillant Saritton se présenta pour venger sa nation ; mais quoique ce roi des keraites passât pour le meilleur joûteur de l'orient , la lance fatale lui fit mesurer la terre. Le monstrueux Argante monté sur la plus énorme jument qu'eussent produit les montagnes de Niron-cayat où il régnoit , s'avança aussitôt. Quoiqu'il eût cinq pieds de largeur entre les épaules , il alla tenir compagnie au roi keraitte , faisant en tombant le même bruit que feroit une roche dont on auroit sappé le fondement. Le fort Uldan , roi de Karacoron , eut le même sort. Ce prélude étonna si fort les autres rois , qu'ils se mirent à crier sur le paladin , & quatre d'entre eux partirent tous ensemble pour l'aller accabler. Néanmoins à l'aide de Bayard , il résista à leur rencontre , & renversa le roi Mugal qu'il avoit en tête : mais

Brontin qui venoit après les autres , l'ayant pris au dépourvu , l'abattit lui-même.

Le géant Radamanthe arriva comme Astolphe venoit de se relever , en déclamant contre le roi de Courlas , qui ne lui avoit pas laissé le tems de s'affermir contre son atteinte : Radamanthe se jetta sur le paladin , le prit entre ses bras nerveux , le mit en travers sur le col de son cheval , & l'emporta sous sa tente comme un enfant. L'empereur Agrican étant survenu en cet endroit , apperçut le cheval Bayard , dont personne ne s'étoit encore saisi. Il fut charmé de sa beauté , & descendit du sien pour le monter ; ce bon courfier étoit devenu plus docile , depuis qu'il avoit perdu son premier maître ; il se laissa prendre sans résistance , & le fier tartare se crut invincible , quand il eut éprouvé ses allures.

La témérité du prince Astolphe fut donc très-malheureuse. Aucun chevalier du parti d'Angélique n'eut l'affurance de fortir d'Albraque pour aller venger le paladin. Les assiégés se contentèrent de faire une garde soigneuse , & de ne rien oublier de tout ce qui pouvoit contribuer à la défense de la ville. Comme ils regardoient des creneaux , ils virent arriver une nombreuse armée du côté qu'étoit campée celle des tartares. Ces nouvelles troupes com-

mencèrent à s'étendre sur une ligne, & firent connoître par leurs mouvemens qu'elles avoient dessein d'attaquer le camp tartare. Effectivement, c'étoit l'armée du roi de Circassie; & ce monarque venoit avec sept rois ses voisins au secours d'Angélique. Le premier nommé Varan, roi des nogais, avoit vingt mille hommes sous ses ordres, tous bien armés, & pour la plupart grands maîtres à tirer de l'arc. Le second appelé Brunalde, étoit roi des comans, & commandoit à vingt-cinq mille hommes. Ungian, prince des kalmoutes, le suivoit avec trente-cinq mille soldats. Deux grands guerriers venoient après, l'un étoit soudan de Carisme, de la religion musulmane: il amenoit quarante mille de ses sujets; l'autre, seigneur de tout le Corassan, conduisoit dix-huit mille combattans bien aguerris. Le premier se nommoit Torinde, & le dernier Savaron. Ces deux rois étoient suivis de Bardaque, roi de Cojende, & de Toncare qui marchoit à la tête de quinze mille hommes presque tous archers. Trufaldin qui régnoit dans le Zagathay, prince très-riche & très-puissant, mais perfide & artificieux, venoit après Bardaque avec quarante-huit mille soldats bien armés. Le généreux Sacripant marchoit le dernier, & conduisoit

trente-deux mille circassiens. Quoique les rois de Carisme & du Zagathay fussent plus puissans que lui par le nombre de leurs peuples & de leurs villes, ils ne laissoient pas de le regarder comme le chef de cette formidable armée.

Lorsque tous ces rois furent rangés en ordre de bataille, Sacripant leur fit une courte exhortation : il leur représenta en peu de mots la justice de leurs armes qui intéressoit le ciel à leur être favorable, & l'injustice d'Agrican qui abusoit de sa puissance pour contraindre un cœur qui se refusoit à sa poursuite. Comme il n'y avoit presque pas un de ces rois qui ne fût amoureux de la princesse du Cathay, le discours de Sacripant irrita la haine qu'ils avoient déjà pour l'empereur tartare.

D'un autre côté, Agrican averti de la marche & du dessein de ces princes, ne jugea point à propos de les attendre dans son camp ; il marcha au-devant d'eux, & leur présenta un front de bataille égal au leur. Jamais on n'a vu deux armées plus puissantes en venir aux mains. Elles étoient à-peu-près égales en nombre comme en valeur.

Le premier qui commença l'attaque, fut le brave Ungian avec ses kalmouques ; il avoit en tête le roi de Mugal, & il étoit soutenu par

Savaron , Bordaue & Brunalde. Les rois de Tandouc , de Jageras & de Karacoron soutenoient Pendragon. Qui pourroit peindre l'horreur de cette sanglante journée ? les circassiens eurent d'abord l'avantage : ils enfoncèrent les tartares en plus d'un endroit. Le roi Sacripant secondé de Torinde & d'Ungian faisoit des exploits si merveilleux , que les géants Argante & Radamanthe ne pouvoient résister à leurs efforts. Le terrible Agrican qui venoit de renverser Brunalde & Varan , & de faire prisonnier le roi des comans , passa par hasard en cet endroit ; & voyant ses gens si maltraités , il se mit en une telle fureur , qu'il en écumoit de rage. Il poussa Bayard la lance en arrêt contre le roi de Circassie , qui de son côté fondit sur lui comme une tempête. Ces deux vaillans guerriers , de quelque force qu'ils s'atteignissent , ne purent s'ébranler l'un l'autre , & leurs lances , quoique des plus grosses , volèrent en éclats. Des premiers coups qu'ils se donnèrent , leurs écus furent mis en pièces. Ils en jetèrent les restes à terre , & commencèrent à combattre en désespérés , tels que dans un pré deux taureaux se disputent une genisse , & se heurtent de leurs cornes impétueusement. Leurs armes brisées en plusieurs endroits ne sont déjà d'aucune défense ; le

fang coule de toutes les parties de leurs corps ; & cependant le combat dure toujours ; mais le circassien est le plus blessé , ses forces commencent à trahir son courage ; il alloit succomber , quand , par hasard , jettant les yeux du côté d'Albraque , il apperçut Angélique qui le regardoit des creneaux. La vue de la princesse lui donne une nouvelle vigueur : O ciel , dit-il en lui-même , fais que la belle Angélique voie avec plaisir ce qu'un excès d'amour m'oblige d'entreprendre pour elle. Si ce bonheur m'arrive , je consens de mourir à ses yeux.

Agité de cet amoureux transport , il frappe à tort & à travers , sans se soucier de ses blessures , & à chaque fois qu'il lève le bras pour frapper , il invoque le nom de sa princesse. Il se ménageoit si peu , & il fit des efforts si prodigieux , qu'il mit plus d'une fois en danger la vie de son rival ; mais le fang qu'il perdoit le laissoit insensiblement sans force , & il alloit accorder la victoire à son ennemi , si Torinde son ami , suivi de ses carismiens , ne fût arrivé à son secours. Torinde effrayé de l'état où il le voyoit , se jeta brusquement avec quelques-uns de ses sujets entre les deux combattans , & les obligea de se séparer. Le roi de Carisme fit conduire Sacripant dans la ville & entreprit de le venger.

C H A P I T R E V I I.

Suite de la bataille. Courage de Sacripant.

AGRICAN, plein de ressentiment de ce qu'on lui enlevoit des mains une victoire assurée, se jette sur Torinde, le renverse & fait un cruel carnage des carismiens. Brunalde vient les soutenir avec ceux d'Astracan ; il est pris par les tartares après avoir été porté par terre tout étourdi d'un coup pesant que leur empereur lui avoit déchargé sur la tête. Les circassiens n'étant plus animés par la présence de leur roi, ne purent soutenir l'effort de leurs ennemis. Dailleurs, les deux géants tartares avec les braves Saritton & Santarie secondant merveilleusement leur empereur, exterminoient tout ce que son ardeur à poursuivre les défenseurs d'Angélique laissoit derrière lui. Agrican poussa jusqu'à Trufaldin qui commandoit ce jour-là le corps de réserve des princes alliés. Ce lâche & perfide roi ne se sentant pas assez de courage pour faire tête à un si puissant guerrier, ne songea qu'à se retirer du péril. Agrican,

lui dit il ; tu n'acquéreras pas grand honneur , si tu m'abats , toi qui es monté sur le meilleur cheval du monde. Je n'ai qu'un méchant rouffin accablé de fatigue ; mais renonce à cet avantage ; descends , je te défie à pied. L'empereur qui ne vouloit devoir sa gloire qu'à sa valeur , donna dans le piège. Il mit pied à terre , & laissa Bayard en garde à un de ses chevaliers. Trufaldin prit ce tems pour tourner bride , & piquant des éperons son cheval , s'enfonça parmi les siens avant que le monarque tartare pût être remonté.

Cette action plus digne de mépris que de colère , fit rire Agrican , qui se rejettant légèrement en selle , chercha des ennemis plus redoutables ; mais il n'en trouvoit plus qui osassent lui résister ; tout fuit & cherche les bois. Ungian , Torinde & Savaron en rallient vainement quelques-uns. Eux-mêmes , après avoir fait des actions de valeur , font obligés de fuir comme les autres vers Albraque. La furie des tartares en redouble : ils poursuivent les fuyards avec ardeur , & font passer sous le tranchant de l'acier tous ceux qu'ils peuvent joindre. On ne sçauroit dire combien il en tomba sous leurs coups ; il tombe moins d'épis de bled sous la faucille des moissonneurs.

Pour surcroit de malheur , les circassiens étant parvenus en fuyant aux portes de la ville qu'ils regardoient comme leur refuge , les trouverent fermées , & le pont levé. Il se jettent en confusion dans les fossés , aimant encore mieux courir risque de se noyer , que d'être massacrés par leurs ennemis. La fille de Galafron qui les voit ainsi périr misérablement , en a pitié. Elle fait ouvrir la porte & abaisser le pont , à quelque danger que sa compassion l'expose. Les fuyards veulent profiter de sa bonté ; ils se présentent en foule pour entrer , & se nuisant les uns aux autres par leur empressement , ils mettent obstacle eux mêmes à leur salut. Plusieurs sont étouffés dans la presse , les autres tombent sous le fer des vainqueurs qui les talonnent de si près , que quelques tartares entrent dans la ville pêle-mêle avec eux. Agrican fut de ce nombre. Son amour lui donnoit des aîles , & Bayard favorable à son dessein , sembloit seconder par sa légèreté l'impatience que cet empereur avoit de conquérir Angélique.

Cette princesse observoit du haut du château tout se qui se passoit ; & comme ce château , situé sur le roc , étoit dans le cœur de la ville , rien de remarquable ne pouvoit échapper à ses regards. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle

avoit eu tort de faire ouvrir la porte ; & elle ordonna promptement qu'on la fermât pour empêcher qu'un plus grand nombre d'ennemis n'entrât dans la ville. Cet ordre ayant été exécuté , l'empereur Agrican se trouva enfermé dans Albraque avec trois cens chevaliers seulement. Un autre que lui auroit été effrayé du péril , mais ce monarque intrépide n'en fut que plus fier. Cependant les chevaliers d'Angélique & les circaffiens qui s'étoient introduits dans la ville , le voyant pour ainsi dire à leur merci , s'assemblèrent pour l'assaillir tous à la fois. Ils avoient à leur tête les rois Varan & Bordaque. Ce dernier qui étoit de race de géant , se fiant un peu trop à ses forces , & méprisant le petit nombre de tartares qui accompagnoient Agrican , lui adressa ces paroles insolentés : Orgueilleux empereur , tu vas perdre la vie ; ta valeur te devient inutile & ton vigoureux coursier ne peut te sauver de nos mains. Laisse-là ces bravades , lui répondit le tartare d'un air dédaigneux , & voyons ce que tu sçais faire.

L'impétueux Bordaque plein de fureur s'avança sur lui , & grinçant les dents pour faire plus d'effort , lui déchargea sur le casque son épée à deux mains. L'indomptable Agrican n'en fut point ébranlé. C'est mal tenir ta promesse , dit-il à Bordaque , tu vas voir si je sçais mieux

frapper que toi. En achevant ces mots, il lui porta sur la tête un si furieux coup, qu'il fendit jusqu'à la ceinture ce malheureux roi de Toncat.

Tous ceux du parti d'Angélique qui furent témoins de cette action, prirent la fuite : le seul Varan que son caractère de roi engageoit à montrer plus de courage, entreprit de venger son compagnon ; mais l'empereur tartare poussa Bayard si vivement sur ce roi des nogais, qu'il culbuta homme & cheval, puis il chassa devant lui, comme des moutons, tous les chevaliers de la ville. Il les épouvantoit tous de son seul regard. Les braves Ungian & Savaron qui survinrent sur ces entrefaites, arrêtaient les plus effrayés, & leur représentant la honte qu'il y avoit de fuir ainsi devant un homme seul, ils les ramenèrent au combat. Un grand nombre d'autres du parti des circaffiens se joignit à eux ; de sorte que l'empereur Agrican qui venoit de les mettre en fuite, les vit revenir en foule sur lui ; mais quoiqu'il fût environné d'un nombre d'ennemis, il n'en étoit pas plus épouvanté ; au contraire il en devint plus redoutable. Il se jeta sur les plus ardents à l'affaillir, & en fit un horrible carnage. L'espérance de se faire jour par sa valeur jusqu'à la princesse, lui faisoit exécuter des choses étonnantes. De

son côté, Bayard, comme s'il fût entré dans tous ses mouvemens, écartoit ses ennemis, ou les renversoit de ses pieds; il faisoit encore plus craindre son approche que le guerrier même qui le montoit. Enfin l'un & l'autre font perdre la vie à tant de monde, que chacun recule & n'ose plus s'exposer à un péril certain. Par-tout où ils passent, on n'entend que des cris & des hurlemens.

Ces cris frappèrent les oreilles de Sacripant. Il étoit sur un lit où l'on venoit de panser ses blessures; il en demanda le sujet. Un de ses écuyers lui dit en tremblant que l'empereur des tartares étoit dans Albraque, & faisoit une cruelle boucherie des circassiens. A cette nouvelle, Sacripant se lève, & se faisant armer en diligence, malgré tout ce qu'on lui peut dire pour l'en empêcher, il court rétablir l'assurance dans tous les cœurs de son parti. Ah lâches, leur cria-t-il, gens sans honneur, vous fuyez! hé pensez-vous éviter le fer des tartares, lorsque vous en êtes environnés? ils feront les premiers à vous punir de votre lâcheté. S'il faut que vous mouriez, mourez les armes à la main comme votre roi: je viens vous en donner l'exemple.

Ces paroles furent proférées d'un ton qui arrêta tous ceux qui fuyoient. Le roi de Circassie

cassie passoit pour un si grand guerrier, que tous les défenseurs d'Angélique reprirent courage. Les rois Torinde & Savaron s'apprêtent à le seconder, & les circaffiens se rangent autour de lui. Le monarque tartare voit renaître mille ennemis, & toutefois tant d'épées levées sur lui ne sont pas capables de l'épouvanter; il fond comme un tonnerre sur ceux qui l'attendent, il frappe à tort & à travers, renverse hommes & chevaux, & Bayard foule aux pieds tout ce qui se trouve à son passage. Tel qu'on a vu quelquefois un lion furieux qui pressé des chasseurs & des huées qu'on fait après lui, sort d'une forêt; il en sort terrible, il a honte de témoigner de la crainte; à chaque pas qu'il fait, à chaque cri qu'il entend, il tourne son orgueilleuse tête, se bat les flancs de sa queue, s'arrête & mugit d'une manière qui cause de l'épouvante à ceux même qui le poursuivent: tel on voit dans Albraque le terrible Agrican. Il est contraint de reculer, & néanmoins en se retirant, il fait paroître son grand courage. La multitude qui l'attaque est innombrable. A chaque instant, il voit paroître de nouveaux ennemis, les flèches & les javelots volent sur lui de toutes parts; on lui jette du haut des maisons de grosses pierres pour l'accabler, les plus hardis l'affaillissent de

front, d'autres le pressent par les côtés, d'autres enfin par derrière ; mais l'infatigable Sacripant lui fait plus de peine que tout le reste.

Ce roi tout affoibli qu'il étoit du sang qu'il avoit perdu, malgré ses blessures, harceloit, à la tête de ses circaffiens, l'empereur, & l'occupoit lui seul tout entier, pendant que Torinde & Savaron achevoient de mettre en pièces les tartares qui étoient entrés dans la ville avec leur maître. Ces choses se passaient dans Albraque, & l'intrépide Agrican ne pouvoit attendre qu'un succès malheureux du grand péril où sa bouillante ardeur l'avoit engagé, lorsqu'on entendit du côté des portes de la ville un bruit effroyable. Mais le tissu de mon histoire veut que je suspende ici le récit de ce combat, pour parler des aventures du seigneur de Montauban.

RENCONTRE DE RENAUD.

Histoire de Prasilde & d'Irolde.

LE fils d'Aimon, comme on l'a dit ci-devant, au sortir de la Roche-cruelle, marchoit le long du rivage de la mer. Il rencontra bientôt une dame qui pleuroit amèrement, & appeloit

la mort à son secours. Il la pria civilement de lui apprendre le sujet d'une si vive douleur. Hélas, seigneur chevalier, lui répondit-elle, plut au ciel que je n'eusse jamais vu le jour; puisque j'ai perdu tout ce qui pouvoit me le faire chérir! Je cours de contrée en contrée pour chercher ce que, selon toutes les apparences, je ne trouverai jamais; car où puis-je rencontrer un guerrier qui ose en combattre neuf autres, dont un seul suffit pour achever les plus hautes entreprises? Belle dame, reprit le paladin en souriant, je ne me crois pas capable de surmonter neuf chevaliers, je ne me promettois pas seulement d'en vaincre deux; néanmoins la compassion que j'ai de vos peines me fera entreprendre ce combat. Si je ne puis suffire à ce haut fait d'armes, du moins en aurai-je formé le dessein.

Noble chevalier, dit la dame affligée, le ciel veuille récompenser votre générosité; mais je n'ose me flatter que vous sortiez heureusement d'une si grande entreprise. Le comte Roland, ce paladin si fameux, est un des neuf guerriers dont je vous parle, & les autres sont si renommés par leurs exploits, que je désespère de vous en voir vainqueur.

Aussi-tôt que Renaud eut entendu prononcer le nom de son cousin, il demeura tout

surpris. Il pria cette dame , qui étoit la belle Fleur-de-lys , de ne pas différer à lui en apprendre des nouvelles. Alors cette tendre amante de Brandimart , lui conta l'avanture du fleuve de l'oubli. Le fils d'Aimon connoissant par ce récit tout le besoin que le comte avoit de secours , pressa la dame de le conduire au château de Dragontine. Fleur-de-lys en faisoit quelque difficulté sur le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût mettre fin à cette avanture ; mais il lui en fit des instances si vives , que le voyant d'ailleurs bien armé , & d'une figure à faire concevoir de lui la plus haute opinion , elle se résolut à le satisfaire.

Comme le paladin étoit à pied , elle lui offrit son cheval ; & après bien des complimens de part & d'autre , ils convinrent qu'ils monteroient tous deux dessus. Le chevalier prit donc la dame en croupe , & se mit en chemin avec elle. Fleur-de-lys , qui connoissoit les hommes , n'étoit pas sans crainte , elle appréhendoit que le seigneur de Montauban ne conçût des desirs préjudiciables à son honneur , & ne voulût profiter de l'occasion qu'il avoit de les lui découvrir ; cependant voyant qu'un tems considérable s'étoit déjà passé , sans que le chevalier lui eût tenu aucun propos qui confirmât sa crainte , elle se rassura. De peur toutefois que

la solitude & les ombrages épais d'une vaste forêt qu'ils avoient à traverser , n'excitassent en lui de mauvais mouvemens, elle crut devoir occuper son esprit. Vaillant chevalier , lui dit-elle , nous entrons maintenant dans une forêt d'une grande étendue ; mais pour vous défendre , je vais vous faire un récit que vous trouverez peut-être agréable , & qui fera du moins un tableau de la plus parfaite amitié. C'est une aventure tout nouvellement arrivée , & qui fait l'entretien de toute la grande ville de Balc. La belle Fleur-de-Lys s'arrêta en cet endroit de son discours ; & comme le fils d'Aimon lui témoigna qu'elle lui feroit plaisir , elle continua de parler de cette sorte.

Histoire de Prasilde & d'Irolde.

UN chevalier de Balc , nommé Irolde , aimoit avec ardeur la belle Thisbine , dame d'un mérite singulier. Elle répondoit à sa tendresse avec toute la sensibilité qu'il pouvoit souhaiter. La préférence qu'elle lui donnoit sur tous ses rivaux , qui étoient en grand nombre , étoit si visible , qu'ils en mouroient tous de jalousie. Quelques-uns d'entr'eux employèrent l'adresse , l'artifice & les faux rap-

ports pour les brouiller ; mais ils avoient l'un & l'autre un si bon esprit , que jamais leur bonne intelligence ne put être troublée. Ils démêloient toujours le piège qui leur étoit tendu. D'autres cherchèrent à se défaire d'Irolde par les voies de l'honneur , & ceux-là ne furent pas plus heureux. Irolde répondit en homme de cœur à tous leurs désirs , & en sortit toujours avec avantage , comme un bon & vaillant chevalier. Les plus lâches n'osant l'attaquer à force ouverte , eurent recours aux moyens les plus noirs ; l'empoisonnement & l'affassinat n'y furent point oubliés ; mais la prudence du chevalier , & les sages conseils de Thisbine , déconcertèrent toutes leurs mesures.

Enfin ces deux amans charmés l'un de l'autre , ne tardèrent pas à se lier ensemble des nœuds de l'hymenée. La fête fut publique dans toute la ville ; leurs familles étoient illustres ; leurs personnes aimées de tout le monde ; chacun prenoit part à leur bonheur. La possession , contre l'ordinaire , ne ralentit point leurs feux ; jamais Marc-Antoine n'aima tant sa Cléopâtre , & la reine Panthée ne chérit tant son cher Abradate. Ils se trouvoient aimables comme auparavant.

La charmante Thisbine , accompagnée de plusieurs dames de ses amies , prenoit un jour

le frais dans un jardin de la ville. Un des plus parfaits chevaliers de Balc , nommé Prafilde , y arriva. Il revenoit d'un grand voyage qu'il avoit entrepris tant pour chercher les aventures que pour se perfectionner , & l'on peut dire qu'il faisoit alors le principal ornement de la ville. Ce galant chevalier se mêla parmi les dames avec quelques-uns de ses amis , & en fut agréablement reçu.

Entre plusieurs petits jeux innocens qu'on proposa pour se divertir , on s'arrêta à celui-ci. Une dame de la compagnie avoit la tête sur les genoux de Thisbine , & tenoit une de ses mains ouverte sur son dos. On frappoit sur cette main , & il falloit que la dame devinât qui l'avoit frappée. Prafilde ayant frappé à son tour , la dame le nomma , & il fut obligé , par la loi du jeu , de prendre sa place. Ce chevalier posa donc sa tête sur les genoux de Thisbine , & dans le moment il sentit naître dans son cœur un ardent amour. Ce feu qui l'embrâse lui plaît de telle sorte , que pour conserver sa place , il cherche à ne point deviner ceux qui le frappent. Enfin le jeu finit ; mais la flâme qui s'étoit allumée dans le sein de Prafilde ne s'éteignit point. Elle continua de l'agiter le reste du jour , & la nuit elle s'accrut dans le silence & dans l'obscurité. Au lieu

de s'assoupir, ce nouvel amant devient la proie de mille pensées diverses qui l'inquiètent ; & le jour naissant vient frapper ses yeux que le sommeil n'a pu fermer. Il se leva plein d'agitation, & les jours suivans il ne fut pas plus tranquille. Quelque occupation qu'il se donne, il ne peut trouver aucun repos. Tantôt il cherche la solitude pour y rêver en liberté, tantôt il fréquente les compagnies dans l'espérance d'y rencontrer l'objet dont l'image trop chérie remplit seule son esprit. Ses desirs étoient trop vifs pour ne pas songer à les satisfaire ; & pour y parvenir, il résolut de les faire connoître à la personne qui les lui avoit inspirés.

Il n'osa faire lui-même sa déclaration ; il savoit bien que Thisbine tenoit encore plus à son cher Irolde par les liens du cœur que par ceux de l'hymen ; mais une dame de ses amies s'offrit à le servir auprès de sa maîtresse avec qui elle étoit fort unie. Cette officieuse personne s'employa pour lui avec toute l'adresse possible ; elle parla plus d'une fois en sa faveur ; & quoiqu'on lui répondît d'une manière à lui faire perdre toute espérance de réussir dans sa négociation, elle ne se rebutoit point.

O ma chère amie ! dit-elle enfin un jour à

l'aimable Thisbine , pourquoi renonces-tu aux charmans plaisirs dont ta beauté peut te faire jouir ? Regarde le beau Prasilde ; c'est le plus accompli des humains , il t'aime plus que sa propre vie ; faut-il que tes rigueurs le réduisent au tombeau , & fassent perdre à l'univers son plus bel ornement. Jouis de ta jeunesse ; insensée Thisbine ; cette agréable saison se doit toute employer en délices , puisque la beauté passe comme la rose en peu de jours. Tu ne feras pas toujours suivie des ris & des jeux ; peut-être même rechercheras-tu vainement un jour ce bien que tu refuses. Profite de mon expérience. Qui te retient ? Ah ! certes , si c'est la foi jurée à ton Irolde , quelle simplicité ? Est-il juste que ce qui peut faire la félicité des plus braves chevaliers de la terre , soit le partage d'un seul ?

La charmante épouse d'Irolde , aussi offensée que surprise de l'insolence de ce discours , n'en put souffrir la continuation. Elle en marqua son ressentiment dans des termes fort vifs , & rompit sur le champ avec cette fausse amie qui lui donnoit de si pernicious conseils. Prasilde fut inconsolable du mauvais succès de son amoureuse entreprise. Il ne lui restoit plus aucune espérance. Il avoit remarqué lui-même que Thisbine le fuyoit , & c'étoit un foible

soulagement pour lui de savoir qu'elle n'ignoroit pas son amour. Il reconnut qu'il s'étoit trop livré à ses désirs , & il fit tous ses efforts pour les chasser de son cœur , mais il n'étoit plus tems ; il avoit laissé prendre trop d'empire à la passion violente qui les avoit fait naître.

Dès ce moment , il abhorre tous les plaisirs , il ne quitte point la solitude. Un jour qu'il exhaloit en liberté l'ardeur de ses soupirs dans un bois qui est hors des portes de Balc , il fut tiré de sa rêverie par les cris perçans d'une femme qui sembloit demander du secours. Le sentiment qu'on a de ses propres malheurs , inspire de la compassion pour ceux d'autrui. Prasilde, qui d'ailleurs étoit généreux, se pressa d'aller où la voix l'appeloit. Imaginez-vous quel fut son étonnement , quand il vit que c'étoit Thisbine elle-même : elle avoit les cheveux épars , & faisoit éclater dans ses yeux & dans la pâleur de son visage toutes les marques du plus vif désespoir.

Elle courut au chevalier aussi-tôt qu'elle l'apperçut : Ah généreux Prasilde , lui dit-elle , si vous m'aimez encore , voici une occasion de me le témoigner. Mon cher Irolde est sur le point de perdre la vie , si vous ne le secourez : six assassins viennent de le surprendre dans un

endroit de ce bois ; ils font aux mains ; courez de grace le défendre. Madame , dit Prasilde , vous allez voir si vos volontés me sont sacrées ; conduisez-moi au lieu du combat. La dame se hâta de l'y mener. Ils y trouvèrent Irolde qui se défendoit encore avec beaucoup de courage ; mais il étoit si blessé , qu'il auroit bientôt succombé sous l'effort de ses assassins. Prasilde ne balança point à secourir celui dont il avoit sujet de souhaiter la perte ; & quoiqu'il n'eût point d'autres armes que son épée , il fondit sur ces scélérats avec tant de vigueur , qu'en un moment il fit mordre la poussière à deux des plus empressés. Irolde tout affoibli qu'il étoit de ses blessures , en tua un de sa main. Le reste épouvanté chercha son salut dans la fuite.

Après ce combat , le premier soin de Thisbine fut de visiter les plaies de son mari , qui par bonheur ne paroissoient pas dangereuses , ensuite elle & Prasilde trouvèrent moyen d'arrêter son sang avec des linges. Si cette dame fut sensible au service rendu par ce chevalier , Irolde n'en parut pas moins touché. Il avoit déjà pour Prasilde une estime infinie ; & ce qu'il venoit de lui voir faire acheva de le lui rendre cher à l'égal de lui-même ; il le remercia dans les termes les plus vifs que sa reconnoissance

lui put inspirer , & il lui demanda son amitié. Prasilde la lui accorda d'autant plus volontiers qu'il espéra que cette liaison pourroit lui donner moyen d'adoucir en sa faveur la cruelle Thisbine , ou du moins la disposer à souffrir ses soins sans colère.

Ils s'en retournèrent tous trois ensemble à Balc ; & chemin faisant , Irolde apprit à son libérateur la cause du péril qu'il venoit de courir : il lui dit qu'en revenant avec son épouse d'un château qu'ils avoient à une demi-journée de la ville , six scélérats apostés sans doute par ses anciens rivaux , l'avoient surpris & attaqué dans ce bois. Cette aventure dont il faisoit le récit ne fut pas sitôt sue dans la ville , que tout le monde , qui aimoit ces époux , s'intéressa pour eux , & les rivaux d'Irolde qui avoient suscité des assassins pour lui ôter la vie , furent obligés de prendre la fuite pour éviter le châtement qu'ils n'auroient pas manqué de recevoir.

Depuis ce jour si heureux pour Prasilde , ses affaires prirent une face plus riante : il sentit soulager ses peines. Thisbine changea de manieres avec lui ; & quoiqu'elle n'eût aucune envie de trahir son devoir , elle se crut obligée de ménager un homme qui , contre ses propres

intérêts , lui avoit conservé son époux. Pour Irolde , il s'attacha si fortement à Prasilde , qu'il ne pouvoit plus vivre sans lui. Les belles qualités de ce chevalier avoient fait tant d'impression sur son cœur , & la reconnoissance mettoit tant de vivacité dans ses mouvemens , que Thisbine à peine lui étoit plus chère que Prasilde. Il proposa même à cet ami de venir demeurer chez lui , dans la vue d'être encore plus unis ; & quelque chose que pût faire sa prudente épouse pour le détourner de sa résolution , elle fut obligée de se soumettre à ses volontés.

Prasilde fut très-sensible au changement de sa fortune amoureuse. Le bon accueil que lui faisoit Thisbine , & la facilité qu'il avoit de la voir , enchantèrent ses maux pendant un tems assez considérable : mais quand il reconnut que dans les airs de douceur & de distinction qu'elle avoit pour lui , il n'entroit que de la reconnoissance , il jugea que ces apparences flatteuses sur lesquelles il avoit fait revivre son espoir , n'étoient dans le fond que des maux déguisés. En effet , la fidelle Thisbine , pour lui ôter toute espérance , ne lui cachoit rien de toute la tendresse qu'elle avoit pour Irolde. Ce triste éclaircissement jeta Prasilde dans une situation

plus déplorable que celle où les rigueurs de Thisbine l'avoient réduit auparavant.

Le voilà donc retombé dans ses premières langueurs. Irolde étonné de ce changement, lui en demanda plus d'une fois la cause; & voyant qu'il s'obstinoit à la lui cacher, il en étoit inconsolable : un jour enfin Prasilde prit le chemin du bois dont on vient de parler, sans vouloir souffrir qu'aucun de ses gens l'accompagnât. Irolde qui en fut averti, marcha sur ses pas avec Thisbine, qui ne prévoyant point ce qui en devoit arriver, s'y étoit laissé conduire par complaisance pour son époux. Leur dessein étoit d'empêcher Prasilde de s'abandonner à sa douleur, ils espéroient le trouver sans peine dans ce bois qui n'avoit pas une grande étendue; cependant ils le cherchèrent long-tems envain; & fatigués d'une recherche inutile, ils se disposoient à s'en retourner à Balc, lorsqu'une voix plaintive frappa leurs oreilles; elle partoit d'un endroit du bois qui paroissoit le plus touffu. Thisbine en frémit, elle appréhenda que ce ne fût Prasilde, & qu'il ne fût connoître par ses plaintes à son mari le sujet de ses déplaisirs. Dans cette crainte, elle voulut représenter à Irolde qu'il ne devoit point s'approcher du lieu d'où sortoient ces tristes accens; que ce pouvoit être une per-

sonne qui se plaignoit & qui seroit fâchée peut-être que des étrangers l'entendissent; mais elle ne put persuader son époux, qui s'avança pour s'éclaircir de ce que c'étoit. Thisbine le suivit toute tremblante; & quand ils furent tous deux près de l'endroit d'où les plaintes étoient parties, ils se cachèrent derrière un buisson, & de-là, sans être vus, ils ouïrent ces paroles, & reconnurent que celui qui les prononçoit étoit le malheureux chevalier qu'ils cherchoient.

Arbres solitaires, qui seuls êtes témoins de l'excès de mes souffrances, si l'adorable, mais trop cruelle Thisbine, vient embellir de sa présence vos ombrages, ne lui révélez point les amoureux transports que je fais éclater devant vous, puisqu'elle a cent fois forcé ma bouche au silence, & qu'elle me contraint même d'étouffer mes soupirs; mais pourquoi m'obstiner plus long-tems à conserver une vie qui lui est odieuse? En achevant ces mots, il tira son épée, & continuant de s'adresser aux arbres: Muets confidens de mes langueurs, s'écria-t-il, recevez mes derniers adieux.

Il alloit effectivement se percer le sein, si le généreux Irolde, aussi touché que surpris de ce qu'il venoit d'entendre, n'eût fait alors un grand cri de la frayeur qu'il eut que son

ami ne se tuât ; Prasilde frappé de cette voix perçante , suspendit son action pour découvrir d'où elle partoit : il tourne la tête ; il voit Irolde & son épouse qui se pressent de le joindre pour prévenir le coup dont il se veut frapper. Quels furent alors les mouvemens de ces trois personnes ? La confusion que Prasilde remarqua sur le visage des deux époux , augmenta la sienne , & ne lui permit pas de douter qu'ils n'eussent entendu tout ce qu'il venoit de dire. Irolde, d'un autre côté, cherchoit des termes propres à pouvoir diminuer l'embaras de son ami , & Thisbine incertaine de ce que son mari pensoit de cette aventure , étoit dans un trouble inconcevable. Ils gardèrent tous trois pendant quelque tems un morne silence qui exprimoit plus de choses qu'ils n'en vouloient dire.

Enfin , Irolde regardant Prasilde d'un air attendri , sans être mêlé de colère : Quoi donc , cher ami , lui dit-il , je vous trouve la main armée contre vous - même ! qu'est devenu ce grand courage que vous avez fait éclater dans les plus affreux périls ? Ah ! rétablissez la raison dans votre ame , & chassez cette mélancolie qui ne vous feroit pas moins funeste que ce fer dont vous imploriez le secours. J'ai lieu de m'étonner moi - même , répondit Prasilde languissamment ,

languissamment , de la surprise que vous me marquez. Puisque vous savez mon secret , Irolde , devez-vous être étonné que j'emploie à terminer mes peines , le seul moyen qui m'en peut affranchir promptement. Les attraits de Thisbine ont allumé dans mon sein mille flammes dévorantes. Ne m'en faites point de reproches , cet amour est né avant notre amitié. D'ailleurs les efforts que j'ai faits pour combattre ma passion , quoique vains , doivent me justifier auprès de vous , & plus encore que tous mes efforts , la résolution que vous m'avez empêché d'exécuter : ne me pressez donc plus de ménager des jours qui me sont un supplice. Vivez dans les plaisirs , trop heureux époux d'une beauté si touchante , & laissez mourir un malheureux dont le sort ne peut changer.

Si quelqu'un de nous deux doit perdre la vie , dit Irolde , c'est moi plutôt qu'un chevalier si parfait , & je ne ferai en cela que vous sacrifier des jours que vous m'avez conservés. Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre , interrompit Thisbine ; Irolde vivra pour le bonheur de son épouse ; & le généreux Prasilde aura sans doute assez de raison pour ne pas troubler ce bonheur par son désespoir.

Les deux époux eurent assez de peine à rétablir le calme dans l'ame de Prasilde ; & ce ne fut qu'après un assez long entretien qu'ils obtinrent de lui qu'il n'attenteroit pas sur ses jours. Thisbine , pour mieux l'engager à tenir sa promesse , lui fit depuis ce jour-là un accueil si favorable , que ses ennuis en furent soulagés. Il pouvoit en toute liberté l'entretenir de sa passion ; elle y répondoit même quelquefois d'une manière à lui persuader qu'elle la voyoit avec plaisir.

Comme un amant se flatte toujours , il prit cette complaisance de Thisbine pour un tendre retour de sa part. Tout rempli de cette pensée , il devint plus empressé que jamais ; il fit parler ses soupirs , ses langueurs ; enfin il obsédoit la dame qui , fatiguée des empressemens d'un amant si opiniâtre , qu'elle n'osoit rebuter de peur de déplaire à son mari , n'étoit pas peu embarrassée à s'en défendre. Elle fut plus d'une fois sur le point de découvrir son embarras à Irolde , & de le conjurer de la délivrer des persécutions qu'elle ne souffroit qu'à regret ; mais quand elle ouvroit la bouche pour s'en plaindre , son époux , qui ne voyoit que trop où elle en vouloit venir , interrompoit son discours & l'entretenoit d'autre chose. La

dame à la fin perdit patience ; & pour se procurer du repos , prit sa résolution. Elle parla un jour à Prasilde dans ces termes.

Tu m'aimes , chevalier , avec ardeur , & j'ai été toujours cruelle à tes vœux. J'ai cru qu'une femme aussi attachée que je le suis à mon époux , ne pouvoit être sensible aux soins d'un amant ; mais je sens que mon cœur , d'accord avec tes désirs , veut se rendre à ta confiance ; cependant je cherche une autre excuse que ton opiniâtreté pour justifier ma faiblesse ; il faut que tu me rendes un service important pour achever de surmonter les scrupules que ma délicatesse pourroit opposer à ton bonheur. Ecoute ce que j'exige de toi.

J'ai appris de quelques voyageurs que dans une contrée d'Afrique , voisine du mont Atlas , est une grande forêt , au milieu de laquelle on voit un jardin entouré de hautes & fortes murailles. Ce jardin qui se nomme encore le jardin des Hespérides , parce qu'il fut autrefois cultivé , dit-on , par les filles d'Hesper , est fameux dans le pays par les merveilles qu'on en publie ; il renferme entr'autres richesses , l'arbre du trésor , dont les rameaux sont d'or , & qui porte pour fruit des pommes d'émeraudes. Le rapport qu'on m'en a fait m'a donné un si violent désir d'en avoir une branche en

ma possession , que cette envie trouble mon repos. S'il étoit permis à une femme d'errer comme une vagabonde , j'irois moi-même , malgré l'éloignement des lieux , tâcher de satisfaire mon entêtement. Je fais bien que la chose est d'une très-difficile exécution , & t'engagera dans de grands périls ; mais les grands cœurs comme le tien , ne se rebutent pas par les obstacles , & rien n'est impossible à l'amour : ce n'est que par un pareil service que tu peux gagner Thisbine. Si la conquête de mon cœur t'est précieuse , ne me donne pas la confusion d'avoir fait inutilement auprès de toi une démarche qui coûte toujours beaucoup à une personne de mon caractère. Tu pourras juger par la grandeur de l'entreprise de la reconnaissance que j'en aurai.

Pendant que la femme d'Irolde tenoit ce discours , Prasilde l'écoutoit avec une averse attention. Toutes les facultés de son ame sembloient en être occupées. L'étonnement , la défiance , l'irrésolution , la joie , la douleur , la crainte & l'espérance l'agitoient tour-à-tour. D'un côté , la démarche que Thisbine faisoit en lui demandant une grace de cette nature , lui donnoit de la joie ; il étoit charmé qu'elle daignât mettre son amour à une forte épreuve ; & ce qui augmentoit le prix d'une faveur si

ſingulière , c'étoit la récompense qu'elle lui promettoit ſ'il parvenoit à la ſatisfaire. D'un autre côté , il connoiſſoit la vertu de la dame & la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon époux ; cette connoiſſance lui rendoit la propoſition ſuſpecte ; il craignoit , qu'importunée de ſes inſtances & de ſes plaintes , elle ne cherchât à ſe défaire de lui. Dans cette juſte crainte , voici ce qu'il lui répondit.

Adorable Thisbine , ni les difficultés , ni les périls ne m'empêcheront point de vous obéir. Je vous aime avec une ardeur qui me fera tenter juſqu'à l'impoſſible pour contenter vos moindres deſirs ; mais je connois votre attachement pour votre heureux époux , & je vous l'avouerai , cela me fait douter de la ſincérité de vos promeſſes. Le peu de fruit que j'ai recueilli de mes ſoins me donne lieu de penſer que pour vous délivrer de mes importunités , vous pouvez avoir concerté avec Irolde cet artifice ; pardonnez-moi ce mot , madame : un amant qui déplaît doit ſe défier de tout. Si vous voulez que j'entreprene le voyage que vous me propoſez , il faut qu'Irolde qui diſpoſe de vos affections plus que vous-même , m'assure de l'effet de vos promeſſes , ſi je ſuis aſſez heureux pour vous apporter le rameau que vous ſouhaitez. Sur cette aſſurance , il

n'est point de danger que je craigne ; mais ; fans cela ; madame , vous me permettrez de vous dire que je ne puis me résoudre à m'éloigner de vous.

Thisbine qui ne s'étoit pas attendue à une pareille réponse en frémit ; elle représenta au chevalier qu'il demandoit une chose qui ne se proposoit point à un mari ; & que c'étoit mal reconnoître la faveur qu'elle lui faisoit , que d'exiger d'elle cette démarche. Prasilde lui laissa dire tout ce qu'elle voulut ; mais il n'en démordit point , tant il étoit persuadé que la dame n'avoit pour but que son éloignement.

L'épouse d'Irolde le voyant intraitable sur cet article , prit le parti de recourir effectivement à son époux. Avant que de lui faire une proposition si nouvelle , & dont elle jugea bien qu'il seroit étonné , elle lui parla des persécutions qu'elle effuyoit tous les jours ; elle lui dit que sa patience étoit à bout , que Prasilde , en un mot , troubloit la tranquillité de sa vie , & qu'il falloit absolument se servir du moyen qu'elle avoit imaginé pour l'éloigner. Irolde pâlit à ce discours ; il ne pouvoit consentir qu'on le privât de son ami. L'absence , lui dit Thisbine , est la seule chose qui puisse bannir du cœur de Prasilde cette fureur

amoureuse qui fait son malheur & le mien. Madame, interrompit son époux avec chagrin, ce moyen ne produit pas toujours son effet. Je connois Prasilde : ce n'est point un amant ordinaire ; l'absence ne changera pas son ame, & vos charmes ne fauroient s'effacer d'un cœur qui en a une fois reçu l'impression. Ce chevalier reviendra plus amoureux que jamais, & son éloignement n'aura servi qu'à me livrer au chagrin de ne point voir un ami sans lequel je ne puis vivre.

L'absence guérira Prasilde, reprit Thisbine, & vous en serez persuadé lorsque vous saurez ce que je me suis proposé. Alors elle lui raconta ce qu'elle avoit exigé de ce chevalier ; ensuite elle ajouta ; ce n'est plus un dragon qui garde, comme au tems des Hespérides, l'arbre merveilleux dont je viens de vous parler ; c'est une dame d'une beauté si ravissante, que tous les chevaliers se rendent à ses premiers regards. Dès que Prasilde verra cette incomparable dame, il est à croire que son cœur recevra l'impression d'un nouvel amour qui lui fera oublier mes foibles charmes. Je n'ignore pas que son absence rendra les momens qu'elle doit durer sensibles à votre amitié ; mais, mon cher Irolde, si cet ami vous est cher, faites-vous la violence de consentir à le perdre pour quelque tems en

faveur de sa guérison , qui devient certaine par le moyen que je vous ai dit , & qui importe à notre commun repos.

Irolde se rendit enfin , & sa charmante épouse avoit lieu d'être contente de ce qu'elle venoit d'obtenir. Cependant cela ne suffisoit pas , il falloit lui dire aussi ce que Prasilde avoit exigé d'elle ; cela paroissoit embarrassant. Elle le fit toutefois le plus délicatement qu'il lui fut possible ; & comme elle s'aperçut à l'émotion qu'il laissa voir sur son visage , qu'il trouvoit la condition un peu dure pour un époux amoureux de sa femme , Thisbine lui dit : Il est nouveau sans doute qu'un mari accepte une semblable condition ; mais songez , mon cher Irolde , qu'au fond votre consentement ne vous engage à rien ; car si-tôt que la dame du jardin aura porté sur lui ses regards redoutables , il n'aura plus d'envie de me faire tenir ma promesse. Mais , madame , répliqua l'époux ; si ce que l'on rapporte du jardin & de la dame fatale est fabuleux ? Cela ne se peut pas , interrompit Thisbine , puisque tous les voyageurs sont d'accord là-dessus. Mais si la chose n'est pas véritable , ni vous ni moi nous ne hasardons rien ; ainsi dans l'un & dans l'autre cas , que risquez-vous en accordant à votre ami la satisfaction qu'il demande ; il partira content , & cessera

de s'imaginer que je ne cherche qu'à me défaire de lui.

Pour abrégér ma narration , noble chevalier , poursuivit la maîtresse de Brandimart , Irolde fit tout ce que Thisbine souhaitoit ; & Prasilde perdant toute la défiance qui pouvoit lui rester qu'on n'agît pas avec lui de bonne foi , sortit de Balc fort satisfait d'avoir obtenu un si doux consentement. Ce n'est pas qu'il ne fût sensible au chagrin de quitter sa dame ; mais le prix charmant qu'elle attachoit au service qu'on attendoit de lui , animoit son courage de telle sorte qu'il auroit , comme Alcide , entrepris de pénétrer jusqu'aux enfers.

C H A P I T R E I X.

Quelle aventure obligea la belle Fleur-de-Lys d'interrompre son récit. Continuation de l'Histoire de Prasilde & d'Irolde.

LA maîtresse de Brandimart étoit en cet endroit de l'histoire de Prasilde & d'Irolde , que le seigneur de Montauban écoutoit avec une extrême attention , lorsqu'il passa près d'eux un chevalier bien monté ; ils le saluèrent fort civi-

lement , mais il ne leur rendit point le salut ; & il se contenta de regarder la dame en passant. Il revint pourtant sur ses pas un moment après , & s'adressant au paladin : Chevalier , lui dit-il fièrement , je viens de me faire un reproche : j'ai passé auprès de vous sans vous défier à la joûte. Les gens de notre profession ne doivent perdre aucune occasion de signaler leur valeur , ainsi vous trouverez bon que je vous provoque au combat.

- Brave chevalier , répondit d'un air modeste le fils d'Aimon , vous voyez l'état où je me trouve : le cheval que je monte est à cette dame ; & comme je ne puis disposer d'un bien qui lui appartient , je vous prie de vouloir m'exempter de l'honneur de joûter contre vous. Il y a un moyen de nous accorder , reprit le chevalier inconnu : puisque ce cheval n'est point à vous , prenez la peine d'en descendre ; vous pourrez aller à pied , & moi je me chargerai de la conduite de cette dame , qui probablement sera mieux entre mes mains que dans les vôtres. Si cette noble dame agréé cette disposition , répartit froidement Renaud , je ne suis point en droit de m'y opposer ; mais si elle me permet de l'accompagner , je tâcherai de me conserver cet avantage.

- Quoique ce dialogue ne donnât pas une opi-

nion fort avantageuse à la belle Fleur-de-Lys de la vaillance de son conducteur, l'aversion naturelle qu'on a pour les orgueilleux, lui inspira du dégoût pour cet inconnu qui vouloit disposer d'elle sans consulter ses sentimens : Seigneur chevalier, lui dit-elle, comme je me suis mise moi-même sous la conduite du guerrier qui m'accompagne, & que je n'ai pas lieu de me plaindre de lui, vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, que je persiste dans ma première intention. Puisque vous ne connoissez pas votre avantage, répondit brusquement le chevalier payen, il faut vous le procurer malgré vous; & en cela vous avez des grâces infinies à me rendre. Pour vous, chevalier, ajouta-t-il en regardant le paladin d'un air plein de mépris, vous n'êtes plus ici de saison : descendez de cheval, & continuez votre chemin tout seul. Faites de bonne grace ce que je vous dis, si vous ne voulez que je vous y oblige par force.

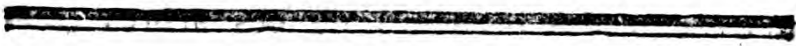
A ces paroles, Renaud ne put garder sa modération naturelle. Le feu lui monta au visage : O vous, dit-il d'un ton ferme au superbe inconnu, vous qui prétendez me faire la loi, & qui poussez l'insolence jusqu'à vouloir disposer de cette illustre dame sans son

aveu, songez à subir vous même le fort dont vous me menacez. Je vous déclare que je vous contraindrai d'aller à pied, & que j'aurai votre cheval : préparez-vous à le défendre, si vous le pouvez. Après avoir parlé de cette sorte, il pria Fleur-de-Lys de souffrir qu'il la mît à terre pour quelques momens. Elle y consentit. Il descendit donc de cheval, prit la dame entre ses bras, & la posa doucement sur l'herbe. Ensuite il remonta & piqua contre son ennemi ; mais le voyant venir sur lui comme un foudre, & jugeant que le cheval de Fleur-de-Lys fourniroit mal sa carrière, il se roidit sur les étriers pour mieux soutenir le choc de son adverfaire qui rompit sa lance sur son écu sans l'ébranler. Alors jetant la fienne à terre, il prit de son bras droit à faux de corps l'orgueilleux chevalier, l'enleva des arçons, & le jeta à dix pas de-là très-rudemment.

La maîtresse de Brandimart étonnée d'une force si prodigieuse, en tira le meilleur augure du monde pour la délivrance de son amant ; mais en l'admirant, elle ne put s'empêcher de rire de voir l'audace du chevalier payen si pleinement confondue. Le fils d'Aimon remit la dame sur son cheval, & monta sur celui

de l'inconnu , qu'ils laissèrent sur la poussière blasphêmer contre ses dieux , & déplorer sa mauvaise fortune.

Ils se remirent tous deux en chemin. Comme Renaud s'étoit intéressé à l'histoire de Prasilde & d'Irolde , il pria sa belle conductrice d'en continuer le récit , ce qu'elle fit gracieusement dans ces termes.



*CONTINUATION & fin de l'histoire de Prasilde
& d'Irolde.*

IL est à croire , seigneur chevalier , que le beau Prasilde eut plus d'une aventure pendant un voyage aussi long que celui qu'il avoit entrepris ; mais voici seulement ce qui est venu à ma connoissance.

Après avoir traversé le vaste empire de la Perse , sans vouloir s'arrêter à la fameuse ville d'Isbahan , où étoit alors la cour , il arriva dans les états du roi de Moussoul. Un jour qu'il marchoit dans une campagne d'une vaste étendue , & remplie des plus beaux arbres que l'on pût voir , il apperçut à quelque distance du grand chemin un château magnifique , bâti de belles pierres vertes & blanches , aussi

polies que le marbre , & situé sur une petite éminence qui régnoit dans la plaine.

Charmé de la structure de ce superbe édifice , il s'en approcha pour l'admirer de plus près ; il vit au pied de la colline un grand rond d'une eau si claire qu'on y voyoit nâger les poissons : ce rond d'eau étoit revêtu tout autour des mêmes pierres que le bâtiment , & entouré des plus beaux arbres du monde ; une partie des branches de ces arbres couvroient les bords du rond d'eau , & formoient le plus délicieux ombrage. Le chevalier descendit pour laisser reposer son cheval fatigué d'une longue traite & de la chaleur du jour ; pour mieux goûter la fraîcheur d'un si beau lieu , il ôta son casque , essuya la sueur qui lui couvroit le front , se lava le visage & les mains , & rafraîchit d'une eau si pure ses poulmons altérés ; il s'affit ensuite au pied d'un de ces arbres pour se reposer lui-même ; & attachant ses regards sur l'eau du rond , il se mit à rêver profondément ; il se représenta l'état de ses affaires , la longueur de l'absence à laquelle il se voyoit condamné , l'incertitude de pouvoir rapporter le rameau dont dépendoit le succès de son amour. Tout cela joint à ce que son imagination prompte à féconder les mouvemens de sa jalousie lui peignoit , c'est

à-dire, les plaisirs que goûtoit Irolde entre les bras de Thisbine, lui ferra le cœur de manière qu'il demeura sans sentiment au pied de l'arbre.

Tandis qu'il étoit dans cette situation, quatre jeunes demoiselles, vêtues d'habits galans, sortirent du château, & tournèrent leurs pas vers le rond d'eau, dans le dessein d'y prendre le frais. Dès qu'elles apperçurent Prasilde étendu sur le gazon comme un homme mort, elles frémirent ; & dans ce premier mouvement d'effroi, elles furent sur le point de s'en retourner au château ; mais un moment après, faisant réflexion qu'elles étoient quatre, & que l'état où elles voyoient cet infortuné voyageur ne leur donnoit pas lieu de craindre quelque chose de sa part, elles demeurèrent. Elles s'approchèrent même du chevalier ; & lui trouvant les yeux baignés de larmes, avec un souffle de respiration, elles connurent qu'il n'étoit qu'évanoui. Il avoit l'air si noble & si engageant, même dans sa foiblesse, qu'il étoit difficile de ne se pas intéresser pour lui.

La principale de ces dames, qui étoit d'une beauté charmante, prit de l'amitié pour lui ; & touchée de compassion de voir un si beau chevalier en péril faute de secours, s'empres-

de lui faire reprendre l'usage de ses sens. Pour s'y employer plus efficacement , elles le portèrent toutes quatre au château , où il fut défarmé & couché dans un lit aussi commode que magnifique ; à force de l'agiter & de lui faire prendre des liqueurs confortatives , elles lui rendirent le sentiment.

Lorsqu'il ouvrit les yeux , il ne fut pas peu surpris de se trouver dans un lieu si superbe en riches ameublemens , & environné de belles dames qui s'empressoient à le servir ; il rappeloit en vain dans sa mémoire ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette aventure ; mais les dames dissipèrent son embarras , en lui apprenant dans quel état elles l'avoient rencontré sur les bords du rond d'eau : il remercia ces belles personnes dans des termes convenables à leur mérite & à l'importance du service ; il le fit avec tant de grace & de politesse , que la dame du château en sentit redoubler pour lui son estime & son affection. Comme elle s'aperçut qu'il ne lui restoit plus rien de sa foiblesse passée , elle lui laissa le tems de s'habiller , & lui envoya des officiers pour lui rendre ce service.

Il s'informa d'eux qui étoit cette charmante dame qui s'intéressoit à son sort avec tant de générosité ; on lui dit qu'elle se nommoit la
princesse

princesse Dorzéide , fille unique du roi de Mouffoul ; qu'après la mort de son père , arrivée depuis peu de tems , elle s'étoit retirée dans ce château pendant la saison brûlante , tandis que les grands du royaume délibéroient ensemble sur le choix de son époux. Ce rapport étonna le chevalier , qui craignit que , dans l'ignorance où il avoit été de la qualité de la princesse , il n'eût manqué à quelqu'un des égards qui lui étoient dus. Aussi-tôt qu'il fut en état de paroître devant elle , il alla lui en faire des excuses , auxquelles Dorzéide répondit fort obligeamment. La conversation qu'ils eurent ensuite fut très-spirituelle de part & d'autre ; plus la princesse découvroit d'agrémens dans cet étranger , plus elle s'enflammoit pour lui ; & le feu dont elle brûloit secrètement étinceloit dans ses yeux. Il n'en étoit pas de même du chevalier : toujours occupé de sa Thisbine , il ne songeoit qu'à s'acquitter de sa commission ; il voulut bientôt prendre congé de la princesse , sous prétexte que la discrétion l'obligeoit à ne point abuser de ses bontés. Quand Dorzéide l'entendit parler de son départ , elle perdit toute retenue : elle pâlit , elle soupira , elle employa les paroles les plus engageantes , pour l'obliger à faire un plus long séjour dans son château :

elle répandit même des larmes , & lui offrit jusqu'à sa couronne. Prasilde avoit le visage couvert de confusion de se voir requis d'amour par une belle princesse qu'il ne pouvoit aimer ; il lui devoit au moins des égards ; mais la femme d'Irolde le rendoit insensible à toute autre beauté.

S'il eût eu ses armes , il seroit sorti du château sur-le-champ ; aussi les demanda-t-il , & cette demande acheva de désespérer son illustre hôtesse. Elle avoit un dépit mortel de ne pouvoir lui ôter l'impatience qu'il marquoit de la quitter ; enfin craignant de le perdre , elle résolut de s'affurer de sa personne ; elle le fit conduire par quelques-uns de ses chevaliers dans une chambre bien grillée , où cette amante éperdue ne manqua pas d'aller faire un dernier effort pour attendrir l'ingrat. Ne pouvant le fléchir , elle le fit charger de chaînes & traiter très-rigoureusement ; elle le tint quelque tems dans cette captivité , se flattant que l'envie qu'il auroit d'en sortir , le rendroit plus traitable : cette violence toutefois ne servit qu'à l'aigrir.

Pendant que toutes ces choses se passoient , il arriva dans le château un jeune chevalier françois fort aimable ; il étoit en quête , disoit-on , du fameux Renaud de Montauban son frère ,

qu'une étrange aventure avoit éloigné de la cour de l'empereur Charles.

Lorsque le fils d'Aimon entendit parler de ce chevalier françois , il ne douta pas que ce ne fût le jeune Richardet ; son souvenir l'attendrit , & redoubla son attention ; mais ne voulant pas se découvrir à Fleur-de-Lys , il cacha son émotion , & laissa ainsi cette dame continuer son récit.

Ce jeune guerrier françois avoit l'air si noble, que Dorzède crut devoir le traiter avec distinction : elle lui fit un accueil obligeant , & les belles qualités du chevalier lui donnèrent une attention plus particulière pour lui. Comme il n'avoit point alors d'attachement de cœur , la vue de la princesse lui causa de l'émotion ; il ne tarda pas à le lui faire connoître , & cette connoissance ne déplut point à la dame. Le chevalier s'en aperçut ; & profitant de cette découverte , il fut exprimer ses feux en termes galans & passionnés. Sa belle hôtesse feignit de prendre tous ses discours pour des flatteries ordinaires aux françois , & lui dit en souriant : Obligeant chevalier , je pourrois me laisser surprendre à vos galanteries , si je n'avois dans ce château de quoi m'en défendre : je vais , ajouta-t-elle , m'expliquer clairement. Alors elle lui conta de quelle manière elle

avoit conçu de la tendresse pour son prisonnier , & le mépris injurieux qu'il avoit fait de sa couronne & de sa main.

Ah ! madame , interrompit le chevalier françois , ce que vous me dites n'est pas croyable ! Est-il quelque mortel qui puisse être insensible à la possession de tant de charmes ? Il ne tiendra qu'à vous , reprit Dorzéïde , d'en être convaincu par vous-même ; il accepta la proposition , & la princesse le mena dans la chambre du prisonnier.

Les deux chevaliers ne se virent pas si-tôt ; qu'ils s'admirèrent & conçurent l'un pour l'autre une secrète inclination. La princesse ne voulant pas être présente à leur entretien , ni s'exposer à la honte de rendre le françois témoin du dépit qu'elle auroit d'entendre les choses vives que son prisonnier pourroit lui dire , les laissa seuls. Le chevalier chrétien ne manqua pas de témoigner au persan qu'il étoit surpris du refus qu'il avoit fait de la main d'une si charmante princesse. Prasilde lui découvrit le fond de son cœur : il lui dit qu'il connoissoit tout le mérite de Dorzéïde ; mais qu'il étoit épris d'une dame de Balc , pour laquelle il avoit entrepris d'aller au fond de l'Afrique, faire la conquête d'un rameau de l'arbre du trésor ; qu'il ressentoit une vive afflic-

tion de se voir arrêter en chemin par l'injustice de la princesse de Mouffoul ; qu'il le prioit ardemment de lui procurer la liberté , & que s'il la lui faisoit obtenir , il lui devoit son repos & son bonheur.

Quand le chevalier françois n'auroit pas été aussi touché qu'il l'étoit de la douleur de Prasilde , le seul intérêt de son amour naissant l'auroit assez disposé à ne rien épargner pour éloigner du château un rival si redoutable. Il lui promit de ne rien négliger pour rompre ses fers. Il y alla travailler sur le champ ; il représenta vivement à Dorzéide que son prisonnier avoit le cœur prévenu ; que bien loin de se plaindre de lui , elle devoit estimer sa fidélité ; & qu'enfin elle faisoit injure à ses charmes de courir après un cœur qui se refusoit à elle.

Le jeune frère de Renaud n'eut pas de peine à persuader une dame qu'il commençoit à détacher de Prasilde ; & comme il la pressoit de relâcher son prisonnier , elle lui fut bon gré de l'empressement qu'il marquoit à se délivrer d'un rival si dangereux. Pour reconnoître ce témoignage d'amour , elle ne voulut pas différer d'un moment le sacrifice qu'il demandoit. Allez , chevalier , dit-elle au françois , allez vous-même le tirer de prison , & lui appren-

dre que c'est à vous qu'il doit sa liberté. Le chevalier chrétien courut à l'heure même faire sortir le persan de la chambre où il étoit retenu. Prafilde remercia son libérateur dans les termes les plus vifs, & ils se jurèrent tous deux une éternelle amitié.

Prafilde, quand on lui eut rendu ses armes & son cheval, sortit du château, & prit le chemin du Diarbec, qu'il traversa tout entier pour entrer dans la Syrie : il fit tant de diligence, qu'en peu de tems il se rendit à Damas ; il s'y embarqua sur un vaisseau freté pour Tunis, où il arriva très-heureusement après quelques jours de navigation ; il tourna de-là ses pas vers l'empire de Maroc, au fond duquel il avoit oui dire qu'étoit le jardin des Hespérides.

Un jour qu'il cotoyoit une belle prairie pour arriver à un château qui se faisoit voir de loin, il rencontra un vieillard qui lui fit connoître, par les larmes qu'il versoit en abondance, qu'il ressentoit une vive douleur. Le chevalier lui demanda ce qui la causoit. Hélas, seigneur, lui répondit le bon homme, tout ce pays a bien sujet d'être dans l'affliction, nous allons perdre notre seigneur que nous aimons chèrement, & de qui nos familles reçoivent mille biens tous les jours : un géant, affreux & cruel,

qui s'est établi par violence dans le pays depuis quelques années, est devenu amoureux de la fille de notre bon seigneur, & l'a demandée en mariage. Le père s'en est excusé sur ce qu'il l'a promise à un chevalier de ses voisins qui la recherche depuis long-tems : le géant irrité de ce refus, a juré qu'il raviroit malgré lui l'honneur de sa fille, & qu'il l'immoleroit lui-même avec toute sa race à sa fureur. Effectivement il l'a rencontré aujourd'hui à deux pas d'ici ; il s'est saisi de lui, après avoir massacré ses gens, il lui a lié les mains derrière le dos ; & dans cet état, il l'a conduit à la porte du château pour le faire périr aux yeux de sa fille.

Prasilde demanda quel chemin ils avoient pris ; & ayant su que c'étoit celui du château qu'il voyoit, il piqua de ce côté-là, résolu de secourir ce père infortuné, s'il en étoit encore tems. A mesure qu'il approchoit du château, il appercevoit du monde à la porte, & entendoit un bruit confus de voix ; lorsqu'il en fut plus près, ses yeux furent frappés d'un spectacle, dont la cruauté eût attiré l'indignation des cœurs les plus durs ; il vit l'orgueilleux géant qui, d'un air furieux, menaçoit un vénérable vieillard qu'il avoit fait attacher sur un bûcher, de le livrer à la

rigueur des flammes , s'il ne lui remettoit sa fille entre les mains. Plusieurs satellites armés de brigandines & de capelines de fer , se tenoient prêts à mettre le feu au bûcher au premier ordre de leur détestable maître. Le généreux vieillard , au lieu d'être effrayé de ces funestes apprêts , faisoit éclater sa fermeté par les instantes prières qu'il adressoit à sa fille ; il la conjuroit de le laisser plutôt périr , que de s'abandonner aux désirs du géant pour lui sauver la vie. Cette dame qui paroissoit aux créneaux du château , épouvantée du péril que couroit son père , appeloit le ciel & la terre à son secours , & pouffoit des cris qui faisoient juger de l'excès de son désespoir.

A ce spectacle si touchant , le magnanime Prasilde ne put retenir sa colère ; il s'avança vers le géant , & lui dit : Monstre pétri d'injustice & de cruauté , cesse de vouloir attenter à la vie & à l'honneur d'un seigneur respectable : viens recevoir le châtement de tes crimes. Chétif ver de terre , répondit le géant plein de fureur , tu vas toi-même être écrasé sous mes coups. En achevant ces mots , il se hâta de monter à cheval , & baissa sa grosse lance contre le persan qui venoit sur lui de toute la vitesse de son cheval. Le géant étoit si transporté de courroux , que ne se possédant

plus ; il faillit d'atteinte ; mais Prasilde qui avoit conservé son jugement , l'atteignit de droit fil , & le renversa rudement sur la poussière. Pendant que , satisfait d'un si heureux commencement , il acheva de fournir sa carrière , le géant eut le tems de se relever , il écumoit de rage , & blasphémoit contre ses dieux d'avoir souffert qu'un seul chevalier lui eût fait cet affront.

Son généreux ennemi le voyant à pied , descendit pour ne le pas combattre avec avantage ; ils commencèrent un combat si dangereux , qu'il causoit de l'effroi à tous ceux qui le regardoient. Le géant étoit d'une force prodigieuse , mais la grosseur de ses membres ne lui permettoit pas de se mouvoir aisément , au lieu que Prasilde avoit plus d'haleine & d'adresse ; il évitoit par sa légèreté la plupart des coups que le géant lui déchargeoit : le combat avoit déjà duré long-tems , & ils étoient blessés l'un & l'autre en plus d'un endroit , lorsqu'on s'apperçut que le géant qui l'étoit plus grièvement , s'affoiblissoit. Ses coups devenoient plus lents , & son bras mollissoit , soit par lassitude , soit par le sang qu'il avoit perdu. Le chevalier s'en apperçut ; & renouvelant sa vigueur , il réduisit bientôt son ennemi à ne pouvoir se soutenir. Ce colosse

tomba , & sa chute fut si lourde , que ses plaies s'ouvrirent encore davantage ; il en sortit tant de sang qu'il s'évanouit de foiblesse.

Prasilde dédaignant de l'achever en cet état , fit son premier soin d'aller détacher le vieillard. Ce bon homme se jette à ses pieds , les baigne de larmes de joie , & le remercie moins de lui avoir conservé la vie , que d'avoir sauvé l'honneur de sa fille ; le chevalier le releva , & lui fit tout l'accueil que son courage & sa vertu méritoient. Sur ces entrefaites , la dame du château voyant qu'elle n'avoit plus rien à craindre du géant , fit abaisser le pont levis , & sortit pour venir rendre graces à son libérateur ; elle se joignit à son père ; ils étoient tous deux si touchés de reconnoissance , qu'ils ne savoient quel traitement lui faire. Le vieillard jugeant qu'après un combat si long & si périlleux , le chevalier , dont on voyoit d'ailleurs le sang couler , avoit besoin de repos , le pressa d'entrer dans le château. Prasilde y consentit , après s'être apperçu que les propres soldats du géant , qui le servoient moins de gré que de force , l'avoient eux-mêmes achevé.

On visita les plaies du chevalier qui ne se trouvèrent pas dangereuses ; & le soin qu'on en prit le mit en peu de tems sur pied. Comme ses forces achevoient de se rétablir , il de-

manda un jour au seigneur du château le chemin le plus court pour arriver au jardin des Hespérides. Le vieillard parut surpris de la question, & dit au persan : Brave chevalier, votre demande me donne lieu de penser que vous auriez le dessein de faire le voyage de ce jardin merveilleux, & si cela étoit, je plaindrois le sort que vous voulez vous attirer : ce jardin spacieux est entouré de fortes murailles ; on y entre par quatre portes d'airain qui sont ouvertes en tout tems ; tout le monde y peut entrer aisément ; le climat en est délicieux ; il y règne un éternel printems ; les prés y sont toujours verts, les fleurs vives & les arbres touffus ; mais ce qu'il y a de plus admirable dans ce jardin, c'est l'arbre qu'on appelle l'arbre du trésor, les rameaux en sont d'or, & portent pour fruit des pommes d'émeraudes. En quoi donc consiste le danger qu'on y court, interrompit l'amant de Thisbine ? En quoi, répartit l'africain ? Je vais vous le dire : une dame plus merveilleuse encore que l'arbre du trésor, s'en est attribué la garde ; elle a établi sa demeure au pied de son tronc ; elle est d'une beauté si éclatante, & sa vue fait un effet si puissant sur les cœurs, que quiconque approche de cette nymphe, oublie sa vie passée, & n'a plus d'au-

tre occupation que de contempler son beau visage. On n'a jamais su son véritable nom ; mais dans le pays on l'appelle communément Méduse , à cause des effets que sa vue dangereuse produit.

Ce que vous me racontez est surprenant ; dit Prasilde ; & cet oubli de soi-même est-il l'effet de quelque charme ou de la beauté de la dame ? On ne sauroit , répondit le vieillard , l'attribuer à une cause purement naturelle ; & c'est une fatale loi des destinées que vous ne pouvez changer. Après ce que vous venez de me dire , reprit le chevalier , je ne m'exposerois pas à ce danger , si je ne m'étois pas engagé à rapporter en Perse un rameau de cet arbre merveilleux. Vous savez que l'honneur d'un chevalier lui est plus cher que la vie. Quel parti prendre en cette extrémité ?

Le vieux africain se mit à rêver ; & sortant tout à coup de sa rêverie : le ciel , s'écria-t-il , m'ouvre en ce moment une voie que je crois infailible pour vous tirer heureusement de péril , & vous faire acquérir le rameau d'or ; il faut rejeter sur la nymphe même l'effet de sa fatale vue ; munissez - vous d'un miroir que vous ferez appliquer sur votre bouclier ; & quand vous approcherez de l'arbre , vous vous couvrirez de ce miroir que

vous opposerez aux regards de Méduse : aussitôt qu'elle aura vu son beau visage , elle ne se souviendra plus de l'arbre du trésor qu'elle quittera dès ce moment pour courir après cette image dont elle fera possédée : cassez alors le miroir , la nymphe ne se voyant plus , se cherchera dans le jardin inutilement , & vous donnera tout le tems d'achever votre entreprise ; mais prenez bien garde que vos yeux ne s'attachent sur Méduse , vous vous perdriez sans retour.

Lorsque le seigneur du château eut cessé de parler , l'amant de Thisbine , rempli de joie de l'expédient qu'il venoit d'apprendre pour réussir dans son dessein , se jeta au col du vieillard , l'appela cent fois son père , & lui dit qu'il payoit avec usure le service qu'il avoit reçu de lui.

Le chevalier persan se sentant assez fort pour se remettre en chemin , fit appliquer un miroir sur son bouclier , & ne songea plus qu'à partir pour aller au jardin des Hespérides. Le vieillard lui en enseigna le chemin , & lui dit qu'il y arriveroit au bout de cent journées ; mais il exigea de lui qu'à son retour il repasseroit par son château. Praxilde lui fit cette promesse , & partit enfin au grand regret du père & de la fille , qui auroient bien voulu le retenir du

moins jusqu'au retour de l'époux futur qui, depuis quelque tems, étoit allé à Bizerte offrir ses services au puissant Agramant, roi de l'Afrique, dans la guerre qu'il projetoit contre l'empereur Charles.

On ne sauroit exprimer l'impatience qu'avoit Prasilde de se voir en possession du rameau d'or : il se privoit du sommeil pour faire plus de diligence ; à peine accordoit-il à son cheval quelques momens pour pâître ; enfin, il arrive à ce jardin si renommé par toute l'Afrique : il tressaillit de joie d'abord qu'il apperçut une des portes d'airain ; & sans s'arrêter à en considérer la beauté, il entra dans le jardin qu'il trouva plus délicieux encore que le seigneur du château ne le lui avoit dépeint ; il en admiroit les arbres, les fleurs & la verdure. Après avoir marché un jour entier le long d'une grande route, il découvrit de loin l'arbre merveilleux, dont le sommet se perdoit dans les nues.

Cet arbre étoit entouré d'un nombre presque infini de personnes qui, à leur air & à leurs vêtemens, paroissoient de nations différentes : il y en avoit de tout âge & de toute profession ; on y voyoit jusqu'à des vieillards & jusqu'à des femmes, que la curiosité ou l'envie d'avoir des branches de cet arbre y

avoient attirés ; ils s'occupoient tous à contempler le visage de Méduse. Prasilde eut assez de peine à percer toute cette foule : en approchant de l'arbre , il se couvrit soigneusement de son bouclier qu'il opposa aux regards de la nymphe.

Dès qu'elle se vit dans le miroir , elle s'éloigna de l'arbre effectivement , & s'avança vers cette belle image qui l'avoit charmée ; Prasilde alors cassa le miroir , & se mit à fuir. Quand Méduse ne se vit plus sur le bouclier , elle commença de courir comme une insensée dans le jardin , cherchant ce qu'elle ne pouvoit plus trouver. Le chevalier profitant de son éloignement , s'approcha de l'arbre , & de son épée coupa deux branches , l'une pour Thisbine , & l'autre pour en faire présent au sage vieillard à qui il devoit un succès si heureux ; il sortit ensuite promptement du jardin , & reprit la route du château ; il s'appeloit alors le chevalier du miroir ; mais on ne l'appela plus dans la suite que le chevalier du rameau d'or.

Le seigneur du château & sa fille furent charmés de le revoir : ils avoient toujours été dans l'inquiétude pendant son absence ; & quand il leur présenta le rameau qu'il leur destinoit , ils parurent beaucoup moins sensi-

bles à la beauté d'un présent si rare , qu'à la joie de pouvoir embrasser leur libérateur. L'amant de la dame du château étoit revenu depuis quelques jours de la cour de Bizerte , il ne témoigna pas moins de reconnoissance qu'eux au persan , du grand service qu'il leur avoit rendu. Le seigneur du château pria le chevalier du rameau d'or de vouloir honorer de sa présence le mariage de sa fille qui fut fait avec toute la solemnité & les réjouissances possibles. Après cela , Prasilde conjura le vieillard & les jeunes époux , de lui permettre de satisfaire l'impatience qu'il avoit de retourner à Balc ; ils n'osèrent s'opposer à son départ , quelque regret qu'ils en eussent , & ils le virent partir avec une douleur dont le chevalier fut pénétré.

Il regagna Tunis , il se rendit par mer à Damas ; mais au lieu de prendre la route de Mouffoul , il détourna du côté de Bagdad , où il s'arrêta peu ; ni les raretés de cette ville , ni les magnificences de la cour du calife , ne purent balancer l'impatience qu'il avoit de revoir l'objet de tous ses desirs. Quelques chevaliers qu'il rencontra dans son chemin , charmés de la beauté du rameau qu'il portoit , furent tentés de l'avoir ; mais leur envie ne fit que tourner à leur confusion. Le vaillant
Prasilde

Prafilde le conserva jusqu'à Balc , où après tant de fatigues il arriva plein de joie & d'espérance. Il écrivit aussi-tôt à Thisbine une lettre fort touchante ; il lui mandoit qu'il venoit d'arriver avec le rameau qu'elle désiroit , & qu'il brûloit d'impatience de le lui présenter ; qu'il ne vouloit point paroître devant elle sans en avoir obtenu la permission ; mais qu'elle pouvoit s'affurer que si elle refusoit de faire son bonheur , il en mourroit de déplaisir.

L'épouse d'Irolde ne fut pas peu étonnée du retour d'un amant dont elle croyoit être délivrée pour jamais. Hélas , dit-elle en soupirant , quelle étoit mon erreur ? L'amour vient à bout de tout ; Prafilde est revenu du jardin de Méduse , mes foibles charmes ont défendu son cœur contre tout ce que l'on publie des attraits de cette fatale nymphe ; malheureux Irolde , dans quel embarras ma fausse prudence t'a jeté avec moi ! Ces réflexions lui en firent faire beaucoup d'autres ; & pendant qu'elle étoit plongée dans une profonde rêverie , son époux arriva. Il s'aperçut de sa tristesse , il lui en demanda le sujet ; & Thisbine n'ayant pas la force de le lui apprendre , lui rendit languissamment la lettre de Prafilde , en versant quelques larmes.

Lorsque Irolde eut lu le billet , il sentit quelque joie du retour de son ami ; mais la parole qu'il avoit donnée de consentir à son bonheur , fit succéder à sa joie des mouvemens bien douloureux. Ces deux époux ne firent pendant quelque tems que soupirer ; ils se tenoient étroitement embrassés , sans pouvoir proférer une seule parole. Irolde pourtant fit un effort , & parla en ces termes.

Ma chère Thisbine , faisons - nous justice nous-mêmes , le ciel nous punit d'avoir voulu trahir un ami à qui nous devons tout ; mais c'est à moi seul d'expier ce crime. Vivez heureuse avec Prasilde ; il est juste qu'il soit récompensé de ses services & du péril où il s'est exposé pour vous mériter : il est plus digne que moi de vous posséder ; acquittez votre promesse , ajouta-t-il en frémissant , & me laissez mourir.

Le malheureux Irolde , plus amant qu'époux , acheva ces paroles en regardant avec des yeux tout couverts de larmes sa charmante épouse , qu'il trouvoit plus touchante que jamais. Thisbine parut peu satisfaite de ce discours. Injuste époux , lui dit - elle , crois - tu que je puisse vivre sans toi ? Ne te souvient - il plus des preuves que je t'ai données de mon affection ?

tu m'as dit cent fois que tu ne voudrois pas habiter les cieus fans moi , & tu penfes à me laisser feule en ce monde , accablée d'ennuis. Non , Irolde : malgré l'injustice du fort qui nous veut défunir , nous ne ferons point séparés ; je devrois mourir feule , puisque c'est moi qui t'ai fait donner cette funeste parole qu'il faut tenir. Je ne te presse pourtant point de vivre ; je fais que la vie ne sauroit t'être agréable , après avoir perdu ta Thisbine. Oui , dégageons notre commune promesse , puisque rien ne peut nous en dispenser , & qu'ensuite une commune mort nous punisse de l'avoir indiscrettement donnée. Mourons , cher époux , & que le même tombeau renferme deux cœurs qui se sacrifient l'un à l'autre.

Après ces paroles touchantes , ces deux infortunés époux s'étant ainsi disposés à la mort , demeurèrent long-tems embrassés ; ils ne pouvoient se séparer ; enfin ils se firent violence. Thisbine alla chez un médecin de sa connoissance , & obtint de lui une poudre empoisonnée qui devoit faire son effet quatre ou cinq heures après l'avoir prise. Munie de ce breuvage , elle revint trouver son époux. Il détrempa cette poudre dans une liqueur ; puis il en but la moitié avec une assurance

merveilleuse ; ensuite il présenta la coupe à Thisbine d'une main tremblante , & d'un regard mal assuré ; après quoi il détourna les yeux pour ne pas voir une action qui lui perçoit le cœur : la dame prit la coupe , & but le reste du breuvage avec la même fermeté que son mari.

Cela étant fait , ils gardèrent quelque tems un morne silence qui fut suivi d'un entretien fort touchant ; mais enfin il fallut finir. Thisbine , comme une victime que l'on traîne à l'autel , alla trouver Prasilde , après avoir promis à son cher Irolde de revenir au plutôt pour lui accorder la consolation qu'il lui avoit demandée de mourir entre ses bras.

Le chevalier du rameau d'or fut transporté de joie quand il vit sa chère Thisbine arriver chez lui. Il parut confus & comblé de cette faveur : comme il s'aperçut qu'elle avoit le visage baigné de larmes , il crut que c'étoit un effet de sa pudeur naturelle qu'alarmoit la démarche qu'elle faisoit ; & dans cette pensée, il s'efforça de la consoler par les paroles les plus flatteuses & les plus soumises. Elle le désabusa bientôt , en lui tenant ce discours : Hé bien , Prasilde , tu vois enfin cette fière beauté qui t'a coûté tant de soupirs & de soins, ren-

due à tes volontés : il ne tient qu'à toi de satisfaire tes amoureux défirs ; mais apprends , qu'en perdant aujourd'hui l'honneur , je dois perdre aussi la vie. Ce n'est pas tout , Irolde va comme moi renoncer au jour ; ainsi la mort de ta maîtresse & celle de ton ami feront le fruit de ton bonheur.

Alors elle lui dit qu'elle & son époux avoient eu recours à un breuvage empoisonné pour expier le coupable ferment qu'ils avoient eu le malheur de faire. Aussi-tôt que Prasilde eut entendu ces paroles , il s'écria transporté de douleur : Ah ! madame , qu'avez-vous fait ? en même-tems il voulut appeler du monde & s'empresse de secourir la dame ; mais elle l'en empêcha : cessez , lui dit-elle , de vous opposer à une mort inévitable , le poison que j'ai pris a déjà fait son effet ; il seroit inutile d'avoir recours aux remèdes , à peine me reste-t-il quelques momens à vivre. A ce discours , l'amant sentit troubler ses esprits , il devint pâle , & se laissa tomber de foiblesse sur un siège qui se trouva derrière lui ; il jette sur l'épouse d'Irolde des regards où son désespoir étoit peint , & lui dit d'une voix languissante : Je me croyois le plus heureux des hommes , & j'en suis le plus malheureux :

cruelle , ajouta-t-il en élevant la voix , qui vous obligeoit à recourir à cette extrémité ? je vous paroïs donc bien peu généreux , injuste Thisbine , deviez-vous penser que je pusse établir mon bonheur sur des bontés défavouées par votre cœur ? non , non , je suis trop délicat pour exiger de pareilles faveurs , je vous aurois rendu votre parole si vous me l'eussiez demandée ; mais vous avez mieux aimé causer notre perte commune , que de devoir quelque chose à ma générosité : allez , madame , allez rejoindre ce cher Irolde qui seul a mérité vos affections ; je ne veux point acheter par votre mort la possession de vos charmes.

La dame fut touchée de ces paroles , & plus encore de l'excessive douleur à laquelle son amant s'abandonna ; elle le quitta toute attendrie , & rejoignit son Irolde à qui elle eut à peine le tems d'apprendre la générosité de Praxilde : elle pâlit ; & par un effet du breuvage , elle perdit le sentiment , & se laissa tomber entre les bras de son époux qui , bien que préparé à ce coup terrible , ne le put supporter courageusement : Attends , chère ombre , s'écria-t-il , je vais te rejoindre : ne crois pas que je puisse te survivre. En prononçant ces mots ,

il embrasse Thisbine ; & reprochant au poison qu'il a bu son peu de pouvoir sur lui , il attend de sa douleur qu'elle en avance l'effet. Ses vœux furent exaucés : un froid imprévu vint glacer ses sens , & il eut la triste satisfaction de tomber sur un lit de repos avec son épouse chérie.

Tandis qu'ils étoient tous deux dans cet état , Prasilde , enfermé dans sa chambre , faisoit les plaintes les plus touchantes ; il défioit la fortune de le rendre plus malheureux : cependant les mouvemens de désespoir qui l'agitoient , se calmèrent bientôt : le médecin de qui Thisbine avoit reçu la poudre , arriva chez lui , & demanda à lui parler , pour prévenir , disoit-il , de grands malheurs. Les domestiques l'introduisirent dans la chambre de leur maître qui ne fut pas peu étonné , quand le docteur lui dit : Seigneur Prasilde , Thisbine est venue me demander du poison ce matin : comme je l'ai vue toute troublée , & que d'ailleurs je n'ignore pas votre attachement pour elle , j'ai cru devoir vous avertir de prendre garde à vous ; je l'ai trompée ; la poudre que je lui ai donnée n'est qu'une poudre somnifère qui assoupit les sens pour quelques heures.

Le chevalier du rameau d'or ne donna pas le tems au médecin d'en dire davantage. Mon cher ami, lui dit-il, vous me rendez la vie en m'apprenant cette nouvelle : suivez-moi, je vous en conjure. En disant cela, il mena le docteur chez Irolde qu'ils trouvèrent couché auprès de sa femme, tous deux sans sentiment, & entourés de leurs domestiques qui fondoient en pleurs. Le médecin, sans perdre de tems, frotta d'essences les tempes, les narines & les lèvres des deux époux, & les tira de leur léthargie à force de remèdes.

Mais, noble chevalier, poursuivit Fleur-de-Lys, je ne songe pas que je vous fais un trop long récit. Pour le finir en deux mots, je vous dirai que Prasilde, après avoir fait secourir Irolde & Thisbine, leur rendit la parole qu'ils lui avoient donnée de consentir à son bonheur, & promit de ne plus troubler leurs plaisirs par son importune ardeur; mais de peur de faire inutilement un effort si généreux, il s'éloigna de Thisbine & de Balc; & ne s'occupa plus qu'à continuer de travailler pour sa renommée par des exploits éclatans.

Fleur-de-Lys acheva en cet endroit l'histoire de Prasilde & d'Irolde; & voyant quelques fruits sauvages qui pendoient aux arbres,

elle pria le paladin de s'arrêter pour en cueillir. Ils en mangèrent tous deux pour appaiser la faim qui commençoit à les presser vivement. Pendant qu'ils faisoient ce repas frugal, la nuit les surprit ; ils résolurent de la passer dans ce lieu qui leur parut agréable & commode pour cela ; ils laissèrent paître leurs chevaux près d'eux , & se couchèrent sur un gazon épais à quelques pas l'un de l'autre : un arbre touffu les couvroit , & les préservoit de la fraîcheur du ferein. Le sommeil ne tarda guères à s'emparer de leurs sens , que la fatigue du jour n'avoit que trop disposés à en goûter la douceur.



 LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Du bruit que Renaud & Fleur-de-Lys entendirent à leur réveil. Combat dangereux de ce paladin. Comment il perdit le cheval qu'il avoit gagné, & de quelle façon il en regagna un meilleur. Histoire de Polinde & d'Albarose.

LE paladin Renaud dormoit , & laissoit tranquillement dormir auprès de lui la charmante maîtresse de Brandimart , quoiqu'il fût naturellement d'une complexion amoureuse. C'étoit l'enchantement de la fontaine de Merlin qui le rendoit si différent de lui-même. Cette eau fatale sembloit lui avoir ôté sa sensibilité pour le beau sexe , comme pour Angélique. Il étoit donc enseveli dans un profond sommeil. La belle Fleur-de-Lys , dans son ame , ne lui en savoit peut-être pas trop bon gré.

Déjà le jour renaissant commençoit à rendre les objets visibles , & les petits oiseaux sur

les arbres faisoient entendre leurs ramages , lorsque la dame se réveilla ; ses ennuis ne lui permettoient pas de goûter long-tems la douceur du repos ; elle apperçut le chevalier qui dormoit encore : comme il étoit jeune & beau ; elle prenoit plaisir à le considérer ; elle auroit pu se laisser enflammer pour lui , si elle n'eût pas eu le cœur prévenu. Le jour qui s'augmentoient , venant à frapper les yeux du chevalier , le réveilla ; il eut quelque honte de voir Fleur-de-Lys sur pied la première ; il lui en fit des excuses , après quoi ils se remirent en chemin.

Ils n'eurent pas fait cent pas qu'ils entendirent un assez grand bruit , & ce bruit augmentoit à mesure qu'ils avançoient. Ils découvrirent bientôt d'où il provenoit ; ils apperçurent dans un grand espace vide d'arbres & plein de roches , une caverne à l'ouverture de laquelle on voyoit de chaque côté un griffon enchaîné. Un démesuré géant tout couvert d'acier , & d'un regard terrible , en défendoit l'entrée ; il tenoit en sa main une pesante massue garnie de pointes de fer , avec quoi il combattoit contre plusieurs chevaliers , dont il avoit déjà tué la plus grande partie ; il n'en restoit plus que deux ; encore étoient-ils si blessés & si fatigués , qu'ils ne tardèrent

pas à succomber sous ses coups ; le fils d'Aimon , en arrivant à cet endroit , les vit écraser. Il s'avança , Flamberge à la main , pour venger ces malheureux ; mais Fleur-de-Lys demeura derrière pour ne pas s'exposer à tomber au pouvoir du géant , en cas que le succès du combat ne fût pas heureux pour son conducteur.

Il faut savoir que ce géant redoutable gardoit en ce lieu le bon cheval Rabican ; ce courfier avoit été fait par enchantement ; il n'étoit entré dans sa composition aucune autre matière que de la flamme & du vent , & il ne se repaïsoit que d'air ; il avoit pris naissance dans cette caverne , d'où il n'étoit sorti que par les charmes d'un magicien , qui l'en avoit tiré pour en faire présent au roi Galafron , & il y étoit revenu après la mort du généreux Argail.

Renaud s'avança donc à pied vers le géant , qu'il ne vouloit pas combattre avec avantage , & dont il ne pouvoit approcher à cause des roches qui l'environnoient ; ils s'attaquèrent tous deux presque en même tems ; leurs boucliers furent en pièces dès les premiers coups qu'ils se portèrent. Celui du géant fut coupé en plusieurs morceaux par Flamberge , & celui de Renaud brisé par la massue. Le chevalier reçut une blessure à l'épaule ; mais il atteignit son

ennemi au côté, & lui fit une plaie profonde; le géant s'en vengea en lui déchargeant sur la tête un coup si terrible, que si l'armet enchanté de Membrin ne la lui eût conservée, elle en auroit été écrasée: le paladin en fut tout étourdi, il chancela plus d'une fois, & fit croire à Fleur-de-Lys qu'il alloit tomber; néanmoins son grand courage le soutint, & il eut assez de promptitude & de légèreté pour prévenir un autre coup plus dangereux, que son ennemi lui donnoit pour l'accabler dans son désordre. La tranchante Flamberge en rendit l'effet inutile en rencontrant la terrible massue qu'elle coupa par le milieu.

Le monstre, privé de son arme, voulut se jeter sur Renaud pour l'écraser du poids de son corps; mais le chevalier, qui prévint son dessein, lui alongea une estocade avec tant de force, au défaut de la cuirasse, qu'il lui perça le ventre de part en part. Le géant sentit à ce coup mortel qu'il alloit perdre la vie; & pour ne pas mourir sans vengeance, il se hâta de délier les deux Griffons. Ces furieux animaux s'élevèrent en l'air, puis l'un des deux fondit sur le cheval du paladin, le saisit de ses griffes crochues, & l'emporta si haut qu'on le perdit de vue; l'autre en voulut faire autant du vaillant fils d'Aimon; mais ce vigilant chevalier

prit si bien son tems, qu'il coupa la patte de l'oiseau comme il descendoit rapidement sur lui. Le griffon fit un effroyable cri ; s'éloigna & perdit, en s'élevant jusqu'aux nues, l'envie d'attaquer Renaud. Ce guerrier ne se voyant plus d'ennemis, car le géant n'étoit déjà plus, s'approcha de la caverne, fort chagrin d'avoir perdu le bon cheval qu'il avoit gagné.

Cette caverne paroissoit profonde, l'ouverture en étoit grande, & l'on voyoit au-dessus ces mots écrits en gros caractères d'or sur une table de marbre noir : *C'est ici qu'est gardé l'excellent Rabican, qui fut le cheval du prince Argail. Que personne n'espère le monter, s'il ne contraint, par sa valeur, le géant & les deux griffons qui défendent l'entrée de cette caverne, à lui en laisser la libre disposition.* S'il ne faut rien davantage, dit en riant le paladin, j'ai des droits sur ce cheval. En achevant ces paroles, il entra dans la caverne, malgré la secrète horreur qu'elle inspiroit.

Après avoir marché environ deux cens pas le long d'une voûte qui recevoit du jour par des crevasses disposées de distance en distance dans le roc, il rencontra une riche porte de marbre bien travaillée, sur laquelle il y avoit une lame de cuivre qui contenoit cette inscription : *Que celui qui aura été assez courageux pour*

entrer ici, s'attende d'y mourir d'une mort cruelle, s'il ne jure de venger la miennne. Pour prix de ce serment, s'il est assez généreux pour le faire, il gagnera l'admirable coursier Rabican, qui passe le vent à la course. Le paladin, sans balancer, jura de venger la mort de la personne dont il étoit parlé dans l'inscription, pourvu qu'elle eût été injustement procurée. Ensuite il entra par cette porte dans une grande salle voûtée, au milieu de laquelle il y avoit un magnifique mausolée de marbre noir posé sur quatre pedestaux d'airain. Sur ce monument étoit couchée une grande figure de marbre blanc qui représentoit une dame fort belle; & aux quatre coins, quatre autres figures de même matière désignoient les vertus qui pleuroient. Une lampe de cristal pendoit au plafond de la voûte, & remplissoit tout ce lieu d'une lumière très-vive. Après que le guerrier eut admiré la magnificence du tombeau, il apperçut au fond de la salle le beau cheval Rabican, lié d'une chaîne d'or à une colonne d'airain, & très-richement enharnaché. Le feu sortoit par ses yeux; son action vive, son mors d'or, son poitrail tout blanc d'écume, & son pied qui frappoit impatiemment la terre, marquoient assez qu'il étoit ennuyé d'une si longue oisiveté. Nul cheval n'étoit comparable à celui-là pour

la légèreté. Bayard avoit à la vérité plus de force que lui, mais il surpaffoit Bayard en vîteffe.

Dès que Renaud approcha de ce courfier, la chaîne d'or tomba d'elle-même, & avec elle un petit manuscrit de vélin qui y étoit attaché. Le chevalier le ramassa, l'ouvrit, & remarqua qu'il contenoit le récit de la mort tragique de la dame du maufolée. Voici dans quels termes cette histoire étoit écrite.

HISTOIRE de Polinde & d'Albarose.

UN brave chevalier, nommé le comte Dorifel, avoit son château & ses domaines dans un pays situé sur les confins du Zagathai. Ce château étoit le plus fort de l'univers : bâti sur un roc escarpé qui avoit environ trois mille de tour, son sommet s'élevoit si haut, que les oiseaux seuls y pouvoient atteindre, & c'est à cause de cela qu'il étoit appelé Montoiseau. Les hommes ne pouvoient y monter que par un sentier fort étroit que le ciseau avoit taillé autour du roc, qui étoit entouré d'un fossé rempli d'eau, si profond & si large, qu'on ne le pouvoit passer qu'en bateau.

L'envieux

L'envieux Trufaldin, roi du Zagathai, prince puissant, & le plus traître de tous les hommes, avoit tenté plus d'une fois de s'emparer de cette forteresse; mais il n'y avoit pu réussir. Outre que la forte situation du lieu la rendoit inaccessible, on ne la pouvoit prendre par famine; parce qu'au sommet du roc, par un privilège du ciel tout particulier, il y avoit un vallon d'une assez grande étendue pour fournir autant de grains & de pâturages qu'il en falloit pour nourrir les hommes & les bestiaux de la garnison pendant toute l'année. Le prudent Dorisel faisoit faire une garde exacte à son château pour se garantir des surprises d'un voisin si dangereux.

Ce comte avoit une sœur qu'on pouvoit avec justice qualifier de dame parfaite; elle étoit pourvue de toutes les qualités de l'esprit & du corps qu'on peut souhaiter. Elle se nommoit Albarose. Un chevalier de mérite, & d'une condition égale à la sienne, l'aimoit & en étoit aimé; ils n'avoient l'un & l'autre qu'une volonté. Le soleil qui parcourt chaque jour le monde, ne vit jamais dans son cours deux amans plus accomplis. Le chevalier, qui s'appeloit Polinde, attendoit pour la demander au comte son frère, qu'un grand nombre d'exploits glorieux l'eussent mis en état de la mériter.

ter. Pour y parvenir, il alloit chercher les aventures & les occasions où il pouvoit faire éclater sa valeur.

Un jour qu'il parut à la cour de Trufaldin, ce prince artificieux, qui n'ignoroit pas son amour pour la sœur de Dorifel, le reçut avec de grandes démonstrations d'estime & d'amitié, il l'honora jusqu'à le faire manger à sa table, il lui parla d'Albarose avec éloge, & le loua beaucoup d'en faire la recherche. Pour lui témoigner plus d'affection, il alla jusqu'à lui faire don d'un château considérable qui n'étoit pas éloigné de Montoiseau.

Au sortir de la cour de Trufaldin, Polinde se rendit chez Dorifel pour porter l'hommage de ses dernières actions à la charmante Albarose qu'il brûloit d'impatience de revoir après une longue absence. Le comte, par l'accueil obligeant qu'il lui fit, lui donna lieu de demander sa sœur en mariage. Dorifel agréa sa recherche; & comme s'il fût entré lui-même dans les desirs & les impatiences de ces deux amans, il se pressa de les unir. Cette union se fit dans Montoiseau avec les cérémonies ordinaires, & à la satisfaction générale des deux familles qui s'y trouvèrent assemblées. Les nouveaux mariés y demeurèrent quelques jours, ensuite ils prirent congé du comte leur frère, & furent

s'établir dans le château que Polinde tenoit de la libéralité de Trufaldin , ou pour mieux dire de sa perfidie ; car à peine avoient-ils eu le tems d'en reconnoître les avenues , les détours & les diverses parties , que ce méchant prince s'y rendit à main armée , & s'introduisit dans l'intérieur du château par une voûte souterraine dont il avoit seul connoissance. O fortune inconstante & cruelle , que les plaisirs des mortels font de peu de durée !

Le barbare roi du Zagathai se voyant maître des deux amans , il les fit charger de fers ; il poussa la cruauté jusqu'à vouloir contraindre Albarose d'écrire au comte Dorisel pour l'attirer dans ce château sous quelque prétexte spécieux ; & comme cette vertueuse dame lui témoignoit avec fermeté qu'elle mourroit plutôt que de trahir son frère , il lui déclara qu'il se porteroit aux dernières extrémités , si elle ne faisoit ce qu'il exigeoit d'elle ; mais ni ses prières ni ses menaces ne purent rien gagner sur Albarose. L'impitoyable tyran ne se posséda plus ; dans sa fureur , il commanda à ses satellites de saisir l'infortuné Polinde , & il le fit inhumainement couper par morceaux aux yeux même de son épouse , dont les plaintes & les cris ne servirent qu'à rendre cette exécution plus effroyable. Il ne borna point là sa rage

détestable : pour priver le chevalier des honneurs de la sépulture, il fit jeter aux chiens ses tronçons sanglans ; & jugeant que ce spectacle horrible obligeroit la dame à le satisfaire, il la menaça du même supplice, si elle tarδοit à écrire au comte. Mais il se trompa : la femme de Polinde, après avoir perdu ce qu'elle avoit de plus cher, n'ayant plus rien à ménager, se jeta sur cet exécrationnable bourreau ; & dans son désespoir elle l'auroit déchiré de ses propres mains, si les gardes du tyran ne l'en eussent arrachée.

Le lâche Trufaldin, pour combler sa cruauté, & comme s'il eût eu à se reprocher de la traiter avec moins de rigueur que son mari, ordonna qu'on lui meurtrît le visage, & défigurât les traits pour rendre affreux ce qui charmoit auparavant les yeux ; puis l'ayant laissée languir quelque tems dans ce triste état, il lui fit arracher les mammelles avec une barbarie sans exemple.

Tandis que le généreux fils d'Aimon lisoit cette histoire, les larmes tomboient de ses yeux, & son cœur étoit touché d'une extrême compassion ; mais son visage étoit enflammé de courroux : il jura de nouveau la vengeance d'une action si noire ; après quoi il sortit de la caverne monté sur Rabican qui sembloit

s'animer d'une nouvelle vigueur , en ferrant sur lui ce fameux guerrier. Il alla rejoindre la maîtresse de Brandimart ; cette dame ne le regardoit plus qu'avec admiration ; elle lui parla de l'exploit qu'il venoit d'exécuter ; elle le fit rougir des louanges qu'elle lui donna. Ils continuèrent leur chemin , & gagnèrent enfin une plaine ; mais le cheval de la dame se trouva si fatigué , qu'ils furent obligés de s'arrêter pour le laisser reposer.

C H A P I T R E I I.

Enlèvement de la belle Fleur-de-Lys. Prise de la ville d'Albraque , & comment Angélique en sortit pour aller chercher du secours.

I LS mirent donc tous deux pied à terre : la belle Fleur-de-Lys s'affit sous un chêne assez touffu , & le seigneur de Montauban s'étendit sur l'herbe à quelques pas d'elle. Pendant qu'ils s'entretenoient , un monstrueux centaure , qui passa près d'eux , faisit la dame avec tant de promptitude , qu'à peine le chevalier put l'appercevoir , & l'emporta sur sa croupe le long de la plaine , en courant d'une vitesse

pareille à la flèche qu'un fort archer a décochée.

Le paladin aussi surpris qu'affligé de ce subit enlèvement, se lève avec précipitation, court à Rabican qu'il avoit attaché à l'arbre sous lequel il étoit assis, & saute en selle avec une légèreté surprenante. Avec quelle ardeur ne souhaita-t-il point alors son fidèle Bayard; car il ne connoissoit point encore Rabican, & le centaure étoit déjà loin; mais aussi-tôt que, lâchant la bride à son nouveau courfier, il le mit sur les traces du ravisseur, il sentit qu'il en avoit mal jugé; il fut même contraint de ralentir lui-même la rapidité de sa course, de peur qu'elle ne lui devînt fatale. Rabican lui faisoit perdre la respiration, tant il alloit vite, & il atteignit bientôt le centaure. Ce monstre se voyant sur le bord d'un fleuve, & poursuivi si vivement, se jeta dans l'eau avec la dame effrayée qui, par mille cris, imploroit le secours de son défenseur. Renaud, sans hésiter, poussa son cheval dans le fleuve, & joignit le ravisseur au milieu. Le centaure ne s'attendoit pas à une si ardente poursuite. Il abandonna la dame au courant de l'eau, pour être plus en état de se défendre; & se retournant vers le chevalier, il lui déchargea sur la tête un pesant coup de massue qui l'étourdit;

heureusement l'armet de membrin garantit d'un plus grand péril le fils d'Aimon. Il se remit ; & moins touché du coup qu'il venoit de recevoir , que de la perte de Fleur-de-Lys, il se précipita plein de fureur sur le centaure , & lui porta plusieurs coups de sa Flamberge. Véritablement le monstre n'avoit le corps couvert que d'un poil sauvage ; sa peau néanmoins étoit plus dure que les plus fortes armes , cela rendit le combat un peu plus long que le chevalier ne s'y étoit attendu ; mais enfin il bleffa le centaure , & le renversa dans le fleuve , où ce monstre expira , en mêlant son sang avec les eaux.

D'abord que ce guerrier se fut défait de son ennemi , il chercha des yeux la maîtresse de Brandimart ; & ne l'appercevant point , il coupa une longue branche avec laquelle il se mit à fonder le fleuve , mais inutilement ; il en avoit une douleur inconcevable , & se reprochoit à lui-même la perte de cette dame. Après en avoir fait une exacte recherche , il demeura persuadé qu'elle avoit péri dans ce fleuve ; il s'éloigna de ce lieu , & reprit son chemin du côté que Fleur-de-Lys le conduisoit auparavant.

Retournons présentement la ville d'Albraque , où nous avons laissé l'empereur Agrican

enfermé. Il avoit beau faire des prodiges de valeur , malgré sa force prodigieuse , il ne pouvoit se flatter d'échapper à ses ennemis : cependant on entendit un grand bruit du côté des portes de la ville ; c'étoient les tartares qui , sachant que leur empereur étoit dans la place , avoient donné l'affaut , & s'en étoient rendus maîtres , d'autant plus facilement qu'ils en avoient trouvé les murailles sans défenseurs. Tous ceux qui les gardoient les avoient abandonnées pour courir vers Agrican. Les tartares pilloient , brûloient , saccageoient ; ils passoient tout au fil de l'épée , sans distinction d'âge & de sexe : jamais on n'a vu une semblable désolation. Les vaillans rois Torinde & Sacripant furent obligés de se retirer au château où le lâche Trufaldin avoit pris soin de se réfugier de bonne heure avec une partie de ses troupes.

Cette forteresse étoit pourvue de vivres pour quelques mois , & l'on ne pouvoit l'emporter d'affaut ; mais on pouvoit la réduire par la faim , ce qui obligea la belle Angélique de prendre le parti d'aller chercher du secours pour délivrer ses sujets & sa patrie de l'oppression des tartares. Elle communiqua son dessein aux rois Sacripant , Torinde & Trufaldin , les conjurant de garder le château jusqu'à son retour qui seroit

le plus prompt qu'il pourroit être. Chacun d'eux s'offrit à l'accompagner ; mais elle ne le voulut pas souffrir ; & cette princesse s'étant fait amener son palefroi , elle monta dessus , partit le soir même au clair de la lune , & à l'aide de son anneau , traversa tout le camp ennemi sans être vue de personne.

Avant que le soleil se levât , Angélique étoit déjà éloignée d'Albraque de cinq lieues ; elle se retournoit de tems en tems pour regarder cette ville chérie , & soupiroit de regret de la laisser en proie à ses ennemis. Au bout de plusieurs jours , elle arriva au bord du fleuve où le centaure avoit jeté la belle dame qu'il avoit enlevée à Renaud ; elle y rencontra un vieillard qui cherchoit , ou faisoit semblant de chercher des herbes dans la prairie , & qui se plaignoit douloureusement. La princesse lui en demanda le sujet : Hélas ! charmante dame , répondit-il , en la regardant attentivement , je suis dans une affliction mortelle ; mon fils unique est malade d'une fièvre ardente que tous les remèdes ne peuvent guérir , j'ai vainement épuisé toute la connoissance que j'ai des simples , & je viens faire un dernier effort pour sa guérison.

Les dames du tems passé , & entr'autres les héroïnes de la chevalerie , étoient savantes

en médecine & en chirurgie , & c'étoient elles qui pansoient ordinairement les blessures des chevaliers , en reconnoissance des services qu'elles recevoient d'eux. La princesse du Cathay n'ignoroit la vertu d'aucune plante dont on peut se servir pour guérir les maux ; & par charité elle offrit son secours au vieillard. Il accepta l'offre avec de grands remerciemens , & la conduisit à son château qui n'étoit pas éloigné de là.

Ce vieillard étoit un traître , qui par divers artifices attiroit chez lui toutes les dames qu'il rencontroit , & qu'il pouvoit tromper ; c'étoit pour en faire un trafic ; il les vendoit au roi d'Altin, qui les lui payoit suivant leur beauté. Il en avoit alors plus de vingt , au nombre desquelles étoit Fleur-de-Lys. Cette belle dame n'avoit pas péri dans le fleuve , elle savoit nager parfaitement, elle s'étoit abandonnée au courant qui l'avoit emportée jusqu'au château du vieillard , où on la retenoit. Quand la princesse du Cathay parut devant les dames qui y étoient renfermées , & qui s'entretenoient ensemble de leurs infortunes , elles l'environnèrent pour l'admirer en déclamant contre la perfidie du vieillard qui préparoit un indigne sort à une personne si parfaite.

Elles se racontèrent l'une à l'autre de quels

artifices ce traître s'étoit servi pour les surprendre ; & celle qui paroiffoit la plus inconfolable , c'étoit la maîtrefle de Brandimart. La fille de Galafron , par une feçrète fympathie qu'elle fe fentit pour cette dame , s'intéreffant plus à fon fort qu'à celui des autres , s'informa des circonftances de fon malheur, à quoi Fleur-de-Lys fatifit en lui apprenant la perte de fon amant , & de quelle manière il étoit enchanté dans le château de Dragontine , avec la fleur de tous les guerriers du monde , le comte Roland & les autres chevaliers. Sur la fin de fon récit , la porte du château vint à s'ouvrir ; c'étoit pour donner entrée aux gens de guerre du royaume d'Altin , qui venoient quérir les dames que le vieillard leur devoit livrer.

Angélique prit ce tems pour fortir par la vertu de fon anneau qui la rendit invifible. Ce que Fleur-de-Lys venoit de lui dire , lui fit prendre le deffein d'aller délivrer les fameux guerriers que Dragontine tenoit enchantés , les regardant comme un puiffant fecours. Dans cette réfolution elle marcha jour & nuit , & arriva enfin au fleuve de l'oubli : elle mit dans fa bouche fa bague enchantée , & entra dans le château fans être vue de la magicienne. Le comte d'Angers étoit ce jour-là de garde avec le vaillant Hubert du Lion ; le roi Adrian &

Grifon le blanc discouroient ensemble dans le fallon sur les causes & les effets de l'amour ; Aquilant le noir & Clarion chantoient une chançon , l'un faisoit le dessus, l'autre la taille ; & Brandimart qui arriva se mit aussi du concert , en faisant la haute-contre ; mais le roi Balan s'entretenoit de guerre & de combats avec Antifort de la blanche Ruffie.

La princesse reconnut Roland à cet air noble & grand qui le distinguoit de tous les autres ; elle s'approcha de lui , & lui mit au doigt son anneau pour dissiper son enchantement ; ce prince se reconnut aussi-tôt , & reconnut aussi la belle Angélique qui le tenoit dans un oubli de lui-même , encore plus grand que celui dont il venoit de sortir , & qu'aucune bague confellée ne pouvoit détruire. Transporté d'amour & de joie , il se jette aux pieds de la souveraine de ses pensées pour lui témoigner toute sa passion ; la dame profitant de la conjoncture , lui apprit comment Dragontine l'avoit privé de sa raison ; qu'elle venoit la lui faire reprendre , & implorer son assistance contre l'empereur Agrican qui ravageoit ses états , & vouloit la forcer de se donner à lui. Il n'en falloit pas davantage pour enflammer le courroux du comte d'Angers contre cet orgueilleux rival : aussi assura-t-il la princesse qu'il la défendrait

contre tous ceux qui voudroient la contraindre.

Après cette assurance, Angélique lui confia sa bague, & lui enseigna la manière dont il devoit s'en servir pour désenchanter ses compagnons ; le paladin étant au fait, prit au collet Hubert du Lion & lui mit au doigt l'anneau ; il fit la même chose aux autres, en dépit de la magicienne, qui remplissoit l'air de ses cris. A peine Brandimart, qui fut le dernier, eut-il repris le jugement, que tous les enchantemens de Dragontine se dissipèrent ; le palais, le pont & le fleuve disparurent avec un grand bruit, le jardin s'anéantit, les chevaliers se trouvèrent dans une forêt, & virent leurs chevaux auprès d'eux. Ils sont surpris de ce prodige, & dans leur étonnement ils se regardent les uns les autres sans parler. Roland reconnut avec plaisir ses deux neveux ; on appelloit le premier Grifon le blanc, à cause qu'il étoit toujours couvert d'armes blanches, & son frère Aquilant le noir, parce que les siennes étoient de couleur noire. Ces deux braves fils du marquis Olivier eurent une joie infinie de revoir leur oncle, qu'ils n'avoient pas vu depuis long-tems.



C H A P I T R E I I I .

Retour d'Angélique à Albraque, & quel changement elle y trouva.

LA fille de Galafron, après avoir rendu un si grand service à ces princes, leur fit la même prière qu'elle avoit faite à Roland. Elle les instruisit de tout ce qui se passoit, & tous ces guerriers l'assurèrent que pour servir une si belle dame, & sous la conduite du fameux comte d'Angers, ils étoient capables de tout entreprendre.

Ils se mirent tous en marche, la princesse les conduisoit par le chemin le plus court; ils arrivèrent enfin sur une petite montagne, d'où l'on découvroit la ville d'Albraque, & la plaine des environs. Quand Angélique eut apperçu de dessus la hauteur tant de soldats & de tentes autour de cette ville, elle en fut effrayée, & désespéra de pouvoir introduire ses défenseurs dans le château. Elle leur avoua sa crainte; mais ils la rassurèrent, & s'offrirent à l'y faire entrer elle-même de vive force; elle n'y voulut pas consentir, elle leur dit que sa personne ne feroit que les embarrasser, qu'elle sauroit bien

route seule s'introduire dans la forteresse; qu'ils ne se missent point en peine d'elle : qu'ils tâchassent seulement de pénétrer jusqu'à la porte du château, & qu'elle auroit soin de la leur faire ouvrir. Tous ces guerriers ne pouvoient se résoudre à laisser la princesse seule ; mais elle leur témoigna si fortement qu'elle le souhaitoit, qu'ils furent obligés de se conformer à ses volontés. Roland toutefois n'y voulut consentir, qu'à condition, si elle avoit le malheur de tomber entre les mains des tartares, qu'elle le lui feroit savoir ; elle le lui promit ; & de son côté le paladin jura que si cela arrivoit, il iroit l'arracher de la tente même d'Agrican.

Angélique quitta donc ses conducteurs, & traversant le camp tartare sans être vue, elle se rendit en peu de tems au haut du rocher. Lorsqu'elle fut à la porte du château, elle se rendit visible. On courut avertir Trufaldin qui vint recevoir lui-même la princesse ; ce lâche roi du Zagathay s'étoit rendu maître du château après le départ d'Angélique : il avoit cru par cette démarche se mettre en état de faire sa condition meilleure avec Agrican qu'il craignoit ; il s'en étoit emparé sans peine, parce que les rois Torinde & Sacripant étoient dangereusement blessés, & que ses sujets faisoient la plus grande partie de la garnison. Comme

il favoit que ces deux princes généreux n'approuveroient pas sa résolution , il les avoit fait prendre dans leur lit , & enfermer dans le fond d'une tour ; ensuite il avoit envoyé un de ses affidés à l'empereur tartare , pour lui proposer de lui livrer la forteresse avec les rois Torinde & Sacripant , s'il vouloit lui accorder son amitié. Agrican avoit frémi à cette proposition ; & ayant su du messager que la princesse étoit sortie du château pour aller chercher du secours , il lui avoit répondu avec colère : Quelle est donc l'audace de votre maître , d'oser disposer d'un bien dont on lui a confié la garde ? Ah ! ne plaîse à mes dieux qu'il me soit reproché que je dois mes victoires à un traître ! dites à Trufaldin que sa perfidie me fait horreur , qu'il est indigne de porter le bandeau royal ; & que pour venger la gloire de tous les rois qu'il fait rougir par cette trahison , je le ferai pendre aux créneaux du château avec tous ceux qui se trouveront complices de cet infâme complot. Le messager , effrayé de ces menaces , étoit revenu en tremblant apprendre à Trufaldin le mauvais succès de sa commission.

Toutes ces choses s'étoient passées dans la forteresse pendant l'absence d'Angélique , qui fut vivement touchée quand elle apprit l'indigne

digne traitement qui avoit été fait à Torinde & à Sacripant. Elle accabla Trufaldin de reproches ; mais bien loin de relâcher ces deux illustres prisonniers , il dit insolemment à la princesse qu'elle seroit trop heureuse s'il ne se portoit pas aux mêmes extrémités à son égard.

Pendant ce tems-là , le comte d'Angers & ses compagnons se disposoient à livrer un terrible assaut aux tartares. Roland & Brandimart se mirent à la tête de leur petite troupe ; les rois Balan & Adrian , Hubert du Lion & Clarion les suivoient , & les deux fils du marquis Olivier faisoient l'arrière-garde avec Antifort de la blanche Ruffie. Quoique leurs ennemis fussent infinis en nombre , le paladin Roland ne crut pas devoir les attaquer , sans les avoir défiés auparavant. Au son brillant de son cor , tout le camp tartare fut en rumeur , les plus intrépides chefs en frémirent.

Les neuf chevaliers forcèrent d'abord la barrière du camp ; ils passèrent sur le ventre de tous ceux qui en avoient la garde , & renversèrent de même ceux qui étoient postés pour les soutenir. Cinq ou six escadrons tartares se formèrent à la hâte pour courir sur ces assailans qui les mirent en désordre. Roland & Brandimart ne laissoient presque per-

sonne derrière eux qui fût en état de résister à leurs compagnons ; ils faisoient un étrange carnage ; des ruisseaux de sang couloient sous leurs pas ; ils avoient déjà percé plus de la moitié du camp , & mis la confusion partout , lorsque les chefs vinrent au secours de leurs gens. Le démesuré Radamanthe s'élevoit au-dessus des autres ; c'étoit lui qui avoit emporté dans ses bras le prince Astolphe ; ce fort géant baissa la lance contre le roi Balan , & le choqua si furieusement qu'il le jeta par terre. Le courageux Grifon qui suivoit , arrêta Radamanthe ; ils commencèrent un combat fort vif & fort dangereux , ce qui donna le tems au roi Balan de se relever. Il se porta fort vaillamment contre tous ceux qui l'entouroient pour le prendre ; mais il ne pouvoit remonter à cheval , affailli comme il l'étoit de tous côtés. Le fier Santarie alla rencontrer de sa lance Antifort de la blanche Ruffie , mais il ne put l'ébranler. Le vaillant Brandimart , ayant devant les yeux les exploits étonnans du comte d'Angers , faisoit à son exemple , des choses merveilleuses : ses armes étoient toutes rouges du sang des tartares , & les coups d'épée qu'il déchargeoit fendoient l'un jusqu'aux dents , & l'autre jusqu'à la ceinture. Le géant Argante poussa son grand cheval sur

lui pour l'accabler ; mais Brandimart résista au choc , quelqu'impétueux qu'il fût , & fit courir autant de péril à l'orgueilleux Argante qu'il en couroit lui-même. Les grands coups qu'ils se portoient ne se pouvoient égaler que par ceux que se donnoient assez près d'eux l'empereur Agrican & le comte d'Angers ; ces deux infignes guerriers s'étoient acharnés l'un sur l'autre ; le tartare étoit monté sur Bayard , & couvroit sa superbe tête d'un armet enchanté , l'autre étoit fée par-tout le corps ; leur combat inspiroit de la frayeur à tous ceux qui le regardoient , & l'on ne remarquoit encore aucun avantage entre les deux combattans , lorsqu'une foule de tartares qui se renversèrent sur eux , les obligea de se séparer.

Les braves Aquilant , Hubert du Lion , Adrian , Antifort & Clarion signaloient aussi leur valeur d'une manière fatale aux assiégés ; néanmoins , quelque carnage que les neuf guerriers fissent , des ennemis sans cesse renaissans s'offroient à leurs coups ; il sembloit que l'enfer rendît à la terre les combattans , dont le cruel acier tranchoit les jours. Roland toutefois & ses compagnons s'ouvrirent un passage , & percèrent jusqu'à la ville ; ils en trouvèrent les portes ouvertes , parce que les tartares en étoient les maîtres , & qu'ils ne

croyoient pas avoir quelque chose à craindre , après avoir défait les circassiens. Ces princes n'étoient plus que sept , lorsqu'ils entrèrent dans Albraque ; ils avoient été obligés d'abandonner le roi Balan & Antifort que les rois Saritron , Uldan , Poliferne & Santarie avoient entourés & abattus. Ils traversèrent donc la ville sans résistance , & parvinrent au pied du rocher qu'ils montèrent avec assez de peine en suivant un sentier qu'ils voyoient frayé dans le roc , & qui alloit en tournant jusqu'aux portes du château ; ils descendirent de leurs chevaux , & le comte d'Angers appela la garde.

Trufaldin parut alors aux créneaux , & demanda au paladin ce qu'il vouloit ; le comte répondit qu'il étoit des chevaliers d'Angélique , & qu'il le prioit de recevoir l'ordre de cette princesse pour le faire entrer ; le roi du Zagathay répliqua brusquement que lui seul étoit maître dans le château , qu'Angélique n'y avoit aucun pouvoir ; & que s'il ne se retiroit , il alloit le faire percer de mille flèches lui & ses compagnons. Roland , étonné de cette réponse , en cherchoit la cause en lui-même , lorsque la fille de Galafron parut à côté de Trufaldin. Dès qu'elle reconnut le comte , un mouvement de joie se fit remarquer sur son

visage ; elle espéra que son arrivée procureroit la liberté aux rois Torinde & Sacripant. Dans cette pensée , elle s'abaiſſa juſqu'à ſupplier Trufaldin de faire ouvrir à ces braves chevaliers qui venoient à ſon ſecours ; mais ce lâche prince eut la cruauté de n'y point conſentir. Le comte de ſon côté le prioit inſtaamment de ſe laiſſer fléchir aux prières de la princeſſe ; mais quand il vit que cet homme ſe montrait impitoyable , la fureur le faiſit ; il ſortoit des étincelles de feu par la viſière de ſon caſque.

Sur ces entrefaites , les chefs des ennemis qui ſuivoient les ſept guerriers , arrivèrent au pied du rocher. Agrican étoit à leur tête. Leurs rois Saritron , Radamanthe , Poliferne , Pendragon , Argante , Lurcon , Sentarie , Aldan & Brontin , ſans parler de pluſieurs généraux , montèrent au haut du rocher pour y attaquer le comte & ſes compagnons , malgré le grand nombre de traits que Trufaldin faiſoit pleuvoir des créneaux ſur les uns & ſur les autres , ſans diſtinction d'amis ni d'ennemis. Aquilant & Griffon attaquèrent en même tems l'empereur tartare, qui , ſe trouvant ſur le penchant du roc , penſa être renverſé de deux peſans coups qu'ils lui déchargèrent : il en demeura tout étourdi ; & pendant qu'il étoit en déſor-

dre , les deux frères se préparoient à recommencer ; mais les géants Arganthe & Radamanthe les prévinrent en les chargeant eux-mêmes. Radamanthe s'attacha de nouveau à Grifon , qu'il reconnut à ses armes blanches , & Argante se jeta sur Aquilant le noir. Lurçon , Santarie , Poliferne & les autres chefs de leur parti en vinrent en même-tems aux mains avec Hubert du Lion , Clarion , Adrian & Brandimart.

Les défenseurs d'Angélique avoient pour eux l'avantage du lieu. Brandimart culbuta Pandragon & Poliferne du haut du rocher en bas ; mais rien n'étoit égal au comte d'Angers dans la fureur où l'avoient mis l'insolence & l'injustice de Trufaldin ; les armes les plus fortes ne résistoient point à Durandal manié par un bras si terrible ; il fit voler la tête & le bras de Brontin d'un seul coup ; & quoiqu'il n'atteignît Lurçon que du plat de son épée , parce qu'elle lui tourna dans la main , le casque de ce malheureux roi de Tendouc tomba à terre tout fracassé avec la moitié de la tête. Santarie en frémit , tout brave qu'il étoit , & il servit aussi de victime à la colère du comte , qui le fendit jusqu'à la ceinture. Le paladin retombant de-là sur Radamanthe , qui traitoit rudement Grifon , coupa ce géant par le milieu du corps.

Ce coup prodigieux , en délivrant le fils d'Olivier du péril où il étoit avec un si dangereux ennemi , pensa être funeste à son frère Aquilant. Comme ce dernier combattoit alors fort près de-là contre Argante le démesuré , la partie supérieure du corps de Radamanthe séparée de son tronc , lui tomba sur la tête ; & pensa l'écraser de son poids. Argante s'apprêtoit à profiter de son désordre ; il s'avançoit déjà sur lui pour l'accabler , lorsque Roland , qui s'en apperçut , prévint son dessein , en poussant du pied ce géant avec tant de force qu'il le jeta sur Agrican qui combattoit alors contre Brandimart. Argante en tombant renversa l'empereur , & ils roulèrent tous deux jusqu'au pied du rocher.

Après cette expédition , les autres tartares n'osèrent plus continuer le combat. Roland voyant qu'aucun d'entr'eux ne se présentoit plus , se tourna vers Trufaldin qui l'avoit toujours regardé des créneaux , & le menaça de la plus cruelle mort , s'il n'obéissoit à la princesse. Traître , lui disoit-il , si tu ne nous fais entrer tout-à-l'heure dans la forteresse , sois sûr de t'en repentir : tu ne saurois m'échapper , je veux moi seul mettre en pièces ce roc avec mon épée , foudroyer , renverser cette forteresse , & t'écraser sous ses ruines avec tous

ceux qui sont complices de ta trahison. En prononçant ces paroles, il déchargeoit de si effroyables coups de Durandal sur la porte du château, qu'il la fendoit avec les gros clous & les lames de fer dont elle étoit couverte, il brisoit jusqu'à la pierre même du roc. Trufaldin ne se croyant pas en sûreté contre un pareil ennemi, & s'imaginant déjà sentir écrouler les fondemens de la forteresse, prit le parti d'appaier la colère du comte. Brave chevalier, lui dit-il en tremblant, je vous prie d'écouter mes raisons ; si j'ai offensé Angélique, l'injustice de Torinde & de Sacripant en est la cause, ils me querellèrent sans sujet, je les fis arrêter ; cependant, quoiqu'ils aient tout le tort, ils ne me pardonneront jamais, si je les mets en liberté : je ne puis donc vous laisser entrer dans le château, si vous ne me jurez, vous & vos compagnons, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que vous défendrez ma vie contre eux & contre tous ceux qui la voudront attaquer. Roland ne vouloit point faire ce serment qui lui paroissoit autoriser l'injustice ; mais la princesse le conjura si fortement de tout promettre pour entrer, qu'il fit ce qu'elle souhaitoit.

Les sept chevaliers ne furent pas si-tôt entrés, que Torinde & Sacripant sortirent de

prison : ces deux princes avoient eu le tems de guérir de leurs blessures. Leur premier soin fut de rendre graces à leurs libérateurs , ensuite ils songèrent à tirer raison de l'injure que Trufaldin leur avoit faite. Ils murmurèrent beaucoup , quand ils apprirent l'obstacle qui s'opposoit à leur vengeance ; & le mécontentement qu'ils en marquèrent auroit eu peut-être de fâcheuses suites , si la fille de Galafron ne leur eût représenté que leur différend alloit l'exposer à la merci des tartares. Elle les pria de vouloir du moins en remettre la discussion à un tems plus convenable. L'amoureux Sacripant , qui n'osoit déplaire à cette princesse , se conforma à sa volonté.

Il n'en fut pas de même de Torinde , il ne pouvoit consentir à l'impunité d'une action si noire : il dit que le comte d'Angers & ses compagnons n'avoient pas dû faire un semblable ferment ; & qu'en tout cas l'on n'étoit que trop dispensé de garder sa parole aux traîtres qui ne se faisoient point eux-mêmes un scrupule d'enfreindre les loix divines & humaines. Il se plaignoit aussi d'Angélique ; il disoit qu'il avoit pris les armes en sa faveur , & qu'elle étoit pourtant assez injuste pour prendre le parti d'un perfide. Comme il vit que tous ces princes , bien que touchés de la force de son discours ,

persistoient pourtant à dérober à son ressentiment le roi du Zagathay, il sortit du château tout en colère, en menaçant Trufaldin, & jurant par ses dieux qu'il puniroit ce lâche, malgré tous les chevaliers qui en prenoient la défense.

C H A P I T R E I V.

Arrivée de Galafron au secours d'Albraque, & de la bataille qu'il livra à l'empereur Agrican.

LE soleil recommençoit à répandre ses rayons sur la terre, lorsqu'on vit descendre du haut d'un coteau qui dominoit la plaine d'Albraque, un grand nombre de gens de guerre; à mesure qu'ils arrivoient dans la plaine, ils se rangeoient en ordre de bataille: on entendoit déjà retentir les clairons & autres instrumens de guerre. A ce bruit éclatant, le fier empereur des tartares s'anime d'une nouvelle ardeur; il paroît encore irrité de l'affront qu'il a reçu la veille; mais il espère enfin s'en venger sur un monde d'ennemis qu'il va sacrifier à son ressentiment. Il avoit appris que le roi Galafron armoit pour la défense de sa fille, & il ne doutoit pas que

ce ne fût l'armée du prince qu'il voyoit paroître.

C'étoit effectivement le roi du Cathay qui venoit faire lever le siège avec une guerrière redoutable, dont l'éclatante renommée étoit répandue par tout l'orient. Cette guerrière se nommoit Marphise; elle régnoit sur la plus grande partie des provinces de la Perse, & n'étoit pas moins vaillante que belle. Sa force même étoit si prodigieuse, qu'il n'y avoit point de guerriers dans toutes ces contrées à qui elle n'eût fait vider les arçons dès la première rencontre. Cette fière princesse, au lieu de vivre dans la mollesse, avoit fait vœu de n'être jamais sans armes, de ne jamais les dépouiller qu'elle n'eût vaincu & pris en combat singulier les rois Agrican, Gradasse & Charlemagne avec tous ses paladins; & ce n'étoit point par amitié pour Galafron ni pour Angélique qu'elle venoit au secours d'Albraque, l'unique motif de son voyage étoit le dessein de chercher l'empereur tartare, & de commencer par lui l'exécution de son vœu.

Cette nouvelle armée étoit divisée en trois corps; le premier composé d'indiens, des peuples de Golconde, de Pégu & de Siam avoit pris les armes en faveur d'Angélique, & reconnoissoit pour son commandant le géant Ar-

chilore le noir. Marphise conduisoit le second , & le roi du Cathay commandoit le dernier. Chacun de ces trois corps étoit une puissante armée. Si le monarque tartare parut plus fier à l'approche de ces nouveaux ennemis , il n'en fut pas de même de ses soldats. Le souvenir du jour précédent , où neuf guerriers seulement avoient fait d'eux un si grand carnage , les tenoit encore épouvantés ; ils craignoient de retomber dans le même péril , & dans cette crainte plusieurs avoient recours à la fuite. Agrican , à peine remis de sa chute , donnoit par - tout ses ordres pour les rassembler ; & s'appercevant qu'ils ne prenoient les armes qu'à regret , le cruel immoloit lui-même ceux qui faisoient paroître le plus de frayeur : il étoit en effet nécessaire que les tartares se tinssent sur leurs gardes , puisque l'armée de Galafron s'avançoit vers eux avec ardeur.

Archilore le noir marchoit à la tête de l'avant-garde ; ce monstrueux géant qui avoit l'air d'un démon sorti des enfers , ne blasphémoit pas moins contre le créateur de l'univers , que contre Mahomet : il portoit pour toute arme un grand marteau aussi pesant qu'une enclume , & il alloit à pied , parce qu'il n'y avoit point de cheval qui pût le porter. L'empereur tartare , pour épargner à ces nouveaux enne-

mis la moitié du chemin , sortit pour aller au-devant d'eux avec ses troupes. Les deux armées se joignent : le choc est terrible , & coûte la vie à un grand nombre d'hommes ; le carnage fut bien plus horrible , quand tous ces peuples furent mêlés ensemble. Le superbe Archilore se faisoit remarquer au-dessus des autres encore plus par ses coups que par sa taille excessive ; chaque fois qu'il frappoit de son formidable marteau , il écrasoit un tartare. Uldan & Saritron qui le voyoient jeter l'épouvante parmi les leurs , abaissèrent leurs lances contre lui pour réprimer sa fureur ; mais ils se nuisirent l'un à l'autre dans ce dessein , car si Uldan l'ébranla par l'impétuosité du choc , l'autre qui venoit du côté opposé le raffermir dans la selle : les deux rois passèrent outre , & s'enfoncèrent parmi les indiens dont ils ne firent pas une moindre destruction , que le géant en faisoit des tartares.

De son côté , l'empereur Agrican s'étoit porté sur le corps d'armée que commandoit Galafron ; il en avoit enfoncé sans peine les premiers rangs , & ne trouvant aucun guerrier qui pût l'arrêter , il s'étoit fait jour jusqu'à ce roi , qu'il abattit lui-même assez rudement d'un coup de lance. Chacun fuyoit devant le monarque tartare , & se fauvoit vers le corps des

indiens, qui commandé par le noir Archilore renversoit celui des tartares qui lui étoit opposé. Le fier Agrican en rougit de colère, il perça jusqu'au géant, & fondit sur lui de toute la vitesse de Bayard avec une lance qu'il avoit prise des mains d'un de ses chevaliers; l'orgueilleux indien l'attend de pied ferme; il avoit son écu au bras, & tenoit son marteau tout sanglant & tout souillé des cervelles qu'il avoit écrasées; néanmoins quoique son bouclier eût un demi-pied d'épaisseur, la lance fut poussée avec tant de roideur qu'elle le perça de part en part; elle se brisa contre la cuirasse du géant, sans que le monstre en fût que médiocrement ébranlé. L'empereur retourne sur lui l'épée à la main, & commence à l'affaillir de tous côtés; Bayard, plus vîte & plus léger qu'un oiseau, fait perdre à l'indien presque tous ses coups qui ne frappent que l'air. Le monstre immobile comme une tour, se tient ferme sur ses deux pieds, malgré les coups pesans du tartare, & l'on ne voit agir que ses bras qui lèvent sans cesse le funeste marteau: on l'auroit pris pour un cyclope des forges du dieu Vulcain. Les indiens & les tartares suspendant toute action, regardent ce combat comme celui qui doit décider de leur sort; enfin le furieux Archilore jeta par terre son

large bouclier qui ne pouvoit plus lui servir, tant il étoit fracassé; & prenant à deux mains son marteau, le déchargea de toute sa force sur le tarrare, qui en auroit perdu la vie, s'il en eût été frappé à plein; mais Bayard détourna le péril, en sautant à quartier. La violence du coup ne trouvant presque point de résistance, entraîna le géant jusqu'à terre où le marteau entra fort avant. L'empereur profitant de ce tems favorable, leva sur lui sa redoutable épée, & d'un seul coup lui coupa la tête avec ses deux mains qui restèrent attachées au marteau.

Dès ce moment, les indiens ne résistèrent plus, ils se mirent à fuir à vauderoute, pendant que les peuples du Cathay se préparoient à faire la même chose; car Pandragon, Argante & Poliferne les pouffoient, & poursuivoient vivement la victoire qu'Agrican leur avoit facilitée.

La belle Angélique, qui du haut des murs du château, remarqua le carnage qu'on faisoit des sujets du roi son père, implora le secours de Roland. Généreux guerrier, lui dit-elle d'un air touchant, je vois les peuples du Cathay en désordre: souffrirez-vous qu'on les taille tous en pièces, & que la vie même de mon père soit en péril à mes yeux? Le comte d'Angers rougit à ces paroles, qu'il prit pour un

reproche ; & dans la confusion qu'il en eut , il alla s'armer sans répondre à la princesse ; il rassembla ses compagnons , & sortit avec eux , après avoir laissé les deux frères pour la garde de la forteresse & d'Angélique : car il n'osoit se fier au traître Trufaldin.

C H A P I T R E V.

Arrivée de Renaud dans le royaume d'Altin , & de la rencontre qu'il y fit d'un chevalier affligé.

PENDANT ce tems-là , le seigneur de Montauban continuoit son chemin du côté que Fleur-de-Lys lui avoit enseigné. Après quelques jours de marche , il se trouva dans une prairie toute remplie de grands arbres chargés de fruits ; il y rencontra un chevalier couché le long d'un ruisseau , & entièrement livré à ses douloureuses pensées. Renaud descendit de cheval , s'approcha de lui , le salua civilement ; & s'apercevant qu'il avoit les yeux tout humides de pleurs , il lui demanda le sujet de sa douleur. Le son de sa voix retira l'inconnu de sa rêverie , il envisagea le paladin auquel il n'avoit pas pris garde , lui rendit le salut ; & après
avoir

avoir quelque tems considéré sa bonne mine, il lui répondit dans ces termes : Noble chevalier, ma triste destinée m'a réduit à un tel excès d'affliction, que je me dispose à mourir. Je vous jure par le grand prophète, que la mort ne me fait point de peine ; tout ce qui m'afflige, c'est la nécessité où je suis de voir traîner au supplice un des plus parfaits chevaliers de notre siècle, un chevalier que j'aime tendrement, & à qui je suis redevable de cette même vie que je vais perdre pour lui sans pouvoir le sauver.

L'inconnu se tut après avoir achevé ces paroles, & Renaud attendri de son discours, lui dit : Généreux chevalier, si le récit de tes malheurs ne redoubloit point ta peine, je te prierois de me les apprendre, peut-être peut-on les soulager. Hélas ! repartit l'inconnu, je ne l'espère point ; mais quand j'en devrois mourir de douleur, je vous donnerai cette satisfaction. Que dis-je ? il me seroit plus doux de perdre ainsi la vie, que de voir le spectacle qui m'est préparé.

Vous saurez, poursuivit-il, que j'ai quitté une épouse charmante, que j'adore, & dont je suis aimé, pour aller chercher par-tout ce chevalier dont je viens de vous parler. Les plus cruels ennuis qui puissent presser le cœur

d'un amant l'avoient éloigné de moi, & je craignois son désespoir qui m'étoit connu ; je courois donc après lui pour tâcher de soulager ses maux ; & la fortune qui ne se lasse point de me persécuter, m'a conduit dans ce triste pays d'Altin : ce royaume est à présent gouverné par une femme, parce que le roi Marquinor, qui en est le souverain, est allé avec le roi du Cathay au secours d'Angélique, que l'empereur Agrican tient assiégée dans Albraque.

Cette femme, à qui Marquinor a confié l'administration de tout son état, est la plus méchante & la plus cruelle personne de son sexe ; c'est une magicienne. Falerine, c'est son nom, fait un accueil favorable à tous les étrangers qui arrivent en Altin ; & lorsque séduits par ses manières gracieuses ils ne s'attendent à rien moins qu'à une perfidie de sa part, elle les fait inhumainement renfermer dans une obscure prison, pour servir de pâture à un horrible dragon qui garde l'entrée d'un jardin enchanté dont elle fait ses délices ; on livre chaque jour à ce monstre pour sa nourriture un chevalier & une dame dont les noms sont écrits sur une liste à mesure qu'on les prend.

Je fus pris par trahison, comme les autres, & je restai quelques mois en prison avec une

infinité de chevaliers & de dames qui y étoient ; pendant que je vivois ainsi dans les fers , fans espérance de pouvoir éviter le sort qui m'étoit destiné , notre geolier vint secrètement me tirer de prison , en me disant : Sortez , vous êtes libre. Surpris de cet évènement , j'en demandai la cause au geolier , qui me dit : un chevalier vous a rendu ce bon office ; c'est tout ce que je puis vous dire ; sauvez-vous , fans tarder , si vous voulez vous dérober à la mort. A ces mots , il me quitta brusquement , je sortis dans l'obscurité , & je me retirai dans un petit village voisin , en faisant beaucoup de réflexions sur cette aventure , fans pouvoir être au fait. Mais hélas ! j'appris hier par la voix publique , qu'on doit aujourd'hui conduire au dragon un chevalier nommé Prasilde : je n'ai pas eu de peine à juger après cela que ce parfait ami a voulu me sauver en se livrant lui-même pour moi ; mais j'ignore comment cet échange s'est pu faire. Concevez , noble chevalier , quelle doit être mon affliction. Quoi donc , je souffrirai que ce cher ami perde le jour pour moi ? Ah ! je ne puis soutenir cette pensée , & j'ai résolu de faire voir à Prasilde que je déteste une vie qu'il veut conserver aux dépens de la sienne ; bien que je n'espère pas pouvoir le secourir , je veux attaquer ceux qui le conduiront au supplice ,

en quelque nombre qu'ils soient, & je l'attends en ce lieu par où il doit nécessairement passer.

Il versa un torrent de larmes après avoir dit ces paroles, & fit des plaintes si touchantes, que Renaud ne put s'empêcher de pleurer avec lui. Ce paladin jugea bien que c'étoit Irolde, & s'intéressant pour lui, il se proposa d'affronter les plus grands dangers pour le tirer de peine. Généreux chevalier, lui dit-il, ne désespère point de la délivrance de ton ami; quand ceux qui le mèneront au supplice seroient en plus grand nombre qu'ils ne seront, que pourront tous ces gens de néant contre deux hommes de cœur? Hélas! brave chevalier, lui répondit Irolde, le comte Roland ni son cousin Renaud ne sont point ici pour exécuter de si hauts faits d'armes; éloignez-vous plutôt, je ne voudrois pas vous voir mettre, pour l'amour de moi, votre courage à une si rude épreuve. Je ne suis point Roland, répliqua le fils d'Aimon en souriant, & toutefois je veux tenter cette aventure en faveur de deux amis si parfaits.

Comme le seigneur de Montauban achevoit de parler, il vit descendre du haut d'une petite éminence voisine un assez grand nombre de gens armés; ils étoient plus de mille; on ap-

percevoit au milieu d'eux un chevalier & une dame liés comme des criminels qu'on mène au supplice. Le chevalier étoit monté sur son cheval & la dame sur sa haquenée ; un homme de fort mauvaise mine , roux , borgne , balafé , & plus gros qu'une tour , marchoit à la tête de cette troupe. Il se nommoit Rubicon. Renaud ne s'arrêta pas long-tems à les considérer ; dès qu'il connut ce que c'étoit , il sauta sur Rubicon sans mettre le pied à l'étrier , & tirant Flamberge , il fondit comme un foudre sur Rubicon qu'il coupa en deux par le milieu du ventre ; il pénétra ensuite jusqu'aux victimes en faisant un étrange carnage de leurs conducteurs , quoiqu'il ne vît qu'à regret rougir ses armes d'un sang si vil. L'épouvante dispersa bientôt ces malheureux , & cette expédition fut si brusque , qu'Irolde n'eut presque plus rien à faire , lorsqu'il voulut se mettre de la partie.

Mais quel fut l'étonnement du fils d'Aimon , & quelle joie ne sentit pas ce généreux paladin , quand , après avoir mis en fuite les soldats de Falerine , il reconnut que la dame qu'on vouloit immoler avec Prasilde étoit la belle Fleur-de-Lys ! il désespéroit de la revoir , & il ne pouvoit comprendre par quel bonheur elle n'avoit pas péri dans le fleuve.

Tandis qu'en la déliant il lui témoignoit la

satisfaction qu'il avoit de l'avoir retrouvée ; & qu'elle répondoit à ses sentimens par des transports de joie qu'on ne peut exprimer , Irolde ôta les liens de Prasilde. Ces deux amis s'embrassèrent mille fois, & leurs yeux baignés de larmes faisoient connoître les mouvemens dont leurs cœurs étoient agités : ils marquèrent leur reconnoissance au prince de Montauban qui les embrassa , & les pria de le recevoir en tiers dans une si parfaite amitié.

Comme la nuit approchoit , ils se mirent tous quatre en marche pour gagner la plus prochaine habitation ; chemin faisant , Prasilde leur apprit comment il avoit procuré la liberté à son ami. Après avoir, dit-il , dispensé Thibine & son époux de me tenir la promesse qu'ils m'avoient faite , je partis pour les Indes : ce n'est pas que j'espérasse qu'en m'éloignant de l'objet de mon amour , je pourrois l'oublier , j'allois plutôt chercher dans les aventures la fin d'une vie qui m'étoit odieuse. Je parcourus pourtant la plus grande partie des Indes , sans trouver la mort que je mandiois par-tout ; ma mauvaise étoile me fit toujours sortir heureusement des périls où je m'engageai. Je vins ensuite dans ce pays d'Altin , où j'appris avec étonnement la cruauté de Falerine , la construction de son jardin merveil-

leux, & la cruelle coutume qu'elle y avoit établie; de bonnes gens m'avertirent de prendre garde qu'on ne me surprît, comme l'on avoit fait un grand nombre d'étrangers de l'un & de l'autre sexe, qui avoient été livrés au dragon de la magicienne.

Au lieu de profiter de l'avis qu'on me donnoit, je sentis naître en moi un désir curieux de savoir plus particulièrement tout ce qui regardoit le jardin enchanté, ou pour mieux dire, je formai le dessein de délivrer, s'il étoit possible, les dames & les chevaliers qui étoient dans les prisons de Falerine. Pour y parvenir, je pris un habit à la façon du pays, & sous cet habillement n'étant pas reconnu pour étranger, je trouvai moyen de faire connoissance avec le geolier des prisons de la magicienne; il me dit qu'elle avoit su produire par ses charmes, dans un lieu aride & désert, un jardin où brilloient mille beautés qui surpassoient l'effort de la nature: qu'ayant appris par son art que ce jardin devoit un jour être détruit par un chevalier chrétien de la cour de l'empereur Charles, appelé Roland, pour détourner ce malheur, elle avoit fait transporter en ce lieu par ses démons le plus monstrueux dragon des déserts de Lybie, outre qu'elle avoit formé par ses enchantemens d'autres

monstrés encore plus redoutables , pour défendre les entrées de ce jardin ; ce n'est pas tout , ajouta le geolier , elle fait emprisonner tous les étrangers hommes & femmes , qui viennent dans ce royaume , & les fait servir de pâture au dragon qui garde la première entrée ; avant que de mener au supplice ces malheureux , on les oblige de force ou de gré à déclarer leurs noms & leur patrie , s'ils ne l'ont fait dès qu'on les a pris ; j'en fais une liste que je garde , & que je porte tous les jours à la magicienne , pour voir si le comte Roland n'y est point.

Quand le geolier m'eut instruit de toutes ces choses , continua Prasilde , il me montra la liste. Que devins-je , lorsque je lus le nom d'Irolde ? Saisi de douleur & d'effroi , je conjurai le geolier de remettre ce chevalier en liberté : il me représenta que le nombre de ces prisonniers étoit connu , & qu'il ne pouvoit en sauver un , sans s'exposer au plus cruel châtement. J'eus beau lui faire de belles promesses , la crainte de ne pouvoir délivrer impunément mon ami , l'empêcha de se rendre à mes instances ; tout ce que je pus obtenir de lui , fut qu'il relâcheroit Irolde , si je lui fournissois un autre homme à sa place : je résolus de me livrer moi-même. Le geolier surpris de

ma résolution , voulut par pitié m'en détourner ; mais me voyant obstiné à périr , il me fit entrer en prison pendant la nuit , & en fit sortir Irolde , qui ne me reconnut point dans l'obscurité. Voilà de quelle manière je délivrai mon ami , poursuivit Prasilde , mais je suis en peine à mon tour de savoir par quelle aventure je le retrouve au pays d'Altin , lui , que j'avois laissé en paix avec Thisbine , & que rien , ce me semble , n'obligeoit à sortir de Balc.

Après votre départ , dit alors Irolde , je me représentai que vous alliez chercher la mort , & cette idée dont mon esprit ne pouvoit se détacher , me plongea dans une langueur que Thisbine en vain s'efforça de dissiper. Enfin le regret de ne vous plus voir troubla mon repos à tel point que je pris la résolution de courir après vous & de vous ramener à Balc. La difficulté étoit de faire agréer mon dessein à Thisbine ; effectivement elle le combattit par les plus fortes raisons , & elle ne cessa de s'opposer à mon départ , que lorsqu'elle vit bien que mon opiniâtreté là-dessus ne pouvoit être vaincue. Je partis donc , & pris d'abord le chemin des Indes , où je savois que vous étiez allé ; je vous cherchai par-tout ce grand royaume , & n'y apprenant point de vos nouvelles ,

je tournai mes pas vers ce pays d'Altin. J'y fus à peine arrivé, que j'entendis parler des prisons de Falerine; je craignis alors, mon cher Prasilde, que vous n'eussiez eu le malheur de tomber dans les fers de la magicienne, & je résolus de ne rien épargner pour m'en éclaircir. Mais pendant que je songeois aux moyens d'en venir à bout, je fus arrêté par un grand nombre de gens de guerre qui se jetèrent tous ensemble sur moi, & me menèrent en prison.

Irolde cessa de parler en cet endroit, & le fils d'Aimon charmé de l'amitié parfaite qui unissoit ces deux chevaliers persans, se réjouit avec eux de l'heureux sort qui les rassembloit.

C H A P I T R E VI.

Renaud & Fleur-de-Lys apprennent des nouvelles d'Albraque.

LES trois chevaliers & la dame arrivèrent à un petit village où on leur donna le couvert & à souper; ils se tinrent sur leurs gardes toute la nuit, car ils avoient lieu d'appréhender que Falerine, sur la nouvelle qu'elle devoit avoir

eue du massacre de ses soldats, n'en fit chercher les auteurs ; cependant ils ne virent point paroître d'ennemis , & ils partirent à la pointe du jour. Le guerrier françois demanda le chemin du jardin merveilleux pour en aller détruire les enchantemens ; mais Feu-de-Lys le détourna de ce dessein , en lui représentant l'état où se trouvoit le comte d'Angers son cousin. Renaud se laissa donc persuader.

Ils marchèrent plusieurs jours de suite , & arrivèrent enfin au lieu où devoit être le fleuve de l'oubli. La tendre amante de Brandimart ne témoigna pas peu de surprise de ne plus voir le fleuve , le château , le pont , ni le verger. Tandis qu'elle cherchoit des yeux avec inquiétude ce qu'elle ne pouvoit retrouver , il passa près d'eux un homme à cheval qui piquoit à toute bride. Ils l'arrêtèrent ; & comme il paroissoit tout effrayé , ils lui demandèrent le sujet de sa peur : au lieu de leur répondre , il ne faisoit que regarder derrière lui , comme un homme qui craint d'être poursuivi. Le paladin voulut le rassurer en lui disant qu'il ne paroissoit personne , & qu'en tout cas il voyoit trois chevaliers qui prendroient sa défense contre ceux qui voudroient lui nuire. Ces paroles ne dissipèrent qu'une partie de sa crainte. Seigneurs chevaliers , leur dit-il d'une voix

tremblante , maudit soit l'amour du roi Agrican qui a déjà coûté la vie à tant de milliers d'hommes ; j'étois du nombre des tartares qui faisoient le siège d'Albraque ; il est arrivé au secours de cette forteresse neuf chevaliers qui ont fait un carnage épouvantable des assiégeans. Parmi ces braves chevaliers , il y en a un qui a des armes blanches , & un autre des armes noires ; mais j'ai principalement remarqué un guerrier de haute apparence qui a fait des prodiges de valeur & de force , je lui ai vu couper d'un seul coup la tête & le bras de Brontin , fendre d'un autre coup le vaillant Santarie jusqu'à la ceinture , fracasser le casque & la cervelle au roi de Tendouc. Que vous dirai-je ? Cent mille de nos soldats ont pris la fuite à son seul aspect ; mais ce qui a causé l'épouvante que vous me voyez , c'est que j'ai vu ce chevalier dans sa fureur fendre en deux le monstrueux Radamanthe , & renverser du roc en bas d'un coup de pied notre empereur avec le géant Argante. Rien ne peut arrêter ce guerrier terrible. Il pénétreroit jusqu'aux enfers , s'il l'avoit entrepris. Adieu , seigneurs chevaliers , il me semble que je le vois me poursuivre , & je ne me croirai point en sûreté que je ne sois dans Rochebrune , & que le pont n'en soit levé.

Ainsi parla le tartare , qui fans s'arrêter davantage , pouffa son cheval vers l'afyle où tendoient fes défirs. Renaud jugea bien que ce chevalier redoutable , dont il venoit d'entendre parler , ne pouvoit être que son cousin. Il ne douta pas non plus que les deux guerriers aux armes blanches & noires ne fuflent les deux fils du marquis Olivier. Il fe réfolut à les aller joindre. Irolde & Prafilde ne voulurent point abandonner leur libérateur , & Fleur-de-Lys l'accompagna volontiers dans l'efpérance de retrouver Brandimart.

Ils prirent donc la route des états de Galafon , où ils arrivèrent en peu de jours. Comme ils approchoient d'Albraque , ils rencontrèrent fur le bord d'un fleuve un chevalier armé de toutes pièces , dont les armes étoient magnifiques , & qui montoit un puiffant courfier qu'une demoifelle lui tenoit par la bride. Lorsque Fleur-de-Lys l'eut confidéré quelque tems , elle dit à fa compagnie : Si la devife ne me trompe point , je crois connoître la perfonne que vous prenez pour un chevalier ; c'eft l'orgueilleufe reine Marphife , la plus fière dame de toute la terre habitable , je ne vous confeille pas de mefurer vos forces avec les fiennes.

Le fils d'Aimon sourit à ces paroles. Noble dame , dit-il à Fleur-de-Lys , je ne doute point

de l'extrême valeur , ni de la force de la reine Marphise ; la haute renommée de cette princesse a volé jusqu'en occident , mais l'honneur que j'ai de vous accompagner relève mon courage , & me donne même envie de m'éprouver contre cette incomparable guerrière. A ces mots , il s'avança vers Marphise qui venoit à lui dans le même dessein. Chevalier , lui dit-elle d'un ton altier quand elle fut à portée de se faire entendre , n'espère pas continuer ton chemin , si tu n'en obtiens de moi la liberté. Grande reine , lui répondit Renaud d'un air respectueux & en s'inclinant sur les arçons , c'est pour vous la demander que j'ose me présenter devant vous ; & si vous daignez ajouter à cette faveur celle de m'honorer d'une de vos courses , j'aurai la gloire d'avoir augmenté le nombre de vos exploits.

La superbe Marphise parut étonnée de cette réponse , & regardant attentivement le chevalier : Tu es le premier mortel , lui dit-elle , qui m'ayant connue , ait eu l'audace de me demander la joute : Je ne veux pas te refuser cette satisfaction , nous allons voir si ta valeur répond à ta contenance guerrière. Le fils d'Aimon s'inclina pour la seconde fois ; & voyant que la reine tournoit bride pour prendre du champ , il en fit autant de son côté.

On s'étonnera peut-être que Marphise fût si tranquille dans le tems que deux grandes armées étoient aux mains ; mais j'ai déjà dit que cette guerrière ne s'intéressoit nullement au sort de Galafron ; & que si elle avoit accompagné ce roi , ce n'étoit que pour joindre Agrican , & le combattre. En arrivant devant Albraque , elle avoit fait séparer son armée de celle du Cathay , & dit à ses chefs : Ne quittez point votre camp sans des ordres précis de ma part : quand vous aurez appris la fuite des indiens , & la prise ou la mort du roi Galafron , alors qu'on me vienne avertir , j'irai fondre sur Agrican & sur tous ses tartares. Marphise après cet ordre s'étoit retirée sur le bord du fleuve où Renaud l'avoit trouvée , & elle y attendoit qu'on lui vînt apprendre la déroute du roi du Cathay.

C H A P I T R E V I I .

Suite de la Bataille entre les rois Agrican & Galafron.

LA bataille sanglante qui se donnoit entre les sujets d'Agrican & de Galafron avoit attiré au secours de l'empereur tous les tartares qui

étoient dans Albraque, ce qui avoit facilité à Torinde l'exécution d'un dessein qu'il méditoit. Il gagna sans peine la campagne, & joignit Agrican, qui laissant à ses troupes le soin de poursuivre des ennemis qui commençoient à ne se plus défendre, avoit levé la visière de son casque pour prendre le frais. Torinde l'aborda, & lui dit : Grand monarque, tu vois le roi de Carisme qui fut ton ennemi, j'ai pris les armes contre toi à la prière du roi de Circassie mon ami; mais l'ingrate Angélique protège un traître qui n'est recommandable que par la noirceur de ses crimes; en un mot, le lâche Trufaldin qui nous a offensés Sacripant & moi. Elle a l'injustice de nous priver du droit naturel qu'ont les guerriers de venger leur gloire par la voie des armes. Je viens t'offrir mon amitié, & lier mon ressentiment au tien.

Vaillant Torinde, lui répondit le tartare en l'embrassant, je reçois avec joie pour ami un aussi grand prince que vous; & pourvu que vous n'aspiriez point à la possession de la princesse dont vous vous plaignez, il n'est rien sous ma puissance dont vous ne puissiez disposer comme de moi-même. Seigneur, répliqua le roi de Carisme, toute adorable qu'est Angélique, mes yeux ont vu ses charmes impunément, je vous en abandonne la poursuite; vous

n'aurez à disputer son cœur qu'au roi de Circassie: à l'égard de Sacripant, interrompit l'empereur, c'est un différend à régler entre lui & moi.

Après cette conversation, le monarque tartare mena le Carismien dans son camp où il le fit reconnoître pour son ami; on rendit les armes aux sujets du roi Torinde qui avoient été faits prisonniers, & qui étoient en grand nombre, ce qui augmenta les forces des assiégeans.

Pendant que les Carismiens faisoient éclater dans ce camp la joie qu'ils avoient de revoir à leur tête leur généreux roi, les illustres défenseurs d'Angélique se dispoisoient à y porter un étrange désordre. Le comte d'Angers & Sacripant marchaient les premiers, & Brandimart, Hubert du Lion, le roi Adrian & Clarion les suivoient. Ils allèrent d'abord où ils s'aperçurent que les sujets de Galafron étoient le plus en déroute; ils chargèrent les tartares qui les poursuivoient, & de leurs premiers coups ils ralentirent l'ardeur qui les animoit. Brandimart & ses compagnons achevèrent de rétablir le combat, ou pour mieux dire de culbuter leurs ennemis.

Alors on vit les vainqueurs renversés à leur tour. Les rois Saritron, Poliserne, Uldan &

Pandragon accoururent pour les soutenir , mais tous leurs efforts ne furent pas d'un grand secours. Roland de deux coups consécutifs fendit Pandragon jusqu'à la ceinture , & renversa très-rudement le brave Saritron , roi des Keraïtes. Sacripant blessa Uldan , roi de Caracorum à l'épaule , & Brandimart coupa la tête au roi Poliferne. Ce début arrêta les peuples du Cathay qui fuyoient , & fit passer à leurs ennemis l'effroi qui glaçoit leurs cœurs ; ce qui acheva de les rassurer , fut la mort du monstrueux Argante.

Cet énorme géant avoit rencontré Galafron dans la mêlée , il avoit saisi son cheval par la bride , & il l'emmenoit prisonnier dans le camp tartare , lorsque le comte d'Angers reconnut le père d'Angélique à la couronne d'or qu'il portoit sur son casque. Le paladin à cette vue s'enflamma de courroux , il poussa Briededor sur le géant , & lui coupa de son épée le bras qui tenoit la bride du cheval ; mais la terrible Durandal ne trouvant pas assez de résistance à ce bras , abattit la tête du cheval de Galafron , & l'animal tombant mort , renversa son maître. Roland redoubla , & d'un coup de pointe perça les entrailles d'Argante de part en part ; il alla relever ensuite le roi du Cathay , & le remonta sur un puissant courfier qu'il ôta

sur le champ à un chevalier tartare dont il fracassa la cervelle d'un coup de poingt.

Seigneur, dit le paladin à Galafron, en lui présentant le cheval, recevez ce service d'un des plus zélés défenseurs d'Angélique. Fameux guerrier, répondit le roi, recevez vous-même nos actions de graces pour vos hauts faits; si nous avions encore un chevalier comme vous, nous serions bientôt sans ennemis. Roland, après avoir répondu à ce discours par une profonde inclination de tête, laissa le roi du Cathay au milieu d'un assez grand nombre de ses sujets qui s'étoient rassemblés autour de lui après la mort d'Argante, & alla combattre ailleurs.

Dans ce même tems, le roi d'Altin dont les troupes étoient incorporées dans l'armée des indiens, ne voyant plus ces derniers poursuivis, les rassembloit pour aller rejoindre leurs alliés dont les affaires venoient de changer de face. Les tartares déjà mis en désordre par Saccipant, Brandimart, & par les autres chevaliers d'Angélique, ne purent soutenir l'effort de ces nouveaux ennemis, ils reculèrent, & commencèrent à regagner leur camp. Quelle fut la surprise de l'empereur, quand il vit ce changement, & qu'il apprit ce qui le causoit? Impatient de joindre le comte, dont il brûloit

de se venger , il rassembla au plutôt tout ce qu'il put trouver de tartares , & suivi de Torinde avec ses Carismiens , il s'avança vers les défenseurs d'Albraque.

Les indiens furent les premières victimes de sa fureur : Marquinor , roi d'Altin , avec cinq ou six de leurs chefs , en avoient pris la conduite après la mort du géant Archilore : Agrican fondit sur Marquinor , & lui fendit le casque & la tête , tandis que Torinde à ses côtés renversa deux chefs des indiens l'un après l'autre. Une si brusque expédition jeta la terreur parmi les indiens qui ne tardèrent pas à s'ébranler ; & si les peuples du Cathay , conduits par les princes aventuriers , ne fussent venus à leur secours , ils auroient cherché leur salut dans la fuite ; mais Sacripant , Hubert du lion , Brandimart , Adrian & Clarion , les rassurèrent par une vive irruption qu'ils firent sur les tartares. Roland y arriva lui-même , il venoit de quitter Galafon. Alors le combat se renouvela avec plus d'ardeur ; comme il y eut plus de résistance de part & d'autre , le carnage en fut plus grand. Brandimart attaqua Torinde , & l'empereur reconnoissant l'ennemi qu'il cherchoit moins à ses armes qu'à ses coups , se jette sur lui comme un lion pressé de la faim se jette sur sa proie. Il goûte par avance le

plaisir de se venger ; mais il trouve un guerrier qui craint peu son ressentiment , les coups retentissent sur l'airain. Les deux premiers guerriers du monde sont aux mains , une égale fureur les anime ; & pendant qu'ils s'acharnent l'un sur l'autre , le combat devient plus effroyable entre les deux armées , l'effroi , le bruit & la mort y règnent de tous côtés.

L'empereur craignant qu'on ne le vint de nouveau séparer de son ennemi , feignit d'appréhender les suites de son combat avec lui : il sortit de la mêlée , poussa Bayard vers la forêt qu'on découvroit au bout de la plaine , ne doutant point que par cet artifice il n'attirât sur ses pas le guerrier avec lequel il vouloit en liberté continuer de combattre ; en effet , le comte ne manqua pas de le suivre de toute la vitesse de Brededor.

Après le départ d'Agrican , les tartares ne soutinrent pas long-tems l'effort de leurs ennemis ; ne voyant plus leur empereur , en qui seul étoit leur confiance , ils prirent la fuite , les chevaliers d'Angélique les poursuivirent jusqu'à leur camp , qui fut pillé. Le roi Balan , Antifort de la Blanche Russie , & le prince Astolphe furent délivrés , & par un bonheur tout particulier pour cet anglois , le ciel permit qu'il rencontrât un tartare qui emportoit

ses belles armes & sa lance d'or. Astolphe le perça de son épée, reprit ses armes & sa lance; & dédaignant de poursuivre des gens qui fuyoient, il alla de nouveau offrir ses services à la princesse du Cathay.

C H A P I T R E V I I I .

Combat de Marphise & de Renaud, & comment il fut interrompu.

C'ÉTOIT alors que la reine Marphise & le seigneur de Montauban alloient éprouver leurs forces à la joute; les armes de la guerrière étoient d'argent; & ce qui les rendoit plus estimables, c'est qu'elles avoient été forgées par enchantement. Plusieurs rubis éclatoient dessus; son casque avoit pour cimier un dragon d'or qui sembloit vomir de brûlantes flammes, figurées par des plumes de cette couleur qui flottoient au gré du vent. Son écharpe étoit d'une gaze d'argent parsemée de flammes, & bordée d'un fil d'or tout autour. Son courfier blanc à taches rouges paroissoit des plus vigoureux, & sa lance avoit été faite d'un bois naturellement rouge, & aussi dur que le fer.

Le chevalier, comme je l'ai dit, & la guer-

rière s'étoient éloignés pour prendre du champ ; ils revinrent l'un sur l'autre avec impétuosité. Quelque forte que fût la lance de la reine , elle se rompit en éclats , sans que le noble paladin en fût ébranlé dans les arçons ; mais il haussa la fiemme , comme s'il eut dû rougir de vaincre une femme , & acheva glorieusement sa carrière , laissant son orgueilleuse ennemie sans espérance de l'abattre. Quand elle vit sa lance rompue , & que le chevalier étoit encore en la selle , on ne peut exprimer le dépit qu'elle en eut. Elle prit à partie ses dieux Tervagant & Mahomet , & les menaça de les priver de ses hommages ; mais ce qui lui fait le plus de peine , c'est que ce guerrier ait voulu l'épargner. Sa fierté s'indigne de ce ménagement , & lançant sur le paladin des regards pleins de honte & de rage , elle lui dit d'un ton altier : Quelle est donc ta pensée , audacieux inconnu ? Dédaignes-tu d'employer tes forces contre moi ? Ah fache qu'au lieu d'affecter à contre-tems un vain respect indigne de mon courage , tu as besoin de toute ta valeur pour défendre ta vie & ta liberté.

Grande reine , lui répondit Renaud , vous pouvez m'ôter le jour , si vous le souhaitez : je suis trop glorieux d'être échappé à la première atteinte de votre lance , & je juge bien

que je ne pourrois soutenir dans un plus long combat votre valeur qui est égale à votre beauté. Dispensez-moi donc. . . . A ce discours, interrompit Marphise toute émue, je reconnois que tu es de la cour de l'empereur Charles; mais il ne s'agit point ici de louanges, ni de galanterie, je prens ton langage flatteur pour une injure, & ne te regarde plus que comme mon plus grand ennemi. Ah, madame, répliqua Renaud, ce sentiment est injuste; & malgré votre courroux que je n'ai point mérité, je ne puis me résoudre à répandre un si beau sang. Crois-tu donc, reprit-elle fièrement, que mon sang soit si facile à répandre? ta vie que je vais sacrifier à ma vengeance va te tirer de cette erreur.

Alors tirant son épée, elle l'affaillit si brusquement, qu'il vit bien qu'il falloit songer tout de bon à se défendre. Cependant quelque danger qu'il y eût pour lui dans le parti qu'il prenoit, il se résolut à ne point faire rougir sa Flamberge du sang d'une dame. Après avoir effuyé deux pesans coups qu'elle lui déchargea sur le casque de Membrin, dont la bonté lui sauva la vie, il la saisit au corps de ses bras nerveux, & s'efforça de la mettre hors d'état de lui nuire. La guerrière le saisit de même, se flattant qu'elle l'étoufferoit par sa

force extrême, ou que du moins elle l'enleveroit des arçons; mais le paladin fut résister à ses efforts, & ils ne purent jamais s'abattre l'un l'autre; enfin la reine se lassant de l'opiniâtreté de son ennemi, quitta cette manière de combattre, & lui donna un si grand coup de poing de son gantelet de fer sur la joue, qu'il en fut tout étourdi, le sang lui sortit en abondance par le nez & par la bouche. La douleur qu'il ressentit du coup l'obligea de lâcher prise. La princesse profitant de ce tems-là, piqua son cheval, s'éloigna & revint d'une course rapide fondre sur Renaud l'épée à la main, & fendit son bouclier qu'il lui opposa. Le chevalier à son tour la frappa, mais seulement du plat de Flamberge, pour la mettre hors de combat, sans la blesser. La pesanteur de son coup obligea la reine à plier la tête jusques sur l'arçon de la selle; mais elle s'en vengea par un autre coup qui renversa Renaud sur la croupe de son cheval; il ne pouvoit que succomber, puisque les forces de Marphise égaloient les siennes, & qu'elle avoit de plus sur lui l'avantage d'avoir des armes enchantées qu'aucun acier ne pouvoit entamer.

Le paladin se remit, & le combat alloit recommencer avec plus d'acharnement qu'auparavant, lorsque le roi Galafron, à la tête

d'une partie de ses troupes , arriva dans ce lieu. Il poursuivoit un reste de tartares qui fuyoient de ce côté. Il s'arrête pour considérer la reine & le guerrier qui étoient aux mains ; & comme il reconnut le bon cheval Rabican qu'il avoit donné à son fils Argail , il fut ému de douleur & de colère en le voyant. O mon cher fils , dit-il dans son transport , voici donc le traître qui a borné tes jours au milieu de leur course ; c'est lui sans doute , puisqu'il possède Rabican. A ces mots , il courut plein de fureur sur le paladin , & le frappa derrière d'un coup que son ressentiment rendit plus pesant que son âge ne sembloit le permettre. Renaud en chancela sur la selle ; mais la fière Marphise , indignée qu'on osât attaquer un guerrier qui combattoit contre elle , poussa son courfier sur le roi ; & dédaignant d'employer contre lui le fer , elle lui déchargea un si furieux coup de poing sur son casque , qu'elle jeta ce vieux monarque tout étourdi aux pieds de son cheval.

Parmi ce grand nombre de peuples qui le suivoient , les uns accoururent pour le secourir , les autres s'empresèrent de le venger ; mais ces derniers se repentirent bientôt du soin dont ils s'étoient chargés. La terrible Marphise en fit une étrange boucherie ; & le car-

nage fut encore bien plus grand , lorsque Renaud , Irolde & Prasilde se furent joints à la reine contre les fujets de Galafron.

Sur ces entrefaites , Brandimart qui poursuivoit aussi les tartares , arriva dans cet endroit ; mais comme il s'approcha du fleuve pour y éteindre une soif pressante qui le dévorait , il aperçut sur ses bords sa chère Fleur-de-Lys qui s'y étoit retirée avec les dames de Marphise , pour être à quelque distance de la mêlée. Il ne se souvient plus de rien ; tout autre soin cède à celui de courir à l'objet de son amour ; il descend de cheval , & va se jeter aux genoux de sa maîtresse qui , partageant la joie dont il est animé , le relève & l'embrasse très-étroitement. Que n'ont point à se dire deux amans qui se revoient après une longue absence ? Pour s'entretenir sans crainte d'être interrompus , ils marchèrent tous deux vers un grand bois qui n'étoit pas loin de là.

Cependant les troupes du Cathay se rassemblèrent autour de leur roi que l'on avoit remonté , & ce vieux prince animoit tous ses gens contre Renaud qu'il croyoit le meurtrier de son fils. Un monde d'ennemis fond sur le guerrier françois ; & comme les indiens , à la tête desquels s'étoient mis les rois Adrian & Balan , Hubert du Lion , Clarion & An-

tifort venoient encore au secours de Galafron, le paladin, Marphise, Irolde & Prafilde alloient être accablés, si l'armée persane ne fût arrivée fort à propos pour les défendre. Une des dames de la reine, dès le commencement du combat, avoit couru lui porter l'ordre de marcher en diligence.

Les persans firent d'abord une irruption si vive sur les troupes du Cathay, qu'ils les culbutèrent sur les indiens qui s'ébranlèrent malgré leurs commandans. Pour surcroît de malheur pour Galafron, les rois Torinde, Uldan & Saritron vinrent le charger avec le gros corps de tartares & de carismiens qu'ils avoient rassemblés après la défaite de l'armée d'Agri-can. Quelque résistance que pussent faire Adrian, Balan & leurs compagnons, ils furent obligés de se réfugier dans Albraque comme tous les autres de leur parti. Les persans dédaignèrent de les poursuivre, & se rangèrent autour de leur reine qui traita favorablement les rois Torinde, Uldan & Saritron; Torinde sur-tout, dont elle estimoit le courage. Elle lui demanda par quel bonheur elle avoit acquis son amitié, & pourquoi il n'étoit plus dans les intérêts de Galafron & d'Angélique.

Là-dessus le roi de Carisme raconta tout

ce qui s'étoit passé dans Albraque au sujet de Trufaldin. Hé quoi, s'écria Marphise avec indignation, ce lâche roi du Zagathay voit encore le jour? ah, généreux Torinde, je me charge de vous venger! Grande reine, dit alors le seigneur de Montauban, ne vous abaissez point à faire rougir vos armes d'un sang si vil, c'est à moi de poursuivre le châtement de cet indigne monarque. Le paladin, pour augmenter l'horreur qu'on avoit déjà de Trufaldin, fit un rapport fidèle de tout ce qu'il avoit vu dans la caverne de Rabican, & tout le monde applaudit au ferment qu'il avoit fait de venger la mort tragique d'Albarose: la reine Marphise sur-tout fut si pénétrée du récit touchant que Renaud fit de cette histoire, qu'elle jura de ne point s'éloigner d'Albraque qu'elle ne vît le perfide Trufaldin puni. Cette princesse embrassa ensuite le fils d'Aimon, & lui demanda son amitié, en lui disant qu'elle n'avoit point trouvé de chevalier plus digne de son estime.



C H A P I T R E I X.

De quelle manière Fleur-de-Lys fut séparée de Brandimart. Combat d'Agrican & du comte d'Angers , & quel en fut l'évènement.

BRANDIMART & son amante étant arrivés dans le bois , s'étoient assis sous un chêne touffu ; ils se racontaient leurs aventures depuis qu'ils avoient été séparés , & les peines cruelles que l'absence leur avoit fait souffrir. Ils passèrent le reste du jour , & la plus grande partie même de la nuit , à s'entretenir ; ils ne s'abandonnèrent aux douceurs du sommeil , que peu de tems avant que le jour recommençât à paroître.

Pendant qu'ils dormoient , un hermite qui avoit établi sa demeure assez près de ce lieu , sortit de sa cabane pour aller à la provision avec un âne qu'il chassoit devant lui. Il aperçut ces deux amans ; & la beauté de la dame qui n'étoit que trop capable d'animer un cœur consacré à la retraite & au silence , le frappa vivement. Loin de combattre ses desirs , il ne songea qu'à les satisfaire : il tou-

cha la dame & le chevalier au bras d'une racine qui avoit la propriété d'affoupir pour quelques heures d'un profond sommeil. L'Anachorète musulman s'étant ainsi précautionné contre la résistance de la dame , & contre le ressentiment du chevalier , prit Fleur-de-Lys entre ses bras , l'étendit sur son âne , & la lia fortement avec des courroies ; puis , tout rempli de joie , il retourna vers sa cabane , dans l'espérance de consommer sans danger son coupable dessein ; mais le ciel permit qu'il passa par-là un lion affamé qui se jeta sur le scélérat avec furie ; & pendant qu'il le dévorait , l'âne effrayé s'enfuit avec la belle charge qu'il portoit.

Fleur-de-Lys , après que la racine eut fait son effet , se réveilla. Etonnée de se voir dans l'état où elle étoit , elle fit tous ses efforts pour se délier ; & n'en pouvant venir à bout , elle se mit à remplir l'air de cris , en implorant le secours du ciel & de son cher Brandimart , dont elle ne pouvoit comprendre comment elle avoit été si désagréablement séparée ; d'une autre part , son amant , trop éloigné d'elle pour l'entendre , se désespéroit de ne la plus retrouver à son réveil , il la cherchoit aux environs ; & craignant de s'éloigner d'elle en voulant s'en approcher , il ne

savoit quel parti prendre ; enfin ses oreilles furent frappées d'un bruit qui sembloit venir vers lui. Il s'avance pour apprendre ce que c'est ; il arrive à un grand chemin qui traversoit la forêt , & voit une troupe de gens de guerre qui conduisoient des chameaux , sur l'un desquels étoit montée une dame toute éplorée.

Il étoit aisé de juger à sa contenance & à ses gémissemens , qu'on l'emmenoit malgré elle. Deux difformes géants marchaient à la queue de la troupe pour la défendre si l'on l'attaquoit , & un troisième géant , plus terrible que les autres , paroissoit à la tête. Brandimart crut d'abord que c'étoit Fleur-de-lys. Pour s'en éclaircir , il cherchoit à s'en approcher ; mais comme on ne le lui vouloit pas permettre , il renversa trois ou quatre soldats qui s'opposoient à son passage. Les deux géans qui faisoient l'arrière-garde s'avancèrent sur lui : Chétive créature , lui dit l'un d'eux , rends-toi sans différer , ou tu es mort. Brandimart , au lieu de lui répondre , poussa son cheval sur lui avec tant d'impétuosité , qu'il le renversa sur la poussière. L'autre géant , pour venger son compagnon , & lui donner le tems de se relever , chargea le chevalier brusquement , & lui fendit son bouclier d'un pesant coup de cimeterre.

terre. Le guerrier en chancela , mais il se remit promptement , & le frappant à la cuisse , il y fit une profonde blessure , malgré les plaques d'acier qui la couvroient. Le premier géant honteux de sa chute , s'étant relevé en fureur , frappa le chevalier de toute sa force ; mais l'épée glissa sur le casque , & alla couper le col de son cheval. Heureusement Brandimart sauta légèrement à terre , de peur de se trouver engagé sous l'animal qui tomba.

En cet endroit l'auteur les laisse continuer ce combat inégal , pour retourner au comte d'Angers & à l'empereur Agrican. Il dit que lorsque ces deux guerriers furent entrés assez avant dans la forêt , le tartare qui alloit devant , s'arrêta sur un beau gazon qu'arrosait une claire fontaine , qu'il y descendit de cheval , & que le françois y arriva un moment après. Celui-ci voyant son rival assis sur le bord du ruisseau , lui dit : Puissant empereur , t'est-il glorieux de chercher ici le repos , tandis que tes peuples & ceux de Galafron sont aux mains pour l'amour de toi ? Vaillant chevalier , lui répondit Agrican , juge mieux de moi. Si j'ai feint de fuir , c'est pour continuer notre combat en liberté , ou pour acquérir ton amitié. Si tu te sens disposé à me donner la tienne , je te fais don du royaume de Radamanthe que tu as privé

de la vie par ta valeur ; mais si tu rejettes mes offres , je ferai obligé , quoiqu'à regret , de te donner la mort pour me venger de l'affront que tu me fis hier.

Grand monarque , répondit le fils de Milon ; votre générosité m'a gagné le cœur ; cependant je ne puis accepter vos offres , quoique j'en estime infiniment le prix. Je suis chrétien , & je ne puis engager à un autre prince l'obéissance que je dois à mon roi. Si vous êtes chrétien , interrompit le tartare , vous êtes fans doute ce comte Roland dont on publie tant de merveilles. J'ai toujours souhaité d'éprouver mes forces contre les fiennes ; mais ce que je vous ai vu faire me donne encore plus d'envie d'avoir votre amitié. Une chose , reprit le paladin , met un obstacle invincible à l'honneur que vous voulez me procurer. Je ne vous cacherais point que je suis Roland , & que je brûle pour Angélique..... Ah ! si cela est , interrompit Agrican , nous ne pouvons être qu'ennemis.

En achevant ces paroles , il courut vers Bayard , en disant au comte d'un visage enflammé de colère & de jalousie : Roland , prépare-toi à te défendre ; je te défie à un combat mortel. Le paladin , fans lui répondre , se mit en état de soutenir ses attaques ; & n'ig-

ignorant pas qu'il avoit affaire au plus redoutable ennemi qu'il eût encore combattu , il rassembla toutes ses forces pour les employer contre lui.

Je ne m'attacherai point à faire un détail de leur épouvantable combat ; il est hors de toute expression. Je dirai seulement que ces deux fiers rivaux combattant pour l'amour & pour la gloire , firent tous les miracles de valeur qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils combattirent jusques bien avant dans la nuit ; mais enfin les ténèbres s'augmentant jusqu'à ne pouvoir rien distinguer , les combattans furent obligés de se quitter pour se reprendre dès que le jour le leur permettoit.

Ils se couchèrent sur le gazon l'un auprès de l'autre , comme auroient fait deux intimes amis. Bientôt le sommeil s'empara de leurs membres fatigués ; mais s'ils n'avoient aucune défiance l'un de l'autre , leur jalousie ne leur permit pas d'attendre le retour de l'aurore pour se réveiller. Néanmoins , avant que de recommencer leur combat , l'empereur employa tout ce qu'il put imaginer de plus séduisant pour obliger son rival à lui céder la possession d'Angélique ; mais comme il ne put y réussir , il eut honte d'avoir fait cette démarche. Pour s'en venger , il se jette plein

de fureur sur Roland , qui le reçoit avec une animosité qui égaloit la sienne. Ils combattirent une partie du jour ; cependant il falloit que le combat finit , & le succès n'en pouvoit être avantageux au tartare ; bien que son armet fût enchanté , & le reste de ses armes des plus forts , Durandal pouvoit le blesser , au lieu que le fils de Milon étoit invulnérable. Le sang de l'empereur couloit sur ses armes toutes fracassées. Malgré tout son courage , il commença de s'affoiblir ; & couvert de blessures , il tomba mort aux pieds de son généreux vainqueur , qui ne put s'empêcher de regretter un si grand homme , quelque gloire qu'il recueillit de sa défaite.

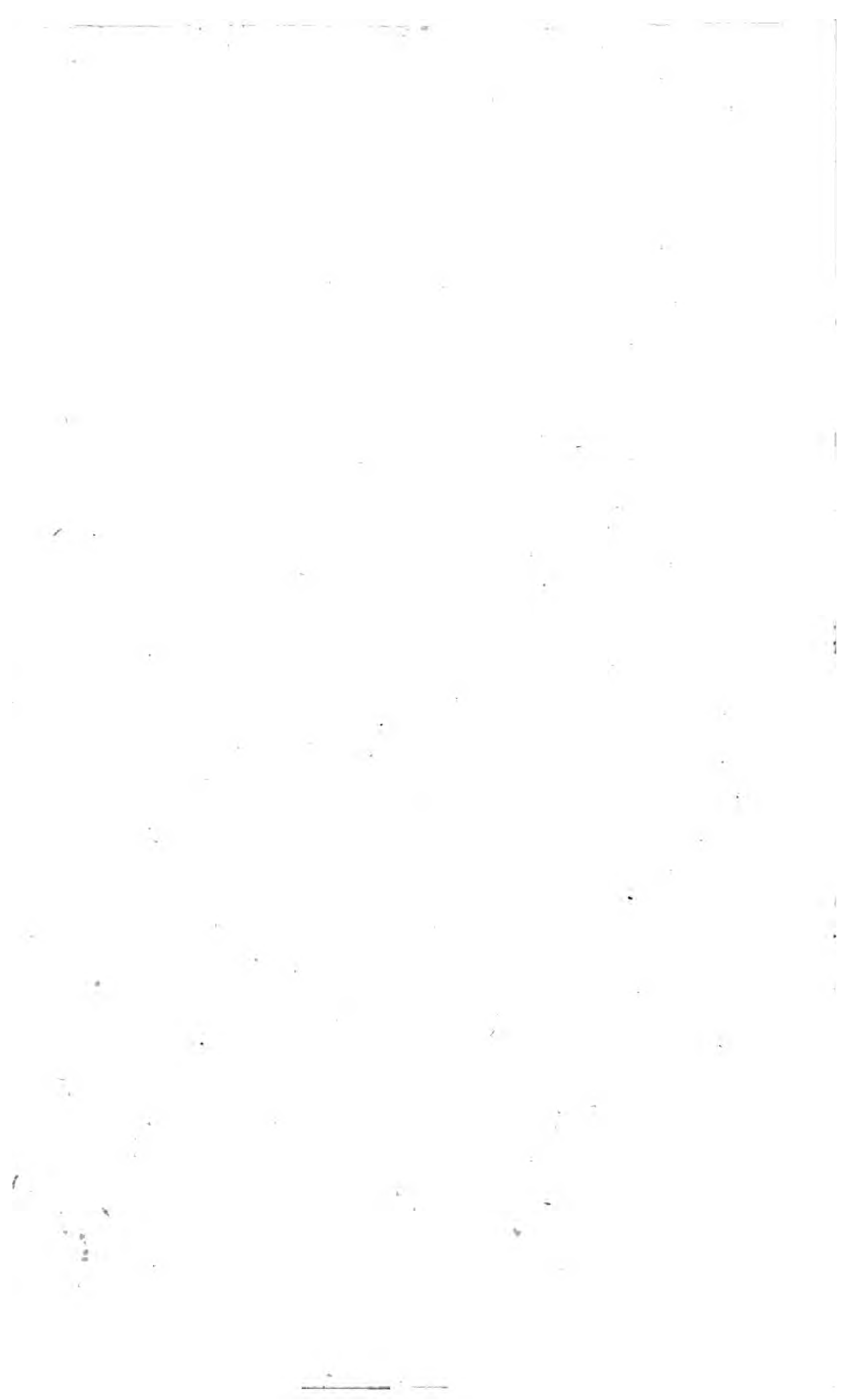
C H A P I T R E X.

Roland rencontre Brandimart , & le tire de péril.

LE comte d'Angers , après s'être un peu reposé de la fatigue d'un si long & si pénible combat , jeta les yeux sur le cheval d'Agrican qui étoit attaché à un pin. Il le trouvoit fort semblable à Bayard , mais il ne pouvoit s'imaginer que ce fût lui. Néanmoins , pour s'en



*Il tomba mort, aux pieds de son
généreux vainqueur.*



éclaircir , il s'approcha de l'animal , & le flattant : O bon cheval , lui dit-il , où est Renaud ton cher maître , & par quelle aventure es-tu ici ? Bayard qui reconnut le comte se mit à hennir , & à lui faire des careffes ; de sorte que Roland ne put le méconnoître. Le chevalier monta dessus ; & prenant Bridedor par la bride , il retourna vers Albraque.

Il n'eut pas fait deux cens pas , qu'il entendit un grand bruit d'armes assez près de lui. Il piqua vers l'endroit d'où ce bruit sembloit partir , & il vit Brandimart qui se défendoit vaillamment contre deux géants qui l'attaquoient. A ce spectacle , le paladin accourut plein de colère ; & arrivant dans le tems qu'un de ces monstres levoit le bras pour décharger un coup de cimeterre sur son ami il le prévint. Durandal coupa ce même bras en l'air , & du même coup abattit la tête de l'autre géant ; ainsi le combat fut presque aussi-tôt fini que commencé.

Les deux amis s'embrassèrent , après quoi Brandimart apprit à Roland qu'une troupe de gens de guerre emmenoit Fleur-de-Lys par violence. Il n'en fallut pas davantage au guerrier françois. Ils commencèrent tous deux à poursuivre les ravisseurs , & ils ne tardèrent pas à les joindre. Le géant qui étoit leur chef

se nommoit Marfuste. Celui-ci , comme on l'a déjà dit , surpaffoit de beaucoup les deux autres en force & en grandeur. Il avoit continué fon chemin fans s'arrêter un moment , quoiqu'il eût vu fes deux compagnons aux mains avec Brandimart ; il ne doutoit pas qu'ils ne vinffent aisément à bout d'un feul chevalier ; il s'étonnoit même de ne les point voir revenir encore , lorsqu'il vit arriver le comte d'Angers & fon ami.

Roland défia Marfuste avant que de l'attaquer ; mais ce fier géant ne fit que rire de fon défi. Chevalier , lui dit-il , quand Mahomet descendroit ici bas pour te défendre , fon secours ne te ferviroit de rien. Je veux t'écorcher tout vif de ma propre main , & te faire rôtir fur des charbons. En parlant de cette forte , il leva une épouvantable maffue pour la décharger fur lui ; mais le comte en évita l'atteinte en faifant sauter Bayard à quartier. La maffue alla frapper un arbre qu'elle abattit en entier. Roland ayant connu par ce coup furieux la force du monstre , descendit de cheval , de peur qu'un autre coup semblable n'écrasât le noble courfier. Quand Marfuste vit le paladin à pied , il fit un éclat de rire , dont retentit tout le bois ; ensuite il lui dit d'un air insultant : Ah petit

nain ; te trouves-tu trop grand pour moi , ou veux-tu combattre contre mes jambes ? prends garde que je ne te jette d'un coup de pied sur l'arbre le plus haut de la forêt. Roland , sans lui répondre un seul mot , se lança sur lui si promptement , que le géant ne put le frapper ; & le saisissant par une de ses cuisses , il le souleva & le jeta par terre tout étendu ; puis , sans lui donner le tems de se relever , il lui coupa les deux cuisses d'un seul coup de Durandal , en lui disant : Superbe monstre , ne tire plus de vanité de ta taille gigantesque ; tu n'es pas à présent plus grand que ceux pour qui tu avois tant de mépris.

Pendant que le comte d'Angers traitoit ainsi Marfuste , Brandimart donnoit la chasse aux soldats qui gardoient la dame prisonnière ; mais quand il les eut dissipés , il demeura bien étonné de voir que ce n'étoit pas sa chère Fleur-de-Lys ; il en parut accablé de douleur ; & levant ses yeux au ciel , il poussa ces tristes plaintes de la manière du monde la plus touchante : O dieux ! qui m'avez sauvé du péril , que ne me laissez-vous mourir ? Fortune ! quel est ton caprice ? tu m'as ravi de mon pays dès mon enfance , sans que je connusse le nom de mon père. Tu me fis vendre pour esclave au comte de la Roche sauvage qui m'af-

franchit & me laissa héritier de tous ses biens ; tu ne te contentas point de cette faveur , tu me rendis possesseur de la plus parfaite de toutes les dames ; mais hélas ! cruelle , tu viens de me l'enlever , quand je ne puis plus vivre sans elle.

Roland fut touché de ces paroles : Mon cher ami , dit - il à Brandimart , donne quelque trêve à ta douleur ; ton mal n'est pas sans remède , tu peux retrouver ta dame , juges - en par mon exemple : n'ai - je pas rencontré la mienne que je désespérois de revoir ? puisque ta maîtresse est encore en ce pays , dois - tu lâchement perdre l'espérance de la rejoindre ? A ce reproche , Brandimart prit un peu de courage , & pria le comte de vouloir bien l'aider à faire la recherche de Fleur-de-Lys ; ce que son ami lui promit aussi-tôt qu'il auroit délivré sa princesse de tous les ennemis qui l'assiégeoient. Angélique n'a plus besoin de notre secours , lui dit Brandimart. L'armée tartare a été dé faite , & l'on ne fait même ce qu'est devenu l'empereur Africain. Si la fille de Galafron est libre ; répondit Roland , je m'offre à chercher votre dame dès ce moment avec vous. Quel chemin prendrons - nous ? Voilà tout mon embarras , reprit Brandimart. Elle m'a été ravie dans cette forêt ,

tandis que nous dormions ; j'ignore de quel côté on l'a emmenée.

La dame qu'ils venoient de délivrer les voyant incertains de la route qu'ils devoient prendre , leur dit : Hier , mes ravisseurs en passant près d'un hermitage où demeure un vieux religieux qui a la réputation d'être un grand prophète , eurent la curiosité de lui demander ce qui devoit leur arriver. Il leur apprit qu'un grand malheur les menaçoit ; ils ne firent que rire de cette prédiction qui vient pourtant de s'accomplir. Ainsi , seigneurs chevaliers , ajouta la dame , je vais vous conduire , si vous voulez , à cet hermitage ; l'hermite pourra vous tirer de l'embarras où vous êtes. Les deux guerriers y consentirent. Comme Brandimart avoit perdu son cheval dans le combat , Roland le fit monter sur Bridedor avec leur belle conductrice qui , chemin faisant , leur fit le récit de ses malheurs dans ces termes.



C H A P I T R E X I.*Histoire de Léodile.*

MON père est roi d'Eluth, pays des plus riches de l'Orient, & je m'appelle Léodile. Quelque beauté dont on me flattoit m'attira l'attention de deux princes voisins du Cathay; ils me recherchèrent. Le premier, nommé Zoroas le vieux, passoit dans le royaume pour un prodige de savoir & de prudence; de plus c'étoit le prince de l'Asie le plus riche en pierreries. L'autre amant qu'on appelloit Varamis le beau, étoit jeune & parfaitement bien fait.

Mon cœur ne balança pas long-tems entre ces deux rivaux; mais comme mon père avoit une autorité absolue sur moi, & qu'il paroissoit porté pour Zoroas, à cause de sa haute réputation de sagesse, je craignis qu'il ne se déclarât en sa faveur. Pour me rassurer contre cette crainte, je conjurai le roi mon père de ne m'accorder à aucun amant qu'il ne m'eût devancée à la course. Il me le promit; & sur la foi de sa promesse, je demurai persuadée que personne au monde ne pour-

roit m'épouser contre ma volonté ; car je courois si légèrement , que j'ai plus d'une fois passé les biches & les daims. Voilà donc ce qui fut réglé.

Mes deux amans se préparèrent à courir contre moi : on marqua un jour pour la course ; & quand il fut arrivé , Zoroas & Varamis parurent dans la lice. Le premier , monté sur une mule , portoit une gibecière d'or à son côté ; & l'autre , sur un puissant coursier , couvert d'un riche caparaçon en broderie d'or , faisoit éclater sa magnificence & sa belle disposition ; ils tirèrent au sort tous deux , & la fortune favorisa le vieillard. Je fis ferment entre les mains des juges de la course que j'accepterois pour époux celui qui parviendrait au bout de la carrière avant moi.

Alors Zoroas & moi nous nous plaçâmes au bout de la lice. Tous les spectateurs ne pouvoient s'empêcher de rire de voir cet amant suranné entreprendre de me vaincre à la course ; effectivement il sembloit qu'il eût sur les épaules un poids de cent livres , tant il étoit appesanti de celui de son corps ; & il se faisoit encore plus cassé qu'il n'étoit. Lui donc sur sa mule , & moi sur ma haquenée , nous nous disposâmes à courir. Dès que la trompette eut donné le signal , Zoroas partit seul.

Pour me jouer du vieillard , je le laissai avancer quelques pas dans la carrière , ne doutant point que je ne le devançasse bientôt. Il alloit si lentement , que je ne me hâtois point de partir. Je partis pourtant à mon tour ; & lorsque le rusé Zoroas s'apperçut que j'étois prête à le joindre , il fit briller à mes yeux une pomme d'or qu'il avoit tirée de sa gibecière , & la jeta au-devant de mes pas. La beauté de ce métal qui corrompt la plupart des hommes , me charma ; je fus tentée de ramasser la pomme , quoiqu'elle eût roulé , & que je fusse obligée de retourner sur mes pas ; je cédai à ce désir. Ce retardement ne m'empêcha pas de rejoindre Zoroas qui eut recours à une seconde pomme plus précieuse que l'autre. Une seule émeraude , dont les rayons du soleil augmentoient l'éclat , la composoit. Je m'arrêtai encore pour la prendre ; & ravie de l'avoir en ma possession , je me promis de ne me plus détourner de ma course , quoiqu'il pût arriver. Je ne veux pas , disois-je en moi-même , avoir un vieillard pour mari. Ce fera par le beau Varamis que je me laisserai vaincre.

Pendant que je raisonnois ainsi , le vieillard jeta une troisième pomme , dont il avoit fait sa dernière ressource ; c'étoit le plus éclatant

rubis que la nature eût jamais produit dans les entrailles de la terre. La plus parfaite escarboucle , le soleil même ne jette point une lumière si vive ; cette pomme me parut si merveilleuse , qu'elle me fit oublier ma première résolution ; je voulus posséder encore ce bijou ; mais comme nous étions déjà fort avancés dans la carrière , l'artificieux Zoroas qui s'étoit ménagé jusques-là , profitant de l'avance qu'il avoit , employa toutes ses forces , & fit si bien que , malgré mes efforts , il arriva le premier aux tentes , qui étoient le but de notre course.

A cet évènement si peu attendu , tout le peuple s'écria : Oh le dangereux homme ! qu'il a de finesse ! chacun me plaignoit , & auroit souhaité que j'eusse été le partage du beau Varamis. Pour moi , j'avois le désespoir peint dans les yeux : je gardai quelque tems le silence dans l'excès de la douleur qui m'accabloit ; puis tout à coup , me révoltant contre mon infortune , & ne pouvant plus voir qu'avec horreur les pommes fatales qui en étoient la cause , je les jetai loin de moi avec emportement. Quoi donc , m'écriai-je dans ma fureur , je ferai donc la proie d'un vieillard ? Non , non , Zoroas , tu ne feras point mon époux. L'artifice dont tu t'es servi pour

me vaincre ; m'autorise à te manquer de foi. Prends tes pommes que je déteste plus qu'elles ne m'ont charmée , & vas séduire une autre que moi.

En disant ces paroles , je fondois en pleurs ; mais j'avois beau faire des imprécations contre ma destinée , je devois la remplir. Mon père , quoique touché de ma douleur & de la prière que je lui fis de ne point attacher mon sort à celui d'un homme que je ne pouvois aimer , me répondit que je ne devois imputer qu'à moi seule mon malheur : qu'il s'étoit engagé par serment à me donner pour époux celui qui seroit assez heureux pour me vaincre à la course ; & qu'étant roi , il étoit obligé de tenir sa parole , aux dépens de son propre sang.

Je fus donc livrée au vieillard , malgré mes larmes & mes gémissemens. Je ne parlerai point de la funeste cérémonie de notre mariage ; j'étois si éperdue , & la vue de Varamis qui s'y trouva présent avec toutes les marques de la plus profonde affliction , me troubla de sorte que je puis vous assurer que je ne vis rien que lui. Zoroas ne demeura pas long-tems à Eluth après notre mariage. J'avois marqué tant d'aversion pour lui , qu'il mouroit d'envie d'être dans ses états pour m'y renfermer étroite-

ment. Dès qu'il le put avec bienfiance , il prit congé de mon père , qui ne me vit pas sans peine partir sous de si mauvais auspices.

Nous nous mîmes en chemin avec cinquante soldats des sujets de Zoroas. Comme les pays que nous avons à traverser pour arriver au royaume de Lassa, où régnoit ce vieux prince , étoient tous des pays amis , il avoit cru n'avoir pas besoin d'une garde plus nombreuse ; cependant nous rencontrâmes dans une vallée entourée d'arbres les trois géans que vous avez tués. Ils passoient par cette vallée avec la troupe de gens de guerre que vous avez vus , & ils alloient joindre l'armée d'Agrican devant Albraque. Le plus grand de ces géans s'approcha de moi pour me considérer , & me trouvant assez à son gré : Bon , dit-il , voici de quoi faire un présent à notre grand roi Radamanthe le jour de notre arrivée. Zoroas choqué de ces paroles , & plus encore du dessein du géant , se mit entre lui & moi , & voulut représenter le droit qu'il avoit qu'on ne disposât point de moi contre sa volonté ; mais le terrible monstre qui n'avoit égard à rien , se jeta plein de fureur sur le vieillard , d'un coup de poing lui écrasa la cervelle , & le renversa roide mort aux pieds de son cheval , en lui disant :

Foible infecte , va porter dans les enfers la peine de ton insolence.

A ce spectacle effroyable , toute notre escorte épouvantée prit la fuite. Je voulus m'enfuir aussi ; mais Marfuste ne m'en laissa pas le tems. Il me saisit , & d'une main me porta sur le dos du plus haut de ses chameaux.

Voilà , seigneurs chevaliers , dit Leodile en achevant son discours , quelle a été ma triste aventure ; & par ce récit , vous pouvez juger que si les plus grandes fortunes sont sujettes aux plus grands revers , en récompense une rigoureuse destinée peut aussi facilement changer. Cette réflexion étoit si juste , que dès le lendemain Brandimart ayant entendu une voix qui se plaignoit , piqua pour s'éclaircir de ce que ce pouvoit être , & trouva que c'étoit sa chère Fleur-de-Lys. Mais s'il eut une joie infinie de la rencontrer , il ne la vit pas sans peine dans l'état où elle étoit. Il lui demanda , en la déliant , par quelle étrange aventure elle se trouvoit dans cette situation. Elle lui répondit qu'elle ne pouvoit lui donner d'éclaircissement là-dessus , puisqu'elle ignoroit elle-même comment on lui avoit pu faire cet indigne traitement sans qu'elle s'en fût apperçue.

Les deux dames & les deux chevaliers s'entretenoient

tretenoient encore de cette aventure, lorsqu'ils virent passer auprès d'eux un cerf d'une beauté merveilleuse. Il étoit blanc & tout marqueté de taches incarnates. Son bois paroissoit d'or massif, ainsi que la corne de ses pieds, & il portoit au cou un carcan de même métal sur lequel étoient écrites quelques lettres qu'on ne pouvoit bien distinguer que de près. Fleur-de-Lys touchée de la beauté de cet animal ne put s'empêcher de se récrier d'admiration ; ce qui obligea Brandimart de courir après le cerf dans le dessein de le prendre, & d'en faire présent à sa dame. Mais Bridedor ne couroit pas assez légèrement pour l'atteindre ; Rabican même y auroit échoué, parce que le cerf merveilleux avoit eu par féerie le don de ne pouvoir être atteint. Aussi Brandimart l'ayant bientôt perdu de vue, & craignant avec raison, s'il s'obstinoit à le poursuivre, qu'il ne retrouvât plus sa maîtresse, prit le parti de la rejoindre, non sans quelque confusion de n'avoir pu réussir dans son entreprise. Mais la tendre Fleur-de-Lys, bien loin de se plaindre du peu de fruit de sa course, lui fit des reproches de s'être exposé à la perdre une seconde fois pour satisfaire au vain désir qu'elle se repentoit de lui avoir témoigné.

C H A P I T R E X I I .

*De l'aventure du Cor enchanté, & des exploits
inouïs du comte Roland.*

LES deux chevaliers se dispofoient à reprendre le chemin d'Albraque avec les dames, lorsqu'ils s'arrêtèrent pour regarder une demoifelle qui survint en ce lieu. Elle montoit une haquenée blanche, tenoit un livre à la main, & portoit en écharpe le long de fes épaules un cor qui pendoit à un riche tiffu d'or. Ce cor étoit d'argent, rayé d'or & tout émaillé de diverfes couleurs par les pierres précieufes dont il étoit couvert. La demoifelle étoit jeune & toute aimable. Elle s'adreffa au comte d'Angers, & lui dit d'une voix douce & gracieufe : Chevalier, vous allez rencontrer en ce jour une des plus belles aventures du monde; mais pour la mettre à fin, il faut avoir le courage d'un guerrier auffi parfait que vous me paroiffez l'être. Le livre que je tiens apprend comme on doit fe conduire dans cette entreprife.

Charmante dame, répondit le paladin, vous n'avez qu'à m'inffruire de ce qu'il faut faire.

Il faut, répliqua la demoiselle, que vous sonnerez d'abord de ce cor pour la commencer, & vous verrez alors des choses étonnantes. Chaque fois que vous le ferez retentir, vous aurez une aventure à éprouver, & je dois vous avertir que si vous en commencez une, il vous faudra poursuivre, du moins jusqu'à la troisième, à éprouver les autres; autrement vous perdrez la liberté, & peut-être la vie. En voici la raison: ce cor est enchanté; & telle est sa vertu, que si quelqu'un est assez timide pour ne plus vouloir le mettre à sa bouche, après la première aventure, il sera transporté sur le champ, par la force du charme, à l'île du Lac. Je dois vous dire aussi que si vous êtes assez heureux pour achever la seconde, vous n'aurez plus besoin d'épée ni d'armes. La troisième aventure ne vous offrira que du plaisir.

A ces mots, la demoiselle présenta le livre & le cor au paladin, qui les reçut avec courtoisie, résolu de tenter l'entreprise par le seul motif de la gloire qui y étoit attachée. Il emboucha le cor; & du premier son qu'il en tira, toute la forêt retentit aux environs. Les airs mugirent, le tonnerre gronda; & du choc des nues, il tomba une grosse roche qui écrasa plusieurs arbres de la forêt. Elle se fendit en tombant, & de son sein sortirent deux

taureaux furieux dont les cornes & les pieds étoient d'airain.

Roland ouvrit alors le livre , & y trouva ces paroles : N'espère point , chevalier , que ton épée te serve contre ces animaux qu'aucun acier ne peut blesser : tu ne peux les dompter qu'en leur arrachant les cornes. Le comte ferma le livre , descendit de Bayard qui lui étoit inutile dans ce combat. Il marche contre les taureaux qui viennent sur lui avec furie. Il oppose son bouclier au choc del'un , & la pointe de Durandal à l'autre. Le bouclier en fut fracassé , & la lame de Durandal , malgré la bonté de sa trempe , pensa se rompre ; elle plia jusqu'à la garde. Toute la force du paladin ne l'empêcha pas d'être renversé lui-même : un des taureaux lui passa sur le corps , & le foula de ses pieds d'airain. Le guerrier se releva ; & les taureaux l'ayant renversé une seconde fois , s'acharnèrent sur lui , brisèrent ses armes de leurs pieds & de leurs cornes ; ils lui donnoient à peine le tems de respirer.

Brandimart qui souffroit de le voir dans un si grand péril , voulut voler à son secours ; mais la demoiselle le retint , en lui disant qu'il jetteroit son ami dans un péril encore plus affreux , s'il alloit le secourir ; qu'il le verroit

disparoître à l'instant ; & qu'en un mot , un seul chevalier devoit mettre à fin cette aventure.

Tout brisé qu'étoit Roland , il ne perdit point courage. Il ramassa toutes ses forces ; il prit les deux taureaux chacun par un pied , & les secoua de ses deux mains avec tant de vigueur , qu'il les renversa l'un sur l'autre ; il saisit ensuite les deux cornes de celui qui étoit dessus , & les tira d'une telle violence , qu'il les lui arracha ; puis , sans donner le tems à l'autre de se relever , il lui en fit autant. Aussitôt ces deux animaux perdirent toutes leurs forces , & s'enfuirent dans la forêt en mugissant. Quoique le paladin eût beaucoup souffert en ce genre extraordinaire de combat , il avoit tant d'impatience de voir la fin de l'aventure , que , sans se reposer , il reprit le cor. Il n'en eut pas sitôt sonné , que la terre trembla sous leurs pas. Elle s'ouvrit ; & parmi les feux que ce gouffre pouffoit abondamment , ils en virent sortir un dragon effroyable pour sa grosseur & pour sa figure. Il avoit quatre pieds tout couverts d'écailles vertes , dures , de même que le reste de son corps , & armés de fortes griffes. Le plus terrible griffon du mont Caucase n'en eut jamais de semblables. Il avoit une corne au front , &

la gueule plus fendue que celle d'un crocodile. Ses dents étoient longues & tranchantes, & sa langue avoit trois pointes affilées comme des flèches. Ses ailes, pareilles à celles des chauve-fouris, paroissoient être moins de plumes que de chair, & avoient dix toises d'étendue d'une extrémité à l'autre, quand il les déployoit. Elles sembloient ne lui avoir été données par la nature, que pour lui aider à traîner une queue d'une longueur prodigieuse, revêtue d'écaillés comme tout le reste.

L'intrépide guerrier s'attacha peu à le considérer. Il se pressa d'ouvrir le livre, & il y lut ces paroles : Les écaillés du dragon sont impénétrables : vas chercher dans sa gueule, au mépris des flammes qu'il vomit, à tarir les sources de sa vie. Si tu le tues, coupe-lui la tête, & arrache ses dents que tu sèmeras en terre : il naîtra soudain de cette semence des guerriers qui feront tous leurs efforts pour t'ôter la vie. Si tu as le bonheur de les vaincre, tu pourras te vanter d'être la fleur de tous les guerriers du monde. Cependant le dragon s'avançoit vers le paladin. A l'approche de ce monstre, Fleur-de-Lys & Léodile effrayées voulurent s'enfuir ; mais la demoiselle qui avoit connoissance de toutes ces choses, les rassura, en les avertissant que

tous ces monstres , & tout ce qu'elles veroient paroître , n'étoit à craindre que pour le chevalier qui les combattoit.

Le comte opposa Durandal & son bouclier au dragon qui venoit fondre sur lui les aîles étendues. Le bouclier résista au choc de l'animal qui le prit entre ses griffes , & le mit en pièces. Roland lui déchargea sur la tête deux ou trois coups d'épée fans pouvoir entamer les écailles qui la couvroient. Le dragon le choquoit impétueusement de sa corne , & lui dardoit sa langue à trois pointes contre la peau qu'il ne pouvoit percer à la vérité , mais il la brûloit de ses feux. Roland en souffroit beaucoup. Les plumes qui ombrageoient son casque en furent consumées ; néanmoins , suivant l'avis du livre , comme il vit que le monstre s'avançoit pour l'engloutir , il se hasarda de lui fourrer le bras & l'épée jusqu'à la garde dans sa gueule béante , au travers des flammes qui en sortoient ; ce qu'il fit avec tant de force & de bonheur , que Durandal traversant le gosier du dragon , alla lui percer le cœur. Malheureusement son bras & sa main en furent tout brûlés ; & ce qui affligeoit davantage le comte , c'est qu'il ne se sentoit plus en état de s'en servir : il fut même obligé de laisser tomber son épée , ne pouvant plus

la tenir. Il en parut inconsolable ; mais la demoiselle qui l'avoit engagé dans cette entreprise , lui enseigna le moyen de se guérir sur le champ. Noble chevalier , lui dit-elle , lavez votre bras dans le sang du dragon. Roland la crut , & son bras devint aussi sain & aussi vigoureux qu'auparavant.

Ensuite il coupa la tête du monstre , il en arracha toutes les dents ; & après avoir fait autant de trous dans la terre avec son épée , il les y sema. On vit dans le moment pousser cette semence. Il parut d'abord des plumes , puis des casques , des cuirasses , & enfin des corps tout armés d'un acier poli. Tout cela s'élevoit à vue d'œil , & il se formoit des guerriers d'une contenance fière & martiale. Il en parut un si grand nombre , qu'un autre que le comte en eût pâli d'effroi. Il y avoit des gens de pied & de cheval ; & parmi ces derniers , on remarquoit des trompettes , des lances & des bannières. Lorsqu'ils furent tous rassemblés , la terre dont ils étoient sortis se referma. Les chevaliers se mirent à la tête ; & la lance en arrêr , marchèrent contre le paladin , en criant d'une voix terrible : *guerre , guerre.*

Le vaillant fils de Milon ne perdit point de tems , sauta sur Bayard sans mettre le pied à

l'étrier , & se mit en état de soutenir l'attaque que ces fiers enfans de la terre venoient lui livrer. Les voilà donc aux mains avec ces malheureux guerriers qui devoient mourir le jour même de leur naissance. Bayard les écrasoit de ses pieds , & Durandal fendoit boucliers , casques & cuirasses , comme les matières les plus fragiles. Enfin Roland mit à mort toute cette petite armée ; & à mesure qu'ils tomboient sous ses coups , la terre leur mère s'ouvroit pour les recevoir dans ce même sein qui venoit de les produire.

C H A P I T R E X I I I .

Suite de l'aventure du Cor enchanté.

LE guerrier ne se voyant plus d'ennemis , sonna du cor pour passer à la troisième aventure ; mais il ne s'offrit à sa vue qu'une levrette blanche qui , sortant d'entre les arbres de la forêt , vint se coucher à ses pieds. Quoi ! dit alors Roland avec dépit , c'est pour si peu de chose que j'ai souffert tant de peines & de fatigues ? est-ce là ce qui devoit me faire tant de plaisir ? Oui , chevalier , lui dit la demoiselle , si vous voulez faire de cette levrette

l'usage que je vous enseignerai , vous serez plus heureux qu'aucun monarque de la terre.

Assez près de ce royaume , continua-t-elle , il y a une île qu'on appelle l'île du Trésor. Une nymphe , nommée Morgane la fée , en est la souveraine. C'est elle qui distribue tout l'or qui se répand dans le monde , & qui le fait couler de son île par-dessous terre dans les entrailles des montagnes , & le long de quelques fleuves. Cette fée n'est pas seulement la source de toutes les richesses , elle l'est aussi de toute beauté , elle-même est la plus belle dame de toute la terre. Morgane possède un cerf qu'elle laisse aller par le monde , sans craindre de le perdre. Cet animal , qui s'appelle le cerf merveilleux , est le plus riche trésor qu'on puisse avoir en sa possession , puisqu'il change trois fois par jour de bois & de ramures , qui sont toutes de l'or le plus pur , & qui pèsent chacune plus de trois cens livres. Pour être maître de ce cerf , il faut avoir passé par les épreuves que vous venez d'achever. Ce cerf a le don de ne pouvoir être pris que par le moyen de la levrette que vous voyez. Elle le fait trouver par-tout où il se cache ; elle le fait partir , le suit en aboyant durant six jours sans relâche ; & le septième ,

elle le ramène fans force & fans haleine au même lieu d'où elle l'a fait partir , & alors on peut le prendre fans peine : ainsi vous pouvez vous servir de cette levrette en sonnant trois fois du cor , & vous parviendrez à la possession du cerf merveilleux , qui vous donnera de quoi acquérir tous les honneurs & les états auxquels vous voudrez aspirer ; & vous faurez , noble guerrier , qu'avant vous aucun chevalier n'a sonné deux fois du cor enchanté. Plusieurs ont voulu éprouver l'aventure , mais tous y ont perdu la vie , ou du moins la liberté.

Le généreux Roland qui ne se soucioit nullement de richesses , répondit à ce discours : Belle dame , je ne me repens point de m'être exposé au péril de la mort , l'honneur d'un guerrier consiste à l'affronter dans l'exercice des armes ; mais pour les richesses , je ne les estime pas assez pour les souhaiter. Elles ne valent , ni la peine que l'on prend à les rechercher , ni les soins que leur conservation nous coûte. C'est pourquoi , gardez la levrette pour ceux qui les chérissent. Il ne fera pas dit que le neveu de Charles le grand est devenu chasseur de cerf.

Seigneur chevalier , reprit la dame , j'ai oublié de vous avertir que la possession du cerf

merveilleux vous donnera le droit de voir le beau visage de la fée , & peut-être vous en ferez-vous aimer. A ces paroles , le comte sourit ; & comme il ne pouvoit rien admirer qu'Angélique : Je conviens , repartit-il , que le droit dont vous parlez a de quoi tenter un cœur sensible ; mais pour moi qui porte les chaînes de la première beauté de l'univers , je ne puis aimer Morgane ; je rejetteroïis la tendresse de la mère même des amours. En disant cela , le paladin salua civilement la demoiselle , & lui rendit le cor avec le livre.

Cette demoiselle fut bien mortifiée du mépris que Roland faisoit de sa bonne fortune , parce qu'elle aimoit un jeune chevalier que le désir d'acquérir de la gloire avoit privé de la liberté. Morgane le retenoit en son pouvoir avec d'autres guerriers qui avoient succombé dans l'aventure que le comte venoit de mettre à fin. La belle , après l'infortune de son amant , avoit été consulter une magicienne de ses parentes sur les moyens de le délivrer ; l'enchanteresse lui avoit répondu qu'un seul chevalier dans le monde pouvoit détruire l'enchantement de la fée , & elle lui avoit donné le livre & le cor avec toutes les instructions nécessaires. La demoiselle cherchoit ce chevalier que sa parente lui avoit dépeint , & en voyant Ro-

land, elle n'avoit pas douté que ce ne fût lui.

Le refus que ce paladin faisoit de poursuivre ses avantages & de garder la levrette, accabla donc de douleur cette malheureuse amante, qui voulut engager Brandimart à finir ce que son compagnon avoit si heureusement commencé; mais Fleur-de-Lys, toute alarmée, pâlit à cette proposition; elle déclara qu'elle n'y consentiroit point, & qu'il ne falloit point à son amant d'autre trésor ni d'autre dame qu'elle. Après une déclaration si précise, Brandimart n'eut garde de sonner du cor, & ce fut un bonheur pour lui; car dès le moment que le comte eût renoncé à la conquête du cerf merveilleux & de la fée, la Levrette avoit disparu, & avant que de la revoir, l'amant de Fleur-de-Lys auroit été obligé de combattre les deux taureaux & le dragon, que le son du cor n'eût pas manqué de reproduire.

La demoiselle, toute désolée, partit avec le liyre & le cor dans le dessein d'aller consulter sa parente sur ce qui venoit d'arriver, & les chevaliers se disposèrent à retourner avec les dames vers la ville d'Albraque. Brandimart monté sur Bridedor, prit en croupe Fleur-de-Lys, & Roland se chargea de porter sur Bayard Leodile qui n'avoit point de cheval. Ils étoient

déjà en marche, lorsqu'ils rencontrèrent un chevalier de bonne mine, couvert d'armes magnifiques. Le fils de Milon le salua fort civilement, & l'inconnu lui rendit le salut; mais ce dernier n'eut pas sitôt jeté les yeux sur Leodile, qu'il s'enflamma de colère. Chevalier, dit-il d'une voix haute au guerrier françois, la dame qui t'accompagne est la fille du roi Monodant & la souveraine de mon cœur. Prépare-toi à me la céder ou à la défendre contre moi.

De quelque mérite éclatant que cette princesse soit pourvue, répondit le comte, je n'aspire point au bonheur de la posséder, & je vous la cede si elle consent à se mettre sous votre conduite. C'est agir & parler en bon chevalier, reprit l'inconnu en fouriant, & vous devez par votre prudence éviter bien de mauvaises aventures. Leodile, qui avoit reconnu le beau Varamis dans la personne de ce jeune guerrier, l'empêcha de continuer sur ce ton, en lui apprenant qu'il parloit au premier chevalier du monde. En même tems elle lui conta ce qu'elle lui avoit vu faire, & le remplit d'admiration par ce récit. Le beau Varamis honteux d'avoir tenu un discours railleur au paladin, changea de style avec lui; & ce dernier répondit à ses complimens d'une

manière à le confirmer dans l'opinion que Leodile lui avoit fait concevoir de son courage ; ils se séparèrent ensuite. La princesse d'Eluth consentit à suivre son amant, qui promit de la conduire chez le roi son père, & les deux autres guerriers continuèrent leur chemin avec Fleur-de-Lys.

C H A P I T R E X I V .

La reine Marphise met le siège devant la ville d'Albraque, & Renaud défie Trufaldin sur la mort d'Albarose.

LE vieux Galafron, les rois Adrian & Balan, Antifort & Hubert du Lion s'étoient réfugiés, avec le reste de leur armée, dans la ville d'Albraque ; ils y réparèrent le désordre que les tartares avoient fait, & ils la remirent en état de défense.

Le roi du Cathay ne pouvoit se consoler de ce qu'après avoir défait l'armée d'Agrican, il se voyoit réduit à combattre contre ceux mêmes qu'il avoit amenés pour lui servir d'appui ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de n'avoir pu, à la tête d'une armée victorieuse

des tartares , se venger du meurtrier de son fils. Il consulta la princesse sa fille sur les moyens de punir cet audacieux , qui venoit jusques dans ses états insulter à sa douleur. Angélique lui dit qu'elle ne voyoit aucune apparence que le meurtrier d'Argail fût au Cathay ; mais comme Galafron soutenoit qu'il n'en falloit pas douter , elle lui repartit que pour en être mieux éclairci , il n'y avoit qu'à s'en rapporter au prince Astolphe , qui savoit fort bien ce qui en étoit. Le roi approuva l'avis. On parla au prince anglois , qui promit de leur dire son sentiment lorsqu'il verroit le guerrier dont il étoit question.

Pendant ce tems-là , Marphise & les princes de son parti songeoient à poursuivre le châtiement du perfide Trufaldin , & de tous ceux qui prendroient sa défense. Cette insigne guerrière fit marcher son armée vers Albraque , & donna ses ordres pour en commencer le siège.

Le lendemain dès que le soleil parut , Renaud prit ses armes , s'approcha des murailles de la ville monté sur Rabican ; il tenoit en sa main son cor , qu'il fit retentir pour avertir ceux qui commandoient dans la place , qu'il souhaitoit de leur parler. Les premiers qui parurent sur la muraille à ce bruit , firent venir
le

le prince d'Angleterre qui commandoit le plus près de-là. Le fils d'Aimon étoit alors si éloigné de penser à son cousin Astolphe , qu'il lui adressa ces paroles sans le reconnoître : Seigneur chevalier , la noble reine Marphise , les rois Torinde , Uldan , Saritron , & les autres princes alliés , envoient déclarer au roi Galafon & à la princesse sa fille , qu'ils les somment de leur livrer le perfide roi Trufaldin. Dites-leur que s'ils refusent de satisfaire à une si juste demande , nous protestons de ne point lever le siège que nous n'ayons détruit & rasé jusqu'aux fondemens la ville & la forteresse.

Tandis que le fils d'Aimon parloit , le prince anglois qui l'examinoit attentivement , le reconnut & se fit connoître aussi. Après qu'ils se furent témoigné de part & d'autre la joie qu'ils avoient de se revoir , Astolphe demanda au seigneur de Montauban s'il vouloit entrer dans la place , afin qu'ils eussent le plaisir de s'embrasser & de se parler sans être entendus. Le prince d'Angleterre sortit aussi-tôt , & Renaud , après mille caresses mutuelles , lui demanda par quelle aventure il se trouvoit si éloigné de la cour de France : à quoi l'autre répondit en peu de mots , en attendant un détail plus circonstancié. Le fils d'Aimon lui raconta de son côté tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur

séparation, & finit en lui disant qu'il venoit pour garder son serment, & venger la mort d'Albarose.

Je suis fâché, lui dit alors Astolphe, que les principaux guerriers d'Angélique se soient engagés à défendre Trufaldin. Renaud demanda si le comte d'Angers étoit de ce nombre ? Oui, répondit le prince d'Angleterre, mais il n'est point encore rentré dans la ville. On ne fait ce qu'il est devenu depuis la bataille qui s'est donnée contre les tartares. Et vous, répliqua le fils d'Aimon, êtes-vous aussi de ceux qui ont entrepris la défense du roi du Zagatay ? Non, repartit Astolphe ; & comme ceux qui ont juré de défendre ce monarque sont en grand nombre, je ne crois pas que la princesse au service de qui je me suis dévoué, veuille exiger de moi que j'emploie mon épée pour cet indigne prince. Si cela étoit, je vous avoue que je ne le ferois qu'à regret.

Les deux paladins s'entretinrent encore quelque tems, après quoi Renaud pressa son cousin d'aller demander à Galafron une réponse à sa déclaration. L'anglois, qui vouloit engager le fils d'Aimon à voir Angélique, lui proposa d'entrer dans la place, pour faire son défi lui-même ; mais Renaud qui craignoit autant la vue de cette princesse, qu'elle souhai-

toit la sienne , ne put jamais s'y résoudre. Il répondit qu'il suffisoit qu'il fût par sa bouche la réponse du roi du Cathay. Astolphe voyant le Seigneur de Montauban très-ferme dans sa résolution , lui dit d'attendre , & le quitta pour aller trouver Galafron ; mais avant que de parler à ce monarque , il courut chercher Angélique. Elle fut agréablement surprise d'apprendre que son cher Renaud étoit si près d'elle ; & se ressouvenant que Maugis lui avoit promis à la Roche-cruelle de lui envoyer au Cathay cet objet si chéri , elle fut sensible à ce service. Comme elle apprit du prince anglois que le fils d'Aimon étoit encore plus animé que le roi Torinde contre Trufaldin , & que c'étoit lui que son père avoit pris pour le meurtrier d'Argail , elle jugea qu'il étoit de son intérêt de ne pas détromper Galafron. Si le roi , disoit-elle , est désabusé , il perdra tout ressentiment contre Renaud ; & pour se délivrer d'un siège qui ne se fait plus qu'au sujet de Trufaldin , il livrera ce traître à ses ennemis ; & le prince de Montauban , après avoir consommé sa vengeance , se hâtera de quitter ce pays que sa présence lui rend odieux.

La princesse pria donc Astolphe de laisser Galafron dans son erreur. Le paladin le lui promit ; & lorsqu'il rapporta au roi du Ca-

thay la déclaration du seigneur de Montauban ; il souffrit qu'Angélique ajoutât que le chevalier qui portoit la parole de la part de Marphise & de ses alliés , étoit , selon toutes les apparences , le vainqueur d'Argail. Elle irrita par ce moyen la haine que son père avoit déjà pour Renaud. Ce vieux roi n'écouta que son ressentiment , & prit la résolution de ne point livrer Trufaldin. Il affembla ceux qui avoient juré de défendre ce monarque , & leur dit avec beaucoup de vivacité : Braves guerriers , fera-t-il dit que nous abandonnerons à la fureur de ses ennemis un roi qui le premier de tous a embrassé notre défense contre les tartares ? ah ! qu'il ne nous soit point reproché que la crainte d'un siège nous a fait commettre une action si lâche ; allons , courons plutôt attaquer ceux qui veulent nous forcer d'être des ingrats.

Il se tut à ces mots pour entendre ce qu'ils lui répondroient ; & ils ne manquèrent pas de l'assurer tous qu'ils défendroient avec ardeur le roi Trufaldin , ainsi qu'ils l'avoient juré à la princesse. Ensuite Antifort & Hubert du lion furent nommés pour aller porter cette réponse à celui qui l'attendoit. Astolphe les y conduisit. Les deux chevaliers d'Angélique s'acquittèrent de leur commission d'une manière qui

surprit le fils d'Aimon. Il ne pouvoit comprendre comment des cœurs nobles se rendoient protecteurs du crime. Il leur demanda s'ils ignoroient les trahisons du prince dont ils se rendoient l'appui. Ils répondirent que non, mais qu'il leur suffisoit qu'ils fussent engagés d'honneur à le défendre. Quiconque, reprit Renaud, ne punit point un traître lorsqu'il le peut, est coupable lui-même de la trahison qu'il soutient ou qu'il tolère.... C'est une question que nous laissons à décider aux docteurs, interrompit Hubert du lion; pour nous, nous ne savons décider que le fer à la main. Il faudra donc s'y résoudre, interrompit à son tour le seigneur de Montauban, un peu piqué de cette réponse, & nous ne serons peut-être pas moins propres que vous à cette sorte de décision. Je le veux croire, dit alors Antifort, mais vous y aurez vous-même plus d'affaire que vous ne pensez, puisque vous aurez cette question à discuter avec le comte d'Angers lui-même.

Il me sera sensible, je l'avoue, répliqua le fils d'Aimon, de voir la valeur de ce grand guerrier indignement occupée à la défense d'un perfide; mais quelque éclatante que soit cette valeur, elle ne m'empêchera pas d'entreprendre la punition d'un monstre qui n'est connu

que par mille cruautés. Le ciel veut enfin qu'il périsse , & peut-être m'a-t-il choisi pour être le ministre de ses vengeances. Renaud acheva ces dernières paroles comme par un mouvement inspiré d'en-haut , qui le fit paroître en ce moment quelque chose de plus qu'un homme.

Ces guerriers réglèrent ensuite les conditions du combat. Il fut décidé qu'il y auroit une trêve entre les deux partis , & que le lendemain , dès le lever de l'aurore , les défenseurs de Trufaldin amèneraient ce roi dans le camp de la reine persanne , pour être le spectateur & le prix du combat. Après cette convention , Antifort & Hubert du lion rentrèrent dans Albraque , & laissèrent ensemble les deux cousins. Alors Renaud dit au prince anglois : voudrez - vous aussi me combattre pour le roi du Zagathay ? Non , répondit Aftolphe en riant ; & si je me bats contre vous , ce sera pour un sujet bien différent. Le seigneur de Montauban lui demanda ce que c'étoit. C'est une confidence , repartit son cousin , que je n'ai pas le loisir de vous faire à présent , mais je vous la ferai dans votre camp même , puisque la trêve peut me le permettre. Renaud voulut l'obliger à s'expliquer , mais l'anglois s'en défendit ; & après l'avoir en-

brassé, le quitta pour aller rendre compte à la princesse de ce qui venoit de se passer.

C H A P I T R E X V.

Combat de Renaud contre les défenseurs de Trufaldin, & de quelle manière il fut interrompu.

A PEINE le jour suivant commençoit à blanchir, que le son éclatant du clairon réveilla les guerriers d'Albraque, qui se disposèrent aussitôt à la défense de Trufaldin. Lorsqu'ils furent armés, ils voulurent le mener avec eux au lieu du combat; mais ce lâche roi, plus accoutumé à sacrifier à ses cruautés des vies innocentes qu'à exposer la sienne, refusa d'y aller. Ses braves défenseurs lui représentèrent qu'ils s'y étoient engagés par serment, & qu'ils l'obligeroient d'y venir par force, plutôt que de manquer de parole. La contestation devenant vive, Angélique & Galafon décidèrent que Trufaldin avoit tort, & qu'il falloit bien qu'il fût présent à un combat qui ne se faisoit que pour lui.

Les princes se saisirent donc de ce roi; & le mettant au milieu d'eux pour s'en assurer

davantage, ils prirent avec lui le chemin du quartier de la reine perfanne. Galafron & la princesse sa fille voulurent les accompagner, l'un pour animer les guerriers d'Albraque contre le chevalier qu'il prenoit pour le meurtrier de son fils, & l'autre pour jouir de la vue de ce même chevalier qui étoit moins le vainqueur d'Argail que le sien.

Ils se firent escorter par mille chevaliers, pour soutenir la majesté de leur caractère. Marphise & tous les princes de son parti s'avancèrent avec un pareil nombre, si-tôt qu'on les vint avertir que les guerriers d'Albraque approchoient. Quand ils furent à une distance qui leur permettoit de se distinguer, le seigneur de Montauban, avec la permission de la reine, s'avança au petit pas vers le roi du Cathay, pour voir si l'on tenoit ce qui avoit été promis. Les deux fils du marquis Olivier furent détachés pour aller à sa rencontre, & ils avoient entre eux deux Trufaldin. En approchant de Renaud, Griffon qui regardoit fixement ce guerrier, dit à son frère Aquilant : Examine bien ce chevalier ; pour moi, plus je le considère, plus je crois voir en lui le noble fils d'Aimon. Il lui ressemble en effet parfaitement, répondit Aquilant le noir ; & s'il étoit monté sur Bayard, je ne douterois

pas que ce ne fût lui. Nous en ferons bientôt éclaircis , reprit Griffon. Un moment après ce discours , ces deux frères joignirent Renaud & le reconnurent ; ils s'embrassèrent à plusieurs reprises , & se témoignèrent la joie qu'ils avoient de se revoir.

Comme ils étoient parens & amis , ils auroient fort souhaité de n'en pas venir aux mains ensemble ; mais des sermens contraires , & qu'ils ne pouvoient violer , lioient les uns & les autres. Ils firent pourtant tous leurs efforts pour se persuader mutuellement de se désister de leur entreprise. Brave Renaud , disoit Griffon , tu dois savoir que neuf fameux guerriers , dont mon frère & moi sommes les plus foibles , ont juré qu'ils défendront le roi Trufaldin contre tous ses ennemis. De quelque valeur que le ciel t'ait doué , tu succomberas sous nos coups. C'est à regret , répondit le fils d'Aimon , que je me vois réduit à vous combattre ; mais rien ne m'en peut dispenser. Après cet entretien , ces guerriers se séparèrent.

Les deux frères allèrent dire à leurs compagnons que le chevalier qui les avoit défiés étoit prêt à se battre. Là-dessus ils réglèrent entre eux leur rang ; car ils auroient eu honte d'attaquer ensemble un seul homme. Hubert du lion fut le premier ; il avoit une force ex-

trême , & il étoit fans contredit un des meilleurs chevaliers de son tems. Les deux troupes ennemies s'étant avancées à cent pas l'une de l'autre pour voir le combat , le seigneur de Montauban & Hubert du lion se détachèrent chacun de son côté ; & mettant la lance en arrêt , ils coururent tous deux , & se rencontrèrent furieusement. Le guerrier d'Albrague eut du désavantage ; il fut étourdi du choc & considérablement ébranlé , cependant il ne quitta pas les arçons. Pour Renaud , il passa plus ferme en selle qu'un écueil que battent inutilement les flots impétueux de la mer. Ils mettent l'épée à la main , & commencent à se porter des coups furieux. Ils tranchent en peu de tems écus , mailles & plastrons ; mais on s'apperçut bientôt que le fils d'Aimon surpassoit de beaucoup son ennemi , tant en adresse qu'en force ; Hubert du lion fut blessé en tant d'endroits , qu'il se laissa tomber de foiblesse.

Le roi Adriant vole à son secours , & s'imagina qu'il va renverser Renaud du choc de sa lance ; mais il est renversé lui-même ; son cheval n'ayant pu résister au choc de Rabican , Griffon prit sa place. Ce généreux chevalier ne voulut point se servir de sa lance , parce que Renaud n'en avoit plus. On voyoit aisément

ment qu'il n'alloit qu'à regret à ce combat. Il ménagea d'abord son ennemi, qui piqué de le voir soutenir une si mauvaise cause, le mit en désordre par deux ou trois coups de Flamberge. Le fils d'Olivier sentit succéder en lui la colère aux mouvemens de tendresse. Il employa toutes ses forces, non-seulement à se défendre, mais même à mettre en péril la vie d'un si rude adversaire.

Leur combat fut dangereux, & dura longtemps sans avantage; si le seigneur de Montauban faisoit éclater plus de force & de légèreté, l'autre étoit mieux armé; & ne pouvant être blessé, il tiroit souvent du sang de son ennemi; néanmoins Renaud lui faisoit perdre quelquefois le sentiment par la pesanteur de ses coups: enfin Griffon, frappé de Flamberge, en fut tout étourdi, & son courfier, dont il avoit laissé tomber la bride, l'emporta au travers des champs, tandis que penché sans connoissance sur le cou de cet animal, le sang sortoit à gros bouillons du nez & des oreilles de ce malheureux chevalier, dont l'épée qu'une chaîne attachoit à son bras, traînoit à terre. Quoiqu'il fut dans ce triste état, le fils d'Aimon ne laissa pas de le poursuivre pour achever sa victoire, & Rabican l'auroit bientôt atteint, si le brave Aquilant, qui craignit pour son frère, ne se

fût pressé de se mettre entre eux deux. Il se jeta comme un lion rugissant sur Renaud, & le fit chanceler dans la selle d'un terrible coup qu'il lui porta ; mais le seigneur de Montauban serrant Flamberge en sa main & grinçant les dents, s'abandonna sur lui, & le chargea de tant de coups redoublés, qu'il ne lui donnoit pas le temps de se reconnoître. Clarion voyant ainsi maltraiter son camarade, piqua contre son ennemi, & l'atteignant de sa lance par derrière, il l'ébranla de telle sorte, qu'il pensa lui faire quitter les arçons.

Alors la courageuse Marphise irritée de cette supercherie, partit comme un éclair. Elle poussa son cheval sur Clarion qui revenoit sur Renaud après avoir fourni sa carrière, & le frappa d'un si pesant coup d'épée, qu'elle le jeta tout étourdi sur la poussière ; puis remarquant que Griffon avoit repris ses esprits, & se dispoit à se venger, elle courut au-devant de lui pour l'en empêcher. Comme il étoit outré de rage, & que la reine surpasse en force tous les guerriers de son tems, ils commencèrent un combat à faire frémir tous ceux qui en furent témoins.

Pendant qu'ils étoient aux mains, le roi du Zagathay alarmé de l'avantage que Marphise & Renaud sembloient avoir sur ses défenseurs,

trembloit comme une feuille qu'agite le vent ; & dans sa crainte , voulant se soustraire au péril qui le menaçoit , tandis que tout le monde étoit attentif aux combats qui se livroient , il poussa son cheval vers Albraque ; il courut à toute bride se réfugier dans la forteresse , établissant toute sa sûreté dans le retour du comte d'Angers.

On ne s'apperçut pas d'abord de sa fuite , tant on étoit occupé de part & d'autre de ce qui se passoit ; le premier qui prit garde que ce roi n'étoit plus où il devoit être , fut le prince Astolphe. Comme il ne voyoit qu'à regret le combat de Renaud contre le fils du marquis de Vienne , il fut bien aise d'avoir un prétexte pour l'interrompre. Il s'approcha du fils d'Aimon. Courageux Renaud , lui dit-il , que vous fert de vous battre contre vos plus chers amis , si vous perdez le fruit de votre vengeance ? Le traître qui fait le sujet de votre différend , vient de vous échapper , & sa fuite dans Albraque le met à couvert de votre ressentiment.

A ces paroles du Prince Anglois , Renaud & Aquilant s'arrêtèrent , & le premier regardant l'autre d'un air fier , lui reprocha qu'on manquoit à la convention. Le fils d'Olivier s'excusa sur ce que son frère & lui étant engagés au combat , ils n'avoient pu veiller sur

Trufaldin, & que c'étoit la faute de leurs compagnons s'il avoit pris la fuite. Astolphe proposa une suspension d'armes jusqu'à ce qu'on eût ramené ce lâche roi ; & dans la vue de servir Angélique auprès du seigneur de Montauban , il s'offrit à demeurer avec lui pour ôtage du retour de Trufaldin. Renaud y consentit avec joie , car il aimoit son cousin pour sa gentillesse.

Voilà de quelle manière le combat de Renaud & d'Aquilant fut interrompu ; mais on eut plus de peine à séparer Marphise & Griffon. Elle avoit de l'avantage sur lui , & ne pouvoit souffrir qu'on lui vînt enlever une victoire qui lui paroïssoit certaine. Elle cessa pourtant de combattre, sur l'assurance qu'on lui donna que les mêmes guerriers reviendroient le lendemain avec le roi du Zagathay. Après cela Galafon & sa fille s'en retournèrent dans leur ville avec leurs chevaliers. Ils y firent porter Hubert du Lion , que ses blessures mettoient hors d'état de s'y transporter lui-même. Le vieux roi du Cathay étoit indigné de la lâcheté de Trufaldin, qui bien qu'encore jeune, n'osoit combattre, ni même soutenir la vue du péril où il jetoit ses défenseurs. Il jura qu'il l'obligeroit de revenir le lendemain, & qu'il le feroit garder à vue.

CHAPITRE XVI.

Retour de Roland à Albraque , & des mouvemens qui l'agitèrent quand il apprit que Renaud étoit au Cathay.

AUSSI-TÔT que Galafron fut de retour à Albraque , il y vit arriver le comte d'Angers avec Brandimart & Fleur-de-Lys. A voir ce paladin , il ne paroïssoit pas que son absence eût laissé sa valeur oisive. Ses armes étoient toutes découpées , & sa cotte d'armes , son panache & le cimier de son casque brûlés ; il n'avoit ni lance ni écu , néanmoins sa contenance étoit telle en cet équipage , qu'on jugeoit aisément qu'il devoit être la fleur de tous les guerriers de l'univers.

Le roi du Cathay , qui ne l'avoit point vu depuis que ce chevalier l'avoit tiré des mains d'Argante , fut transporté de joie de le revoir. Il ne craignit plus rien dès ce moment ; toutes les forces de Marphise & de ses alliés lui parurent impuissantes , tant qu'il auroit cet insigne guerrier pour défenseur. Et lorsqu'il apprit de Brandimart que le comte avoit privé de la vie

Agrican , sa confiance encore en augmenta : Trufaldin même , malgré sa timidité naturelle , se sentit tout rassuré quand il le vit de retour. Pour la princesse , elle en eut aussi beaucoup de joie ; mais comme le comte d'Angers avoit fait serment de défendre le roi du Zagathay , elle appréhendoit que ses forces incomparables ne devinssent funestes à Renaud. Dans cette appréhension , & pour détourner le péril qui menaçoit une tête si chère , elle se proposa d'engager Roland à combattre contre la reine persanne. Pour y réussir , elle tint ce discours à ce paladin : Fameux chevalier , dont la valeur a toujours été mon appui dans les infortunes qu'une beauté funeste m'a attirées , cesserez-vous de me défendre lorsque le sort me suscite une ennemie plus redoutable que tous les guerriers du monde. La terrible Marphise s'est unie contre nous avec Torinde ; elle a juré la mort de Trufaldin & ma propre perte. Vous pouvez seul me rassurer en allant la combattre , & c'est une chose que j'attens de l'affection que vous avez pour moi.

Ma princesse , répondit Roland , je vous ai consacré mes services , pouvez-vous penser que je vous abandonne , quand vos états & vos jours sont en péril ? Ah ! je vous défendrai contre Marphise & contre l'univers entier. Je
vous

vous l'avoueraï pourtant , j'ai quelque répugnance à tourner mes armes contre une personne de votre sexe. Ma gloire en gémit, mais vous m'êtes plus chère que ma gloire même. Il s'agit de votre sûreté, je n'écoute plus rien.

Angélique fut satisfaite de la réponse de Roland; & pour l'animer encore davantage, elle l'affura que ses yeux seroient témoins de tous les hauts faits d'armes qu'il feroit pour la défendre & pour l'acquérir. Quel effet ne produisit point une espérance si charmante sur le cœur de l'amoureux paladin ! Elle étoit capable de lui faire entreprendre la conquête de toute la terre. Après avoir quitté la belle Angélique, il rencontra ses deux neveux qui lui apprirent que Renaud étoit devant Albraque. A cette nouvelle, le comte changea de couleur; la jalousie s'empara de son ame: Eh! que vient-il faire ici, dit-il aux fils d'Olivier? il paroît un des plus ardens à poursuivre la mort de Trufaldin, répondit Aquilant. C'est tout ce que nous en savons. Ah! je ne fai que trop, moi, interrompit Roland d'un ton animé, quel motif l'attire au Cathay; mais qu'il ne s'attende pas que je souffre tranquillement qu'il vienne traverser mon amour.

Le fils de Milon n'en dit pas davantage, il quitta les deux frères; & comme il étoit déjà

tard , il alla se renfermer dans sa chambre où il se jeta sur son lit ; mais il ne put dormir de toute la nuit , tant il avoit de peine à calmer ses transports jaloux. Il trouvoit que le soleil tarδοit trop long-tems à ramener le jour , car il brûloit d'impatience de combattre contre Marphise , pour en venir ensuite aux mains avec un audacieux rival qu'il vouloit obliger par la force des armes à renoncer à la conquête d'Angélique. Je ne puis douter , disoit-il en lui-même , qu'il ne soit venu au Cathay , comme moi , pour chercher la fille de Galafron. Je me souviens qu'il étoit plus ardent qu'un autre à vouloir combattre pour sa possession contre le prince Argail. Auroit-il changé de sentiment ? Ah ! cela n'est pas possible ! Cependant , ajoutoit-il en se reprenant , s'il aimoit encore la princesse , seroit-il dans le parti de Marphise , & poursuivroit-il avec tant d'animosité la mort de Trufaldin que Galafron protège ? Roland agité de ces divers mouvemens , ne savoit que penser de l'arrivée de Renaud , & il se proposa de s'éclaircir le jour suivant d'une chose si importante pour son repos.

D'un autre côté , les paladins Astolphe & le fils d'Aimon étoient dans une occupation bien différente. Ils s'entrenoient ensemble d'Angélique. Le prince d'Angleterre étonné de voir

son cousin prévenu contre la plus fameuse beauté du monde , lui en demanda la raison. Je l'ignore moi-même , lui dit Renaud , & je n'en suis pas moins surpris que vous. Lorsque cette princesse parut à la cour de France , je fus ébloui comme les autres de l'éclat de ses charmes , & je brûlois d'un ardent désir de la posséder. Cependant vous le dirai-je ? dans le même tems que je vole après elle pour lui déclarer mon amour , je sens tout à coup s'éteindre en moi cette ardeur qui m'enflammoit , & la plus vive aversion succéder à ma tendresse. Ce n'est pas tout ; Angélique m'a retiré d'un péril où j'aurois indubitablement perdu la vie sans son secours , & je paie ce service de la plus grande ingratitude. Je vois toute mon injustice ; mais il n'est pas en mon pouvoir de changer les mouvemens de mon cœur. Plaignez-moi donc , mon cher Astolphe , & ne me reprochez plus un crime involontaire. L'anglois désespérant de vaincre l'aversion que Renaud lui marquoit pour Angélique , cessa de lui parler de cette princesse.



C H A P I T R E X V I I .*Second combat au sujet de Trufaldin.*

LE jour suivant , dès que l'aurore parut , les guerriers d'Albraque sortirent de la forteresse. Le comte d'Angers marchoit à leur tête entre les deux fils d'Olivier. Galafron & sa fille les suivoient avec la belle Fleur-de-Lys & Sacripant , pour être spectateurs du combat. Le vieux roi du Cathay eut soin de faire conduire Trufaldin. Sacripant qui n'aimoit pas ce traître se chargea de veiller sur lui.

Sitôt que Marphise & les princes de son parti apperçurent les guerriers d'Angélique , ils allèrent au-devant d'eux , mais ils s'arrêtèrent à moitié chemin pour les attendre. L'on avoit fait de profonds fossés autour d'un grand champ qui devoit être le lieu du combat ; on ne se contenta pas de cette précaution ; l'on prit toutes les mesures nécessaires pour s'affurer de la personne de Trufaldin. Il fut arrêté qu'aucun chevalier ne prendroit la défense de ce roi , hors ceux qui avoient fait serment de le défendre. Après cela , l'on ne songea plus de part & d'autre qu'à combattre.

Le comte d'Angers , pour tenir parole à sa princesse , s'approcha de la reine personne ; il s'inclina profondément sur l'arçon de la selle , & lui dit avec respect : Grande reine , vous voyez devant vous le comte Roland. Je me suis dévoué au service de la princesse Angélique ; & comme vous avez juré sa perte , aussi bien que celle du roi Trufaldin que j'ai promis de défendre contre tous ses ennemis , je ne puis manquer d'attirer sur moi votre courroux. J'avoue à votre majesté que c'est avec une peine extrême que je me vois forcé de faire tomber mes coups sur une personne de votre sexe , & sur-tout sur une princesse dont j'admire avec tout l'univers le courage & les vertus ; mais l'honneur & mes sermens m'en font une loi. D'ailleurs , si je puis échapper de vos vaillantes mains , cela sera plus glorieux pour moi que toutes les victoires que j'ai remportées dans le cours de mes aventures , & que la mort même d'Agrican.

A ces dernières paroles du paladin , il s'éleva un murmure confus parmi les tartares & les carismiens qui les entendirent. Les rois Torinde , Uldan & Saritron furent près d'éclater ; mais la présence de la reine les empêcha , & ils attendoient avec impatience la réponse que cette princesse feroit à Roland.

Voici ce qu'elle lui répondit : Fameux comte , le bruit de tes exploits glorieux m'avoit remplie d'un désir violent de te voir , & plus encore de m'éprouver contre toi. Je loue le ciel de t'avoir rencontré ; mais en trouvant un guerrier digne de ma valeur , je vois à regret que ton courage se consacre indignement à la défense d'un traître & de la princesse qui le protège ; prépare-toi à te défendre toi-même , & prends garde à mes coups.

A ces mots , la guerrière prit sa lance ; & s'éloigna pour revenir fondre sur le comte qui , de son côté , fit la même chose. Leur choc fut terrible , les échos des environs en retentirent ; & les fortes lances volant en éclats , comme si elles eussent touché deux tours , les combattans se tinrent fermes dans les arçons. On eût dit qu'ils n'avoient fait aucun effort. Ils revinrent l'un sur l'autre , & commencèrent à se porter les plus effroyables coups. Pendant qu'ils se battoient avec la dernière fureur , les guerriers des deux partis se lassant d'être oisifs & simples spectateurs d'une querelle qui les intéressoit tous , s'avancèrent les uns sur les autres.

Le seigneur de Montauban courut contre Brandimart qui se trouva le plus près de lui ; & ces deux illustres chevaliers rompirent

leurs lances jusqu'à leurs gantelets , fans s'ébranler l'un l'autre. Prasilde & Irolde s'attachèrent au roi Balan & à Clarion. Torinde combattit contre le roi Adrian , & les deux fils d'Olivier eurent affaire aux rois Uldan & Saritron. Il n'y eut qu'Antifort de la blanche-Ruffie qui , ne voyant personne qui lui fût oppofé , demeura fans occupation. Il attendoit que quelqu'un de fes compagnons eût befoin de fecours , & il n'attendit pas longtems. Prasilde preffoit vivement le roi Balan qui , perdant beaucoup de fang d'une bleffure qu'il avoit à l'épaule , ne fe défendoit plus que foiblement. Antifort alla prendre la place de ce dernier qui couroit un extrême péril , s'il n'eût été fecouru.

D'une autre part , les rois Uldan & Saritron , quoique doués d'une grande force , ne pouvoient réfifter aux deux frères armés d'armes enchantées ; mais Torinde qui venoit de mettre hors de combat le roi Adrian , accourut à leur aide. Brandimart & Renaud , tous deux montés fur des chevaux admirables , & tous deux à-peu-près de même force , fe maintenoient l'un contre l'autre avec un égal avantage. Il arriva néanmoins que Brandimart , frappé d'un coup de Flamberge , appliqué avec vigueur fur le haut du casque , plia tout

étourdi sur l'arçon de la selle. Bridedor qui sentit en ce moment sa bride lâchée , l'emporta par la campagne en cet état. Il passa près de Roland qui l'aperçut , & qui venant alors de mettre en désordre la reine Marphise , par un coup pesant qu'il avoit déchargé sur elle , se hâta de le secourir. Il poussa Bayard vers ce cher ami , & se présenta l'épée haute devant Renaud qui le poursuivoit. Le seigneur de Montauban qui n'étoit déjà que trop piqué contre son cousin , de ce qu'il avoit embrassé la défense de Trufaldin ne refusa point le combat. Le comte & lui commencèrent à se frapper avec autant d'animosité , que s'ils eussent été ennemis mortels.

Sur ces entrefaites , la reine personne reprit ses esprits : elle brûle de se venger ; & ne retrouvant plus Roland , elle le cherche des yeux , le découvre , & court après lui de toute la vitesse de son coursier. Elle étoit prête de le joindre , lorsque Griffon , qui venoit de renverser le roi Uldan aux pieds de son cheval , se trouva devant elle & l'attaqua. Cette furieuse princesse fut d'abord irritée de voir suspendre sa vengeance ; mais elle se sentit consolée de cet obstacle , quand elle reconnut dans le téméraire qui l'osoit arrêter un des deux guerriers qui lui avoient causé tant

de peine le jour précédent. Elle se jette avec furie sur lui ; & dans l'extrême colère qui la possède , elle le frappe avec tant de force , qu'elle le renverse sans sentiment sur la croupe de son cheval.

Marphise , après avoir ainsi traité Griffon , demeura quelques momens incertaine si elle retourneroit sur lui , ou si elle poursuivroit son premier dessein. Aquilant la tira de cette incertitude , en arrivant au secours de son frère. Il vint fondre sur la reine avec tant d'ardeur , qu'il l'étourdit d'un pesant coup qu'il lui déchargea sur l'armet , ce qui donna le tems à Griffon de reprendre ses sens. La confusion qu'eut celui-ci du péril qu'il venoit de courir renouvela sa fureur. Il se jette sur Marphise encore mal affermie du coup qu'elle avoit reçu d'Aquilant. Les deux frères enferment entre eux la guerrière qui , comme une lionne furieuse entre deux tigres , les occupoit l'un & l'autre.



C H A P I T R E X V I I I .

Suite du combat précédent , & comment Renaud punit Trufaldin.

SI tous les combats particuliers dont on vient de parler , méritoient l'attention des spectateurs , ce n'étoit rien en comparaison de celui des deux cousins. Le fils d'Aimon résistoit avec une vigueur étonnante aux efforts de Roland ; & soit que combattant pour une juste cause , il reçut du ciel de nouvelles forces , soit que connoissant à quel ennemi il avoit à faire , il ramassât , pour ainsi dire , tout son courage , il donnoit beaucoup de peine au comte d'Angers. Quoique ce dernier ne pût être blessé , il n'avoit pas encore sur l'autre le moindre avantage , lui qui en avoit d'ordinaire sur tous les autres guerriers du monde.

Dans le tems qu'ils étoient acharnés l'un sur l'autre , il arriva que la reine persanne , après avoir fait perdre le sentiment à Aquilant , poursuivoit ce chevalier que son cheval emportoit dans la campagne. Cette guerrière passa près des deux paladins. Roland qui vit le péril que couroit son neveu , quitta Renaud pour aller

charger la reine , & il recommença avec elle le combat qui avoit été interrompu. Le seigneur de Montauban ne se vit pas plutôt libre , qu'il poussa son cheval vers l'endroit où il faisoit qu'étoit Trufaldin. Ce lâche monarque pâlit d'effroi à son approche ; & ne pouvant échapper , il implora dans sa crainte l'assistance de ceux qui l'entouroient. Mais le roi de Circassie lui déclara que personne ne pouvoit prendre sa défense , que ceux qui l'avoient embrassée par serment. Trufaldin donc réduit à se défendre lui-même , tira son épée d'une main tremblante , & parut vouloir faire tête au fils d'Aimon ; néanmoins quand il l'eut vu de près , il ne put soutenir sa vue ; la frayeur le faisoit , & ce lâche prince prit la fuite du côté du comte d'Angers , en criant à haute voix à ses défenseurs : *Au secours , au secours , vaillans chevaliers , souvenez-vous de votre serment.*

Renaud le poursuivoit malgré ses cris , & il étoit près de le joindre lorsque les deux frères volant au secours de Trufaldin , dont ils n'étoient pas éloignés , s'opposèrent aux desseins du seigneur de Montauban qui força bientôt cet obstacle ; car il étourdit Griffon d'un coup de Flamberge , & heurtant Aquilant avec impétuosité du poitrail de Rabican , il culbuta homme & cheval. Il poussa ensuite vers Tru-

faldin , qu'il eut bientôt atteint. Il le prit par le bras , l'enleva de dessus son cheval comme un léger fardeau , & le mettant en travers sur le cou de son courfier , il l'emporta à un bout du camp , où se trouva par hasard le cheval du roi Uldan qui broutoit les feuilles d'un buisson , après avoir perdu son maître que Griffon avoit renversé. Renaud s'approcha de cet animal , ôta sa bride & les courroies de sa selle , & en lia Trufaldin par les pieds à la queue de Rabican ; mais il le lia si fortement qu'il eût été difficile de l'en détacher. Après quoi remontant sur Rabican , il se mit à courir par la campagne , traînant le traître les jambes en haut & la tête en bas , & criant à haute voix : *Accourez , chevaliers d'Albraque , accourez , le roi Trufaldin implore votre secours.*

Brandimart quitta le combat où il étoit engagé contre Torinde pour courir vers le malheureux roi du Zagathay ; mais quoique Bridedor fût un des meilleurs chevaux du monde , il ne pouvoit atteindre Rabican. Les fils d'Olivier , qui s'étoient remis de leur désordre , poursuivirent aussi Renaud fort inutilement. Le fils d'Aimon se jouoit d'eux : tantôt il les laissoit approcher ; & lorsqu'ils se flattoient de le pouvoir rejoindre , ils se trouvoient plus éloignés de lui que jamais. Enfin il poussa son

cheval vers le comte d'Angers qui combattoit contre Marphise ; il passa entre eux deux , en disant à Roland d'un air insultant : Comte , reçois de mes mains ce roi si respectable que tu t'es chargé de défendre , & que tu préfères à tes meilleurs amis ; ensuite il continua sa course jusqu'à ce que le misérable corps qu'il traînoit fût entièrement démembré , & qu'il n'en restât plus aucune partie à la queue de Rabican.

Le fils de Milon devint furieux lorsqu'il s'aperçut de ce que Renaud venoit d'exécuter ; & son cœur peu accoutumé à dévorer des affronts , sembloit , comme le mont Etna , exhiler des flammes. Il quitta la reine perfanne , poussa Bayard avec impétuosité contre son cousin , qui lui étoit alors aussi odieux qu'il lui avoit autrefois été cher. Le seigneur de Montauban satisfait d'avoir si glorieusement consommé sa vengeance , cessa de courir ; & s'approchant au petit pas du comte , il voulut le dissuader de combattre : il lui représenta qu'il étoit désormais inutile de prendre le parti de Trufaldin dont le ciel venoit de disposer , & qu'il le supplioit de lui rendre son amitié dont il ne s'étoit point rendu indigne. Roland étoit trop hors de lui-même pour goûter tout ce que son cousin lui dit de touchant sur ce sujet : il le défia sans lui répondre , & se jeta sur lui

avec la dernière fureur. Le fils d'Aimon piqué de lui voir si peu de raison, se défendit avec autant de vigueur qu'il étoit attaqué.

La reine Marphise suivit Roland; mais les deux frères, que la mort de Trufaldin dispensoit de courir après Roland, arrêchèrent cette princesse, qui tourna contr'eux ses armes redoutables. Ainsi, malgré le trépas du perfide qui auroit dû finir les différends, tous ces guerriers recommencèrent à combattre les uns contre les autres avec plus d'animosité que jamais. Les deux cousins sur-tout se frappaient d'une manière étonnante. Si le comte d'Angers avoit plus de force, le Seigneur de Montauban étoit plus léger & plus adroit; la légèreté de Rabican sembloit ajouter encore à celle de son maître. Enfin, ces deux chevaliers se battoient depuis long-tems sans avantage, lorsque Renaud d'un coup de Flamberge fit plier la superbe tête de Roland. Ce dernier, pour s'en venger, déchargea sur le casque de Membrin un coup de Durandal si pesant, que le fils d'Aimon en perdit connoissance. Le comte alloit redoubler, si Bayard, qui voulut sauver Renaud, n'eût reculé; de sorte que Roland voyant qu'il ne pouvoit manier à sa volonté ce raisonnable animal, piqua vers Brandimart, avec lequel il changea de cheval. Son cousin reprit

ses esprits pendant ce tems-là , & revint sur lui en pouffant Rabican avec tant d'impétuosité, qu'il pensa renverser Bridedor.

Ces deux incomparables guerriers , animés d'une fureur nouvelle, en vinrent aux mains , & Durandal une seconde fois priva de sentiment Renaud, qui panché sur le cou de son coursier, les bras pendans & versant du sang par le nez & par la bouche , alloit céder la victoire à son ennemi. La légéreté seule de Rabican , qu'il n'étoit pas aisé de joindre , & qui emportoit le fils d'Aimon dans la campagne , sauva la vie à ce guerrier. Car le comte ne pouvoit l'atteindre , quoiqu'il courût de toute la vîteffe de son cheval pour achever sa vengeance. Comme ce dernier passa près d'Angélique , dont le cœur gémissoit de voir le péril où se trouvoit l'objet de son amour , cette princesse l'arrêta : Mon cher comte , lui dit-elle , suspendez de grace les mouvemens de votre colère ; vous devez même perdre tout ressentiment. La querelle est finie par la mort du lâche roi que vous défendiez. Le ciel , en punissant ce traître malgré tous vos efforts , fait voir que rien ne sauroit échapper à sa justice. Je n'ai plus rien à craindre non plus de la reine Marphise , qui m'a fait assurer qu'elle n'étoit notre ennemie qu'à cause de Trufaldin. Vous

êtes donc libre , & vous pouvez dès ce moment m'accorder une chose que j'ai à vous demander. Je viens d'apprendre qu'une princesse de mes amies est dans un péril très-présent. Sachez que tout intérêt cède dans mon cœur à celui de la sauver ; mais le moindre retardement lui peut être funeste , & si vous voulez la délivrer à ma considération , il n'y a pas de tems à perdre.

Grande princesse , lui répondit le paladin , vous n'ignorez pas quel est l'empire que vous avez sur moi. Daignez m'instruire de ce qu'il faut que je fasse. Vous saurez , reprit Angélique , qu'une des plus cruelles magiciennes du monde a produit , par son art , un jardin où brillent , (dit-on) , cent beautés différentes qui surpassent l'effort de la nature. Un affreux dragon en garde la première porte , & Falerine , c'est le nom de la magicienne , nourrit ce monstre de sang humain. Cette barbare , qui est parente de Marquinor , & qui gouverne en son absence le royaume d'Altin , fait arrêter tous les chevaliers & les dames qui passent dans ses états , & les donne à dévorer au dragon. Une princesse de mon sang , & qui m'est aussi chère que moi-même , est tombée avec son amant entre les mains de cette enchanteresse , qui dans ce moment peut-être va les livrer au monstre. Il n'y

a que vous seul, fameux guerrier, que je crois capable de délivrer tant d'infortunés qui doivent périr si cruellement.

Je suis prêt à partir, répliqua le comte d'Angers, pour aller accomplir l'ordre que vous me donnez; mais adorable princesse, continua-t-il en soupirant, je vous avoue que c'est un supplice bien rigoureux pour moi de laisser auprès de vous le seigneur de Montauban. Je sai qu'il est, comme moi, épris de vos charmes, & c'étoit autant pour punir cet audacieux rival que je le combattois, que pour la défense de Trufaldin.

Ces paroles firent soupirer Angélique elle-même, diverses passions agitèrent son cœur en ce moment; mais comme il lui étoit d'une extrême importance de cacher ses mouvemens, elle se contraignit le mieux qu'il lui fut possible, & fit cette réponse au guerrier: Que vous êtes dans une grande erreur! Vous paroît-il, Roland, que Renaud fasse auprès de moi le personnage d'amant? Ah! vous auriez plus de raison, ajouta-t-elle poussée d'un mouvement jaloux, de l'accuser d'aimer Marphise. S'il ne l'aimoit pas, se feroit-il joint à elle pour continuer le siège d'Albraque? Comme Angélique achevoit de parler, Astolphe s'approcha d'eux. Il ne doutoit pas que la princesse

alarmée du péril de Renaud, n'eût dessein de rompre son combat avec Roland; & son amitié pour le fils d'Aimon l'intéressoit à souhaiter la même chose. Venez prince, lui dit la fille de Galafron, venez défabuser votre ami d'un soupçon qu'il a conçu. Il croit Renaud amoureux de moi. Généreux comte, dit alors le prince anglois, vous pouviez avoir cette pensée quand vous partîtes de la cour de France. J'ai vu le seigneur de Montauban charmé de l'adorable Angélique dans ce tems-là, mais il m'a lui-même avoué qu'il n'a plus de tendres sentimens pour elle, & tout ce qu'il a fait depuis qu'il est au Cathay, vous le prouve mieux que tout ce que nous pourrions vous dire. Sur cette assurance, madame, dit le comte en regardant la princesse, je rends à Renaud mon amitié. A ces mots, il lui fit une profonde révérence, piqua Brededor vers le royaume d'Altin, & partit pour aller détruire le jardin de Falerine.



CHAPITRE XIX.

Fin du combat. Départ de Renaud.

ANGÉLIQUE rompit ainsi le combat des deux cousins , après quoi elle demeura fort embarrassée comment elle expliqueroit à son père la démarche qu'elle venoit de faire. Elle consulta là-dessus le prince anglois , qui lui conseilla de défabufer Galafron. Dans ce dessein , ils allèrent tous deux trouver ce roi , qui dit à sa fille d'un air chagrin : Que veut dire ceci , princesse : Le comte d'Angers est sur le point de consommer ma vengeance , & vous l'en empêchez ? Seigneur , répondit Angélique , je viens d'épargner une injustice à votre majesté ; le guerrier que nous prenions pour le meurtrier de mon frère , ne l'est pas. C'est un fait que nous venons d'éclaircir , le prince Astolphe & moi. Roland nous a tout-à-l'heure appris que le chevalier qui a tranché les jours d'Argail est le superbe Ferragus , fils du roi Marfille. Ainsi le guerrier contre qui le comte d'Angers combattoit pour la défense de Trufaldin , se nomme Renaud de Montauban. C'est son parent & son ami , & il n'a aucune part à la

mort de votre infortuné fils. Hé d'où vient donc, répliqua le roi, d'où vient que Rabican est en son pouvoir ? Seigneur, repartit l'anglois, Renaud m'a dit qu'il l'avoit tiré de la caverne d'Albarose, où cet excellent courfier s'étoit retiré après la mort du prince Argail, & d'où un magicien l'avoit fait sortir pour en faire présent à votre majesté.

Lorsque j'ai été instruite de ces choses, reprit alors Angélique, j'ai cru devoir rompre le combat commencé, & rétablir l'amitié entre ces deux paladins. Par ce moyen, Seigneur, poursuivit-elle, vous n'aurez plus d'ennemis, & sur-tout si vous vous résolvez à faire une légère satisfaction à la reine Marphise. . . . Je n'aurai pas de peine à m'y déterminer, interrompit le roi, à présent que je ne suis plus dans l'erreur.

Après ce discours, Galafron, accompagné d'Angélique & du prince Astolphe, alla trouver Marphise qui combattoit encore les deux frères. A l'approche du roi du Cathay, le combat fut suspendu. Grande reine, lui dit Galafron, ne foyez plus notre ennemie, & pardonnez à la douleur d'un père qui croit voir le meurtrier de son fils, l'action précipitée qui m'a attiré votre inimitié. A ces mots, la reine persanne perdit toute sa colère. Elle étoit fière, mais

généreuse. La soumission du vieux roi la toucha. Elle assura ce monarque de son amitié. Elle embrassa ensuite sa charmante fille, dont elle admira les attraits. Elle marqua aussi beaucoup d'estime pour les deux frères, & dit à l'avantage de la France, qu'elle n'avoit trouvé dans aucune nation autant de courage, de force & de véritable générosité que dans les chevaliers françois.

Brandimart & Torinde, qui avoient recommencé leur combat, se séparèrent dès qu'ils virent que la reine parfaite parloit au roi Galafron & à sa fille avec toutes les marques d'une union parfaite. De sorte que de tous les guerriers qui combattoient auparavant avec fureur, il ne resta que Renaud de mécontent. Ce paladin venoit de reprendre ses esprits; & ne voyant plus Roland: Qu'est devenu, disoit-il, ce fier ennemi qui poursuivoit ma mort avec tant d'ardeur? auroit-il négligé de m'ôter la vie, lorsqu'il m'a vu hors d'état de me défendre de ses coups? Ah! quelle honte pour moi! Cette pensée l'affligeoit à un tel point que toute la gloire qu'il avoit acquise par le châtimement de Trufaldin, ne pouvoit le consoler.

Le prince Astolphe qui s'apperçut qu'Angélique voyoit avec inquiétude l'agitation de Renaud, sur qui, malgré la présence de Mar-

phise, elle avoit toujours les yeux ; courut le joindre. Fils d'Aimon, lui dit-il, que faites-vous ici, & pouvez-vous encore conserver quelque ressentiment lorsque toutes choses commencent à devenir tranquilles dans le camp? Ah! mon cœur ne l'est pas, s'écria Renaud : de grace, Astolphe, apprenez-moi où est le comte d'Angers; c'est tout ce qui m'intéresse présentement. L'anglois qui ne pénétrait que trop son dessein, lui dit : Mon cher Renaud, calmez le trouble de vos sens; la charmante Angélique après avoir fait cesser votre combat avec Roland, vient d'éteindre aussi le ressentiment de la reine Marphise, & des autres princes ligués contre le roi son père. Ainsi le royaume du Cathay est délivré des fureurs de la guerre; puisque vous vous êtes vengé de Trufaldin, vous n'avez plus d'ennemis à combattre. Quoi! reprit le seigneur de Montauban, c'est Angélique qui a contraint Roland à me quitter? Oui, repartit Astolphe, c'est elle-même, malgré les rigueurs dont vous l'accablez.

Ah! que ne m'a-t-elle laissé mourir, interrompit Renaud, la honte que je ressens de ce nouveau service, m'est plus insupportable que la mort. C'est un supplice pour moi de lui tant devoir. Que vous êtes injuste, lui dit le prince

d'Angleterre ! Donnez-moi , reprit brusquement le fils d'Aimon , donnez-moi tous les noms qu'il vous plaira , mais ne combattez point des sentimens que je ne puis changer. Le seul plaisir que vous me pouvez faire , c'est de m'apprendre où je trouverai le comte.

L'anglois ne voulut pas lui dire quel chemin Roland avoit pris ; il lui dit seulement , pour se délivrer de ses instances , qu'il croyoit que le comte avoit dessein de retourner en France. A cette nouvelle , le seigneur de Montauban témoigna qu'il le vouloit fuivre. Attendez un moment , lui dit Astolphe , je partirai avec vous. Je vais prendre congé de Galafron & de la princesse , à qui je dois cette déférence. Le fils d'Aimon , qui aimoit beaucoup ce chevalier , lui promit de l'attendre. Le prince d'Angleterre retourna donc à Albraque , où le Roi & sa fille avoient conduit la reine persanne , pour lui rendre tous les honneurs qu'elle méritoit. Il rendit compte à la belle Angélique de son entretien avec Renaud , & de la résolution où il étoit de retourner en France avec lui. La princesse lui dit qu'elle envioit son bonheur de pouvoir accompagner un chevalier si parfait , & qu'elle feroit tous ses efforts pour les fuivre , si elle en trouvoit une occasion dont elle pût profiter avec bienséance. Mais , madame , lui

dit l'anglois surpris de ce dessein , ne craignez-vous point les périls où votre beauté peut vous jeter dans le cours d'un si long voyage ? Elle répondit qu'elle avoit un moyen sûr de les éviter , & elle ajouta qu'elle vouloit encore rendre un service à Renaud avant qu'il partît ; c'étoit de lui faire recouvrer son bon cheval Bayard qui étoit entre les mains de Brandimart. Je me charge de cette restitution , répliqua le prince Astolphe. En achevant ces mots , il alla chercher Brandimart , & lui tint ce discours : Généreux chevalier , le comte Roland vous a donné un cheval sur lequel j'ai de légitimes droits. C'est moi qui l'ai amené ici de France , & vous devez vous ressouvenir que je le montois lorsque j'eus le bonheur de vous rencontrer en Circassie , & d'acquérir votre amitié. Si je pouvois disposer de ce bon courfier , je vous le céderois avec joie , & je croirois qu'il ne pourroit appartenir à un chevalier plus digne de le posséder ; mais j'en dois compte au paladin Renaud , qui est son véritable maître. J'espère que vous voudrez bien le lui restituer. Prince , répondit Brandimart , si vous me demandiez ma vie , je vous la donnerois avec plaisir. Après m'avoir rendu la belle Fleur-de-Lys , qui est tout ce que j'ai de plus cher au monde , puis-je vous refuser quelque chose ?

Alors sans tarder davantage, Brandimart fit remettre Bayard au prince anglois qui embrassa tendrement ce chevalier, & le pria d'accepter en échange un vigoureux coursier, dont le roi Galafron lui avoit fait présent. Le fils d'Othon, après avoir quitté l'amant de Fleur-de-Lys, alla dire adieu au roi du Cathay & à sa fille, qui l'embrassèrent avec affection, & lui marquèrent du regret de le voir partir; ensuite il rejoignit Renaud qui l'attendoit.

Le seigneur de Montauban, quoiqu'il aimât fort Bayard, fut tenté de le refuser, quand il apprit qu'il le tenoit de la main d'Angélique, & le prince Astolphe n'eut pas peu de peine à le lui faire agréer. Comme ces deux paladins se dispoisoient à retourner en France, Irolde & Prasilde vinrent offrir leurs services à Renaud, & lui témoignèrent une extrême envie de l'accompagner. Il les reçut comme deux braves chevaliers dont il se faisoit gloire d'avoir acquis l'amitié, & il consentit qu'ils partissent avec lui.

Fin du Tome premier.

T A B L E

*Des Matières contenues dans ce premier
Volume.*

L I V R E P R E M I E R.

- C**HAPITRE PREMIER. *De l'entreprise du
roi Gradasse, du tournoi de l'empereur Charles,
& de l'aventure surprenante qui arriva dans sa
cour.* Page 1
- CHAP. II. *Qui étoit cette dangereuse beauté qui
produisoit des effets si surprenans. Du projet
que forma Maugis d'Aigremont, & quel en fut
le succès.* 10
- CHAP. III. *Du combat d'Astolphe & d'Argail.* 18
- CHAP. IV. *De ce qui se passa entre Argail &
l'orgueilleux Ferragus, second assaillant.* 22
- CHAP. V. *Combat de Ferragus & d'Argail.* 29
- CHAP. VI. *Des différens partis que prirent As-
tolphe & Ferragus après la mort d'Argail.
Roland & Renaud quittent la cour.* 38
- CHAP. VII. *Commencement des joutes.* 42
- CHAP. VIII. *Continuation des joutes, & de quelle
manière elles finirent.* 50

DES MATIÈRES. 427

- CHAP. IX. *De la rencontre qu'Angélique fait de Renaud dans la forêt des Ardennes, & de ce qui en arriva.* 62
- CHAP. X. *De l'arrivée de Roland aux Ardennes, & de la joie qu'il eut de trouver Angélique endormie.* 71
- CHAP. XI. *Combat de Ferragus & de Roland; & pourquoi ils furent obligés de suspendre leurs coups.* 76
- CHAP. XII. *De ce que fit l'empereur Charles lorsqu'il apprit le dessein du roi Gradasse, & de l'état où l'Espagne se trouvoit alors.* 81
- CHAP. XIII. *Bataille entre les rois Gradasse & Marseille.* 85
- CHAP. XIV. *De ce que fit Angélique après s'être éloignée de Roland & de Ferragus.* 91
- CHAP. XV. *De la négociation de Maugis, & quel en fut le succès.* 97
- CHAP. XVI. *Quel fut la suite du déguisement de Falsette.* 102
- CHAP. XVII. *Aventure merveilleuse du comte d'Angers.* 107
- CHAP. XVIII. *Combat de Roland contre le géant du pont de la mort, & du grand péril où ce chevalier se trouva.* 116
- CHAP. XIX. *Roland apprend des nouvelles d'Angélique, & perd la mémoire.* 127
- CHAP. XX. *De l'accord des rois Gradasse & Marseille.* 133

| | |
|---|-----|
| CHAP. XXI. <i>Comment Charlemagne & ses paladins furent délivrés.</i> | 141 |
|---|-----|

L I V R E S E C O N D.

| | |
|---|-----|
| CHAP. I. <i>Des agitations de Renaud , & du grand péril qu'il courut.</i> | 156 |
| CHAP. II. <i>Histoire de Marquin.</i> | 163 |
| CHAP. III. <i>Quelle fut la fin d'une aventure si périlleuse pour Renaud.</i> | 180 |
| CHAP. IV. <i>De l'arrivée du prince Astolphe en Circassie , & de la rencontre qu'il y fit.</i> | 192 |
| CHAP. V. <i>Le prince Astolphe arrive au Cathay , comment il s'introduisit dans le château d'Albraque , & de quelle manière il y fut reçu par la belle Angélique.</i> | 203 |
| CHAP. VI. <i>Témérité d'Astolphe. Bataille des tartares & des circassiens.</i> | 211 |
| CHAP. VII. <i>Suite de la bataille. Courage de Sacripant.</i> | 219 |
| CHAP. VIII. <i>Rencontre de Renaud. Histoire de Prasilde & d'Irolde.</i> | 226 |
| <i>Histoire de Prasilde & d'Irolde.</i> | 229 |
| CHAP. IX. <i>Quelle aventure obligea la belle Fleur-de-Lys d'interrompre son récit. Continuation de l'histoire de Prasilde & d'Irolde.</i> | 249 |
| <i>Continuation & fin de l'histoire de Prasilde & d'Irolde.</i> | 253 |

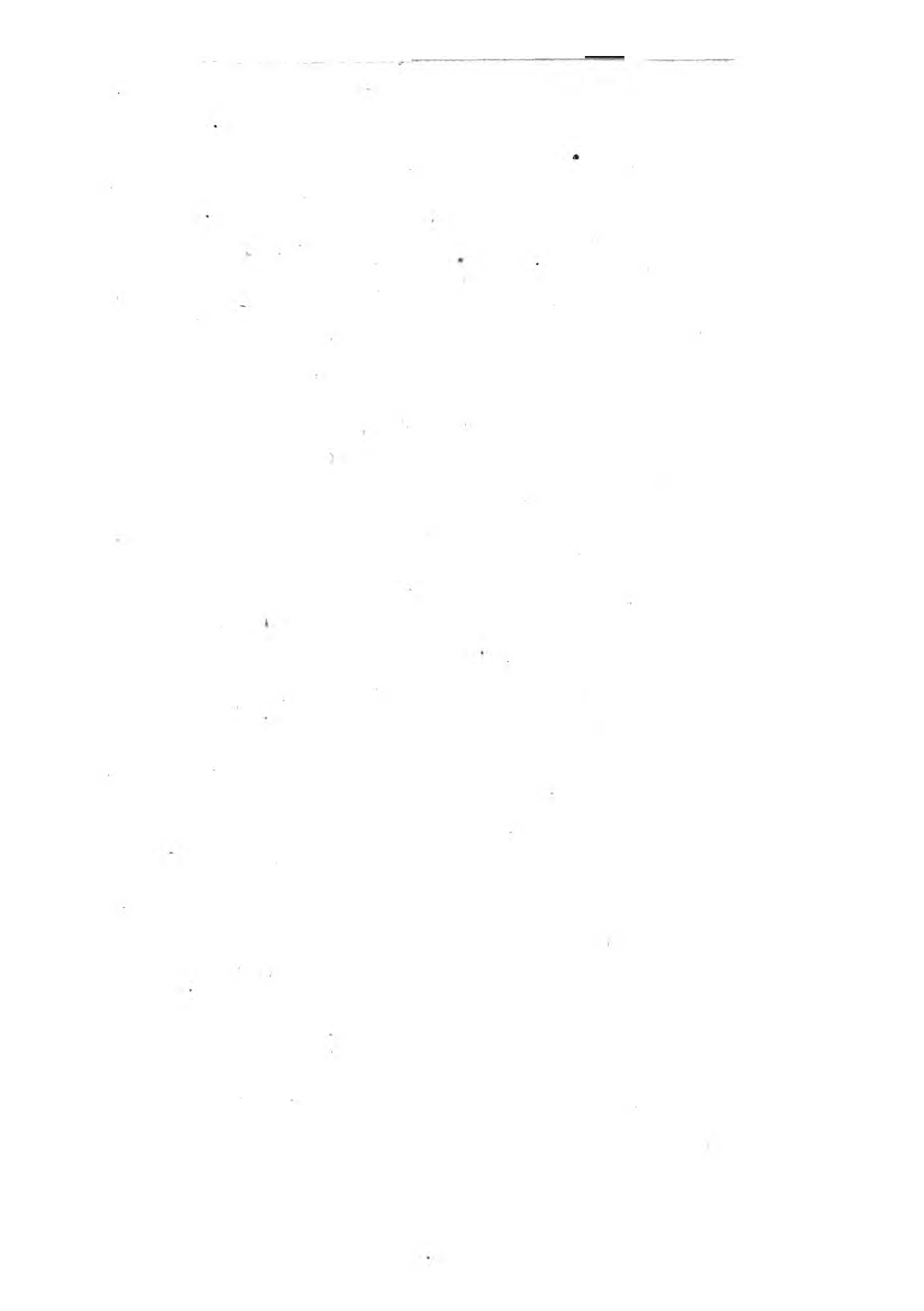
LIVRE TROISIÈME.

- CHAP. I. *Du bruit que Renaud & Fleur-de-Lys entendirent à leur réveil. Combat dangereux de ce paladin. Comment il perdit le cheval qu'il avoit gagné, & de quelle façon il en regagna un meilleur. Histoire de Polinde & d'Albarose.* 282
- Suite de l'histoire de Polinde & d'Albarose.* 288
- CHAP. II. *Enlèvement de la belle Fleur-de-Lys. Prise de la ville d'Albraque, & comment Angélique en sortit pour aller chercher du secours.* 293
- CHAP. III. *Retour d'Angélique à Albraque, & quel changement elle y trouva.* 302
- CHAP. IV. *Arrivée de Galafron au secours d'Albraque, & de la bataille qu'il livra à l'empereur Agrican.* 314
- CHAP. V. *Arrivée de Renaud dans le royaume d'Altin, & de la rencontre qu'il y fit d'un chevalier affligé.* 320
- CHAP. VI. *Renaud & Fleur-de-Lys apprennent des nouvelles d'Albraque.* 330
- CHAP. VII. *Suite de la Bataille entre les rois Agrican & Galafron.* 335
- CHAP. VIII. *Combat de Marphise & de Renaud, & comment il fut interrompu.* 342

430 TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|-----|
| CHAP. IX. <i>De quelle manière Fleur-de-Lys fut séparée de Brandimart. Combat d'Agrican & du comte d'Angers , & quel en fut l'évènement.</i> | 350 |
| CHAP. X. <i>Roland rencontre Brandimart , & le tire de péril.</i> | 356 |
| CHAP. XI. <i>Histoire de Léodile.</i> | 362 |
| CHAP. XII. <i>De l'aventure du Cor enchanté, & des exploits inouis du comte Roland.</i> | 370 |
| CHAP. XIII. <i>Suite de l'aventure du Cor enchanté.</i> | 377 |
| CHAP. XIV. <i>La reine Marphise met le siège devant la ville d'Albraque , & Renaud défie Trufaldin sur la mort d'Albarose.</i> | 383 |
| CHAP. XV. <i>Combat de Renaud contre les défenseurs de Trufaldin , & de quelle manière il fut interrompu.</i> | 391 |
| CHAP. XVI. <i>Retour de Roland à Albraque , & des mouvemens qui l'agitèrent quand il apprit que Renaud étoit au Cathay.</i> | 399 |
| CHAP. XVII. <i>Second combat au sujet de Trufaldin.</i> | 404 |
| CHAP. XVIII. <i>Suite du combat précédent ; & comment Renaud punit Trufaldin.</i> | 410 |
| CHAP. XIX. <i>Fin du combat. Départ de Renaud.</i> | 419 |

Fin de la Table du Tome premier.



M. Slatkine & Fils

10.10.1986

2 vols.

[VOLT]

883808



